This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

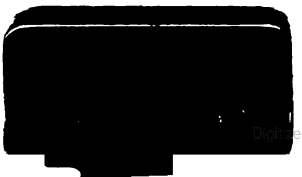
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Acad. 73 i
149



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Acad.
M. 1, 2.
73 L 149
49
1867/68

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DE METZ.

XLIXe ANNÉE. — 1867 - 1868.

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIe ANNÉE.

LETTRES, SCIENCES, ARTS ET AGRICULTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

METZ.

ROUSSEAU-PALLEZ, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE,
Rue des Clercs, 14.

1868.

19
Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN
Digitized by Google

Digitized by Google

Acad.
3 i
(4)

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE METZ.

Digitized by Google

Metz. — F. Blanc, imprimeur de l'Académie impériale.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DE METZ.

XLIXe ANNÉE. — 1867 - 1868.

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIe ANNÉE.

ACADÉMIE D'AIX
BIBLIOTHÈQUE
Sciences, Agriculture

LETTRES, SCIENCES, ARTS ET AGRICULTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

METZ.

BOUSSEAU - PALLEZ, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE,

Rue des Clercs, 14.

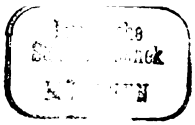
1869

Fg rh 159/233

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

Digitized by Google



SÉANCE PUBLIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DE METZ,

DU DIMANCHE 17 MAI 1868,

LECTURE

FAITE

PAR M. C. M. GOULIER, PRÉSIDENT.

COUP D'ŒIL SUR LA TOPOGRAPHIE

ET

SUR LES FORMES DU TERRAIN.

Messieurs,

La bienveillance constante dont vous avez entouré les actes de votre président, a rendu jusqu'ici sa tâche aussi facile qu'agréable. Mais l'honneur que vous lui avez déféré, honneur dont il sent tout le prix, lui impose un devoir bien difficile pour lui, celui de vous entretenir dans cette séance solennelle. Ses craintes s'accroissent au souvenir des paroles éloquentes de ses prédécesseurs, et des études intéressantes qu'elles avaient pour objet. Aussi, après avoir hésité entre des sujets divers, s'est-il résigné à vous parler d'une question qu'il connaît moins mal

Digitized by Google

que les autres, car, par devoir et par goût, il l'a longuement étudiée.

Nous allons donc jeter un coup d'œil rapide sur la topographie, art dont les moyens sont empruntés à la géométrie et à la peinture, art qui permet à un simple dessin, et grâce à la forme des objets qu'il représente, non-seulement d'exprimer les dimensions et les positions relatives des objets qui couvrent le sol, mais encore de définir géométriquement la forme et le relief de celui-ci.

Quoique, dans l'antiquité, la géométrie et la peinture aient été cultivées avec succès, ce n'est que de nos jours que l'on est parvenu à combiner entre eux ces deux éléments de la topographie, et à leur faire produire ces cartes exactes au moyen desquelles, sans se transporter sur le terrain, les ingénieurs mesurent les valeurs des distances, des pentes et différences de niveau; ces cartes qui permettent au militaire, au géologue, au voyageur de concevoir les formes du terrain avec autant de sécurité que s'ils en avaient sous les yeux une représentation en relief. Quelques mots d'historique montreront, par la lenteur des progrès, les difficultés que l'esprit humain a dû vaincre pour arriver à ce résultat.

C'est dans la Bible que l'on trouve la plus ancienne indication des opérations topographiques; car certains détails du partage de la terre promise que, d'après le livre sacré, Josué fit aux Hébreux, supposent la connaissance de la superficie, peut-être même, au dire des commentateurs, le dessin d'une carte du pays [1].

[1] *Josué*, chapitre XVIII.
Verset 7 : « Décrivez le reste de la terre qui n'est pas à eux, et

Digitized by Google

Les Juifs avaient donc, au moins, quelques notions d'arpentage; probablement ils les avaient acquises chez les Égyptiens [1].

Dans ses conquêtes de l'Asie, Alexandre était accompagné d'ingénieurs chargés de décrire les pays parcourus [2]. Végèce, auteur militaire de la fin du quatrième siècle, nous apprend que, de son temps, les généraux faisaient dresser les itinéraires descriptifs des routes qu'ils voulaient suivre, et que quelques-uns allaient jusqu'à « *faire représenter les détails du terrain de telle sorte qu'on pût les sentir, pour ainsi dire, au doigt et à l'œil* [3]. » Nous ne connaissons la topographie antique que par ces mentions et quelques autres; aucune de ses œuvres n'est venue jusqu'à nous. Mais, si l'on remarque que, chez les anciens, le paysage était peu en honneur, on peut en induire que leur topographie ne devait avoir que des rapports bien éloignés avec la nôtre. Elle se réduisait probablement à l'emploi de signes conventionnels,

faites-en sept parts, et puis venez me trouver afin que je jette vos partages au sort devant le Seigneur. »

Verset 9 : « Étant donc partis, ils reconnurent avec soin la terre et la divisèrent en sept parts qu'ils *écrivirent dans un livre;* et ils revinrent trouver Josué..... » (Itaque perrexerunt : et lustrantes eam, in septum partes, dividerunt *scribentes in volumine.....*)

[1] On attribue généralement à ce dernier peuple l'invention de la géométrie, dont l'étymologie veut dire mesure des terres (voir *Histoire d'Hérodote,* traduction de Larcher, 2e édition, livre II, § CIX et note 380). « La plus ancienne carte géographique dont parlent les auteurs de l'antiquité est celle que Sésostris exposa aux yeux de son peuple, pour lui faire connaître l'étendue de son empire. » (Voir *Histoire d'Hérodote,* livre V, note 101.)

[2] *Histoire des expéditions d'Alexandre,* par Flave Arrien, traduction de P. Chaussard, tome I, page 24.

[3] Végèce. Livre III, chapitre 6.

Digitized by Google

analogues à ceux de la géographie, et à ceux que l'on voit sur quelques-uns des bas-reliefs antiques, où une maison, un arbre, une feuille indiquent respectivement une ville, une forêt, un arbre isolé.

Quelle qu'ait été cette topographie antique, elle a disparu si complétement pendant la barbarie du moyen âge, que l'on ne peut faire remonter la topographie moderne au delà du dix-septième siècle. Il semblerait naturel de chercher son berceau dans l'Italie, où florissaient alors les sciences et les arts. Non, l'Italie ne la cultiva que tardivement. Ce fut en Suède, pays de glaces et de frimas, que Gustave Wasa en fit éclore les premiers germes, en cherchant à améliorer l'administration de ses provinces qu'il venait d'arracher à la tyrannie danoise. Ses successeurs prirent soin de la développer. Gustave Adolphe ne dédaigna pas d'en diriger lui-même les travaux, et le nouvel art se propagea peu à peu dans la plupart des États de l'Europe.

Absorbée par les troubles dus aux guerres de religion et aux rivalités des grands, la France négligea pendant longtemps le nouvel art. Il ne nous reste, en effet, aucune carte des batailles dans lesquelles Henry IV déployait les talents d'un grand capitaine. Sous son successeur, les plans descriptifs des actions militaires sont encore des sortes de vues perspectives prises à vol d'oiseau. Parmi ces images, on distingue quelques œuvres de Callot, entre autres les vues des siéges de l'île de Ré et de la Rochelle, vues dans lesquelles le graveur fait fourmiller, avec sa verve inimitable, les scènes variées que présentent les camps et les combats.

Sous Louis XIV, Sébastien Leclerc, Chatillon

Digitized by Google

suivent l'exemple de Callot. Beaulieu, maréchal de camp, accompagne les armées, dessine les batailles et les siéges; il représente toujours le terrain en demi-perspective[1], et il accompagne ces représentations de cartouches pleins d'esprit et de verve. Mais il fait encore des peintures, et non pas des descriptions géométriques du terrain.

Enfin Vauban paraît, il organise les ingénieurs, il fait exécuter par eux les plans des trois cents places fortes qu'il crée ou qu'il améliore. Dans ces travaux spéciaux, l'art commence à se régulariser; mais il ne parvient à réaliser des conditions d'une certaine exactitude qu'entre les mains de Cassini. En donnant la triangulation pour base de la grande carte de France qu'il commença en 1750, cet astronome plaça, du moins pour les cartes à petite échelle, la topographie française au premier rang [2].

Peu de temps après, l'École du génie de Mézières

[1] On applique encore maintenant ce procédé des vues à vol d'oiseau, qui est recommandable dans quelques cas particuliers. Mais dans la plupart de ces images, anciennes ou modernes, le dessin indique seulement que telle position est dominante, sans viser à représenter correctement les formes du terrain. Cela tient à l'ignorance du dessinateur, ou à l'absence de matériaux convenables, car il faut être topographe, et même posséder une bonne topographie du pays, pour produire des représentations ayant le degré de correction que l'on remarque dans les œuvres de quelques dessinateurs du dépôt de la guerre : Bagetti, Siméon Fort, etc.; surtout dans le tableau plein de vérité du premier, représentant le massif des Alpes et la marche de l'armée française en Italie pendant la campagne de Marengo, et dans les vues, faites par le second, des siéges de Dantzig, de Tarragone, etc. (Voir les *Galeries historiques du musée de Versailles,* tomes III et IV.)

[2] Les indications historiques qui précèdent sont empruntées à l'*État de la topographie en Europe,* de l'ingénieur géographe Soulavie (*Mémorial du dépôt de la guerre,* in-4°, tome I).

Digitized by Google

perfectionnait l'exécution des plans de détail, en y introduisant l'esprit de rigueur géométrique que Monge avait donné pour base à la pratique de la géométrie descriptive.

Enfin, pendant les dernières années du dix-huitième siècle, Maissiat [1] et les autres ingénieurs géographes chargés de lever la carte dite *des départements réunis* (carte du pays entre Rhin et Moselle), apportaient un perfectionnement immense dans l'exécution des plans d'une grande étendue, en substituant l'emploi de la *boussole* et du *rapporteur complémentaire,* à celui des instruments, en apparence plus parfaits, dont on faisait usage jusque-là.

Cependant, et quelles que fussent les conventions adoptées pour exprimer les formes du terrain, soit que l'on cherchât à imiter les effets d'ombre et de lumière produits par un éclairage oblique, soit que, comme à Mézières, on appliquât sur les divers éléments du sol des teintes d'autant plus foncées que leurs pentes étaient plus raides, la représentation des formes n'en était pas moins un simple dessin d'imitation. On avait bien cherché, dès 1748, à préciser le relief du sol en inscrivant, sur cette peinture, la distance de plusieurs points à une même surface de niveau [2]. Mais pour obtenir par là quelque précision, il eût fallu multiplier tellement ces cotes que le dessin fût devenu illisible.

[1] Voir Augoyat. *Notice sur Maissiat, chef d'escadron au corps royal des ingénieurs militaires.....* in-8° de 42 pages. Paris, chez Anselin et Pochard. 1822.

[2] Le système des cotes de niveau a été proposé, en 1748 et 1749, par Millet de Mureau. (Augoyat. *Aperçu historique sur les fortifications et les ingénieurs,* t. II, p. 459.) Ce système a été appliqué, en 1761, par M. de Rochepiquet (même tome, p. 542).

Digitized by Google

Pourtant, dès 1729, longtemps avant que Philippe Buache et Ducarla eussent la même idée, l'arpenteur hollandais Cruquius avait défini le lit de la Merwede [1] à l'aide de lignes représentant les diverses limites qu'eût prise la surface de l'eau, si son niveau s'était abaissé progressivement de quantités égales entre elles. Les *sections horizontales* du terrain, obtenues par cette convention, satisfaisaient l'esprit de précision que Monge avait inspiré aux ingénieurs; et dès 1801 les chefs de bataillon du génie Haxo et Liédot faisaient quelques essais timides de cette définition géométrique des formes [2]. Mais cette méthode était-elle applicable à de grandes étendues de terrain?

Un instrument de nivellement très-remarquable, le niveau à lunette de Chézy [3], pouvait seul être employé dans cette recherche. Mais il était réservé au capitaine du génie Clerc, dessinateur habile et consciencieux, esprit doué d'une grande abnégation et

[1] Augoyat. *Notice sur la galerie des plans-reliefs des places de guerre,* dans le *Spectateur militaire,* 2e série, t. V, p. 343.

[2] Dans leurs projets pour Rocca d'Anfo. (Voir la même notice.)

[3] C'est à Chézy, ancien directeur de l'École des ponts et chaussées, que l'on doit les procédés employés pour rôder les fioles de niveau à bulle d'air, et la disposition primitive du niveau à bulle d'air et à lunette, se vérifiant par des retournements. Égault, ingénieur des ponts et chaussées, n'a ajouté à l'instrument primitif qu'un système de calage assez médiocre et un mode d'observation qui compense les erreurs de rectification, mais non pas celles de la construction. Et pourtant, dans le corps des ponts et chaussées, on donne au niveau à lunette le nom d'Égault, au lieu de celui de Chézy, le véritable inventeur! De même que, pendant longtemps, on a donné le nom du géomètre portugais Nonius à l'admirable invention de notre compatriote Vernier! De même que le nom de Colomb est presque étranger au continent qu'il a découvert!

Digitized by Google

d'une grande ténacité, de créer, après de longs tâtonnements, faits en silence et à ses frais, les méthodes qui résolvent cette question. Dès 1809 il prouvait, par le lever nivelé et le plan relief réduit du golfe de la Spezzia, que la méthode des sections était praticable, même dans des terrains difficiles [1]. A partir de ce moment, dans les plans du génie militaire, le figuré du terrain cessa d'être une peinture plus ou moins idéalisée de ses formes, il en devint la définition géométrique rigoureuse ; et, plus tard, cette même notation s'introduisit, pour les cartes à petite échelle, dans les figurés faits, soit partiellement, soit entièrement à vue.

Depuis l'application des opérations trigonométriques aux levers étendus, depuis que la précision de ces opérations a été notablement accrue par suite des inventions faites, par Ramsden, de la machine à diviser les limbes, et par Borda, du cercle répétiteur et des règles à mesurer les bases, et par suite de l'application, faite par Delambre, de ces nouveaux instruments et de nouvelles méthodes trigonométriques ; depuis que l'on a adopté la boussole pour la planimétrie, le niveau de Chézy et les sections horizontales pour le nivellement du terrain, les instruments et les méthodes de la topographie n'ont plus éprouvé que des perfectionnements de détail. En particulier l'effet artistique a été banni progressivement des cartes à petite échelle ; il a été remplacé par une notation purement géométrique, celle de hachures dirigées suivant les lignes de plus grande pente, et formant

[1] Voir *Notice biographique sur le lieutenant-colonel du génie Clerc*, par Bardin. Annuaire du département de la Moselle pour 1844. Metz, Verronnais.

Digitized by Google

des teintes dont les intensités sont en rapport avec la raideur des inclinaisons.

Cette esquisse rapide montre combien, depuis le dix-septième siècle, les progrès de la topographie ont été lents; et cela malgré le développement des deux éléments sur lesquels elle s'appuie, la géométrie et la peinture. Mais la lenteur de ces progrès s'explique par les modifications radicales que les procédés de ces deux éléments ont dû subir pour s'appliquer à l'art que nous esquissons.

En effet, pour être clair, un dessin topographique ne doit pas, comme un paysage, être une imitation des effets d'ombre, de lumière et de couleur d'un pays observé d'un aérostat situé à une grande hauteur. Car, même dans les terrains accidentés, comme ceux des environs de Metz, on perd alors la sensation des creux et des saillies, et le pays n'offre à l'œil qu'une marqueterie de diverses couleurs, dans lesquelles dominent les diverses nuances du vert. Pour donner de la clarté à la représentation des diverses cultures et des formes du terrain, il a donc fallu abandonner les procédés de l'imitation artistique, et les remplacer par un dessin purement conventionnel, qui fût uniforme pour tous les dessinateurs et qui convînt à toutes les natures de terrain. Et ce problème n'est pas encore résolu d'une manière satisfaisante [1].

[1] Au moins en France. Par exemple, les bois qui, dans le paysage, donnent toujours des teintes foncées, sont représentés sur les cartes manuscrites par une teinte jaune verdâtre, qui est nécessairement claire; cela n'appelle pas assez l'attention sur ce détail topographique, dont l'importance est extrême dans une carte militaire.

Digitized by Google

D'un autre côté, si l'on peut dire de la géométrie rationnelle, telle qu'elle est enseignée depuis l'antiquité, que c'est l'art de faire des raisonnements exacts sur des figures fausses, par opposition on peut dire de la géométrie pratique, dont on fait usage dans les levers de terrain, que c'est l'art de faire des figures exactes avec des instruments infidèles. Or, on n'obtient habituellement une carte topographique qu'au prix de milliers d'opérations distinctes et successives, dont chacune est exposée à des inexactitudes provenant des imperfections de nos organes et des instruments dont on fait usage.

Avec les méthodes anciennes, avec les anciens instruments, ces milliers d'inexactitudes tendaient à s'accumuler ; elles détruisaient l'effet de l'habileté de l'observateur, de ses soins les plus minutieux ; de même que, sur les flancs des montagnes, la réunion de simples flocons de neige, produit l'avalanche qui renverse le chalet du montagnard, quels que soient les soins apportés à sa construction.

La géométrie rationnelle ne lui fournissant aucune arme pour lutter contre cette multitude d'ennemis, le topographe a dû, pour les combattre, chercher et trouver des moyens de les diviser. Pour cela il a enserré les opérations de détail dans des opérations d'ensemble peu nombreuses ; et pour chacune d'elles, il est parvenu à rendre les erreurs assez indépendantes les unes des autres, pour prévenir leur accumulation.

Ce n'est pas tout : avec les méthodes anciennes, cette accumulation masquait facilement les fautes grossières, commises par inadvertance ; ce qui amenait fatalement l'opérateur à des capitulations de conscience, en lui fournissant des excuses faciles pour

Digitized by Google

le dispenser de rechercher les fautes dont l'existence était soupçonnée. Avec les méthodes actuelles, au contraire, on se ménage des vérifications fréquentes ; et quand on constate que, pour l'une de celles-ci, l'erreur dépasse certaines limites, d'ailleurs très-restreintes, on est certain de l'existence de l'une de ces fautes. Alors le topographe la recherche et la corrige, car l'expérience lui apprend bien vite qu'ici, comme dans l'ordre moral, une faute non expiée entraîne à beaucoup d'autres.

Me sera-t-il permis de signaler en passant combien les arts de précision, qu'il s'agisse de topographie, de dessins graphiques ordinaires ou de travaux manuels, donnent à l'esprit l'habitude de l'honnêteté. Dans ces arts, les gens à conscience élastique peuvent avoir parfois des succès de surprise ; mais ces succès ne peuvent être que momentanés. C'est ce que le commandant Clerc exprimait, avec sa bonhomie habituelle, en disant que « *pour être bon topographe, avant tout il fallait être honnête homme* ».

Oui ; mais quelque honnêtes qu'ils aient été, les topographes n'ont pu arrêter leur choix sur telle ou telle méthode, sur tel ou tel instrument, qu'après des expériences très-variées, qu'après de nombreux tâtonnements conduits judicieusement. C'est ainsi du moins qu'a procédé le capitaine Clerc. Là, comme dans beaucoup d'autres circonstances, dans l'horlogerie, dans la division des cercles gradués, etc., on n'est arrivé au but qu'après de fréquents essais. Et ce n'est qu'après coup que l'on est parvenu à se rendre compte des causes, soit physiques, soit même morales des inexactitudes de tel procédé qui, en apparence, réunissait pour lui toutes les chances de précision. C'est donc par une étude à posteriori que les succes-

Digitized by Google

seurs du commandant Clerc ont cherché à régulariser les préceptes de l'expérience, en les éclairant du flambeau de théories, dont la plupart des éléments étaient empruntés à la pratique.

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que ces longs tâtonnements, par lesquels on a dû passer pour arriver à l'art actuel, eussent été singulièrement simplifiés si, dans l'enseignement des sciences, au lieu de passer de l'abstrait au concret, on avait suivi la marche inverse, qui est la marche naturelle de l'esprit humain?

Et pour préciser ma pensée par un exemple d'une grande simplicité, en géométrie, n'y aurait-il pas un grand avantage à faire inscrire des hexagones réguliers dans des circonférences, avant de démontrer que le côté de ces polygones est égal au rayon? Cette marche ne mettrait-elle pas en garde, contre les affirmations trop absolues de la théorie, l'esprit d'un élève qui aurait constaté, par sa propre expérience, que rarement, à la fin de l'opération, la pointe du compas retombe sur le point de départ? Cela ne le ferait-il pas réfléchir aux causes d'insuccès de cette opération? Son professeur ne serait-il pas obligé de les lui expliquer? Et peu à peu n'en viendrait-il pas à se familiariser avec ce principe d'expérience que, dans les applications des vérités les mieux démontrées, de celles qui présentent le caractère le plus indubitable de la vérité absolue, on doit toujours compter, si je puis m'exprimer ainsi, avec les résistances passives contre lesquelles il faut lutter dans chaque action matérielle.

Si je ne me trompe, l'enseignement dirigé dans cette voie, développerait le jugement, le tact pratique. En tout cas, il éviterait des illusions fréquentes à ceux

Digitized by Google

qui acceptent comme des vérités absolues les résultats des recherches physico-mathématiques, recherches dans lesquelles on néglige tant de choses. Et, qui sait ! s'il n'éviterait pas les illusions de ces rêveurs dont l'espèce, dit-on, n'est pas perdue, et qui, par de longues déductions, tirent de principes évidents en eux-mêmes des conséquences qui sont certainement logiques ; mais qui, pour avoir négligé quelques-unes des résistances passives de l'humanité, arrivent, par une suite de raisonnements irréprochables, à des conséquences très-hasardées, parfois même absurdes ; conséquences dont l'absurdité n'est masquée à leurs yeux que par l'échafaudage de raisonnements dont ils les ont étayées.

Mais glissons sur ce sujet : aussi bien tout en ne visant personne, pourrions-nous craindre d'atteindre involontairement des gens placés dans des camps bien opposés. Et contentons-nous de faire des vœux pour que, dans l'enseignement, dans celui des sciences surtout, l'explication des théories soit toujours précédée de leurs applications pratiques.

Des deux parties distinctes, le plan et le relief, que comprend la représentation du terrain, la seconde est celle dont l'exécution est la plus difficile. On sait que, pour l'obtenir avec une précision rigoureuse, on détermine, sur chacune des sections horizontales qui doivent définir la forme, des points assez nombreux pour que le tracé de ces sections se fasse sans hésitation. Mais cette précision minutieuse, utile pour certains plans spéciaux, exige un travail considérable, et elle est superflue dans la plupart des cas, surtout dans les cartes à petite échelle. On se contente alors de déterminer géométriquement le relief de quelques

Digitized by Google

points. Ceux-ci servent d'appui à un figuré que l'on complète à vue.

Le topographe se trouve alors dans les conditions du sculpteur qui veut modeler un marbre mis aux points. Mais quelle différence dans les positions des deux artistes ! Le sculpteur peut embrasser du regard l'ensemble et les détails de son modèle. Il peut, pour apprécier la valeur des moindres ondulations de sa surface, l'éclairer dans le sens le plus convenable. Moins favorisé, le topographe parcourt le terrain pas à pas, comme le moucheron qui circulerait sur le modèle du sculpteur. Il ne voit la surface que par éléments successifs, et quand parfois il parvient à obtenir, pour une partie assez restreinte, une vue d'ensemble, cette surface est souvent éclairée défavorablement, et souvent aussi l'observateur est trop distant pour que la vision binoculaire lui fasse concevoir, avec exactitude, les formes qu'il doit représenter.

Dans ces conditions le travail d'un topographe, qui n'a pour guide que la vue du terrain, est sans caractère; et, comme celui d'un apprenti modeleur, il est plein de ces indécisions, de ces contre-sens qui ôtent toute ressemblance, tout mouvement, toute expression à son modelé. Par suite la carte manque de clarté. Le topographe le sent; et, pour y remédier, il appelle à son aide les préjugés d'école, ceux qui résultent de ses premières impressions, d'un prétendu idéal de beauté par le dessin topographique, idéal qu'il s'est laissé imposer par des dessinateurs de cabinet, qui n'ont jamais étudié la nature. Au lieu d'être fidèle à celle-ci, il tombe dans la *manière*. Pour satisfaire à ces idées préconçues, en France, il adoucira tous les changements de pente, il amollira toutes les formes; en

Digitized by Google

Prusse, non content d'amollir, il arrondira tout; en Autriche, il aura l'amour des dessins heurtés, il accentuera outre mesure les changements et les dégradations de pente.

Supposons un petit bronze antique muni de la patine dont le temps l'a recouvert, et représentant les traits si accentués du Laocoon ou du Marsyas. Que son possesseur le mette entre les mains d'un fourbisseur qui, pour rendre le métal brillant, frotte la statuette avec du gros sable; suivant que l'usure aura été plus ou moins prolongée, vous aurez l'image de la topographie française ou de la topographie prussienne. Que le bronze soit donné à un burineur inexpérimenté, avec recommandation de mettre le cuivre à nu en conservant tous ses traits, ceux-ci sortiront de ses mains exagérés et déformés, et vous aurez l'image de la topographie autrichienne. Certainement, après ces divers genres de mutilations barbares, on retrouvera l'attitude générale de la statue et ses traits principaux, et l'on pourra soupçonner le nom du modèle imité par la statuette; mais pourra-t-on apprécier la ressemblance?

Telles sont les topographies actuelles. Aussi combien diffèrent entre elles les cartes d'un même terrain exécutées par les topographes de divers pays! et combien chacune d'elles est peu claire en comparaison de celle qui représenterait exactement la nature! Celle-ci parlerait, non-seulement aux yeux, mais encore à l'esprit, car elle ferait apprécier ces rapports harmonieux qui existent entre toutes les parties des formes, et même entre celles-ci et les objets naturels ou artificiels qui couvrent le sol.

Si ces mots, rapports harmonieux, pouvaient vous étonner, Messieurs, je vous montrerais comment des

Digitized by Google

topographes habiles, après avoir acquis le sentiment de ces relations intimes qui lient les diverses parties d'une carte, peuvent conclure avec assez de sécurité, de celles qu'ils connaissent, celles qui sont cachées à leurs yeux. Je vous rappellerais, entre autres, l'anecdote suivante, copiée dans les Considérations militaires et politiques de Darçon [1].

C'était en 1762. « Un ministre, homme de beau-
» coup d'esprit, mais qui de sa vie n'avait soupçonné
» l'existence de ces rapports (c'était Choiseul), avait
» sur sa table une carte des frontières de l'Espagne
» et du Portugal. Il s'agissait de déterminer les
» mouvements et les positions d'une armée française
» qui, concurremment avec celle d'Espagne, devait
» attaquer les Portugais anglomanisés. Cette carte,
» comme toutes celles à petits points, n'exprimait, ni
» ne pouvait exprimer les différentes chaînes de mon-
» tagnes qui séparent le Portugal des deux Castilles
» et de l'Andalousie. Mais elle indiquait le cours des
» eaux avec assez de détails... C'en était assez pour
» un vieil ingénieur fort exercé, et qui, étant appelé
» dans le cabinet du ministre, dictait les instructions
» aux généraux. Or, il ne s'agissait, dans ces dé-
» pêches, que de *montagnes à franchir, de points*
» *d'appui à se procurer à la faveur des grandes*
» *chaînes; de communications à couvrir, de vallées*
» *à descendre, de positions à occuper sur les chaînes*
» *secondaires, de cols à masquer, de passages à se*
» *réserver, etc., etc.* Le ministre n'en revenait pas
» de sa surprise, qu'une petite feuille où il n'aper-
» cevait, lui, que des noms de lieux, pût indiquer un si
» grand appareil de variétés locales..... De son côté,

[1] Note de la page 107.

Digitized by Google

» Beauveau qui commandait l'armée française, à six » cents lieues de là, écrivait au ministre : « Vous » avez à côté de vous un diable ou un ange qui vous » fait deviner toutes nos positions..... »

Or, cet ange était le général Bourcet qui, montagnard de naissance, ayant levé la carte des Alpes du Dauphiné et du comté de Nice, ayant guerroyé de bonne heure dans les montagnes, avait acquis un tact si sûr que, en 1747, du cœur des Alpes, le maréchal de Belle-Isle écrivait au ministre de la guerre : « Quelque instruit que vous soyez du mérite de » M. de Bourcet, il est impossible que vous le con- » naissiez dans toute son étendue. Il réunit tant de » talents et de vertus que je ne puis vous supplier » assez de les récompenser. *Il a été l'âme de tout* » *ce qui vient de se faire.* »

Quelle est donc la cause de ces rapports mystérieux ? — Nous devons ici nous contenter d'indiquer la réponse à cette question.

Qui ne comprend que les cours d'eau, les sources et les villages qui se sont groupés autour d'elles, les positions fortifiées tout aussi bien que les villes qui se sont développées sous leur protection, les chemins et les routes qui font communiquer les lieux habités, sont en relation directe avec les formes du terrain ? Mais celles-ci comment se sont-elles produites ?

On sait que la croûte terrestre, qui nous porte, est très-mince et nage sur un océan de matières en fusion. A diverses reprises cette croûte a été le théâtre de déchirures profondes, de bouleversements, de soulèvements, accompagnés ou non de dénivellations des parties contiguës. Ces actions grandioses ont esquissé les grands traits de la physionomie du sol. D'immenses érosions résultant des déplacements

Digitized by Google

de la mer, des pluies diluviennes et des gigantesques tempêtes[1] qui ont suivi les cataclysmes, ont ensuite modelé les traits particuliers de chaque contrée, traits modifiés depuis, pendant le cours des âges, par les actions plus lentes mais incessantes des agents atmosphériques actuels. Or, ne voit-on pas que ces actions diverses, s'exerçant sur des terrains de même nature et dans des conditions identiques, ont dû produire des formes ayant le signe de leur origine commune, le cachet de la parenté ?

Qui ne conçoit alors pourquoi, dans les beaux

[1] Si les géologues se sont occupés un peu des formes diverses produites par ces érosions successives, selon leur plus ou moins grande énergie, ils semblent avoir complétement négligé l'action des vents tempêtueux. Pourtant ceux-ci ont eu un rôle important. On n'en peut douter quand, comme nous, on a vécu plusieurs années au milieu de tranchées faites dans le diluvium ocreux des environs de Paris. Car, dans la plaine de Montrouge entre autres, on constate, d'une manière évidente, que le prétendu diluvium se superpose, *sans s'y mêler* à des couches de marne blanche qui, ainsi que les couches sous-jacentes, affectent la forme de vagues solidifiées instantanément. Ces formes prouvent que, *au moment de la superposition, la marne était certainement à l'état de bouillie très-liquide.* Par conséquent ces sables ocreux, mêlés de cailloux et de blocs non roulés, et qui renferment des oursins *ne présentant aucune trace d'usure,* ont dû être apportés là dans un état de siccité qui leur permît d'absorber, *instantanément,* l'humidité des vagues de vase auxquelles ils se superposaient. On en conclut, nécessairement, que ce prétendu diluvium a dû être transporté par des vents tempêtueux.

Sans chercher, en dehors du globe terrestre, la cause de ceux-ci, ne pourrait-on pas les expliquer par les immenses quantités de vapeur d'eau qui durent se produire, au moment du bouleversement de la croûte terrestre qui fut contemporain de ce dépôt, alors que les eaux de la mer se précipitaient dans les crévasses béantes du sol, et étaient, au fond de celles-ci, mises en contact avec les roches en fusion ?

Digitized by Google

reliefs des montagnes françaises exécutés par Bardin, notre regretté confrère, on admire à la fois la similitude des formes de chaque groupe de montagnes, et la diversité radicale des formes des montagnes différentes : la nature ballonnée des Vosges, les plissements et les déchirures longitudinales des montagnes de la Chartreuse de Grenoble, la forme en taupinières des montagnes volcaniques de l'Auvergne, les bouleversements et les effondrements grandioses du Mont-Blanc, etc.? N'est-il pas vrai que, pour le topographe, le militaire, le géologue, le géographe, l'étude de ces représentations naturelles des grands accidents terrestres doit rectifier bien des idées, soit fausses, soit même monstrueuses, que les cartes géographiques nous donnent sur la configuration des montagnes [1] ?

Mais quelque beaux que soient ces reliefs, quelque labeur qu'ils aient coûté, n'allez pas leur demander autre chose que les formes générales, celles dont l'expression est assez large pour que la *manière* ne s'y fasse pas trop sentir. C'est en vain que l'on y chercherait les traces de chacune des grandes érosions successives, que nous signalions tout à l'heure comme les causes actives du modelé actuel, de ces

[1] Il y a une vingtaine d'années, en France, on a vu un professeur de géographie acquérir un certain renom par l'exécution de reliefs de la France et de l'Italie, reliefs dans lesquels les chaînes de montagnes étaient représentées par des chapelets de taupinières ou mieux de pains de sucre. Il n'avait fait qu'exprimer, en relief, le signe conventionnel par lequel ces chaînes étaient indiquées sur les cartes géographiques, avant que les dessinateurs eussent adopté la notation moins barbare que l'on emploie actuellement, notation qui ne date que de la fin du siècle dernier ou du commencement de celui-ci.

Digitized by Google

érosions dont chacune est écrite en traits indélébiles sur les terrains plus plats des environs de Metz [1].

Les matériaux d'après lesquels l'auteur a exécuté ces reliefs ne représentaient pas ces traits de détail [2] qui, comme ceux de la physionomie humaine, donnent à chacune un caractère particulier. En effet les formes exprimées par ces matériaux sont souvent, aux formes vraies, ce que sont aux animaux vivants leurs dépouilles empaillées. Sans doute, en présence de ces dépouilles rangées dans nos musées, on ne confondra pas des animaux d'espèces différentes; mais si l'on peut parfois y distinguer un mulet d'un cheval, presque toujours on y recherchera en vain, non-seulement les traits de la physionomie de l'animal, mais même les caractères de la race, les signes de son origine.

Loin de moi la pensée de jeter un blâme sur les auteurs de ces matériaux. Ils n'ont manqué ni de zèle, ni de conscience; seulement leur instruction était incomplète. Il leur a été impossible de songer à s'occuper de ressemblance, parce que, s'ils avaient appris à représenter le terrain par des formes de convention, jamais ils n'avaient été appelés à définir

[1] Sans parler des érosions de la période actuelle, on y voit : 1° une grande érosion qui a produit des dénudations gigantesques et qui a ondulé la surface des plateaux; 2° les actions de pluies diluviennes qui, en coulant le plus souvent dans des crevasses, ont modelé les versants des vallées et des vallons; 3° enfin les effets d'une troisième érosion qui, en déblayant les fonds des vallées principales, surtout de celle de la Moselle, a donné aux vallons, près de leurs confluents, la forme de ravins, tandis que plus haut leurs fonds, comblés par les alluvions, sont plats ou légèrement concaves.

[2] Bardin le comprenait si bien, qu'il a cherché à achever, ou à faire achever ces reliefs sur le terrain même, en présence de la nature.

Digitized by Google

les formes vraies par des opérations géométriques rigoureuses. C'est que, en effet, si l'étude des grands traits généraux de la physionomie du sol a été ébauchée par un petit nombre d'auteurs, il n'en est pas ainsi de celle du modelé de détail, la partie la plus difficile de l'art topographique. Or, c'est surtout dans les terrains peu accidentés que cette dernière étude est intéressante; mais là, l'horizon de l'observateur est trop borné, les traits à apprécier sont trop peu accusés pour que leur étude puisse avoir d'autre base que des *levers nivelés très-rigoureux*. C'est donc seulement par un bon choix de terrains de ce genre, par l'étude et la copie de leur représentation topographique, que les dessinateurs topographes pourront se former à l'intelligence des formes vraies, et abandonner les manières de convention qui nuisent tant à la clarté de beaucoup, de la plupart des cartes modernes.

La clarté! Qualité indispensable, car sans elle les services rendus par les cartes sont hors de proportion avec les peines qu'elles ont coûtées. Or cette clarté si désirable dépend non-seulement des soins apportés aux opérations géométriques, mais encore du talent artistique du dessinateur.

Jadis les topographes étaient des artistes habiles qui savaient trouver dans leur palette des ressources pour exprimer clairement leur pensée. Mais cet avantage était parfois compensé par un danger; car souvent ces artistes se laissaient entraîner à interpréter la nature, à la modifier pour flatter l'œil. L'esprit géométrique domine actuellement, il tend à exclure, de plus en plus, le sentiment artistique. C'est un mal; et la preuve c'est que les cartes actuelles

Digitized by Google

ne sont pas intelligibles pour le public, leur lecture exige un apprentissage. Même pour les initiés, il est beaucoup de cas, celui des hautes montagnes, par exemple, dans lesquels elles ne donnent pas la sensation nette du relief [1]. Et quoique depuis quelques années l'impression polychrome ait fait faire un grand progrès à la clarté, sous ce rapport, il reste encore beaucoup à faire.

Demandons donc au topographe ce que l'on appelle le sentiment artistique, parce qu'il lui permettra, non-seulement de bien concevoir les formes, mais encore de les représenter avec clarté, sans mollesse comme sans exagération. Mais que le topographe se garde de sacrifier à cet art facile où l'adresse de la main remplace trop souvent le savoir et la vérité, où l'artiste cherche à faire illusion, par une touche habile, par un papillotage de contrastes et de couleurs variées; à cet art si répandu aujourd'hui, qui se flatte de n'accepter aucune règle, et qui, sous prétexte de viser à l'originalité, n'atteint, le plus souvent, qu'à l'extravagance. Qu'il n'oublie jamais que chez lui le

[1] Parmi les cartes qui ne sont pas exposées à cette critique il convient de signaler la carte de Suisse, à un pour cent mille, par l'état-major fédéral. Cette carte, basée sur des opérations géométriques plus nombreuses que celles dont on a fait usage dans la plupart des cartes analogues, porte, avec raison, le nom du général Dufour, qui en a dirigé l'exécution. Et c'est surtout en y combinant les effets de la lumière oblique topographique, avec un dessin basé sur la définition géométrique par des sections horizontales, que le général a placé la carte de Suisse à la tête des cartes topographiques modernes.

Du reste, fière de cette œuvre nationale, la Suisse a voulu la populariser et elle la vend à un prix extrêmement modique. C'est un exemple que devraient bien suivre les gouvernements des autres pays.

Digitized by Google

géomètre doit toujours dominer, et que

L'artiste est un esclave et ne doit qu'obéir.

Mais, à quoi bon, dira-t-on, chercher à faire le portrait fidèle du terrain ! Ne suffit-il pas, pour les usages auxquels la plupart des cartes sont destinées, que les pentes et les reliefs y soient exprimés avec assez d'exactitude ? — Non, cela ne suffit pas. Car, rappelons-le, si le topographe est guidé seulement par la géométrie, il n'obtiendra qu'à prix de temps et d'argent cette demi-exactitude dont vous vous contentez; tandis que celui qui possédera la science des formes, arrivera plus rapidement à un résultat de beaucoup supérieur, puisque, à l'exactitude géométrique sera jointe la ressemblance, qui est la base de la clarté.

D'ailleurs ne serait-ce rien que d'approcher de la vérité ? de cette vérité dont l'esprit humain est si avide ! Il n'est satisfait, vous le savez, Messieurs, qu'en entrevoyant la perfection idéale que rêve toujours notre nature terrestre, quoique, ici-bas, il ne lui soit pas donné de l'atteindre.

La crainte d'abuser de votre bienveillante attention m'a porté à ne donner, des questions soulevées par le titre de cette lecture, qu'une ébauche, et parfois même qu'une simple indication. J'aurai réussi toutefois autant que je pouvais l'espérer, en traitant ce sujet si aride, si j'ai pu vous faire concevoir, Messieurs, les difficultés qui ont dû être vaincues et celles qu'il reste encore à vaincre pour faire atteindre à l'art topographique sa période de maturité. En tout cas, j'aurai rempli un devoir de reconnaissance, en vous signalant les hommes auxquels les principaux

Digitized by Google

progrès sont dus ; surtout si j'ai su vous inspirer quelque estime pour leurs travaux modestes et même pour leur caractère. En effet, avant tout, ces hommes étaient remarquables par leur conscience et leur honnêteté, ces qualités indispensables au vrai topographe, comme à tout homme qui veut se livrer avec succès aux arts de précision.

Digitized by Google

COMPTE RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ANNÉE 1867-1868,

PAR M. JULES THILLOY, SECRÉTAIRE.

Messieurs,

L'année qui vient de s'écouler a été, pour l'Académie, une année heureuse et féconde. Des nombreuses communications que vous avez reçues, quelques-unes laisseront, dans vos annales, une trace sérieuse et nous n'aurons, je l'espère du moins, rien à envier aux meilleurs temps de notre existence passée. La science surtout s'est affirmée de la manière la plus intéressante : en chimie comme en histoire naturelle, en astronomie aussi bien qu'en physique, vous pouvez montrer des travaux empreints d'un caractère d'originalité et des découvertes qui, sans doute, seront riches un jour en résultats pratiques. Cette abondance de travaux rendra peut-être un peu long ce compte rendu que j'aurais voulu plus rapide. Mais vous ne sauriez me reprocher l'appel que je fais à votre attention et à votre patience.

Personnel.

Le personnel de l'Académie a subi, cette année, des modifications profondes.

Digitized by Google

Dans la classe des membres honoraires, vous avez perdu le général Poncelet, que la ville de Metz s'honore de compter parmi ses enfants les plus illustres et que l'Académie se souvient, avec un légitime orgueil, d'avoir vu au fauteuil de la présidence, alors que de remarquables travaux de mécanique révélaient le nom de notre concitoyen au monde militaire et au monde savant.

Cette perte a été adoucie par l'admission de plusieurs hommes d'un mérite éminent.

Et d'abord M. Auguste Daubrée, membre de l'Institut, inspecteur général des mines, qui vous appartenait déjà au titre de correspondant;

Puis le professeur Schoenbein, chimiste bâlois, que vous avez entendu naguère à Metz exposer, d'une manière si simple et si pleine de bonhomie, des découvertes qui ont marqué parmi les plus célèbres de cette époque féconde;

M. Adolphe Quetelet, enfin, membre de l'Académie royale de Belgique pour les lettres, et secrétaire perpétuel pour les sciences, savant et littérateur que les sociétés les plus célèbres se font honneur d'appeler dans leur sein.

Dans la classe des titulaires vous avez cessé de compter M. le baron Alméras-Latour, nommé conseiller à la cour de cassation;

M. Chabert, qui n'habite plus Metz;

M. André et M. le docteur Isnard, qui ont demandé à passer parmi les associés-libres résidants.

Ces vacances vous ont permis de rendre leur position première à M. le docteur Grellois et à M. le commandant Vignotti, esprits investigateurs, travailleurs infatigables, dont le retour nous promet d'intéressants travaux et de savantes communications;

Digitized by Google

puis d'ouvrir vos rangs à deux hommes nouveaux, M. Jules Lejeune, avocat à la cour impériale, économiste et littérateur, dont les conférences ont été vivement goûtées du public, et M. le docteur Riolacci, médecin-major au 13e bataillon de chasseurs à pied, qu'un véritable talent d'exposition a révélé naguère à votre attention et à vos suffrages.

De nos associés-libres non résidants plusieurs noms ont disparu, qui ont laissé d'unanimes regrets.

M. Champouillon, dont l'admission remontait à 1819 et que les hasards de la vie avaient seuls arraché à des travaux qu'il aimait à partager;

M. Bardin, ancien président de l'Académie, membre de la compagnie pendant quarante-cinq années et qui, dans sa retraite, lui avait conservé le souvenir le plus fidèle et le plus affectueux;

M. Eugène Gandar, enfin, le jeune et éloquent professeur, enlevé à la fleur de l'âge au moment où, aux applaudissements de tous, il était appelé, comme titulaire, à une chaire éminente et enviée [1].

Au nombre de vos correspondants, vous avez admis :

M. l'abbé Clouet, l'historien de la ville et de l'évêché de Verdun, fils d'un de nos anciens correspondants;

M. Louis Hubert, littérateur et poëte;

Le docteur Reboulleau, médecin en chef des hôpitaux civils de Constantine;

Le baron Carra de Vaux, juge au tribunal de la Seine, philosophe et jurisconsulte;

M. E. Dubois, ancien officier de marine, professeur à l'École impériale navale;

[1] L'Académie a aussi perdu M. Germeau, ancien préfet de la Moselle, antiquaire et artiste, mais avant tout homme d'esprit.

Digitized by Google

M. Ernest Quetelet, enfin, physicien et astronome, membre de l'Académie royale de Belgique.

Littérature. — Beaux-Arts.

Dans une courte notice, pleine d'une douloureuse émotion, M. le général Didion vous a annoncé la mort du général Poncelet. Mais, non content de ce souvenir d'affection donné au savant illustre, à l'officier distingué, à l'excellent citoyen dont la cité déplorait la perte, le général Didion s'est chargé d'écrire un éloge de Poncelet, et l'an prochain, à pareil jour, mon successeur vous dira les mérites d'une œuvre que recommandent par avance et l'importance du sujet et le talent de celui à qui vous avez confié le soin de le traiter.

Ce que le général Didion faisait pour le général Poncelet, M. Émile Bouchotte a voulu le faire pour M. Bardin. En attendant une notice complète qu'il a écrite avec le cœur et qui est aujourd'hui achevée, M. Bouchotte avait apporté à l'une de vos séances, un simple hommage rendu, par son amitié, à la mémoire d'un homme que son caractère, ses travaux, ses talents divers, les services qu'il a rendus, ont placé parmi ceux dont notre compagnie garde religieusement le souvenir.

Permettez-moi d'ajouter en passant que, depuis cette époque, Mme Bardin a voulu vous laisser une trace matérielle des travaux de son mari; elle a offert à l'Académie la photographie de tous les plans-reliefs que, dans les dernières années de sa vie, M. Bardin avait exécutés avec tant de succès et pour lesquels il avait reçu les plus honorables récompenses.

M. Blanc vous a lu quelques lignes consacrées au

Digitized by Google

souvenir de M. Champouillon, dont, à l'instant, je rappelais la perte. « Je ne connais pas de petits devoirs, » disait habituellement M. Champouillon. C'est sous l'influence de ces principes sévères que pendant trente années il prit à vos travaux une part assidue. Il fut l'un des fondateurs de ces cours industriels dont s'honore si justement l'Académie et il resta dans sa chaire, longtemps après que toutes les autres avaient changé de professeur ou étaient devenues muettes.

L'étude qu'il poursuit depuis si longtemps de la vie et des œuvres de Corneille Agrippa, a fourni à M. Auguste Prost les éléments d'une curieuse biographie messine : celle de Claude Chansonnette. Sous le nom latinisé de Claudius Cantiuncula, cet érudit du seizième siècle, professa, pendant une partie de son existence, le droit à Bâle, puis en Alsace où la maison d'Autriche lui avait confié la charge de chancelier de la régence d'Einsisheim.

Fils d'un notaire apostolique impérial, Claude Chansonnette, que signalait une intelligence précoce, avait obtenu de la cité une pension pour aller conquérir dans diverses universités fameuses, une science qui devait un jour conduire le jeune étudiant à l'éminente dignité de recteur.

Vous le voyez, Messieurs, dès ces temps reculés, la cité messine était jalouse d'encourager les talents naissants et, comme aujourd'hui, ses efforts tendaient au développement des facultés de toute nature qu'elle croyait reconnaître dans l'esprit de ses enfants.

Toujours mû par le sentiment du devoir qui ne lui permet pas le repos, toujours infatigable dans son heureuse vieillesse, M. Dommanget vous a donné la

Digitized by Google

Biographie du premier président baron Voysin de Gartempe.

Ancien conseiller au parlement de Bordeaux, M. de Gartempe remplaça, en 1808, à la tête du tribunal d'appel de Metz, le président J. P. Pecheur, premier chef de cette compagnie. Il était en fonctions lors de l'institution des cours impériales [1] et porta le premier le titre si envié qu'avaient honoré les chefs des anciens parlements. Conseiller à la cour de cassation en 1818, pair de France, M. de Gartempe mourut en 1840. — « Sa vie fut celle d'un sage, » a-t-on dit de lui à la chambre des pairs, « sa haute » raison, l'austérité de ses mœurs, la gravité de son » langage et de ses manières, tout indiquait en lui » l'un des vénérables débris de l'ancienne magistra- » ture. Il en rappelait les traditions par l'éducation » grave et sévère qu'il avait donnée à sa nombreuse » famille..... [2] »

Alors que M. de Gartempe habitait Metz, Messieurs, l'Académie n'était pas encore reconstituée ; son successeur, M. le marquis de Malleville, le premier, put avoir l'honneur de siéger parmi vous.

M. Dommanget vous a soumis un autre travail biographique : « On aime dans les familles, dit-il, à » parler des ancêtres qui ont laissé d'honorables » souvenirs..... » C'est à ce titre que, neveu par alliance de Dom Tabouillot, l'un des membres les plus laborieux de l'ancienne Académie de Metz, notre vénéré confrère a recueilli quelques documents épars sur un certain nombre des membres de cette société,

[1] Décret du 20 août 1810.

[2] Comte de Bastard. — Chambre des pairs, séance du 12 juin 1840 (*Moniteur* du 13 juin).

Digitized by Google

mère de la nôtre. Si les recherches de M. Dommanget n'ont abouti, et il en convient lui-même, à rien de bien nouveau ou de bien original, du moins ont-elles réussi à fixer le souvenir de noms dignes d'échapper à l'oubli et qui ont laissé leur trace dans la science, dans l'histoire, dans les lettres ou dans la poésie [1].

J'aurais aimé, Messieurs, à vous parler de poésie. Chaque année le vif intérêt que vous portez aux travaux de la commission du concours, montre combien ce genre de littérature touche profondément vos âmes. Vous pouvez hautement dire avec l'un de nos grands poëtes :

« ..... J'aime les vers, cette langue immortelle.
» C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas,
» Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
. . . . . .
» Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle.
» Que le monde l'entend et ne la parle pas [2]. »

Mais la poésie a déserté nos séances; elle boude l'Académie, et je n'aurais pas même un souvenir à lui donner, sans quelques pages spirituellement bienveillantes consacrées, par M. Jacquet, à la critique d'un volume de poésies lyriques, hommage de M. Louis Hubert, qui sollicitait le titre de membre correspondant.

L'art, du moins, ne nous abandonne jamais, il m'amène à vous rappeler une excellente étude qui,

[1] J'ai l'extrême regret d'avoir omis de mentionner une autre communication de M. Dommanget, ayant pour titre *L'Enseignement supérieur* et pour but de recommander les idées de M. le baron G. de Dumast sur l'orientalisme rendu classique et sur l'enseignement du sanscrit dans les facultés des lettres.

[2] Alfred de Musset. *Namouna*, chant deuxième, II.

Digitized by Google

à plus d'un titre, a excité votre attention et a mérité vos suffrages. M. Émile Michel vous a lu une *Étude historique et critique sur le musée de peinture de la ville de Metz*. Éminemment littéraire par la forme, empreint d'un sentiment exquis de l'art, ce travail avait un double but : d'abord fidèle à son titre, il donne l'histoire du musée et l'appréciation critique des principaux tableaux qui le composent; puis, portant les yeux plus loin, il exprime des vœux énergiques adressés aux conseils de la cité et réclame la création d'un local digne de nos richesses artistiques, digne de la ville elle-même qui, depuis quelques années, se transforme d'une manière si remarquable.

L'Académie, d'un vote unanime, a adopté les conclusions de son vice-président. En ce moment, tout peut nous faire croire que l'édilité messine partage nos vues, encourage nos espérances, adopte nos idées et les consacre en principe; il existe même, me dit-on, des projets déjà tout préparés et approuvés; mais, Messieurs,

> « On n'exécute pas tout ce qui se propose
> » Et le chemin est long du projet à la chose. » [1]

La question des voies et moyens vient se jeter à la traverse et, nous ne pouvons nous le dissimuler, c'est là une question considérable dont, à bien juste titre, l'administration municipale est en droit de se préoccuper.

[1] Molière. *Tartufe,* acte III, scène 1.

Digitized by Google

Archéologie. — Histoire.

L'archéologie pure semblerait un peu en défaveur à l'Académie, si nous ne savions qu'une Société, fille de la nôtre, absorbe la plupart des communications que cette science inspire.

Dans vos séances, l'archéologie s'est quelque peu transformée : si elle perd son caractère tout spécial, elle se présente comme une auxiliaire indispensable de l'histoire et, à ce titre, elle sait exciter votre bienveillante attention.

Dans cet ordre d'idées, et dès les premiers jours de l'année académique, M. l'abbé Ledain vous a donné une histoire des *Feux de la Saint-Jean dans le pays de Sierck*. Vous avez accueilli avec un sentiment de curiosité ces renseignements sur des usages qui me semblent remonter au paganisme et que l'indifférence des populations plus éclairées laisse disparaître peu à peu.

M. de Bouteiller vous a entretenus de découvertes récentes faites à Puxieux dans des sépultures franques. Le résultat des fouilles n'offre guère que des instruments ou des armes ; mais tous ces débris nous révèlent les habitudes, les usages, les mœurs, la vie réelle, en un mot, de peuples, nos ancêtres, qui, malgré les récits des historiens, ne nous sont qu'imparfaitement connus.

Continuant cette histoire précieuse des établissements monastiques de Metz qu'il s'est imposé la tâche de restituer, M. de Bouteiller vous a lu une *Notice sur les Récollets* et une *Notice sur les frères Baudes ou religieux de l'étroite observance.*

Si l'histoire des Récollets est calme et paisible, et

Digitized by Google

si les choses qui les concernent rentrent plutôt dans le domaine de l'archéologie religieuse que dans celui de l'histoire, celle des frères Baudes, au contraire, est étrangement agitée et orageuse. Établis à Metz au quatorzième siècle, à la suite d'ardentes prédications qui touchaient aux plus grands problèmes sociaux de l'époque, ces religieux disparurent en 1555, et la catastrophe qui termina leur existence est encore environnée aujourd'hui d'une sorte de mystère que l'imagination du pays s'est peut-être empressée d'assombrir davantage.

M. Abel vous a donné les prémices d'une lecture qu'il devait faire en Sorbonne, à la réunion générale des sociétés savantes, sous le titre piquant de *Louis IX et la question du Luxembourg.*

Si vous avez le regret de ne pouvoir donner à ce travail historique l'hospitalité de vos Mémoires, vous aurez du moins la consolation de savoir qu'il sera publié dans le volume spécial qui, chaque année, est consacré par le gouvernement aux lectures faites à ces réunions solennelles.

Un autre travail de M. Abel vous promettait, sous le titre de *Rabelais, médecin stipendié de la cité de Metz,* d'une part, l'histoire d'une institution peu connue du moyen âge, celle des médecins stipendiés ; de l'autre, un épisode intéressant de la vie de l'illustre père de Gargantua et de Pantagruel. Absorbé par de nombreuses occupations, M. Abel n'a pu vous lire que la première partie de son travail, c'est-à-dire la question historique. Espérons que cette année ne s'écoulera pas sans que le zèle de notre confrère n'amène à un heureux terme ces recherches d'un si curieux intérêt, et sans que le voyage de maître Alcofribas à Metz ne devienne aussi connu, aussi po-

Digitized by Google

pulaire que l'expédition maritime de Panurge et de frère Jean des Entomeures.

Agriculture.

L'examen confié à M. André de plusieurs livres excellents de M. Barral, a engagé notre honorable confrère à vous soumettre quelques statistiques agricoles dignes d'attirer l'attention. Une étude spéciale qu'il vous a offerte, *Sur la production du blé en France,* a amené dans vos séances une série de discussions que je ne dois pas passer sous silence. Dans ces discussions pacifiques, les questions de la culture intensive, de l'amendement des terrains, de la préférence à donner soit aux engrais artificiels, soit aux engrais naturels ; de la conservation des grains ; du morcellement du territoire ; de l'amélioration de nos lois civiles au point de vue spécial de l'agriculture, etc., etc., ont été examinées avec un soin minutieux et un véritable savoir. Vous vous rappelez bien certainement ces séances si instructives où vous avez particulièrement apprécié les savantes théories de M. Maguin, l'esprit scientifique de M. Chevrier et les connaissances pratiques de M. Lapointe.

Oubliant, pour un instant, ses études d'histoire et ses problèmes d'archéologie, M. Abel a recherché les moyens de dépouiller l'eau-de-vie de marc de cette odeur empyreumatique bien connue, si intense et si fâcheusement caractéristique. A l'aide d'un procédé mécanique très-simple, très-efficace, dont il met généreusement l'emploi à la libre disposition de ses concitoyens, M. Abel a atteint le but qu'il poursuivait. Les échantillons qu'il vous a présentés ne laissaient réellement rien à désirer, et le lavage préalable du

Digitized by Google

marc de raisin semble être un moyen excellent et économique, de tirer un parti sérieusement industriel de ce produit de nos vignes dont l'usage devait nécessairement être borné et presque local.

Sciences.

La médecine nous a quelque peu fait défaut, dans les questions, du moins, qui sont de son domaine absolu. Mais cette science est si complexe, les sujets qu'elle embrasse sont si multiples, les choses sur lesquelles elle étend son empire sont si nombreuses que, — tout en faisant d'expresses réserves quant aux questions de pure philosophie, — elle semble vouloir absorber le monde tangible et matériel tout entier, et l'expliquer par elle seule et par ses propres forces.

L'examen, dans une autre enceinte, de questions qui ont, un instant, excité l'attention générale, a engagé M. le docteur Haro à vous adresser deux notes, dont l'une traite de l'*Unité de l'espèce humaine,* et dont l'autre est *Un mot sur l'origine de l'homme.*

Vous avez écouté avec intérêt la lecture de ces études consciencieuses et modérées, qui avaient pour but évident de réagir contre des doctrines préconisées aujourd'hui, mais qui ne se sont pas produites devant vous.

Je ne vous dirai qu'un mot, malgré son importance, d'une communication du docteur Grellois, intitulée : *De l'Aérologie religieuse et mystique.* Ce travail, d'une grande étendue, est une introduction à l'histoire de la météorologie. C'est un résumé très-complet du rôle attribué aux phénomènes atmosphériques, dans les religions et dans les mystères de tous les peuples de l'univers. Pour juger ce livre, il faut en attendre

Digitized by Google

la suite, et vous me pardonnerez de réserver mon opinion et de me borner à constater ici les immenses lectures et les incroyables recherches qu'a nécessitées un semblable travail.

M. de Saulcy a continué ses observations sur les vers à soie de diverses races et de diverses provenances. Avec une constance et un esprit d'investigation qui rappellent ceux des Huber et des Réaumur, notre honorable confrère a étudié le développement et les évolutions de cette chenille sur laquelle se fixent avec anxiété l'attention du monde savant et les espérances du monde commercial. De plus compétents que nous ont jugé le mérite d'une pareille œuvre, et vous aurez une idée exacte de sa valeur, quand j'aurai rappelé que M. de Saulcy a récemment vu couronner ses travaux d'histoire naturelle par la Société impériale d'acclimatation.

Si, depuis quelques années, la géologie est entrée dans une voie nouvelle et féconde en résultats, elle le doit aux études spéciales qui ont permis de fixer d'une manière définitive la faune microscopique des étages fossilisés. Poursuivant ces études micographiques, dans lesquelles il est devenu une autorité et un maître, M. Terquem vous a offert un *Mémoire sur les foraminifères de l'oolithe*. En abandonnant l'examen des marnes du lias, dont il a définitivement fixé la stratigraphie, M. Terquem a vu s'ouvrir à ses yeux, tout un monde d'êtres étranges et peu connus, dont vous serez heureux de recueillir dans vos Mémoires les formes singulières et la bizarre variété.

Les Richesses métallurgiques du Mexique ont inspiré à M. le commandant Vignotti une excellente étude sur ce pays que, pendant plusieurs années, il a vu et étudié avec les yeux du savant et de l'obser-

Digitized by Google

vateur. Outre l'intérêt de la question en elle-même, au double point de vue de la science et de l'industrie, cette importante communication avait pour nous un attrait tout particulier : elle s'appuyait sur l'exhibition d'une magnifique collection d'échantillons minéralogiques que notre honorable confrère a rapportés de ces pays lointains et qu'il a laborieusement recueillis, au milieu des hasards de la guerre, par lui-même ou par ses camarades de l'armée d'occupation.

M. Chevrier est, parmi nous, l'un des plus actifs et des plus laborieux. Son talent d'exposition, sa parole limpide et animée rendent intelligibles pour les esprits les plus étrangers à la chimie, les progrès de cette science si profondément transformée depuis quelques années.

Tout récemment, et au sujet d'une conférence sur les sucres qu'il avait faite dans une autre enceinte, M. Chevrier vous a exposé [1] les principes de la dyalyse, ce mode d'expérimentation si facile et si fécond en résultats inattendus. La dyalise, Messieurs, est devenue pour l'analyse chimique un auxiliaire indispensable, et quant à son action sur l'industrie, rappelez-vous que la dyalise est à la veille de doubler, presque sans frais, la production sucrière de la France.

La dyalise, toutefois, n'est pas toujours triomphante et infaillible.

Il y a peu de temps, devant la cour de Metz, s'agitait une question d'une certaine gravité : un fabricant de sirop de gomme était inculpé d'avoir vendu

[1] Le travail de M. Chevrier avait pour titre : *Sur la diffusion moléculaire dans les liquides.*

Digitized by Google

des sirops de fantaisie dans lesquels, disait-on, la gomme n'existait qu'à l'état d'illusion. Après une expertise concluante et formelle, une condamnation à l'emprisonnement avait été prononcée. En appel, l'inculpé protestait de l'innocence de ses produits; il attestait les dieux que son sirop était un sirop sérieux et non pas un mélange adultère de glucose et de dextrine. Saisis par la cour de cette question si contestée, des experts messins se mirent à l'œuvre. Toutefois, entre leurs mains, la dyalise était demeurée un moyen insuffisant et inefficace, lorsque M. Chevrier eut l'idée d'essayer l'alcool méthylique (esprit de bois). Sous l'action de ce réactif nouveau, la gomme apparut de la manière la moins contestable dans le sirop incriminé. La cour se hâta de proclamer l'innocence de l'inculpé, en applaudissant à la science qui lui avait apporté la vérité et la lumière; et vous, Messieurs, vous avez accueilli avec un vif sentiment de satisfaction la lecture d'un rapport qui, sous sa forme modeste, dissimulait le triomphe du jeune professeur.

Ce n'est pas tout encore : notre honorable confrère vous a, tout récemment, offert un grand travail qu'il a eu l'honneur de lire en Sorbonne à la dernière réunion des sociétés savantes et qui avait pour titre : *Des amides de l'acide sulphoxiphosphorique.*

A ce titre formidable et à ces termes si compliqués d'une nomenclature nouvelle, je me suis arrêté, je l'avoue et, profane que je suis, j'ai presque eu la tentation de dire, comme Philaminte à son notaire :

« Vous ne sauriez changer votre style sauvage
» Et nous faire un *traité* qui soit en beau langage? »

J'en aurais sans doute été pour mon impertinente

Digitized by Google

réflexion, Messieurs, et M. Chevrier aurait eu grand'raison de me répondre :

« Notre style est très-bon et je serais un sot,
» *Confrère,* de vouloir y changer un seul mot. » [1]

Je me soumets donc, mais M. Chevrier me permettra de ne pas le suivre sur son terrain, de ne pas étudier avec lui ces représentants du type ammoniaque dont l'hydrogène est remplacé par un radical acide. Il me pardonnera si je me borne à vous rappeler que, dans ce travail technique et spécial, il a étudié l'action de l'ammoniaque et de l'aniline sur le chloro-sulfure de phosphore, ce corps dont il vous a entretenus l'an dernier, et dont il a si heureusement perfectionné la fabrication.

Abordant un autre ordre d'idées et entrant dans le domaine de la physique, je vous rappellerai la belle série d'expériences faites devant vous par M. Émilien Bouchotte, à l'aide des puissantes machines magnéto-électriques de la compagnie l'Alliance.

En étudiant le pouvoir de ces machines peu connues, M. Bouchotte se proposait un but particulier : par la rapidité de marche et par la régularité de mouvement des bobines passant devant les aimants, il s'efforçait de produire des effets analogues à ceux d'une pile puissante, c'est-à-dire un courant continu qui pût s'appliquer à la galvanoplastie, à la télégraphie électrique, etc. Ce difficile problème, si souvent abandonné et repris, est, Messieurs, à la veille d'une solution définitive. Avec le concours de l'administration des télégraphes, M. Bouchotte fait aujourd'hui facilement des transmissions parfaitement régulières

[1] Molière. *Femmes savantes,* acte V, scène III.

Digitized by Google

sur des fils à longue portée, et bientôt, je l'espère, ses procédés permettront à l'État de réaliser des économies considérables sur le prix de revient de l'électricité dépensée chaque jour.

Mais à côté de cette question, il s'en trouvait une autre qui constitue pour M. Émilien Bouchotte une véritable découverte : la *dyalise des courants d'induction*.

M. Bouchotte est parvenu, au moyen d'un voltamètre à eau acidulée, dont les électrodes sont des fils de platine suffisamment fins, à absorber l'une des séries de courants sous forme de gaîne lumineuse, tandis que les effets de l'autre série continuent à se produire avec une remarquable netteté. Il a donc constaté la possibilité de décomposer en quelque sorte les courants de la machine magnéto-électrique, et de faire, à sa volonté, produire à l'un du travail et à l'autre de la lumière ou de la chaleur.

Ces phénomènes, si féconds en résultats pour l'avenir, avaient été jusqu'ici ignorés du monde savant; notre honorable confrère a eu l'honneur d'en offrir l'exposé à l'Académie des sciences, et cette illustre compagnie a nommé une commission pour examiner le mérite de cette découverte.

Dès 1864, M. Émile Bouchotte père, vous avait présenté un Mémoire qui avait pour objet la recherche de la distance de la terre au soleil, en déduisant uniquement cette distance de la vitesse de la lumière considérée dans deux conditions différentes : dans sa vitesse absolue et dans le temps qu'elle emploie à parcourir le diamètre de l'écliptique. — Ces laborieuses recherches, ces calculs compliqués avaient donné à M. Bouchotte pour la parallaxe solaire, un chiffre différent de celui qui était généralement adopté.

Digitized by Google

Depuis cette époque, la science a marché; de consciencieux travaux ont été entrepris; toutefois, il faut bien l'avouer, la question n'est pas encore définitivement résolue. M. Bouchotte n'a pas voulu rester en arrière, et, dans la note nouvelle qu'il vous a offerte *sur la distance de la terre au soleil,* il a pu, avec une légitime satisfaction, vous montrer provisoirement admis par la science pour la parallaxe solaire, le chiffre qu'il avait donné (8″8996), moyenne exacte entre les nombres extrêmes proposés jusqu'ici (8″85 et 8″94).

Je ne ferai qu'une courte mention d'un rapport critique par lequel M. le commandant Goulier vous a rendu compte d'un opuscule sur la rotation diurne de la terre, que l'auteur [1] de cette brochure avait cru devoir vous soumettre. Ce rapport, plein de science sérieuse, faisait une sévère justice d'une œuvre de bonne foi, sans doute, mais de l'œuvre d'un esprit éperdu au milieu des progrès accomplis par l'astronomie physique et la mécanique céleste.

J'arrive à un travail considérable et par l'importance du sujet qui y est abordé et par la manière dont son auteur a cru devoir le traiter. Malgré les fatigues de la présidence de l'Académie, malgré les soins que lui impose la direction de l'Association scientifique, dont il est l'âme, et les labeurs que lui créent les cours de l'École d'application, M. le commandant Goulier a trouvé le temps de rédiger, pour vos Mémoires, des *Études géométriques sur les étoiles filantes*. Vous comprenez à merveille, Messieurs, que je m'abstienne prudemment de vous donner la moindre idée d'une œuvre de cette nature. Il ne

[1] M. Auguste A....., de Rouen.

Digitized by Google

peut m'être permis d'émettre même une appréciation sur ces travaux de hautes mathématiques, hérissés de chiffres et de formules, où la recherche du mouvement des étoiles filantes, le calcul de leurs orbites, l'étude de la fréquence des météores, de leurs dimensions, de leurs retours périodiques, se joignent à l'examen des modes d'observation et de calcul pour obtenir le point de radiation et l'altitude de ces corpuscules, et enfin à la création et à l'emploi d'instruments absolument nouveaux qui n'existent encore que dans la pensée de leur auteur. Ce travail est, du reste, soumis en ce moment aux princes de la science; c'est à eux seuls qu'il appartient d'en proclamer le mérite et la valeur.

J'aurais fini, Messieurs, s'il ne me restait à vous rappeler les conférences de l'hôtel de ville qui, sous votre patronage, ont eu tant de succès cet hiver et auxquelles ont pris part, avec un zèle que nous ne saurions trop louer, des hommes mus par le seul désir d'être utiles à leurs concitoyens.

L'histoire des conférences ne rentre pas dans les attributions de votre secrétaire; ce n'est point à lui qu'il appartient de les apprécier ni d'interpréter les sentiments de l'Académie; et cette année, comme les précédentes, je me bornerai à vous rappeler les noms de ceux de nos honorables confrères qui ont pris aux conférences une part active et digne d'éloges: MM. Dieu, Terquem, Chevrier, Jacquet, Riolacci et Jules Lejeune.

Messieurs, dans une des plus charmantes scènes de Molière[1] une coquette paysanne dit à son amoureux

[1] *Don Juan*, acte II, scène I.

Digitized by Google

qui s'efforce de l'attendrir : « Mon Dieu ! Pierrot, tu me viens toujours dire la même chose ! » Et Pierrot répond : « Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose, et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose ! »

J'ai fait comme le villageois de Molière, Messieurs ; depuis trois ans, à pareil jour, je vous suis venu dire la même chose ; mais si je n'ai pas, comme Pierrot, une charmante excuse, l'histoire du cœur et la chanson de la jeunesse, j'en ai une autre que, je l'espère du moins, vous voudrez bien trouver la meilleure du monde : dans ce compte rendu, si uniforme en apparence, il y a, pour qui veut y regarder, la vie de l'Académie elle-même ; il y a la pensée qui a animé toute une année de son existence, je veux dire l'amour de l'art, le dévouement à la science, le culte des belles-lettres et la glorification du travail.

Digitized by Google

RAPPORT

DE LA

COMMISSION DES CONCOURS LITTÉRAIRES,

PAR M. A. JACQUET.

Messieurs,

Beaucoup de vers, un peu de poésie : telle est l'impression que laisse la lecture des pièces soumises par les concurrents au jugement de l'Académie.

Quelques mots suffiront au compte rendu des pièces écartées par la Commission. Une analyse détaillée serait fastidieuse : je serai bref pour ne pas le prouver.

En général, quand on lit la plupart de ces compositions, on est moins frappé des défauts qui les déparent, que des qualités qui leur manquent. Trop souvent ici, et cela pour cause, la critique perd ses droits.

Tel est le genre d'embarras qu'on éprouve à la lecture de la pièce qui a pour sujet *la visite de l'Empereur à Metz, en 1857*. Tout ce que dit l'auteur, les comptes rendus de la cérémonie l'avaient dit avant lui; mais ils avaient eu le mérite de le dire en prose.

La pièce intitulée *le Bonheur* justifie parfaitement la définition convenue des compositions poétiques :

Digitized by Google

de petites lignes, d'inégale grandeur, avec une marge de chaque côté.

Viennent ensuite deux longs poëmes, composés par le même auteur. Ils appartiennent à ce que les anciens rhéteurs appelaient *le genre démonstratif,* qui, comme on le sait, a pour objet de louer ou de blâmer. La première composition, qui a pour titre *l'Hiver,* est un relevé de tous les désagréments dont cette saison nous afflige : le froid, la pluie, la boue, etc. L'auteur oublie les rhumes de cerveau. A cette omission près, tout est d'une exactitude désespérante. Pourquoi n'en est-il pas de même du tableau enchanteur qu'il nous trace de la saison printanière! Nous savons ce que valent les tièdes haleines, les tapis de verdure, les brises odoriférantes sur lesquelles l'imagination des poëtes s'est de tout temps exercée. La poésie a fait au printemps une réputation qu'il ne mérite guère. Sachons gré, toutefois, à son nouveau panégyriste de quelques remarques relatives soit aux animaux, soit aux plantes, qui semblent le fruit d'observations personnelles. Chasseur expérimenté, les détours des forêts giboyeuses lui sont plus familiers que les sentiers du Parnasse. Puisse la sœur d'Apollon, Diane chasseresse, lui être plus favorable que le dieu des vers!

Quand on lit la pièce intitulée *Vent des nuits,* on éprouve une singulière déception. L'oreille est flattée par une harmonie soutenue et savamment cadencée ; on écoute avec plaisir; puis, quand la voix se tait, on cherche ce qu'elle a dit.

... Ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

L'œil est ébloui par une certaine profusion d'images, mais il ne voit rien, ne distingue rien. Ce sont des

Digitized by Google

couleurs brillantes, jetées au hasard sur la toile; ce n'est point un tableau. On s'efforce en vain de découvrir quelle est la pensée qui se cache sous ces voiles majestueux. On se souvient alors du vers de Boileau, et l'on renonce à suivre

... Un auteur qu'il faut toujours chercher.

L'auteur des *Coups d'épingle* a, dit-il, des ailes d'idéaliste; c'est fort bien; mais il ne suffit pas que le poëte ait des ailes, il faut qu'il sache diriger et modérer son vol; sinon, il se perd dans les nuages. Alors, des hauteurs où il plane, il aperçoit le monde sous l'aspect d'une masse confuse, d'un pêle-mêle inexprimable. De bizarres visions lui apparaissent; il croit voir des *spectres romantiques,* des *machines à vapeur qui prennent leur essor,* des *paraboles qui se déchirent,* des *ours qui se retirent dans leur loge.* Je sais que la poésie lyrique a ses franchises; toutefois, le cliquetis des mots ne peut suppléer à la justesse des idées, la bizarrerie n'est pas l'originalité, et le désordre n'est pas toujours un effet de l'art.

Plus humble dans ses prétentions et dans son style est la pièce des *Deux rosiers,* écho affaibli de la *Chute des feuilles* de Millevoye. On sait la vogue dont jouissait, il y a quarante et quelques années, ce genre de poésie. La muse de l'élégie avait alors des larmes pour la jeune fille malade, pour la sœur malade, pour l'enfant malade, pour la mère mourante. La critique, toute bienveillante qu'elle était pour la poésie sentimentale, finit par se fâcher et par interdire au commerce poétique l'exploitation des agonies. Elle osa même un jour (pour en finir, disait-elle, avec la poésie pharmaceutique) proposer

Digitized by Google

pour sujet d'élégie : *l'Oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence.* Rien ne tarit plus vite que les larmes, a dit un ancien; il ne nous en reste donc plus pour la pièce des *Deux rosiers.* Aussi bien, nous aurions tort, cette fois, de nous mettre en frais de sensibilité. Il s'agit d'une jeune fille, fort bien portante du reste, qui s'imagine, sur la foi d'un songe, que, si son rosier blanc fleurit avant son rosier rouge, elle mourra dans l'année. Voilà presque un songe de tragédie; mais il n'y aura pas de catastrophe. La jeune fille ne meurt pas, ses alarmes sont reconnues vaines, et tout finirait pour le mieux, s'il n'en coûtait la vie aux deux infortunés rosiers qu'un coup de vent renverse, et qui seuls, dans toute cette affaire, ont quelque droit à notre compassion.

Les nobles tourments de l'artiste qui s'efforce de réaliser, par l'expression, les visions idéales qui lui apparaissent dans ses rêves; qui cherche en vain une langue pour traduire ce que sa pensée conçoit et ce que son cœur éprouve; qui souffre

> ... De n'avoir, pour se faire comprendre,
> Que ces vulgaires mots qu'il voudrait désapprendre;

Tel est le sujet de la pièce dédiée à la muse de *l'Insomnie.* Quel est le véritable artiste qui n'a ressenti cette souffrance attirante que l'on ne voudrait pas ne pas avoir? Quel est celui dont la main découragée n'est retombée plusieurs fois, après avoir essayé vainement de fixer, sous une forme humaine et palpable, les types sublimes dont la perfection le séduit, le transporte et le désespère? Dût l'artiste être vaincu dans cette lutte, il est beau de l'avoir entreprise. A son tour, l'auteur de *l'Insomnie* a tenté cette grande et difficile épreuve. Un vif senti-

Digitized by Google

ment de la poésie, de nobles élans, quelques traits heureux distinguent sa composition; mais la langue fait défaut. Tantôt recherchée, tantôt vulgaire, l'expression nuit aux idées; et le lecteur est réduit à dire avec l'auteur lui-même :

Ce qu'il entend si bien, s'il savait le traduire!

J'arrive enfin aux deux compositions que l'Académie a récompensées.

Personne n'est content de son sort; c'est là une vérité qui n'est ni bien neuve ni bien consolante. L'auteur de la pièce intitulée : *Est-elle heureuse?... Est-il content?...* a su, par d'ingénieux détails, par un agréable mélange de naïveté piquante et de finesse parfois un peu mignarde, rajeunir et parer de grâces nouvelles cette idée souvent exprimée. L'auteur interroge tour à tour les fleurs, les papillons, les étoiles, provoque leurs confidences, surprend leurs secrets, trahit leurs vaniteuses faiblesses avec une aimable malice. Une critique sévère pourrait signaler çà et là quelques défaillances, plus sensibles que partout ailleurs dans ces œuvres délicates où les moindres détails veulent être finis. Par exemple, bien que la poésie ait le don de tout embellir, n'abuse-t-elle pas quelque peu de son privilége lorsqu'elle transforme en boudoir l'observatoire de l'astronome? La science sait se passer d'un luxe frivole et s'accommoder souvent d'une installation beaucoup moins confortable. Malgré ces imperfections, la pièce est jolie et d'une lecture agréable.

Mais l'Académie a particulièrement distingué un ensemble de compositions qui portent ces deux devises : *Utile dulci* et *Artem impendere vero*. Un développement large, facile, abondant, qui coule,

Digitized by Google

pour ainsi dire, dans sa plénitude ; des sentiments vrais, exprimés dans un langage ferme, précis, coloré ; du mouvement dans le récit, de la vivacité et de l'éclat dans certaines peintures ; une remarquable souplesse de talent qui permet à l'auteur de prendre, sans effort, le ton convenable aux sujets les plus divers, telles sont les qualités qui ont recommandé l'œuvre au suffrage de l'Académie. Si ces qualités frappent moins les yeux dans les deux pièces intitulées : *L'Art* et *Les Sirènes ;* si l'on peut souhaiter, en lisant *Maître Pierre,* que l'auteur se défie un peu de sa facilité et s'efforce de donner à quelques pensées un tour plus original ; si l'intéressant personnage qu'il nomme le *Grain-de-Blé* ne nous apparaît pas toujours sous des traits assez nettement dessinés pour que l'esprit saisisse, du premier coup, le rapport entre la réalité et l'allégorie, du moins on peut citer, comme presque irréprochables, le *Convoi de blessés* et les vers adressés *à un paysagiste.* La lecture fera comprendre mieux que tout éloge le mérite de ces deux compositions.

L'Académie décerne :

A M. Achille Millien, de Beaumont-la-Ferrière, auteur des compositions inscrites sous les nos 5 et 6, avec les devises : *Utile dulci* et *Artem impendere vero,*

Une médaille d'argent ;

A Mlle Adolphine Bonnet, de Muret, auteur de la pièce : *Est-elle heureuse ?... Est-il content ?...* (no 8 ; devise : *Laissez le flot gémir et le vent murmurer.*),

Une médaille de bronze.

Digitized by Google

MAITRE PIERRE,

PAR M. ACHILLE MILLIEN.

Utile dulci.

Travailler sans répit pendant vingt-cinq années,
Labourer et semer, faucher, soigner les bœufs,
Même avant le soleil commencer les journées,
Les finir dans la nuit, dormir une heure ou deux,

Souffrir en août le chaud, en hiver la froidure,
N'entrer au cabaret que par besoin urgent,
Et de tant de soucis, d'une vie aussi dure,
Ne tirer nul profit, ah! c'est décourageant!

— Ainsi parlait un jour, d'une voix indignée,
Seul dans le chemin creux qu'il suivait le front nu,
Le pas précipité, la mine refrognée,
Maître Pierre, un fermier que jadis j'ai connu.

Il était vigilant, connaisseur, économe,
Ses affaires pourtant restaient en désarroi ;
Il travaillait beaucoup et s'étonnait en somme
De n'aboutir à rien ; je vais dire pourquoi :

Qu'un labour commencé n'allât point à sa guise,
Au lieu de redoubler d'ardeur, d'efforts constants,
Lui, vite rebuté, laissait son entreprise
Et dépensait en vain ses peines et son temps.

Ce défaut capital semblait croître avec l'âge :
Qui n'a pas son défaut et quel homme est parfait ?

Digitized by Google

— Arrivé récemment dans un nouveau village,
Il marchait au hasard, assez peu satisfait.

Deux sentiers se croisaient. Celui qu'il vint à suivre
Le conduisit d'abord au bas d'un vaste champ ;
Les blés drus verdoyant dans la blancheur du givre
Promettaient un trésor de gerbes au tranchant.

Il voyait vaguement paraître dans la brume
Un troupeau de brebis s'échappant du bercail,
Des arbres, des murs neufs avec un toit qui fume,
Un homme, pioche en main, courbé sur son travail.

« Voici, se disait-il, un fertile domaine ;
Heureux le possesseur de ces blés vigoureux !....
Mais l'homme que d'ici j'entends geindre à la peine,
Ce pauvre homme à coup sûr mourra sans être heureux. »

Et comme Maître Pierre avait l'âme chrétienne,
Prête à s'apitoyer sur les malheurs d'autrui,
« Allons mêler, dit-il, ma plainte avec la sienne ;
Nous saurons nous comprendre !.. » Il marche droit à lui.

« Les temps sont durs, ami ! » - « Comme toujours, » dit l'autre.
— « On prend beaucoup de peine et l'on n'arrive à rien !
Mon sort, à moi, ne vaut guère mieux que le vôtre... »
— « Le mien n'est pas mauvais et je m'en trouve bien.

» Aujourd'hui comme hier il ne fait pas bon vivre
En se croisant les bras ; travailler c'est la loi !... »
Et secouant sa barbe où s'attachait le givre :
« Cette maison, du reste, et ce champ sont à moi. »

— « A vous ! » — « A moi, vraiment. » — Puis avec bonhomie :
« Sans doute j'ai passé de terribles instants !
J'avais quelques écus de mon économie
Quand je les dépensai pour ma noce à trente ans.

Il me restait deux bras plus fermes qu'un vieux chêne,
Mais moins que mon ardeur et que ma volonté !

Digitized by Google

Je bravais la fatigue et riais de la peine,
En hiver bûcheron, moissonneur en été.

Ces champs étaient alors une vaine pâture,
Où le bétail en juin errait à l'abandon,
Une lande où croissaient, mêlés à l'aventure,
Le genêt rabougri, la ronce et le chardon.

L'homme qui possédait ce sol, un riche avare,
Me dit un jour : Veux-tu fouiller ces champs ingrats ?
Pour salaire il m'offrait — générosité rare —
Une part du terrain défriché par mes bras.

J'étais jeune et vaillant, je me mis à l'ouvrage.
Compagnon, cette terre a pris mon meilleur sang :
Quel obstacle eût alors effrayé mon courage ?
Je remuais la terre en me réjouissant.

L'alouette au réveil me trouvait à ma tâche
Et les chauves-souris m'y visitaient le soir.
Sans me plaindre jamais, je piochais sans relâche,
Buvant l'eau de la source et mangeant mon pain noir.

Mais la misère vint. Cent fois, perdant la tête,
Je résolus de fuir ce pays inclément ;
A briser mon outil cent fois ma main fut prête,
Cent fois je le repris avec acharnement !

Enfin, par mes efforts, un coin de cette lande
Sembla propre à porter le grain : on l'y sema ;
Mais dans notre pays l'aridité fut grande :
Le sol durcit au point qu'hélas ! rien n'y germa !

L'an d'après, mêmes soins et semailles nouvelles.
Déjà l'épi prenait une fauve couleur ;
Cependant je n'eus pas à lier les javelles :
Un orage emporta la moisson dans sa fleur !

Les voisins me disaient : Cette terre est maudite,
Le ciel est contre toi, veux-tu lui résister ?

Digitized by Google

A quoi bon t'obstiner à ta perte?... Viens vite
Travailler avec nous ! — Je reste et veux rester !

Un mien oncle mourut. J'eus une faible somme ;
L'avare me vendit sa part de ce terrain
A vil prix ; il n'avait plus d'espoir.... Le pauvre homme
Depuis ce faux calcul est rongé de chagrin.

Dieu bénit mon labeur si longtemps inutile ;
Tant de privations, de peine et de souci
Eurent leur récompense, et la lande infertile,
Regardez, compagnon, regardez, la voici ! »

— Un clair soleil d'hiver alors perçant la nue
Dorait la maison blanche aux volets entr'ouverts,
Éveillait les oiseaux dans la ramure nue,
Faisait fondre le givre et riait aux blés verts.

Les poules picoraient sur un tas de fougère,
Un enfant agaçait deux chevreaux au flanc noir,
Et vers le haut des champs Jeanne la ménagère
Conduisait lentement des bœufs à l'abreuvoir.

— Maître Pierre revint le long de la rivière.
Et tandis que pensif il suivait le flot bleu,
Il trouva le curé lisant son bréviaire,
Lui conta ses malheurs et se plaignit un peu.

Le vieux prêtre lui dit : Reprenez espérance !
Dieu merci, je le vois, vous avez les bras forts ;
Mais n'oubliez jamais que la Persévérance
Peut seule à bonne fin mener tous vos efforts.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DE GRAIN-DE-BLÉ,

PAR M. ACHILLE MILLIEN.

Artem impendere vero.

Dans un chemin de traverse,
Perdu derrière un taillis,
Inondé par mainte averse
Et caché sous les gaulis,

Je marchais à l'aventure,
Penchant la tête, attristé
Par le deuil de la nature
Qui regrette son été.

Je voyais les branches nues
Trembler au vent qui les mord ;
De grands oiseaux, dans les nues,
En criant fuyaient le nord.

Soudain, dans le voisinage
D'un étang morne aux flots gris,
Un étrange personnage
S'offrit à mes yeux surpris.

Dans cette âpre solitude
Je restais presque inquiet,
Car il avait l'attitude
D'un vrai malfaiteur au guet.

Regardant à gauche, à droite,
Et prêtant l'oreille au vent,

Digitized by Google

Quand, par une sente étroite,
Il s'enfuit m'apercevant.

Pris d'hilarité subite,
Je ne sais dire pourquoi :
« Holà ! ralentis ta fuite,
Lui criai-je, écoute-moi ! »

Lui qui, sur la terre glaise,
A tout moment pensait choir,
S'arrêta. Je pus à l'aise,
A deux pas de moi, le voir.

Des épis ceignaient sa tête
Où des touffes de bluet
Lui faisaient comme une crête ;
Il restait pâle et muet.

Vêtements tout en désordre,
Cheveux blonds comme les blés
Dans lesquels semblaient se tordre
Des liserons enroulés.

Il portait en défiance,
Sur le dos, comme un carquois,
Une corne d'abondance,
Mais vide à moitié, je crois.

Jamais physionomie
N'exprima plus de vertu,
De paix et de bonhomie...
Je lui dis : « Qui donc es-tu ? »

Comme un dormeur qui s'éveille,
Frottant ses yeux d'un bleu pur,
Il dit, d'une voix pareille
Au bruit sec d'un épi mûr :

« En dépit des espérances
Qui planaient sur mon berceau,

Digitized by Google

Je naquis dans les souffrances
Dont mon front porte le sceau.

Et je grandissais à peine
Qu'en proie à tous les fléaux,
Je subis, dans mon domaine,
Le vent, le froid et les eaux.

Aussi maladif et frêle,
Bafoué de tout passant,
Plus d'un me cherchait querelle
Et j'étais bien innocent !

Vint la saison printanière,
Je repris quelque vigueur ;
La vie, avec la lumière,
Entrait à flots dans mon cœur.

Et mon front qui, vers la terre,
Jusqu'à ce jour se baissait,
Au grand soleil salutaire
Fièrement se redressait.

J'aimais la fraîcheur des brises,
Le parfum du foin mûri
Et les alouettes grises
Qui nichaient sous mon abri.

Chez moi le grillon sonore
Jasait, jasait tout le jour ;
Les fleurs, filles de l'aurore,
Embaumaient l'air alentour.

Près d'un ruisseau dont les frênes
Ombrageaient les calmes eaux,
Je riais aux fleurs sereines,
Je riais aux gais oiseaux.

Je savais que notre Père
Devait bientôt m'envoyer

Digitized by Google

Pour dispenser à la terre
Son élément nourricier.

J'allais être le ministre
Des largesses du bon Dieu !...
Mais il vint un jour sinistre,
Mon bonheur me dit adieu !

Tempête, orage !... Ma joie,
Mes beaux espoirs décevants
Avant peu furent en proie
A la grêle, aux quatre vents.

De ce régime effroyable
Je sortis comme je pus,
Exténué, pitoyable
Et les os demi-rompus.

Pourtant l'heure était venue
De remplir ma mission ;
Mais la foule, prévenue,
Me voit sans compassion !

Et je vais de ville en ville,
Sans cesse au nord, au midi ;
Le lundi je suis à Lille,
A Marseille le mardi.

Je donne, je donne encore :
On réclame cependant,
Et du côté de l'aurore,
Et du fond de l'Occident.

Je vois, courant par le monde,
Sans repos et sans sommeil,
Cette misère profonde
Qu'effarouche le soleil.

Je connais les fronts livides
Où la faim met ses pâleurs,

Digitized by Google

Je connais les mains avides
Et les yeux mouillés de pleurs.

Je sais le poëme sombre,
D'angoisse et de désespoir,
Qui se déroule dans l'ombre
Des mansardes chaque soir !

Quand la bande famélique
Me poursuit, m'appelle en chœur,
La calamité publique,
Jusqu'au sang, étreint mon cœur.

Je donne et je fuis bien vite,
J'entends qu'on se plaint ailleurs ;
Rien au loisir ne m'invite
Comme en des instants meilleurs.

Signale-t-on ma présence ?
Tout venant m'offre sa part
D'éloge et de complaisance,
Mais on change à mon départ !

Et loin de me faire fête,
Aux cités, dans les hameaux,
Chacun me jette à la tête
Un reproche et de gros mots.

Au nom de temps plus prospères,
Je suis partout dénigré ;
On me parle de mes pères,
On me dit dégénéré.....

Mais l'histoire est sillonnée,
— Sans remonter jusqu'à Seth, —
De jours pires que l'année
Mil huit cent soixante-sept !

Courage ! si l'abondance
Aujourd'hui vous fait défaut,

Digitized by Google

Il est une Providence
Qui veille toujours là-haut.

Puis souvent sur mon passage
Je trouve la Charité,
Ce bel ange au doux visage,
Fidèle à la Pauvreté.

Mais voici que je m'attarde,
Et d'ailleurs ne vois-tu pas
Que dans l'ombre on me regarde
Parmi les buissons, là-bas ?... »

— Et tandis que le bonhomme
S'enfuyait tout essoufflé :
« Dis-moi comment l'on te nomme, »
Lui criai-je. — « Grain-de-Blé ! »

Digitized by Google

LES SIRÈNES.

PAR M. ACHILLE MILLIEN.

Du sein des vagues sereines
S'élève sous le ciel pur
L'îlot blanc des trois sirènes,
Tout enveloppé d'azur.

Elles lancent vers les nues
Leur voile aux vives couleurs
Et s'étendent demi-nues
Parmi les fruits et les fleurs !

Chargé des trésors du monde
Et gonflant sa voile au vent,
Un vaisseau paraît sur l'onde
Et vogue vers le levant.

Il a vu l'Inde et la Chine
Et bravé tous les dangers ;
Il va ce soir, à Messine,
Déposer ses passagers.

Soudain au doux bruit des vagues
Se mêle un concert lointain,
Qui berce à ses accords vagues
Tout l'équipage incertain.

La flûte unie à la lyre
Accompagne un chant d'amour ;
Les matelots en délire
Ne pensent plus au retour.

Digitized by Google

Quel charme ainsi les entraîne
Vers le séjour enchanté
Où l'appel de la sirène
Leur promet la volupté !...

— Cependant le vent qui passe
Sur ces rivages si beaux,
Parfois répand dans l'espace
Comme une odeur de tombeaux !

Digitized by Google

EST-ELLE HEUREUSE ?... EST-IL CONTENT ?

PAR Mlle ADOLPHINE BONNET.

« Laissons le vent gémir et le flot murmurer ! »
DE LAMARTINE.

Petite fleur est-elle heureuse ?
Sa robe fraîche et son front pur
Mêlent leur neige et leur azur ;
Si belle, on doit être joyeuse !
Oui, mais à l'ombre de l'yeuse
En vain elle attend jusqu'au soir !
Là, le soleil ne peut la voir...
Petite fleur n'est pas heureuse !

Beau papillon est-il content ?
De gaîté la nature est pleine,
Le printemps parfume la plaine,
Le jardin est éblouissant !
Oui, mais un sylphe caressant
A ravi la plus belle rose
Endormie encore et mi-close...
Beau papillon n'est pas content !

Étoile d'or est-elle heureuse ?
Cent fois le poëte a chanté
Sa limpide sérénité.
Oui, mais l'astronome qui creuse
Dans son boudoir, — main curieuse ! —
A tout haut dit et répété

Digitized by Google

Que son éclat n'est qu'emprunté...
Étoile d'or n'est pas heureuse !

Cygne orgueilleux est-il content ?
Il fend les ondes avec grâce,
Chacun lui sourit quand il passe ;
L'oiseau le salue en chantant !
Oui, mais un beau lutin prétend
Que la plume des tourterelles
Est aussi blanche que ses ailes...
Cygne orgueilleux n'est pas content !

Brise du soir est-elle heureuse ?
Épris de son luth frémissant
La phalène écoute en passant
Sa plainte émue et langoureuse ;
Oui, mais hier, douce et joyeuse,
Elle endormait un nid d'oiseaux,
Tombé ce matin dans les eaux...
Brise du soir n'est pas heureuse !

Nuage rose est-il content ?
Ébloui, le rêveur l'admire ;
Le séraphin doit lui sourire
Porté sur son char éclatant !
Oui, mais du haut du firmament
Il voit un beau pays qu'il aime,
Et le vent le pousse quand même...
Nuage rose est mécontent !

Roche élevée est-elle heureuse ?
Grande reine de l'horizon,
Elle a, sous sa fraîche toison,
Une majesté radieuse !
Oui, mais dans la caverne ombreuse,
L'eau s'infiltre et peut l'ébranler...
Si bientôt il fallait crouler ?...
Roche élevée est malheureuse !

Digitized by Google

Où donc quelqu'un est-il content?
L'homme du moins a la sagesse
Et l'espérance et la tendresse...
Peut-être le bonheur l'attend!
Oui, mais chaque homme à chaque instant
Passe tout près sans le connaître
Et l'accuse de ne pas être!...
Hélas! personne n'est content!

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'AGRICULTURE,

PAR M. HENRI MAGUIN.

L'Académie a reçu trois mémoires qui traitent différentes questions relatives à l'agriculture.

Le premier est intitulé : *Mémoire sur les conditions les plus utiles à insérer dans les baux à ferme.*

Au début de son travail, l'auteur du mémoire critique et voudrait qu'on supprimât une clause habituellement insérée dans les baux à ferme, clause par laquelle le propriétaire, après avoir énoncé la contenance de la terre qu'il loue, déclare formellement ne garantir ni l'exactitude de cette contenance, ni le bon état des bâtiments, et loue sa ferme telle qu'elle se poursuit et comporte.

Or, cette clause, que l'usage a introduite dans la rédaction des baux, a sa raison d'être dans la nature, j'ai presque dit dans l'énoncé des baux à ferme. En effet, le bail à ferme est un contrat qui a précisément pour objet de permettre à l'homme d'État, au publiciste, au magistrat, au guerrier, de coopérer par ses capitaux et quelquefois par ses lumières aux progrès de l'agriculture nationale, tout en consacrant son temps et ses facultés à la carrière spéciale dans laquelle ses aptitudes l'appellent à servir son pays.

Digitized by Google

C'est pour se décharger de la surveillance et des soins de chaque instant exigés par la culture qu'il a renoncé aux bénéfices plus considérables que l'exploitation directe aurait pu lui procurer, et dès lors il est illogique de lui demander de garantir la contenance des différents sillons qui composent le domaine; ce serait exiger de lui une vérification qui présente une difficulté extrême, car les titres d'acquisition n'assurent pas à l'acheteur la propriété de la contenance indiquée au contrat, le vendeur n'ayant pu transmettre que les droits qu'il avait, augmentés ou diminués par les prescriptions acquises contre les vendeurs successifs.

L'auteur du mémoire examine ensuite la question de savoir quelle doit être la durée des baux, et il se prononce pour une durée de quinze ans, avec faculté pour le laisseur et le preneur de résilier le bail moyennant une indemnité qui serait arbitrée par experts. Votre commission a pensé qu'il était impossible de déterminer à l'avance et d'une manière absolue la durée du bail, durée qui doit dépendre des circonstances, et notamment de la confiance plus ou moins grande qu'inspire au bailleur, le caractère, l'intelligence et les capitaux du preneur. Elle estime, seulement, qu'il convient en général d'engager les propriétaires à accorder aux fermiers des baux aussi longs que le leur permettent la loi ou les circonstances, qu'il convient surtout de les engager à renouveler bail au moins trois ans à l'avance, afin que le fermier n'ait jamais intérêt à épuiser le sol qu'il cultive.

Votre commission a également pensé que la clause de résiliation dont l'auteur propose l'insertion dans les baux, serait de nature à enlever au cultivateur la sécurité, sans laquelle il ne se décidera jamais à

Digitized by Google

confier au sol les avances nécessaires au succès de la culture. En vain stipulera-t-on qu'une indemnité arbitrée par experts lui sera allouée à sa sortie : il se dira toujours avec inquiétude que le résultat de cette expertise difficile dépendra du choix des experts et de la température plus ou moins favorable, sous l'influence de laquelle les récoltes laisseront ou ne laisseront pas paraître la plus-value assurée au sol par ses avances et son travail.

L'auteur conseille aux propriétaires de laisser au fermier la plus grande latitude possible pour le choix de l'assolement qu'il croira convenir au domaine. En effet, l'assolement triennal, presque toujours imposé au fermier par le bail, ne répond plus aux exigences nouvelles de la consommation, et presque partout, en fait, il a été profondément modifié en dépit des clauses qui en prescrivent la conservation. Il sera utile cependant, ainsi que l'auteur le remarque, de stipuler à l'avance que le fermier devra laisser, à sa sortie, une certaine quantité de terre en nature de jachère, de racines et de prairie. Toutefois, ce ne serait qu'avec une extrême réserve qu'il conviendrait de donner au fermier, suivant l'avis de l'auteur du mémoire, la faculté de défricher les prés ou les pâtures : l'expérience démontre tous les jours qu'il convient d'en augmenter plutôt que d'en restreindre l'étendue, et qu'il est difficile de reconstituer un pré ou une pâture, lorsque la fertilité accumulée dans le sol depuis de longues années a été diminuée par des récoltes successives de céréales ou d'autres plantes épuisantes.

En résumé, la Commission estime qu'il n'y a pas lieu d'accorder une récompense à l'auteur du mémoire qui a choisi pour devise : « Prévoir les diffi-

Digitized by Google

cultés, c'est presque les éviter. » L'Académie, adoptant cet avis, a décidé que les considérations qui le motivent seront publiées, que le sceau de la lettre restera intact et le nom de l'auteur inconnu.

Le second mémoire traite des différents procédés employés ou proposés pour la conservation des grains.

On sait que les grains sont exposés à deux causes d'altération : la fermentation et les ravages des insectes parasites.

La fermentation est due surtout à l'humidité, dont l'influence est d'autant plus active que la température est plus élevée.

D'un autre côté, un grand nombre de grains portent avec eux des œufs déposés par les insectes et dont le développement tient à peu près aux mêmes causes que la fermentation.

Pour combattre ces altérations il existe deux méthodes différentes :

1° Le pelletage, qui se pratique habituellement sur les greniers, ou tout autre mouvement artificiel destiné à aérer le grain, à provoquer l'évaporation de l'humidité, à détruire ou à chasser les insectes parasites ;

2° Le dépôt des grains dans des espaces parfaitement clos, à l'abri de l'humidité et de l'air extérieurs.

L'auteur du mémoire expose les différents procédés successivement essayés et qui se rattachent, soit à la première, soit à la seconde méthode, et insiste particulièrement sur le silo de M. Doyère, dont le procédé est le seul qui paraisse présenter, sur le pelletage actuel, de sérieux avantages.

De tout temps on a cherché à conserver le blé

Digitized by Google

en le préservant des variations atmosphériques, au moyen d'une clôture hermétique. Varron et Pline écrivent que par cette méthode le froment se conserve sans altération pendant cinquante années. Une certaine quantité de blé, déposé dans la citadelle de Metz en 1552, y fut découverte en 1707 et Louis XIV en fit faire du pain qui fut trouvé bon. Aujourd'hui encore les caves ou silos souterrains sont employés avec succès en Espagne et en Algérie. Cependant les premiers essais d'ensilage faits au nord de la France avaient échoué, lorsque M. Doyère reconnut, à la suite de longs voyages et d'études spéciales, que le succès obtenu dans plusieurs localités, au moyen d'une simple excavation dans le sol, n'est dû qu'à un état de siccité des grains inconnu dans nos climats, à une imperméabilité pour l'air et pour l'eau que présentent quelques terrains peu étendus, même en Espagne et en Afrique; que les silos creusés par les Romains n'étaient à l'abri de l'air atmosphérique et de l'humidité du sol que grâce à l'habileté merveilleuse de ce peuple dans l'art des constructions en maçonnerie et à la nature même des parois. De ces observations et de ces études, M. Doyère tira cette conclusion que, pour introduire l'ensilage en France, il faut le mettre en harmonie, pour nos climats, avec les moyens de construction particuliers à notre époque, et il résume ainsi la méthode qu'il propose :

Le silo souterrain hermétique est une capacité en tôle mince, de la forme d'une bouteille, et dont l'étanchéité a été préalablement vérifiée; l'orifice par lequel on introduit le grain, est fermé par un couvercle à pression. La tôle est préservée contre l'oxydation, soit par la galvanisation, soit par une enveloppe

Digitized by Google

épaisse d'un vernis bitumineux. On établit la capacité dans une fosse ou forme en béton, puis on l'enveloppe de maçonnerie pour supporter la poussée latérale et la charge supérieure des terres.

Voici maintenant, d'après l'auteur du mémoire, quelques chiffres qui prouvent la supériorité des silos de M. Doyère sur les greniers ordinaires.

Un silo Doyère, de 500 hectolitres, construit à Paris, avec de la tôle de 3 millimètres d'épaisseur, a coûté 2250 francs, soit 4 fr. 50 c. par hectolitre, ou environ les trois cinquièmes de ce que coûtent les greniers ordinaires.

Enfin des expériences, faites de 1854 à 1863, par l'administration de la guerre, notamment à Paris et à Metz, ont prouvé que toutes les fois qu'on opère sur des quantités assez considérables, la conservation du blé dans les silos Doyère est plus parfaite et plus économique que dans les greniers ordinaires.

A l'occasion des expériences effectuées à Metz, de 1860 à 1863, M. Émile Bouchotte a présenté à l'Académie, sur les silos Doyère, une étude approfondie qui sera consultée avec fruit par les personnes qui s'intéressent à cette importante question.

L'auteur du mémoire a pensé, cependant, que la construction de silos métalliques présentant une certaine difficulté, il y aurait économie à transformer en silos nos greniers ordinaires.

Le système qu'il propose, à cet effet, consiste à recouvrir d'une double enveloppe intérieure, en toile métallique, les parois de l'étage qui doit renfermer le grain. Cette double enveloppe serait remplie de chaux vive destinée à dessécher le grain et à le préserver de l'action extérieure des agents atmosphériques.

Digitized by Google

Votre Commission a pensé que cette méthode, qui n'a point encore subi l'épreuve de l'expérience, est de nature à présenter de graves inconvénients.

Je n'en citerai qu'un seul. La chaux hydratée et réduite en poudre sous l'influence de l'humidité, devrait être assez fréquemment remplacée et, lors des manœuvres difficiles et dispendieuses qu'exigerait ce remplacement, il est probable que l'enveloppe de toile métallique, celle surtout qui serait placée à la partie supérieure de l'étage, laisserait tamiser la chaux en poudre sur le grain et en altérerait ainsi la qualité.

Néanmoins votre Commission a cru devoir prendre en considération les recherches approfondies auxquelles l'auteur s'est livré, et, voulant encourager des études qui présentent une aussi haute importance, au point de vue de l'agriculture et de l'alimentation publique, elle a proposé à l'Académie de décerner une médaille de bronze à l'auteur du mémoire qui a choisi pour devise « *Progressus generis humani lex.* »

L'Académie ayant adopté cet avis, M. le Président a rompu le sceau de la lettre et a appris que l'auteur du mémoire est M. Victor Urbain, ingénieur des arts et manufactures, à Paris.

Le troisième mémoire renferme un exposé des principes dont l'application doit amener, dans le département de la Moselle, une amélioration de l'espèce bovine au point de vue de l'engraissement et de la lactation.

« Pas de bétail, pas d'engrais, sans engrais pas de » progrès. L'importance du bétail est encore trop sou- » vent méconnue en France. Nous ne possédons, dit » l'auteur du mémoire, que six millions de têtes de » gros bétail, tandis que l'Angleterre, dont le terrain

Digitized by Google

» cultivable n'est guère supérieur à la moitié du nôtre, » en possédait dix millions avant l'invasion du fléau » qui vient de la ravager. Leur différence est encore » plus grande au point de vue de la qualité. »

Dans le département de la Moselle, ajoute l'auteur, l'espèce bovine, généralement exclue des travaux agricoles, se trouve presque toujours, contrairement à sa destination, constituée de manière à fournir des animaux de travail. L'ossature est forte, la tête grosse, la peau épaisse, conditions qui la rendent impropre à sa double et vraie destination, la lactation et l'engraissement.

Énumérant ensuite les qualités que nous devons chercher à développer dans nos races, l'auteur expose la méthode qu'il convient d'adopter pour atteindre ce résultat. C'est le procédé de sélection qui amena Bakevell à créer dans le comté de Leicester la race de Dishley, race sans rivale dans le monde pour sa précocité. Ce procédé consiste, on le sait, à choisir parmi les individus d'une espèce ceux qui présentent au plus haut degré les qualités qu'on veut perpétuer et à s'en servir uniquement comme reproducteurs. Au bout d'un certain nombre de générations, en suivant toujours la même méthode, les caractères qu'on a recherchés deviennent permanents, et la race est constituée.

C'est en suivant pour l'espèce bovine le même procédé, que Bakevell pour l'espèce ovine, que les frères Collins ont constitué la race Durham.

C'est aussi la méthode que l'auteur recommande aux éleveurs de la Moselle, et il ajoute avec raison qu'on peut arriver plus rapidement encore à des résultats analogues, en croisant la race du pays avec des sujets appartenant à des races déjà perfectionnées

Digitized by Google

et possédant au plus haut degré les qualités que l'on recherche. C'est ainsi qu'il convient de choisir pour reproducteurs des sujets de la race Durham, lorsque l'on veut élever des animaux de boucherie.

Mais la base, dit l'auteur, de toute tentative de croisement et de sélection, c'est une bonne hygiène, une nourriture abondante et appropriée, et il donne à ce sujet des détails d'une haute utilité, que les limites restreintes d'un rapport ne nous permettent pas de reproduire.

Il serait opportun, dit en terminant l'auteur du mémoire, de demander au Conseil général des fonds pour l'achat de taureaux Durham et suisses. — La Commission a eu la satisfaction d'apprendre à l'auteur que le Conseil avait devancé l'expression de son vœu, et que, cette année même, une somme de 10,000 francs devait être consacrée à l'acquisition de jeunes taurillons de races pures.

Votre Commission estime que l'auteur a exposé d'une manière judicieuse les principes dont l'application peut et doit améliorer la race bovine de la Moselle; elle a proposé et l'Académie a voté une médaille d'argent à l'auteur du mémoire qui a choisi pour devise : « Quelles que soient les difficultés que l'on rencontre sur la voie des améliorations, on parvient à les surmonter, la patience aidant. »

M. le Président ayant ensuite rompu le cachet de la lettre, a appris à l'Académie que l'auteur du mémoire qu'elle venait de couronner est M. Samson, agrégé de l'Académie.

Digitized by Google

Digitized by Google

AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE BOVINE

AU POINT DE VUE

DE L'ENGRAISSEMENT ET DE LA LACTATION,

PAR M. SAMSON.

Durum sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere nefas est.
HORACE.

Quelles que soient les difficultés que l'on rencontre sur la voie des améliorations, on parvient à les surmonter, la patience aidant.

Pas de bétail, pas d'engrais ; pas d'engrais, pas d'agriculture prospère. Le bétail est la base de l'industrie agricole. L'industrie agricole est la principale source de la richesse publique. Ces vérités n'ont pas besoin de démonstration. Elles sont passées à l'état d'axiomes.

Leur importance est encore méconnue sur trop de points de la France : nous ne possédons que six millions de têtes de bétail, tandis que l'Angleterre, dont le territoire cultivable est à peu près moitié du nôtre, en possédait dix millions avant l'invasion du fléau qui vient de la ravager. La différence est encore plus grande dans la qualité.

Le département de la Moselle en nourrit pour son compte soixante-quatorze mille. Presque générale-

Digitized by Google

ment exclue des travaux agricoles, l'espèce bovine de notre département est, contrairement à son but, en grande partie constituée de manière à lui donner des aptitudes au travail : forte ossature, grosse tête, peau épaisse, conditions qui la rendent impropre à sa double et vraie destination, la lactation et l'engraissement. Étant admis que le département de la Moselle n'emploie pas l'espèce bovine comme machine de traction, il doit, s'il comprend ses intérêts, élever des animaux aptes à la lactation et à l'engraissement. L'expérience ayant démontré, d'autre part, que l'aptitude à la lactation et à l'engraissement est en raison inverse de l'énergie vitale, il découle nécessairement que nous devons pousser à l'élève de sujets qui possèdent les qualités suivantes :

Tempérament lymphatique ;
Caractère doux ;
Finesse et souplesse des téguments ;
Petitesse des os et des cornes ;
Ampleur de la poitrine ;
Côtes rondes, dos droit, hanches larges ;
Corps cylindrique pour le mâle ;
Cou petit, ventre bas pour la femelle ;
Croissance précoce ;

Réduction, autant que possible, des parties du corps qui ont moins de valeur pour la consommation ; développement des parties qui en ont le plus.

La première condition, la plus puissante, pour arriver à ces résultats, c'est d'employer à la monte des taureaux le plus jeune possible. Quelle que soit sa race, plus le taureau sera jeune plus ses produits seront lymphatiques, conséquemment aptes à la lactation et à l'engraissement. C'est à l'emploi du jeune reproducteur que l'on doit attribuer les prodiges ob-

Digitized by Google

tenus par le fameux Bakevell. Cet éleveur est arrivé à développer l'instinct génésique chez des veaux de huit mois, à les livrer dès cet âge à la reproduction, et a créé par ce moyen des sujets du prix fabuleux de 25000 francs.

Par l'emploi du jeune étalon, on réduit la charpente osseuse, y compris la tête, à de minimes proportions, et l'on dirige ainsi l'activité de la nutrition sur d'autres parties du corps, soit pour produire du lait, soit pour favoriser le développement des régions qui fournissent la meilleure viande.

Comment se fait-il qu'un reproducteur, qui est si loin d'avoir atteint son complet développement, puisse donner de bons produits? Cette objection, vraie pour l'espèce chevaline, qui n'est rien sans énergie, est, l'expérience en a fait justice, tout à fait fausse lorsqu'il s'agit de l'espèce bovine, chez laquelle on recherche avant tout le lymphatisme. Le jeune taureau donne, non ce qu'il est actuellement, mais ce qu'il doit devenir. En exagérant le tempérament lymphatique, il prédispose ses produits à la lactation et à l'engraissement, à tel point que l'on peut avancer, sans paradoxe, que la valeur de ses descendants est en raison inverse de ses années.

Pour créer des étalons susceptibles d'être livrés jeunes à la reproduction, il faut s'adresser à des races d'une croissance précoce, croissance à laquelle on viendra en aide par une forte alimentation.

A la race bovine du Durham pour faire de la viande. Les propriétés lactifères de la vache Durham sont contestées. Nous avons cependant vu des bêtes de cette race donner par jour trente litres de bon lait. Les métisses provenant du croisement du taureau Durham avec la vache suisse sont satisfaisantes au double point

Digitized by Google

de vue de la lactation et de l'engraissement. Il est donc à regretter que l'on n'ait pas poursuivi avec assez de persistance, dans l'intérêt surtout des éleveurs éloignés des grands centres de population, les expériences tentées avec le Durham. Partout où elle a passé, cette race a laissé de bonnes traces qui disparaîtront bientôt, si l'on ne remonte au type primitif.

Celui qui ne veut que du lait peut hardiment s'adresser à la hollandaise, que nous ne pouvons conseiller en raison des difficultés que comporte l'engraissement des vieux sujets de cette race. Avant de se livrer à des croisements, l'éleveur doit donc connaître le but auquel il lui importe de parvenir. Il devra chercher à apprécier les moyens qu'il a de l'atteindre. S'il veut, par exemple, créer des Durham, il fera couvrir la première métisse par un mâle pur de la race qui lui a donné naissance. Il continuera de la même manière pour les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième métisses et arrivera ainsi à la race pure. Ces principes sont applicables à toutes les races.

Si, en présence des difficultés de se procurer des étalons étrangers, l'on veut se borner à améliorer ce que l'on possède, on y parviendra en accouplant ensemble deux individus de la même famille. Pour cela, il faut avoir soin de choisir les sujets qui possèdent au plus haut degré les qualités que l'on recherche. C'est la consanguinité aidée de la sélection. La condition *sinè quâ non* est d'exclure les sujets tarés et qui auraient des vices de conformation : car, si la consanguinité a la puissance de transmettre les qualités, elle jouit par contre du triste privilége de transmettre aussi les défauts. Le système *in and in*

Digitized by Google

réclame une grande circonspection, une sélection bien comprise.

A toutes les tentatives de croisements et de sélection, un complément est indispensable, c'est une bonne hygiène. Toutes les races péricliteront partout où elles ne trouveront pas une alimentation suffisante et appropriée à la nature des individus.

L'air vicié des étables, les étuves dans lesquelles séjourne trop souvent le bétail, favorisent, il est vrai, la lactation, eu égard à la quantité ; mais en supprimant les fonctions de la peau et en s'opposant à une hématose complète, de tels milieux constituent non-seulement des conditions réfractaires à toute amélioration, mais ont pour conséquence finale la pommelière ou phthisie calcaire. L'acide carbonique qui se substitue à l'oxygène par le phénomène de la combustion qui s'opère dans le poumon; l'ammoniaque qui s'exhale du purin; l'acide hydro-sulfurique qui se dégage des excréments solides, sont autant de causes qui comportent la nécessité de disposer les étables de telle sorte que l'air puisse s'y renouveler, sous peine de perdre un puissant auxiliaire du perfectionnement des animaux, le maintien du fluide respirable dans sa composition normale.

RÉSUMÉ.

Importance du bétail. — Sa population n'est pas en rapport avec notre territoire, encore moins sa qualité. — Les aptitudes de celui de la Moselle sont contraires à sa destination. — Moyens d'y remédier par les croisements. — Principes à suivre pour faire une race. — Consanguinité aidée de la sélection. —

Digitized by Google

On peut obtenir, sur cinquante mille têtes de bétail, une plus-value de 100 francs = *cinq millions*.

Il serait opportun de demander au Conseil général des fonds pour l'achat de taureaux durham et suisses. Les résultats seront moins problématiques que pour l'espèce chevaline.

Metz, le 25 février 1868.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR UN MÉMOIRE INTITULÉ :

NOUVELLE MÉTHODE VOLUMÉTRIQUE

POUR

L'ESSAI QUANTITATIF DES HUILES VÉGÉTALES,

PAR M. CHEVRIER.

Messieurs,

Parmi les diverses branches des sciences dont les progrès s'étendent chaque jour avec une si étonnante rapidité, la chimie est l'une de celles qui se présentent avec le caractère le plus pratique et les données les plus immédiatement applicables.

La plupart de ses découvertes les plus importantes, soit qu'elles permettent à l'agriculture de décupler ses productions, soit qu'elles transforment de grandes industries ou en créent de nouvelles, se rapportent à ce grave problème : la nourriture et le vêtement, que l'humanité dut se poser à son berceau même, et qui fera toujours l'une de ses plus constantes préoccupations.

Mais en même temps que les conquêtes de la science rendent chaque jour plus faciles et plus commodes nos moyens d'existence, l'esprit mercantile semble s'efforcer d'en atténuer les bienfaits.

Digitized by Google

L'appât des bénéfices faciles et rapides entraîne malheureusement quelquefois le commerçant ou l'industriel, par ignorance des vrais principes du commerce, à des falsifications qui s'étendent même aux substances alimentaires les plus précieuses, les farines, les vins, les sucres, les huiles; et les produits sophistiqués sont ensuite vendus au prix des substances pures, avec la dénomination invariable de : *qualité supérieure.*

Il importe donc de perfectionner constamment les procédés analytiques qui permettent de découvrir ces fraudes, afin de pouvoir les réprimer.

C'est avec ce caractère d'utilité pratique que se présente le travail soumis à votre examen. L'auteur y expose *une nouvelle méthode volumétrique pour le dosage quantitatif des huiles végétales.*

Dans nos contrées, l'art culinaire utilise particulièrement l'huile d'olive qui est l'huile comestible par excellence, et celle d'œillette; il emploie aussi, mais plus rarement, les huiles de sésame et d'arachide.

Comme l'huile d'olive est de beaucoup la meilleure et par suite d'un prix plus élevé, il est rare de la rencontrer pure. Elle est presque toujours falsifiée avec les autres huiles alimentaires de qualité inférieure, surtout l'huile d'œillette.

Il existe divers procédés qui permettent de reconnaître d'une manière certaine l'existence de ces sophistications. Tels sont: l'inégale densité des diverses espèces d'huiles; leurs différentes températures de congélation; le temps plus ou moins long qu'elles mettent à se solidifier sous l'influence de l'acide hypoazotique; les diverses colorations que prennent les huiles lorsqu'on les soumet à l'action de certains réactifs, tels que l'acide sulfurique, l'acide azotique ou

Digitized by Google

le mélange de ces deux liquides; la conductibilité des huiles pour l'électricité, sans parler des différences de couleur, d'odeur et de saveur que présentent les diverses espèces d'huiles à l'état de pureté.

Ces divers procédés analytiques sont généralement faciles à appliquer, et ils suffisent pour reconnaître si une huile est pure ou formée par le mélange de plusieurs autres.

Mais ils n'ont qu'un caractère qualitatif; ils ne permettent pas d'apprécier exactement les diverses quantités des huiles qui constituent un mélange quand leur présence y est reconnue; et jusque-là, l'industrie n'avait pas de moyens simples et pratiques de dosage quantitatif des huiles [1].

La méthode volumétrique nouvelle, il y a lieu de l'espérer, comblera cette lacune. Elle repose sur une expérience faite, il y a longtemps (en 1837), par M. Frémy.

On sait que les corps gras neutres, traités par la potasse, se dédoublent en glycérine et acides gras qui se combinent à l'alcali et forment les savons. L'acide sulfurique jouit également de cette propriété d'opérer le dédoublement des corps gras neutres en acides gras et en glycérine. Il se produit ensuite des phénomènes secondaires qui donnent lieu à de nouveaux acides.

Les différentes huiles végétales peuvent être considérées comme un mélange de deux corps gras neutres : l'oléine, qui est liquide à la température

[1] Dans un savant travail, sur l'essai et le dosage des huiles, publié en 1859, M. C. Cailletet indique plusieurs procédés de dosage quantitatif; mais ce sont des méthodes de laboratoire qui seraient peut-être difficilement mises en pratique par les industriels.

Digitized by Google

ordinaire, la margarine, qui est solide et dissoute dans l'oléine; ainsi l'huile d'olive est une dissolution de margarine dans l'oléine.

Mais ces deux corps gras ne se trouvent pas en même proportion dans toutes les huiles végétales.

Or, si l'on traite une huile par la moitié de son poids d'acide sulfurique concentré, les deux corps gras sont décomposés et se dédoublent, l'un en glycérine et acide oléique, l'autre en glycérine et acide margarique, et ces divers corps se combinant à leur tour à l'acide sulfurique, donnent naissance à trois acides nouveaux: l'acide sulfoglycérique et les acides sulfomargarique et sulfoléique. Ces deux derniers sont insolubles dans la liqueur sulfurique; aussi l'auteur emploie-t-il un excès de cet acide.

Si, après la réaction, on ajoute un peu d'eau, et qu'on agite le mélange, l'acide sulfoglycérique, qui est seul soluble, est entraîné par l'eau, tandis que les acides sulfogras viennent former, à la surface du liquide, une masse coagulée plus ou moins volumineuse, suivant l'espèce d'huile employée.

Toutefois il serait difficile de mesurer exactement le volume de ces acides, car ils se présentent sous forme de grumeau adhérent aux parois du vase, et qui retiennent une certaine quantité de liquide. Mais si, au mélange, on ajoute un volume connu d'éther, les acides sulfogras s'y dissolvent entièrement et donnent un liquide limpide qui se réunit bientôt à la surface.

C'est en évaluant exactement le volume de cette solution éthérée, que l'on pourra déterminer les proportions des diverses espèces d'huiles qui entrent dans un mélange.

L'expérience se fait dans un tube gradué, divisé en dixièmes de centimètres cubes.

Digitized by Google

Supposons qu'on ait dressé, à l'avance, un tableau indiquant le volume des solutions éthérées pour chaque espèce d'huile prise à l'état de pureté; c'est un travail à exécuter une fois pour toutes.

Si, ensuite, au moyen des essais qualitatifs, on détermine la nature des huiles qui composent le mélange à essayer (il ne s'agit, pour le moment, que du dosage de deux huiles), puis qu'on procède au dosage volumétrique, on obtiendra exactement les proportions des huiles mélangées, soit par un simple calcul de proportions, soit à l'aide d'une table dressée à l'avance.

La méthode est donc très-simple en principe ; elle est aussi d'une exécution facile et n'exige pour tout matériel que quelques tubes soigneusement gradués. L'approximation qu'elle permet d'obtenir est plus que suffisante pour les besoins de l'industrie; l'analyse peut se faire en douze ou quinze minutes.

Dans le cas où les essais qualitatifs révèleraient la présence de trois huiles dans le mélange (ce qui arrive rarement), on aurait à procéder à une deuxième opération analogue à la précédente, en remplaçant l'éther par le sulfure de carbone. Ce liquide entraîne, au fond du tube, en les dissolvant, les acides gras qui proviennent de la décomposition des acides sulfogras. Cette décomposition exige un certain temps; aussi la séparation n'est-elle complète qu'au bout de dix heures en moyenne; mais les résultats sont très-exacts et très-constants.

Tel est, Messieurs, le résumé de cette méthode qui se recommande par sa simplicité et une grande facilité d'exécution.

Pour la rendre tout à fait pratique, il suffirait de construire des tables qui indiqueraient, en face des

Digitized by Google

volumes donnés par l'essai quantitatif, la composition en centièmes des mélanges correspondants.

On pourrait encore adapter au tube d'essai, une graduation spéciale avec un index mobile, et l'on obtiendrait, par une simple lecture, la composition centésimale de l'huile essayée.

Ce travail, qui a dû exiger d'assez longues études, se recommande en outre par la clarté avec laquelle les faits sont exposés et développés.

A peine y rencontre-t-on une ou deux erreurs de détail d'une importance secondaire.

Il se termine par un aperçu relatif à l'essai qualitatif des huiles; cet essai devant précéder le dosage volumétrique.

La Commission propose d'accorder une médaille d'argent à l'auteur de ce mémoire, qui a pour titre: *Nouvelle méthode volumétrique pour l'essai quantitatif des huiles végétales*, avec cette épigraphe : *Progressus generis humani lex.*

L'auteur du mémoire est M. Victor Urbain, ingénieur des arts et manufactures à Paris.

Digitized by Google

PROGRAMME

DES

CONCOURS OUVERTS PENDANT L'ANNÉE 1868-1869.

L'Académie décernera, au mois de mai 1869, des MÉDAILLES D'OR ou des MÉDAILLES D'ARGENT aux meilleurs mémoires qui lui auront été envoyés sur les questions suivantes :

I. — Littérature.

1. Une pièce de vers.
2. Une composition en prose.

Le choix du sujet est laissé aux concurrents.

II. — Beaux-Arts.

1. Histoire de l'Art dans le pays Messin.
2. Biographies d'artistes messins. *(A décerner au mois de mars 1870.)*

III. — Philologie.

Glossaire du patois messin, comprenant, autant que possible, des *étymologies* et des *concordances* avec les patois voisins ou éloignés et avec les langues étrangères.

Le prix est une médaille d'or et une somme de 200 fr., offerte par M. le comte de Puymaigre.

N. B. Les manuscrits devront être déposés avant le 1er novembre 1869.

Digitized by Google

IV. — Histoire.

1. Origines et histoire des Remontrances des Parlements.

2. Histoire d'une ville, d'une localité importante ou d'une abbaye du département de la Moselle.

3. Histoire du Chapitre de la Cathédrale de Metz.

4. Histoire de l'une des collégiales du département de la Moselle.

(Pour Metz : Saint-Sauveur, Notre-Dame-la-Ronde, etc.; — pour le département : Hombourg-l'Évêque, Longuion, etc.)

En dehors de ces questions, l'Académie prendra en considération *tout travail historique général ou local, relatif au département,* pourvu que ce travail lui soit soumis.

V. — Archéologie.

1. Dictionnaire archéologique du département de la Moselle ou de l'un de ses arrondissements.

2. Description, avec plans, de ce qui reste des anciens édifices ayant appartenu aux abbayes de bénédictins du département de la Moselle. (Pour Metz : Saint-Arnould, Saint-Clément, Saint-Vincent; — pour le département : Bouzonville, Gorze, Longeville-lès-Saint-Avold, Saint-Avold.)

En dehors de ces questions, l'Académie prendra en considération *tout travail archéologique général ou local, relatif au département,* pourvu que ce travail lui soit soumis.

VI. — Sciences.

Une question de *science pure ou appliquée.*

Le libre choix du sujet est laissé aux concurrents.

Digitized by Google

VII. — Agriculture.

1. Études sur les constructions rurales affectées à la grande et à la petite culture, au point de vue de la salubrité, de l'économie et des facilités de l'exploitation.

N. B. Les concurrents s'attacheront à ne pas dépasser, dans leurs projets de constructions, un chiffre correspondant à une dépense de 400 francs par hectare exploité.

2. Étude sur l'alimentation des bestiaux au point de vue spécial des avantages ou des inconvénients que peut offrir l'engraissement excessif des animaux destinés à fournir la viande de boucherie.

3. Mémoire sur les moyens de gérer et d'améliorer les prairies sèches naturelles.

4. Examen des effets obtenus sur les vins de la Moselle par le chauffage, suivant les procédés de M. Pasteur.

5. Études sur les instruments d'agriculture dont il conviendrait de recommander l'emploi.

6. Études sur les amendements calcaires, et sur les sols auxquels ils conviennent dans le département.

7. Sur l'utilisation des engrais naturels et, en particulier, des purins.

8. Études sur les stations agricoles et sur les moyens de les organiser dans le département de la Moselle.

En dehors de ces questions, l'Académie prendra en considération *tout travail intéressant l'agriculture* qui lui aura été adressé et qui lui paraîtra digne de récompense ou d'encouragement.

VIII. — Sériciculture.

L'Académie accordera des médailles aux meilleures éducations de vers à soie, *au point de vue du grainage*, dont il lui sera rendu compte et dont elle aura pu constater les résultats.

Digitized by Google

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les mémoires sur les diverses questions (sauf celle qui porte le n° III) devront être adressés avant le 1er mars 1869 au secrétariat de l'Académie, rue de la Bibliothèque.

Suivant l'usage, les concurrents ne devront pas se faire connaître. Chaque mémoire portera une devise qui sera reproduite sur un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur : ce billet ne sera ouvert que dans le cas où l'auteur aurait mérité un prix ou une mention honorable.

Cependant les auteurs de travaux qui, pour être appréciés, ont besoin d'être suivis d'expériences, pourront se nommer, afin de mettre l'Académie à même de vérifier avec eux l'exactitude des résultats indiqués.

D'après l'article 3 du règlement de l'Académie, les membres titulaires et les associés libres résidants n'ont pas droit aux prix proposés; l'Académie peut leur décerner des mentions honorables.

Les membres correspondants et les associés libres non résidants sont admis à concourir pour les prix.

Metz, le 30 avril 1868.

Digitized by Google

BUREAU

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE METZ

POUR L'ANNÉE 1868-1869.

Président d'honneur :	M. PAUL ODENT, préfet du département de la Moselle.
Président titulaire :	M. E. MICHEL.
Président honoraire :	M. le commandant GOULIER.
Vice-Président :	M. le docteur EUGÈNE GRELLOIS, médecin principal.
Secrétaire :	M. CAILLY.
Secrétaire-Archiviste :	M. MARCUS.
Trésorier :	M. de SAINT-MARTIN.

M. LEGOUT, *Agent de l'Académie.*

Digitized by Google

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

EUGÈNE GANDAR,

PAR M. AUG. PROST.

I. Esquisse biographique. — **II.** Organisation de l'*Union des Arts* à Metz.
III. Travaux sur les beaux-arts.
IV. Travaux sur les antiquités grecques et sur les lettres étrangères.
V. Travaux sur les lettres françaises.
VI. Enseignement. — **VII.** Portrait moral.

I.

Bien qu'appartenant à une famille considérée du Pays-Messin, Eugène Gandar a vu le jour hors de cette contrée, dans un village éloigné de Metz. C'est pourtant à cette ville qu'il a toujours voulu rattacher son origine, et c'est avec les titres les plus sérieux qu'elle-même n'a jamais cessé de le réclamer comme un de ses enfants. Il y avait été amené dès ses tendres années; il y avait passé sa première jeunesse; éloigné d'elle ensuite par ses études, il y était revenu dès qu'elles avaient été terminées, pour y débuter dans la carrière qu'il avait choisie; contraint de s'en séparer de nouveau, pour obéir aux exigences de sa profession, il n'avait jamais laissé passer une année sans la visiter. Loin d'elle, sa pensée s'y reportait encore. Il avait marqué dans son voisinage la place

Digitized by Google

où il voulait vieillir et mourir, celle enfin où devait être creusée la fosse qui s'est, hélas, ouverte si tôt pour le recevoir !

L'Académie impériale de Metz, dont il avait été membre titulaire, a voulu honorer ses funérailles de l'hommage de ses regrets, elle a voulu aussi que son souvenir fût fixé dans cette notice et prît ainsi place dans ses annales.

La vie d'Eugène Gandar est simple et facile à raconter. Né au Neufour (Meuse), le 8 août 1825, il fut, entre six et sept ans, conduit à Metz et, un peu plus tard, placé successivement dans le pensionnat de M. Lafitte, puis au collége qu'il ne quitta qu'après avoir fait sa rhétorique. Ses études à Metz avaient été brillantes; cependant, résolu dès ce moment à se vouer à l'enseignement, il voulut les renforcer encore et partit pour Paris (1841), où, pensionnaire à Sainte-Barbe et suivant les cours de Louis le Grand, il donna trois années de plus aux classes de rhétorique et de philosophie. Après cette solide préparation, il entrait, en 1844, à l'École normale supérieure. Il en sortit avec le titre d'agrégé des lettres, admis le premier au concours de 1847. Nommé alors membre de l'École d'Athènes, il partait au commencement de l'année suivante pour la Grèce. Sa santé ne lui permit pas d'y prolonger son séjour. Il fut obligé de rentrer en France et débuta enfin dans la carrière de l'enseignement, comme titulaire de la chaire de rhétorique du lycée de Metz, en 1849. Il conserva cette position pendant six années (1849-1855), au milieu desquelles il prit seulement, en 1853, un congé pour retourner avec une mission en Grèce et pour se préparer aux épreuves qui lui valurent bientôt le grade de docteur ès lettres à la Faculté de Paris (29 novembre 1854).

Digitized by Google

Il était apte dès lors à aborder les chaires de l'enseignement supérieur; il ne devait pas tarder à y monter. A la fin de 1855, il était chargé, comme suppléant, du cours de littérature ancienne à la Faculté de Grenoble et, dès le mois d'avril 1856, il était nommé professeur en titre, pour inaugurer, à la Faculté de Caen, un cours nouvellement créé de littérature étrangère qu'il fit pendant près de cinq années (1856-1860).

Cependant ses premiers travaux et toutes ses prédilections le ramenaient invinciblement à notre littérature nationale, en même temps que son talent croissant le portait vers Paris et le poussait aux grandes positions réservées aux plus capables. Eug. Gandar rentrait, à la fin de 1860, dans ce centre des hautes études, délégué d'abord dans une conférence supplémentaire de langue et de littérature françaises à l'École normale; et quelques mois plus tard, franchissant les derniers degrés de l'enseignement supérieur, il arrivait à la Sorbonne (1861), où il était chargé de suppléer M. Nisard dans la chaire d'éloquence française de la Faculté de Paris. Il s'acquitta brillamment de cette mission. Aussi, le maître éminent qu'il représentait ayant été élevé, en 1867, à la dignité de sénateur, le jeune suppléant, sur la présentation unanime de la Faculté et du Conseil académique, était, le 8 février 1868, nommé à sa place titulaire de la chaire qu'il occupait depuis six ans avec la plus grande distinction (1861-1867). C'est à ce moment que la mort est venue le frapper (22 février 1868). Eug. Gandar était officier de l'instruction publique; il était, depuis le 13 août 1866, chevalier de la Légion d'honneur, et avait reçu antérieurement (18 juin 1859) la croix de l'ordre hellénique du Sauveur.

Digitized by Google

Dans cette vie trop courte, mais déjà bien remplie, il y a une période qui nous intéresse surtout, c'est celle où Eug. Gandar a vécu près de nous, professeur au Lycée de Metz de 1849 à 1855 et membre de notre Académie à partir du mois de décembre 1850. A Metz, notre confrère a eu l'occasion de manifester la double tendance de son esprit, porté à la fois vers les lettres et vers les beaux-arts ; il s'y est, en même temps, signalé par son ardent dévouement aux intérêts publics, à ceux notamment de la ville dont il aimait à se considérer comme un enfant. Rappeler ce qu'il a été alors suffirait à l'honneur de sa mémoire. Nous ne voulons pourtant pas, dans ce que nous dirons de lui, ne parler que de ce qu'il a fait près de nous et pour nous. Afin de le faire mieux connaître, nous joindrons à ce souvenir celui de sa vie entière, celui surtout des travaux auxquels il l'a consacrée.

II.

Eug. Gandar aimait d'un amour presque égal les lettres et les arts. Ces derniers ont toujours grandement attiré son attention. Ils ont, à un point de vue tout particulier, exercé spécialement son activité pendant son séjour à Metz. Il avait trouvé dans cette ville, en 1849, les manifestations diverses d'un mouvement intellectuel qui, sans négliger les travaux purement littéraires, s'était, depuis une quinzaine d'années, porté surtout du côté de la peinture et de la musique. En peinture, une pléiade d'artistes groupés autour de Maréchal, de Rolland, de de Lemud, produisait des œuvres qui avaient plusieurs fois fourni à une *Société des Amis des Arts* les éléments d'intéressantes expositions locales, et qui commençaient même à être

Digitized by Google

remarquées aux expositions annuelles du Louvre. En musique, les artistes et les amateurs s'étaient, à plusieurs reprises, réunis pour des exécutions d'ensemble ; une école municipale avait été fondée par Desvignes et s'était vue bientôt appelée au rôle de *succursale du Conservatoire ;* une *Société des Concerts* s'était aussi constituée. Les lettres, en même temps, avaient eu successivement pour organes, outre plusieurs journaux, divers recueils, la *Revue d'Austrasie* d'abord, la *Revue de Metz* ensuite. Le réveil et la marche régulière de ce mouvement des esprits pouvaient donner à la cité la supériorité morale qui résulte nécessairement du progrès et de la diffusion de la culture intellectuelle. Notre jeune concitoyen, en se retrouvant parmi nous, conçut la pensée d'assurer à la ville de Metz ces avantages et de favoriser le développement des éléments épars qu'elle renfermait dans son sein, en les invitant à se grouper pour se prêter un mutuel appui.

Telle est l'origine de la société messine de *l'Union des Arts*. La pensée en était inspirée par les institutions analogues que possèdent quelques villes de la Belgique et des bords du Rhin. Elle est exprimée dans une lettre publiée au retour d'une excursion dans ces contrées et datée de Rémilly, au mois de septembre 1850. Cette lettre était adressée aux membres de la *Société des Amis des Arts,* à ceux de la *Société des Concerts,* aux anciens collaborateurs de la *Revue d'Austrasie* et à tous les amis des arts dans le département de la Moselle.

On se ressentait encore, à ce moment, des récentes secousses de la révolution de 1848.

« Aujourd'hui, était-il dit, que trois années de pé-
» nibles épreuves, des rancunes, des défiances trop

Digitized by Google

» vives ont séparé tous les esprits sérieux sur le » terrain de la politique, il n'est resté que deux ter- » rains neutres sur lesquels ils puissent se réunir » pour chercher ensemble à faire le bien : les arts » et la charité... Le progrès des arts est un témoi- » gnage et tout à la fois un instrument du progrès » moral de la population... Il faut venir à son aide... » Aux artistes il faut des sympathies qui les encou- » ragent à manifester leurs pensées, un patronage » qui leur en donne les moyens matériels et leur » assure, en échange de leurs ouvrages, le pain de » chaque jour... Il leur faut un protecteur... Ce » protecteur naturel, c'est le public lui-même. » — « Il s'agit, au milieu d'une société démocratique, » de refaire un budget aux arts libéraux. »

Sous cette impulsion la société se forme. Sa première réunion générale a lieu le 29 décembre 1850. Elle compte, dès son début, huit cents membres; quelques mois plus tard elle en a neuf cents. Elle se réunit pour des concerts, pour des expositions de peinture, pour des lectures publiques. Elle a pour organe une *Revue* qui, avec des rapports sur les travaux des artistes messins, publie le compte rendu des actes et des assemblées de la Société et qui ouvre en outre ses colonnes à des œuvres de littérature, son album à des compositions musicales inédites, à des gravures, à des lithographies.

Eug. Gandar était le directeur de la Revue. Il était, avec le titre de secrétaire, l'âme même de la Société. Il s'était cependant bien vite aperçu que le succès de celle-ci était, au fond, plus apparent que réel. Loin de se développer dans le sens vrai d'une association animée d'un esprit libéral de mutualité, elle tendait à s'éloigner de cette direction qu'on s'efforçait en vain

Digitized by Google

de lui donner. La souscription désintéressée, en vue de venir en aide aux artistes, n'était, aux yeux de beaucoup de gens, qu'un abonnement en retour duquel ils voulaient être amusés. On n'avait pas réussi à entrer franchement dans la voie du concours sincère de tous à une action commune. Le quart à peine des membres agrégés prenait une part active aux travaux de l'œuvre. On avait rêvé une société, on avait un public. L'association se refusait à se gouverner elle-même. Elle entendait bien plutôt être servie et laissait retomber tout le fardeau de cette lourde tâche sur le bureau, qu'elle chargeait ainsi d'une responsabilité dépassant de beaucoup ses prétentions et quelquefois ses forces.

Cette situation, qui s'indiquait déjà dès la première année, s'accuse davantage pendant la seconde. On y cherche vainement un remède par le remaniement des statuts dans quelques-unes de leurs parties, par la distinction des associés en deux catégories différentes de membres actifs et de membres non actifs, par la création des commissions spéciales de musique, de peinture, de littérature. La jalousie et un esprit d'antagonisme se sont glissés au milieu de ces éléments divers. Le difficile partage entre eux des ressources d'un budget restreint n'en est pas la moindre cause. On devait s'entre-aider, on se gêne, on se combat. Les dissensions pénètrent même du dehors dans ce domaine des arts et des choses de la pensée.

« Continuons notre chemin, dit cependant le secré-
» taire, en terminant un rapport où il fait allusion à
» cette situation. Plus les passions qui nous divi-
» saient s'enveniment, plus il faut partout où nous
» le pouvons encore demeurer unis. On raconte que

Digitized by Google

» certaines villes de l'antiquité, à la veille d'en venir » aux mains, envoyaient d'un commun accord dans » les îles du voisinage leurs Dieux, leurs femmes, » leurs enfants. Dans cette lutte à mort, vainqueurs » ou vaincus, du moins ce qu'ils avaient le plus aimé » devait survivre à leurs périls. Faisons ainsi : subis- » sant à regret la nécessité de ces temps de discorde, » dérobons au moins aux hasards du champ de ba- » taille tous les principes, toutes les affections qui, par » leur nature, ne perdent jamais leurs droits au » respect d'aucun parti. Et maintenons ici, quoi qu'il » arrive, un terrain neutre, où il nous sera toujours » doux de nous rencontrer, au nom des arts, et sous » les auspices de notre ville de Metz. »

Vains efforts : le secrétaire est bientôt obligé de défendre le principe même de l'association contre des adversaires les uns méfiants, les autres dédaigneux, aux yeux de qui l'œuvre paraît ingrate ou au moins indifférente. Quelques-uns vont même jusqu'à méconnaître le caractère du but qu'on se propose d'atteindre; ils affectent d'y voir un danger.

« Toutes les objections tomberaient d'elles-mêmes, » est-il répondu, si nous réussissions à marquer » nettement quelle place l'art doit tenir dans la vie » des sociétés et dans l'éducation des personnes. » — « Il faut, d'ailleurs, que l'art ne se mêle aux soins » de chaque jour que dans la mesure où Dieu lui- » même a mêlé le bluet à l'épi. » — « Ce qu'il faut » y chercher, c'est le moyen d'obtenir d'une manière » noble et distinguée les distractions, les amusements » de l'esprit qui nous sont nécessaires. » — « La » destination de l'art est de procurer aux esprits de » nobles plaisirs; car à défaut des plaisirs purs qui » développent l'intelligence, la faiblesse de notre

Digitized by Google

» nature nous entraîne à en chercher de grossiers » qui l'obscurcissent. »

Ce n'est pas assez de combattre les dispositions hostiles, il faut encore relever les volontés défaillantes. Leurs peines ne seront pas perdues, leur est-il dit.

« Il faudrait que chacun le sût; il faudrait qu'on » racontât, qu'on mît sous les yeux de tout le monde » la courte histoire du progrès des arts à Metz depuis » vingt ans. Ce souvenir rendrait aux efforts de la » Société nouvelle leur importance. Oui, dût-elle » succomber aux défiances qui s'étudient à remplacer » l'engouement des premiers jours, on saurait, à » n'en plus douter, qu'elle aura été, comme ses » aînées, sérieusement utile; et, ne conduisît-elle » qu'à la moitié du chemin son épreuve épineuse, » elle aura semé pour l'avenir, comme le passé » semait pour elle. » — « Ayons confiance dans nos » efforts; si léger que soit le grain de sable que » chacun apporte à l'édifice commencé, le vent ne » l'emportera pas; si petite que soit la pierre que » nous y traînons arrosée de nos sueurs, ce n'est » pas celle que d'autres y traînaient hier, avant-hier, » toujours la même, comme cette pierre maudite » qui, roulée sur la pente raide par le damné des » poëtes, toujours retombe au pied du roc escarpé, » source d'un labeur éternellement stérile. Le grain » de sable s'ajoute au grain de sable, la pierre à la » pierre, et peu à peu l'édifice monte vers le ciel. » Depuis quelques années, il monte si vite que les » aveugles seuls ne le voient pas grandir et dédai- » gnent de venir en aide aux ouvriers infatigables » qui, depuis vingt ans, consacraient à l'élever, ou les » heures vides de leur journée, ou les jours de leur » vie entière, du matin au soir. »

Digitized by Google

Nous avons choisi ces citations de manière à montrer quels étaient les difficiles labeurs que s'était imposés le jeune secrétaire de l'*Union des Arts*. Il ne faudrait pas cependant, prenant le change sur leur signification, croire que tant de peines et tant de soins eussent été perdus. Bien que ces efforts n'aient pas pu assurer une existence définitive à la création nouvellement enfantée, d'utiles résultats s'en sont suivis néanmoins, dont les conséquences sont encore sensibles. Il en reste les fruits de deux années d'activité, le souvenir d'une phase brillante de l'existence des arts à Metz, illustrée par des expositions, par des concerts, par des réunions de toutes sortes ; il en reste deux gros volumes imprimés, contenant d'excellentes observations, d'utiles conseils et d'agréables spécimens de l'art messin pendant cette période : toutes choses dont une part notable revient à notre ami, au secrétaire de l'association.

Cependant, après deux années d'existence, l'*Union des Arts* allait se dissoudre. Celui à qui elle devait la vie, celui qui l'animait par sa présence était près de s'éloigner. Eug. Gandar avait obtenu du ministre de l'instruction publique un congé de quelques mois. Il partait pour la Grèce qu'il n'avait pas assez vue pendant son trop court séjour à l'École d'Athènes, et où il retournait pour une étude dont il voulait faire le sujet d'une thèse destinée aux épreuves de son doctorat. On était à la fin de 1852. Depuis l'origine de son entreprise, il était à Metz sur la brèche; et parmi les difficultés qu'il avait pu rencontrer dans l'accomplissement de son œuvre, il en était quelques-unes de nature toute personnelle, à côté de celles d'un caractère plus général que nous

Digitized by Google

avons déjà indiquées. Il y fait allusion dans une allocution qui nous est restée, où, après s'être démis des fonctions que son prochain départ ne lui permettait plus de conserver, il donne son avis touchant certaines réformes qui eussent pu, suivant lui, assurer l'existence de la société dont il voyait la fin prochaine. Il vient d'expliquer ce qu'il eût fallu faire. Il ajoute quelques mots sur les obstacles devant lesquels on a dû s'arrêter.

« Je suis persuadé, dit-il, qu'une personne nou» velle, moins gênée dans ses relations journalières » par le souvenir de quelques paroles trop sincères, » et prévenue par notre exemple contre des illusions » et des maladresses inévitables, serait mieux en » mesure que moi-même de diriger et d'affermir une » société reconstituée sur cette base. Malheureuse» ment aucun membre de la société ne s'est senti » assez de loisir ou assez de courage pour accepter » de mes mains les fonctions que je quittais à re» gret. » — « Il m'en coûte de voir aboutir mes efforts » à des résultats si incomplets.... Je crois cependant » encore que ce fragile édifice reposait sur d'autres » fondements qu'une abstraction résumée en deux » mots. Si éphémère que soit sa destinée, elle aura » du moins garanti l'avenir en constatant des res» sources, en réveillant des besoins qu'avant elle on » connaissait mal. »

Ces paroles furent prononcées dans une séance où, après une reddition générale des comptes, l'association prononça elle-même sa dissolution, en transmettant quelques ressources qui lui restaient encore à diverses sociétés de musique et de peinture qui lui survivaient. Son rôle, qui avait duré deux années, n'avait pas été sans éclat ; il ne fut pas sté-

Digitized by Google

rile. Il est permis de le rappeler à l'honneur de celui qui en avait été le promoteur.

Eug. Gandar revint à Metz, après quelques mois d'absence, pour y reprendre la direction de sa classe de rhétorique au lycée. Il se mêla de nouveau, sans témoigner aucun ressentiment du passé, aux hommes qui avaient constitué avec lui la Société de l'*Union des Arts,* et dont quelques-uns pouvaient avoir à se reprocher son insuccès.

Nous nous sommes étendu un peu sur cet épisode de la vie de notre ami, parce qu'en témoignant des idées élevées, des sentiments généreux qui l'inspiraient dans cette circonstance, il montre d'une manière originale ce qu'il pensait du rôle appartenant aux beaux-arts dans le jeu des institutions sociales, et quelle importance avait à ses yeux tout ce qui les concerne.

III.

Aimant et comprenant les arts, Eug. Gandar les associait aux lettres dans ses études. Les personnes qui ont entendu ses leçons ont pu remarquer qu'il revenait souvent aux considérations et aux rapprochements dont ils pouvaient être l'objet. Ils lui ont fourni, en outre, le sujet de quelques-uns de ses écrits. Ils ont inspiré plusieurs mémoires imprimés dans la *Revue de l'Union des Arts* (1850-1852), les notices sur deux peintres messins, *Octave Faivre* (1852) et *Mme Sturel-Paigné* (1854), la biographie du compositeur *Desvignes* (1854) demandée par l'Académie de Metz à laquelle ce dernier appartenait comme lui, l'histoire d'*Aug. Rolland* (1863), que des liens de parenté, outre son talent de peintre,

Digitized by Google

recommandaient à son attention, et enfin le livre intitulé : *Les Andelys et Nicolas Poussin* (1860), qui mériterait d'être analysé avec plus de détails que nous ne pouvons le faire ici.

La figure austère du peintre des Andelys avait pour notre ami un attrait particulier. L'homme, dans Poussin, ne lui plaisait pas moins que l'artiste. Il a dit de lui, en faisant la lecture de ses lettres : « J'ap» prends à connaître l'homme, un homme selon mon » cœur. » Dans l'ouvrage qu'il lui a consacré, il fait valoir les considérations les plus ingénieuses et les plus justes pour réfuter les arguments à l'aide desquels on a quelquefois tenté de dénouer les liens qui rattachent Nicolas Poussin à la France, sa patrie. Poussin a vécu à Rome, il est vrai, mais il y a vécu isolé; il n'y a reçu de personne des leçons qu'il n'y a données non plus à personne. Il est l'élève des anciens tout comme son compatriote Pierre Corneille, qui n'a jamais quitté la France. Les hommes auxquels il ressemble, dont il a les idées et l'esprit de conduite, ce ne sont pas les Romains du dix-septième siècle auprès desquels il habitait, ce sont les Français du temps de Louis XIV. Comme les Racine, comme les Boileau, Nicolas Poussin est l'homme de la réflexion, de la mesure, de l'exactitude. Sa maxime est l'obéissance à une règle acceptée par un libre choix.

« Par ses qualités, par les défauts qui en sont » l'excès, par la maxime qu'il a suivie jusqu'au bout » avec une fidélité si exacte et recommandée par » tant de chefs-d'œuvre, est-il besoin de dire à » quelle école Poussin doit être conservé ou rendu? » Dans la longue histoire de l'humanité, où la retrou» verait-on, cette maxime étroite mais excellente, si

Digitized by Google

» ce n'est en France au dix-septième siècle? Ah! » Poussin n'est pas français seulement par le hasard » de la naissance, les souvenirs de l'enfance et de la » jeunesse, la sincérité d'un patriotisme que l'éloi- » gnement n'a jamais affaibli. Il l'est surtout par les » inclinations naturelles et les tendances raisonnées » de son génie. C'est la France du dix-septième » siècle qui, portant dans les arts comme en toutes » choses, ce besoin et cet esprit de discipline, a » voulu que l'imagination fût sévèrement contenue; » que la raison, toujours souveraine, fît très-petite » la part du caprice et n'en laissât aucune au hasard. » C'est la France du dix-septième siècle qui a pro- » fessé ce respect pour l'idée, pour le jugement, » pour la mesure et la convenance; exalté l'accord » du bon sens et du génie; préféré à la couleur le » dessin, et au dessin l'expression. » — « Poussin » peignait à Rome tandis que Descartes mourait » en Suède. Il devait mourir, à son tour, hors de » France, fidèle à un séjour qu'il avait librement » choisi, non moins qu'à son admiration pour l'an- » tique et pour Raphaël; un peu plus romain que » Corneille, un peu moins grec que Fénelon, mais » français comme eux et comme Descartes, bon » français, bon normand, et l'homme du monde, à » le bien prendre, qui fut le plus de son temps et de » son pays. »

C'est ainsi que se termine cet éloquent plaidoyer. Car c'en est un que ce livre. C'est, en même temps, une œuvre de patriotisme éclairé, à laquelle on pourrait donner pour épigraphe une phrase que nous en détachons encore, en recommandant la noble et juste pensée qu'elle exprime.

« Faisons, dit l'écrivain, tous nos efforts pour res-

Digitized by Google

» serrer les liens qui attachent les grands artistes » au pays natal. »

Nous ne quitterons pas ce sujet des beaux-arts sans mentionner au moins quelques-unes des vues pleines de justesse qu'il a, en mainte circonstance, inspirées à l'homme distingué qui nous occupe. Eug. Gandar était vivement touché de ce qui les concerne ; il savait, pour jouir plus pleinement de leurs œuvres, perfectionner et étendre par la réflexion les impressions qu'il en recevait. Il s'était fait des idées, dont on trouve dans ses écrits les témoignages épars, sur leur essence, sur leur objet, sur le but auquel ils doivent tendre.

« Les arts, c'est ainsi qu'il s'exprime, malgré la » diversité de leur langage, disent tous au fond la » même chose. » — « Le but de toute œuvre d'art » sérieuse, c'est l'impression qu'elle produit sur les » âmes. » — « Artistes, s'écrie-t-il quelque part, » élevez-moi vers l'idéale beauté, tandis que la science » me mène au vrai, tandis que la religion et la morale » me mènent au bien. » — « Chaque leçon de goût » est aussi une leçon de morale. » — « Le dévelop- » pement de l'art importe, nous ne dirons pas à la » gloire, ce serait trop peu, mais au progrès moral » de la société. » — « Éclairer les intelligences, c'est » les gagner à la cause du progrès et de la liberté » qui est la nôtre ; l'art est donc notre allié comme » la parole, comme la science, comme tout ce qui, » dans ce monde, élève et affranchit l'esprit. »

Il voulait que l'enseignement de l'art se popularisât et descendît, dans ses éléments au moins, jusqu'à l'enfant. « Le dessin, dit-il, lui montre dans la sy- » métrie et la simplicité des lignes les premières » conditions de l'élégance. » — « Ainsi, le sentiment

Digitized by Google

» de la beauté communiqué aux enfants dans les » écoles, prendrait sa place partout, au foyer comme » sur la place publique. » — « Nous avons dit, ajoute- » t-il, quelle influence ce progrès devait avoir sur » l'industrie. C'est là un avantage positif mais se- » condaire; ce qu'il importe de bien marquer, c'est » la nature de l'influence que l'art ainsi vulgarisé » exercerait sur les mœurs. »

Pour combattre l'argument dont on s'est parfois injustement armé contre les arts, en signalant certains abus qui en ont été faits, il remontre que si l'art peut être accidentellement le complice du mal, tous les principes généreux, la liberté comme l'autorité, la science comme la religion, sont dans le même cas, et il trouve, pour exprimer sur ce point sa pensée, cet ingénieux rapprochement : « La verve » intempérante des artistes du moyen âge a jeté çà » et là, parmi les pieuses sculptures qui décorent » nos cathédrales, quelques détails dont la trivialité » s'abaisse jusqu'au cynisme. Voilées par l'ombre du » second plan, perdues dans le nombre, ces grossiè- » retés empêchent-elles l'édifice de porter à Dieu » l'hommage d'une foi fervente? Il en est de l'art » comme des cathédrales; on a, sous son nom, » jeté dans le monde des œuvres qu'il désavoue; il » n'a perdu à ces impostures ni la sainteté de son » origine, ni la grandeur de sa mission. »

Mentionnons encore quelques aperçus qui montrent la sûreté de son jugement sur ces matières.

« L'art, dit-il, doit se défier de ce vain prestige » de la couleur locale qui pique mal à propos la » curiosité et détourne l'attention sur des incidents » accessoires qu'il eût été de sa dignité de laisser » dans l'ombre. » — Ailleurs, après avoir parlé du

Digitized by Google

sacrifice que le peintre est, dans certaines circonstances, obligé de faire de sa fantaisie et de sa pleine indépendance, il ajoute : « Telles sont les conditions » essentielles de la peinture monumentale : conditions rigoureuses que peuvent regretter ceux qui » aiment les nuances raffinées de la peinture de chevalet. Le style y perd certaines grâces imprévues, » l'attrait piquant des détails : il y gagne plus de » largeur et de dignité. Aussi est-il peu de grands » artistes dont les œuvres destinées à la décoration » des monuments ne soient plus simples, plus » grandes, et ne vaillent mieux que les toiles retouchées à loisir dans la liberté de l'atelier. » — Il pénètre profondément, enfin, dans le secret de la vie morale de l'artiste quand il dit, à propos des exigences qu'on doit avoir pour soi-même et du doute salutaire que parfois il est bon de concevoir du mérite de son œuvre : « Ces incertitudes qui donnent la » mesure du goût d'un peintre peuvent le frapper de » stérilité ; mais, s'il en triomphe, elles donnent à » son talent une maturité que ne sauraient avoir » ceux qui n'ont jamais douté d'eux-mêmes. »

IV.

Nous avons essayé de faire comprendre, en montrant comment Eug. Gandar en parle, ce qu'étaient pour lui les beaux-arts, particulièrement la peinture, et quelle place ils ont tenue dans sa vie et dans ses travaux. Ils ne pouvaient cependant y jouer qu'un rôle secondaire, et nous avons hâte d'arriver à ce qui naturellement y occupait le premier rang. Nous voulons parler des lettres, et surtout des lettres françaises. Ce n'est pas que celles-ci, malgré l'importance qu'elles

Digitized by Google

ont dans son œuvre, la remplissent tout entière. L'éducation universitaire qu'il avait reçue lui avait également procuré, avec leur connaissance, celle de l'antiquité. Il avait dû même, à un certain moment, concentrer son attention sur l'antiquité grecque en particulier. Plus tard, une des phases de son enseignement l'avait encore détourné du but, en le retenant pendant quelques années sur les littératures italienne, allemande et anglaise. La culture générale de son esprit avait grandement profité de ces études spéciales. Aussi lorsqu'ensuite on le voit monter, ainsi préparé, dans sa chaire de la Sorbonne, on comprend sans peine les succès qui l'y attendaient. Il était dès lors, avec toutes ses ressources, en possession du sujet qui convenait le mieux à ses goûts et à son talent, les lettres françaises.

Les deux étapes auxquelles il avait dû s'arrêter avant d'y parvenir sont caractérisées, nous venons de l'indiquer, par des études grecques et par des travaux sur les littératures étrangères. Les premières sont le fruit de ses voyages en Grèce, d'abord comme membre de l'École d'Athènes, en 1848-1849, puis avec une mission spéciale en 1853; les autres sont le résultat de son enseignement à la Faculté des lettres de Caen, de 1856 à 1860.

Les études grecques s'offrent à nous sous les deux formes de lettres familières ou souvenirs et de compositions plus achevées. A la première de ces deux catégories appartiennent des correspondances encore inédites que le public ne tardera pas à connaître. Il faut y joindre un fragment imprimé, en 1852, dans les Mémoires de l'Académie de Metz, sous le titre : *d'Orchomènes à Thèbes* (1851); et un autre morceau du même genre, intitulé *Naples et Virgile* (1851), écrit

Digitized by Google

à l'époque où le jeune élève de l'École d'Athènes se rendait à son poste en traversant l'Italie, publié ensuite à Metz, en 1851, dans la Revue de l'Union des Arts. Les compositions achevées sont : un livre intitulé *Homère et la Grèce contemporaine,* daté des îles Ioniennes pendant le voyage de 1853, et donné plus tard à l'Académie de Caen, qui l'a fait imprimer en 1858; une thèse latine, *Ulyssis Ithaca,* présentée en 1854 aux examens pour le doctorat de la Faculté des lettres de Paris; et enfin un discours prononcé en 1855 dans la chaire de littérature ancienne de la Faculté de Grenoble, sous le titre d'*Athènes, son génie et ses destinées.*

Les deux morceaux intitulés *d'Orchomènes à Thèbes* et *Naples et Virgile* sont bien les impressions de voyage d'un jeune homme, dominé à la fois par la science de l'antiquité qu'il doit à de récentes études, et par les vives impressions que lui cause la vue de sites fameux, où les charmes de la nature le disputent à l'intérêt des souvenirs.

Athènes, son génie et ses destinées est une leçon; c'était la première qu'Eug. Gandar fit dans une chaire d'enseignement supérieur, presqu'au lendemain de son second retour de Grèce. On y trouve des vues ingénieuses touchant la prépondérance d'Athènes sur les autres villes grecques. Animée par le génie facile de la race ionienne, la noble cité triomphe du caractère plus solide, peut-être, mais plus étroit et moins richement doué, de la race dorienne. Sa supériorité est celle de l'esprit; elle s'accuse avec éclat dans le domaine des lettres et des arts surtout, où elle survit à son effacement dans l'ordre politique. Ainsi soutenue, sa grandeur résiste quelque temps aux coups de la fortune. Un seul pourra l'abattre; ce ne sera

Digitized by Google

ni la domination des rois macédoniens, ni celle, plus dure, des Romains; ce sera la fermeture de ses écoles par l'édit de Justinien, après lequel Athènes tombe dans la ruine et dans l'obscurité. Ces considérations de l'ordre le plus élevé n'ont que l'inconvénient d'être, là où nous les trouvons, un peu resserrées dans l'étroit espace d'une seule leçon.

Le livre sur *Homère* et la thèse sur *Ithaque* offraient un champ plus vaste à l'observateur et à l'écrivain. L'auteur y a présenté, sur la vérité des peintures d'Homère, des appréciations analogues entre elles, développées d'une manière générale dans le livre, concentrées sur un sujet particulier dans la thèse. Celle-ci aboutit à une savante discussion archéologique sur les sites décrits par Homère et sur leur restitution aux lieux qui les représentent dans l'Ithaque moderne. Homère est meilleur peintre que géographe, est-il dit dans la thèse. C'est là aussi une des conclusions du livre. La géographie est une science; elle ne peut être, dans le vieux poëte, que ce qu'était, de son temps, la science elle-même, chose alors imparfaite; mais ses peintures sont celles d'un homme qui a bien vu, qui a bien senti et bien rendu; ses descriptions ont une fidélité qu'on peut vérifier encore aujourd'hui en beaucoup de points. « Elles reproduisent l'apparence pittoresque, sinon la réalité essentielle des choses. » La nature, en effet, a peu changé dans les pays dont Homère nous parle, et le peuple que nous y voyons ressemble encore, dans certaines situations, aux peuples qu'il a connus. La pauvreté, la nécessité ont ramené les montagnards à la simplicité de la vie primitive.

« Les devoirs de la famille, la chasse ou la » pêche, de pauvres cultures, un peu de commerce

Digitized by Google

» près des rivages et dans les îles, remplissent les » jours de paix. Si la tribu prend les armes, c'est » pour mettre à rançon le voisinage ou pour se » venger des affronts d'un maître, mais par des » luttes isolées, des embuscades, de petits combats; » et, si parfois il s'y manifeste une audace de héros, » pour retrouver un héroïsme de cette nature, il » faut remonter au delà des récits des historiens, » jusqu'aux chants de l'épopée primitive. »

« En nous ce qui change le moins, dit l'écrivain, » c'est notre cœur. » Les passions, le caractère se retrouvent les mêmes dans des conditions identiques. C'est ce qui explique la ressemblance des peuples de la Grèce contemporaine avec ceux de l'antiquité. Ces analogies, qui du reste vont s'effaçant tous les jours, ont pu tromper certains critiques auxquels les chants populaires de la Grèce moderne ont, à cause de quelques traits de mœurs et de caractère, paru dignes d'être rapprochés des poésies d'Homère. Si ces chants imparfaits permettent de soupçonner à quelle source le grand poëte a pu parfois puiser, il faut se garder, dit Eug. Gandar, de faire sortir de là des conséquences téméraires.

« Il ne faut hasarder un tel rapprochement » qu'avec une extrême réserve, et, s'il nous amène » à quelque conclusion, ce n'est pas à celle de » l'école aventureuse qui voit sous le nom d'Homère, » comme les véritables auteurs des poëmes qui » portent ce nom, toute une famille d'aèdes, inter- » prètes directs du peuple lui-même. Quand le » peuple grec aurait eu dans ces âges héroïques » une imagination féconde, exaltée jusqu'à l'inspi- » ration par le spectacle d'une nature comme lui » dans toute la vigueur de sa jeunesse, et par le

Digitized by Google

» sentiment de sa grandeur naissante, il a pu ren-
» contrer d'instinct de fiers accents, de grandes
» images, des traits sublimes; mais ce ne sont que
» des éclairs dans le crépuscule, ce n'est pas la
» lumière du jour; entre ces éléments épars, nul,
» fussent Solon, les grammairiens de Pisistrate ou
» Aristarque lui-même, ne peut rétablir un lien qui
» n'existe pas, et, de ces chants incohérents de la
» muse populaire à l'unité d'un poëme, il reste un
» abîme, il reste Homère. »

Les travaux d'Eug. Gandar sur les littératures étrangères n'ont pas laissé des traces aussi précises ni aussi nombreuses que ses études sur l'antiquité grecque. Ils ont eu cependant pour champ un enseignement de cinq années à la faculté de Caen; mais il ne nous en reste, avec deux programmes manuscrits, que trois leçons imprimées sur Gœthe et sur Dante. Il est impossible de saisir dans ces trop rares documents une vue d'ensemble sur le grand sujet auquel ils se rapportent ; mais au moins peut-on y relever d'excellentes observations sur le génie des deux hommes qu'ils concernent spécialement.

Dante qui, en donnant le signal de la renaissance, a créé un art et une langue; Dante, plus théologien que poëte, est, dit Eug. Gandar, surtout citoyen; et son œuvre est une leçon par laquelle il se proposait avant tout d'élever les âmes et de les ramener au goût de la justice. Animé, du reste, des passions de son temps, il est étranger à celles qui agitent le nôtre. On se tromperait en lui prêtant des idées qui appartiennent à un autre âge; on l'eût indigné en les lui proposant.

« Quelle rougeur lui serait montée au front, s'il

Digitized by Google

» avait pu pressentir, lui, Gibelin et défenseur pas-
» sionné de la monarchie universelle, lui, disciple
» convaincu et fervent de la théologie orthodoxe,
» que les hommes dont les ressentiments aveugles
» s'attaquent au principe même de l'autorité, le
» revendiqueraient un jour pour leur complice, et
» que la Réforme, armée contre le catholicisme de
» ses violences contre la papauté, essaierait de le
» ranger parmi les précurseurs de Luther! »

Gœthe, esprit souple et original, dédaigneux des traditions de l'école, est le promoteur du romantisme moderne dont il a tracé le programme en provoquant l'insurrection contre les règles, au nom de l'inspiration personnelle. Suivant Gœthe, toute réalité est susceptible d'être transformée en poésie. « Or, lisons-
» nous dans les pages que nous avons sous les yeux,
» jamais homme n'a mieux connu que Gœthe le
» domaine immense de la réalité. » Son œuvre cependant n'est pas une image pure et simple des objets; c'est l'impression rendue qu'ils ont produite sur son âme: « Poétisez la réalité, » dit-il quelque part.

Mais, si reculer les bornes des règles est le droit du génie, c'est le droit du génie seulement, et encore, à la condition qu'il réussira, « car il a aussi ses téméri-
» tés et ses chutes; là où le succès aurait pu donner
» un exemple, la chute doit servir d'avertissement. »
— « On n'a d'ailleurs, dit le maître parlant à ses
» élèves, jamais raison contre le bon goût et le bon
» sens; on n'a jamais raison contre la morale. »
L'art sans doute ne saurait, sans puérilité, être réduit purement et simplement à une leçon de morale; mais il ne doit pas non plus violer celle-ci sous peine de manquer son but. Aussi ne peut-on s'abstenir de protester contre certaines con-

Digitized by Google

ceptions de Gœthe, contre certaines œuvres que ne saurait faire excuser son génie lui-même.

« Je devais le faire, ajoute le sage professeur, » car de toutes ces œuvres, il n'en est pas une » à laquelle un enthousiasme irréfléchi n'ait fait » grâce... Là même où sa pensée semble moins » haute, a-t-on dit, est-ce que la forme ne relève » pas, n'anoblit pas tout? On est allé plus loin, on » s'est autorisé volontiers de l'exemple de Gœthe » pour revendiquer la liberté sans limites que son » fier génie s'est arrogée... Non, messieurs, au nom » même de la dignité de l'art je ne veux pas que son » indépendance aille jusque-là. »

V.

Dans ses études sur les lettres étrangères, Eug. Gandar entendait encore continuer la préparation qui, des littératures anciennes, devait le conduire à notre littérature nationale. Il n'avait jamais perdu de vue les lettres françaises, alors même qu'il paraissait s'en éloigner davantage; les travaux qu'il a faits pour elles tiennent une large place dans le corps de ses écrits, depuis le livre sur *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare* (1854), jusqu'à celui qui est consacré à *Bossuet orateur* (1867).

Entre ces deux grands ouvrages se placent quelques fragments dignes de toute l'attention des hommes de goût, morceaux peu étendus, mais excellents, l'un sur *la prose française au milieu du dix-septième siècle, 1643-1661* (1862); un autre sur *Bossuet et la littérature française pendant la seconde partie du règne de Louis XIV, 1662-1687* (1862); un troisième sur *Fénelon et son temps, 1687-1715*

Digitized by Google

(1863) ; un autre encore sur *Montesquieu et la critique littéraire* (1864). Joignons à ces indications celle d'un article sur l'*Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie, par Huguenin* (1863), une *préface pour un choix de sermons de la jeunesse de Bossuet* (1867) et une étude encore inédite sur *Diderot,* complétement terminée, et qui pourra prochainement être donnée au public. Voilà tout ce qui nous reste aujourd'hui de travaux considérables qui, faits pour la plupart en vue de l'enseignement, sont malheureusement perdus sans retour.

Les morceaux que nous venons de citer sur la prose française, sur Bossuet, sur Fénelon[1], sur Montesquieu, ne sont autre chose que des leçons publiées accidentellement par leur auteur à l'ouverture de quelques-uns de ses cours. Le livre sur Ronsard est une thèse présentée en 1854 à la Faculté des lettres de Paris; celui de Bossuet orateur est le seul qu'Eug. Gandar ait composé sans autre préoccupation que celle de faire une œuvre littéraire. L'Académie française avait accordé une de ses couronnes à cet ouvrage, que d'autres auraient suivi sans doute, qui ne verront pas le jour.

Le sujet de Ronsard devait plaire à un esprit dont l'attention était à la fois sollicitée par l'amour des lettres françaises et par celui de l'antiquité grecque. On sait quelle influence celle-ci avait eue sur Ronsard

[1] Eug. Gandar avait conçu la pensée de réunir ces trois premiers morceaux et d'en faire comme un tableau d'ensemble pour lequel il avait même composé un titre commun qui a été imprimé et que nous avons sous les yeux: *Pascal, Bossuet, Fénelon. Programme du cours d'éloquence française fait à la Sorbonne en 1862, 1863 et 1864, par E. Gandar, professeur suppléant. — Paris. 1864.*

Digitized by Google

à l'époque de la renaissance. Il semblait intéressant au jeune maître nouvellement sorti de l'école d'Athènes de constater ainsi cette influence à son apparition, d'en chercher l'origine, d'en apprécier les causes et les effets, de la saisir en quelque sorte à son début; lui qui s'est toujours appliqué à en démêler et à en signaler les traits dans les œuvres de nos grands écrivains, dans Racine, par exemple, et surtout dans Fénelon.

« Ronsard, dit-il, avait de bonne heure étudié » Homère et l'étudia toute sa vie... Il eut l'ambition » d'imiter son maître, de l'égaler... Il l'aime, il » l'étudie assez pour prendre quelque chose de son » esprit et peindre souvent comme il peignait... »

Après la grandeur et la naïveté poétique que Ronsard cherche dans Homère, il demande à Pindare la forme lyrique. Sans avoir été très-heureux pour son propre compte dans sa double tentative, il a fait, on doit pourtant le reconnaître, dans ces deux directions, des efforts qui n'ont pas été perdus. Il a, non sans quelque résultat, tenté d'élever le langage de la poésie; il a visé à hausser la pensée, à perfectionner la forme. Il a eu l'instinct du pittoresque et du sublime, le souci de la patrie, l'amour de la campagne, le goût des arts. On trouve des disparates dans son style où le trait relevé se trouve souvent à côté du trait vulgaire. Ces imperfections sont de son temps; il a finalement donné à la poésie française le rhythme et la couleur, et il a pu ainsi préparer, au moins, les brillantes destinées qui l'attendaient.

« C'est la loi de la vie, dit en un sens profon- » dément moral notre écrivain, que, dans les arts » comme en toutes choses, chacun de nous ne tra- » vaille pas seulement pour sa propre gloire. »

Digitized by Google

Qu'on ne refuse donc pas à Ronsard la part d'honneur qui peut lui revenir dans le fonds commun de gloire des lettres françaises.

Ce que le seizième siècle avait semé, le dix-septième et le dix-huitième devaient le récolter. C'est au milieu de cette période brillante que nous transportent les études que nous avons maintenant sous les yeux. Elles prennent les choses en ces temps d'agitation qui précèdent le règne personnel de Louis XIV (1643-1661): agitation favorable à une vie intellectuelle où se manifestent la jeunesse et l'inspiration des esprits, l'indépendance jalouse des caractères. Tout à l'heure Descartes écrivait le *Discours sur la méthode et les méditations,* Corneille donnait le *Cid* et le *Menteur,* Poussin peignait au Louvre. Viennent maintenant Pascal et bientôt Bossuet. La prose, à ce moment, vaut mieux que les vers. La religion, la haute philosophie lui fournissent les sujets les plus capables de l'élever. Mais le temps marche; aux vingt-cinq années qui suivent la mort de Pascal (1662-1687), appartiennent les derniers beaux vers de Corneille et la maturité de La Fontaine, l'œuvre entière de Molière, celle de Boileau, celle de Racine à la seule exception d'*Esther* et d'*Athalie,* la colonnade du Louvre, le dôme des Invalides, le palais et les jardins de Versailles, les principaux tableaux de Lebrun. C'est le grand siècle à son plus beau moment. Au nom d'un juste amour-propre national, au nom des plus saines inspirations morales, exprimées dans le plus noble langage, le jeune professeur veut n'en voir que l'éclat éblouissant; il veut qu'on jette un voile sur certaines taches, qui, sans l'obscurcir, pourraient l'altérer.

« On a pris, de nos jours, dit-il, un triste plaisir » à étaler toutes ces misères et à en salir l'histoire.

Digitized by Google

» J'estime qu'il faut en tenir compte et surtout les » donner franchement pour ce qu'elles sont. Mais » est-il sage, est-il équitable de définir l'esprit d'une » époque d'après le lamentable récit de ses défail- » lances? La critique littéraire le cherche et le trouve » ailleurs; elle juge un siècle comme elle juge un » homme, moins par les contradictions où l'entraîne » l'éternelle infirmité de notre nature, que d'après » l'idéal où ceux qui étaient capables de grandes » choses ont voulu prendre un aliment pour leur » pensée et la mesure de leurs desseins. A ce titre, » elle est restée grande, en dépit de ses souillures, la » société que la correspondance de Mme de Sévigné » nous peint au vif, celle qui allait rougir de ses » erreurs au pied de la chaire de Bourdaloue, » cherchait la règle de sa conduite dans les essais » de Nicole, et, sous le charme des vers tendres et » mélodieux de Racine, regrettait vaguement ce qu'il » y avait de plus mâle et de plus fier dans les tra- » gédies de Corneille. »

Il est un trait nouveau des mœurs de cette société polie qu'il faut relever maintenant. C'est l'esprit croissant de soumission à l'autorité, dont l'excès se fait sentir dans l'abus de la règle en toutes choses. Les ressorts de la pensée en sont graduellement affaiblis. Une sorte de décadence intellectuelle et une stérilité relative en seront les conséquences. Un grand génie suffit cependant à dissimuler ces symptômes et à en retarder le développement. Bossuet occupe seul la scène en ce moment. Son *Discours sur l'histoire universelle* (1681), les plus belles de ses *Oraisons funèbres* (1685-1687) appartiennent à cette période. Le jeune maître sait nous faire apprécier, comme ils le méritent, ces immortels chefs-d'œuvre.

Digitized by Google

« Il est, dit-il, dans l'histoire des arts, pour chaque » art et pour chaque genre en particulier, des heures » décisives qui répondent aux heures de l'épanouis- » sement et de la maturité dans la nature, et voient » couronner le lent effort des siècles par des ouvrages » dont la beauté harmonieuse marque le terme où » les tâtonnements du passé n'avaient pu atteindre, » où, peut-être, n'atteindra pas une seconde fois » l'émulation laborieuse de l'avenir : ainsi l'*Iliade* » pour l'épopée, les Dieux de Phidias pour la sta- » tuaire et, pour la peinture, les Vierges de Raphaël. » C'est l'éternel honneur d'un homme et d'un siècle » d'avoir ainsi touché en quelque chose au plus » haut degré de perfection, et donné son type éternel » à l'une des formes de la pensée humaine... Ni dans » la chaire, ni à la tribune, l'éloquence n'a rien à » mettre au-dessus des *Oraisons funèbres* de Bos- » suet. »

Bossuet, le grand orateur, se tait à son tour (1687); la seconde période du règne a commencé. Les splendeurs de sa première partie sont éteintes, l'enchantement s'est évanoui; les esprits se divisent et s'assombrissent avec les horizons plus bas de la politique. Irrités et lassés, ils s'accoutument au mécontentement, au scepticisme, à l'ironie qui régneront sur le dix-huitième siècle. Bossuet avait, en toute occasion, appliqué son talent à la défense de la monarchie, à l'apologie du roi. Fénelon ose tracer, dans le *Télémaque,* des utopies pour le gouvernement des peuples; il ose écrire l'*Examen des devoirs de la royauté.* « Louis XIV, dit Eug. Gandar, éprouvait » une répugnance instinctive pour un homme qui » gardait auprès de lui l'esprit et le cœur assez » libres pour le juger sans complaisance, et dont

Digitized by Google

» l'imagination aventureuse avait toujours, sur toutes » choses, un plan de conduite à proposer. Contre les » séduisantes témérités de ce *bel esprit chimérique,* » le roi n'était pas moins défendu par son bon sens » que par son orgueil. »

Les erreurs que Fénelon a pu commettre partaient d'ailleurs d'une généreuse pensée; elles arrachent à l'écrivain cette protestation légitime en faveur de tout homme de bonne foi dans ses vues sur les questions d'intérêt public. « N'attendons, dit-il , d'aucun » homme en ce monde qu'il ne se fasse jamais une » idée fausse du bien public, ni des meilleurs moyens » de le servir, et continuons à honorer, malgré leurs » erreurs, ceux qui n'ont eu d'autre mobile que » l'amour de leur pays et le désir de la justice. »

Cependant la monarchie de Louis XIV est à son déclin, et son déclin est une décadence: décadence dont ses fautes et d'incontestables excès la rendent justement responsable. Cette époque de notre histoire, le jeune professeur de la Sorbonne veut la juger en la racontant. Il le fera avec cet esprit d'équité qui l'anime. L'examen qu'il entreprend sera indépendant, il sera sincère. « Mais la sincérité, dit-il, ne saurait aller sans le respect. »

« Nous continuerons donc à parler avec respect d'un » roi dont la vieillesse, en proie à l'infortune, prouva » d'une manière si éclatante qu'il était resté un » fonds de grandeur véritable sous la majesté d'em- » prunt dont avait fini par l'envelopper la flatterie, » l'enivrement de ses victoires et le trop long usage » de la puissance arbitraire. Nous parlerons avec » respect d'un siècle où ont brillé, le plus souvent » autour de son trône et sous ses auspices, tant de » génies qui eurent le don de trouver une expres-

Digitized by Google

» sion durable pour de grandes pensées.... Où » donc serait l'excuse de ceux qui appelleraient » l'indifférence ou le dédain sur des souvenirs que » l'équité de l'histoire avait consacrés? A moins » qu'on ne se glorifie d'éteindre, chez les générations » qui nous suivent, ce sentiment impartial de la » vérité et ce goût des choses de l'esprit, qui sont la » tradition de la France et l'une des meilleures parts » de sa gloire. »

Cet esprit de justice est commandé en présence du grand siècle abaissé vers sa fin. C'est le temps de Regnard, de Lesage, de Saint-Simon. Période un peu effacée, époque de simple transition après tout, car le génie des lettres françaises va se relever avec les grands écrivains du dix-huitième siècle, avec Montesquieu, avec Voltaire, avec Rousseau et Diderot. Ces hommes et leurs œuvres sont à leur tour l'objet des études exposées dans la chaire de la Sorbonne.

Des divers jugements portés sur ces auteurs, ceux qui concernent Montesquieu revivent seuls dans les écrits qu'Eug. Gandar nous a laissés. Nous y trouvons appréciés les principaux ouvrages du célèbre écrivain : les *Lettres persanes* (1721), cet écrit charmant, dont le défaut est, suivant le juge éclairé dont nous recueillons les avis, de toucher sans gravité aux questions les plus graves ; les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734), cet ouvrage d'une sagacité si pénétrante, qu'il faut il est vrai renoncer à juger au point de vue de l'érudition moderne, mais devant lequel il suffit de se demander comment l'auteur se représente, comment il peint, comment il juge les hommes et les choses, sur les données que lui fournissait la

Digitized by Google

science de son temps ; l'*Esprit des lois,* enfin (1734-1748), « ce livre si neuf et si sage, si profond et si » attachant, le plus surprenant que Montesquieu ait » composé, le plus puissant et le plus fécond que » nous ait laissé le dix-huitième siècle. »

Telles sont, dans leur ensemble, les indications essentielles que nous donnent sur les lettres françaises les fragments laissés par Eug. Gandar. Nous aurons dit tout ce que nous pouvons dire ici des travaux qu'il a consacrés à ce sujet, quand nous aurons ajouté à ce qui précède quelques mots sur le livre dans lequel il a repris en quelque sorte un chapitre particulier de ces études, pour parler de *Bossuet orateur.*

Cet ouvrage nous intéresse d'autant plus qu'il resserre les liens par lesquels Bossuet se rattache à la ville de Metz où il a passé plusieurs années de sa jeunesse et où il s'est préparé, par l'étude, au rôle brillant qui lui était réservé. Nous voulons croire que ce motif a pu être un de ceux qui ont décidé notre compatriote dans le choix du sujet qu'il a si bien traité. Nous reconnaîtrions dans ce trait un témoignage du chaleureux patriotisme messin dont il a donné tant de preuves. Pouvait-il rien faire de plus avantageux pour la ville dont il aimait à se dire un des fils, que de raviver ainsi l'éclat d'une couronne littéraire dont on a trop souvent voulu lui contester les titres? Heureux celui qui peut si noblement payer son tribut de piété filiale à la bonne cité que nous aimons tous !

Bossuet n'avait ni recueilli ni publié ses sermons; et il est permis de croire que son intention n'était pas qu'ils le fussent. Sur près de deux cents discours qu'il avait prononcés dans la chaire et qui nous sont

Digitized by Google

parvenus, sept seulement avaient été donnés par lui à l'impression. Les autres, réunis plus ou moins complétement depuis sa mort, avaient été l'objet de publications très-imparfaites. La première pensée d'en refaire une édition critique était venue en 1851 à un jeune prêtre, élève de l'école des Carmes, l'abbé Vaillant. La mort avait interrompu son entreprise, continuée après lui, mais d'une manière qui laissait encore à désirer. Eug. Gandar reprit à son tour ce dessein, et crut devoir préluder à sa réalisation par une étude nouvelle du sujet : tel est l'objet de son livre.

Dans cet ouvrage il s'applique à reconnaître et à signaler les procédés de travail, le développement du talent, l'épanouissement du génie de Bossuet orateur. Quittant à peine le collége de Navarre, Bossuet, chanoine et archidiacre de Metz, revient dans cette ville où il reste près de six années (1652-1658), concentré dans de profondes études et dans de sérieuses préparations. L'historien fait ressortir avec talent quelle instruction toute spéciale le grand orateur sacré devait recevoir de la situation particulière de Metz, où il se trouve en présence à la fois d'une communauté juive, chose rare en France à cette époque, et d'une église protestante; dans une place de guerre remplie de soldats; dans une ville frontière, sur la limite de provinces que désolent la guerre et la famine, les grandes misères de ce temps. Ce voisinage sérieusement instructif, ces émouvants spectacles accompagnent pour le jeune prêtre la lecture persévérante des livres saints, l'interprétation de la doctrine des Pères et quelques essais de prédication dans lesquels il s'écarte quelquefois de sa résidence habituelle et se porte dans

Digitized by Google

diverses directions jusqu'à Dijon et jusqu'à Paris. Quand il quitte Metz définitivement, il est prêt.

« Bossuet emportait avec lui, dit notre écrivain, les » maximes de sa *Politique,* le dessein de l'*Histoire* » *des variations,* quelques-unes des idées les plus » neuves, sinon les plus vraies, du *Discours sur* » *l'Histoire universelle.* Il emportait le fonds de doc- » trine qui en a fait l'arbitre et l'oracle de l'Église » gallicane, l'esprit de mesure et de fermeté qui l'a » tenu éloigné de tous les excès, dans les bruyantes » querelles qui agitèrent les consciences pendant la » seconde moitié du dix-septième siècle. Enfin il » emportait les ressources d'une éloquence, tachée » encore par moments d'un reste de subtilité, d'exu- » bérance ou de rudesse, mais puissante, originale » et déjà voisine de la perfection, soutenue par une » dialectique nerveuse, relevée par l'éclat des images » et la véhémence de la passion, souvent emportée » d'un bond par l'impétueux élan du génie à des » hauteurs où nul encore n'avait pu atteindre, et que » lui seul pouvait dépasser. »

Bossuet avait alors trente-deux ans (1659). Le travail de l'historien critique nous le fait suivre pendant trois années encore, dans les sermons prêchés à Paris en 1659, dans son carême des Minimes (1660), dans celui des Carmélites (1661), dans celui du Louvre enfin (1662), où il parle pour la première fois devant le roi.

« Bossuet à ce moment est, nous dit-on, sur le » seuil de l'âge mûr, son talent touche à la perfec- » tion; il joint au sentiment de sa force la pleine » conscience de son devoir. On sait combien cet heu- » reux accord de la justesse de l'esprit et de la » droiture du cœur avec la puissance de la parole a

Digitized by Google

» préoccupé les sages de l'antiquité... C'était leur » rêve que pour bien parler il fût moins nécessaire » d'être un homme habile qu'un honnête homme. » Fénelon a donné à leur pensée son expression la » plus parfaite, lorsqu'il a réservé le beau nom d'ora- » teur à celui qui ne se sert de la parole que pour » la pensée et de la pensée que pour la vérité et la » vertu.... Je n'oserais dire que Fénelon a songé à » Bossuet lorsqu'il définissait l'orateur. Il a pu » prendre chez saint Augustin, comme chez Platon, » cette noble idée qu'il se faisait de l'éloquence; » mais si Bossuet ne la lui a pas donnée, assurément, » dans son carême du Louvre, il l'avait remplie. »

Cette belle étude sur Bossuet orateur suit de très-près son sujet et nous livre en quelque sorte le secret de cette haute élaboration, de ce perfectionnement graduel du talent porté jusqu'au génie. Le judicieux critique la conduit avec une sûreté de goût et une sagacité que rien ne détourne. Il lui a été donné de pouvoir y joindre encore la publication dont elle était le préliminaire et en quelque sorte l'éloquent commentaire. Quelques mois après le livre consacré à *Bossuet orateur,* il publiait, dans un nouveau volume, un *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet* (1867). Ce recueil contient une méditation, composée vers 1649, sur la brièveté de la vie, et seize sermons prêchés de 1653 à 1666 à Metz, à Dijon, à Paris et à Saint-Germain-en-Laye. Le savant éditeur y a joint un appareil complet de notes et de notices.

En terminant ce que nous avons à dire sur les travaux littéraires d'Eug. Gandar, nous devons mentionner une publication qui a produit dans ces dernières années une légitime sensation, et à laquelle il

Digitized by Google

fut accidentellement mêlé. La part discrète, mais très-réelle, qu'il eut occasion d'y prendre, est généralement ignorée; elle lui fait trop d'honneur pour qu'on la passe sous silence. Nous voulons parler du *Journal de Maurice* et des *Lettres d'Eugénie de Guérin*. Dans la préface que M. Trébutien, l'éditeur de ces ouvrages, a placée, en 1865, au commencement de la correspondance, on lit : « Nous comptons » parmi les plus heureuses rencontres de notre vie » celle qui nous a fait connaître, à Caen, au moment » où nous étions aux prises avec les plus grandes » difficultés de notre tâche, l'ami dévoué qui, par ses » conseils et son concours de toutes les heures, nous » a permis d'en sortir. Pourquoi ne veut-il pas que » nous inscrivions son nom avec le nôtre sur ce » monument auquel il a pris, depuis cinq ans, un si » pieux intérêt? »

Cet ami dévoué, ce collaborateur désintéressé, on peut le dire aujourd'hui, était Eug. Gandar. Par là commencèrent pour lui des relations suivies avec une famille honorable dans laquelle on sut apprécier ses rares qualités. « Depuis la mort de mon père, de mes » frères et d'Eugénie, écrivait à propos de la mort » de notre ami Mlle Marie de Guérin, sœur survivante » de Maurice, je n'ai pas senti une perte aussi dou- » loureuse... Je ne tarirais pas si je voulais rappeler » tout ce qui m'attachait à M. Gandar, tous les titres » qu'il avait à mon affection, à ma reconnais- » sance [1]. »

[1] *Semaine religieuse du diocèse de Bayeux et Lisieux*, 1868, p. 147.

Digitized by Google

VI.

Nous avons fait connaître, autant que le permettait le caractère de cette notice, l'œuvre littéraire d'Eug. Gandar. Après avoir dit la part qu'il y avait faite aux beaux-arts, nous avons examiné successivement les études publiées par lui sur l'antiquité grecque, sur les lettres étrangères et sur les lettres françaises. Cette œuvre est considérable quant à son cadre, sinon quant au nombre et à l'étendue des morceaux qu'elle comprend; elle ne représente, il faut le dire, qu'une faible portion de l'activité de celui dont elle sera dorénavant le principal titre d'honneur. Eug. Gandar a été accidentellement un écrivain; il l'a été d'une manière excellente; mais il était avant tout professeur, c'est à son enseignement qu'il a consacré la plus grande part de ses travaux, pour en distribuer les fruits dans des leçons orales dont il ne reste malheureusement que des traces difficiles à saisir.

L'enseignement de la classe de rhétorique au lycée de Metz (1849-1855) n'a laissé que de vagues souvenirs dans la mémoire de ses anciens élèves. Le programme en était nécessairement celui que prescrivaient pour cette classe les règlements de l'Université.

A la Faculté de Grenoble, où Eug. Gandar débuta ensuite dans l'enseignement supérieur et où il ne resta que quelques mois (premier semestre de 1855-56), il parla d'Athènes, comme on le voit par la leçon d'ouverture de ce cours qui est entre nos mains. Nous savons de plus qu'il y traita presque exclusivement de la poésie et des arts. Cette particularité nous est signalée d'une manière rétrospective par un pro-

Digitized by Google

gramme que le maître traçait en ce même temps pour un cours de deuxième année qui n'eut pas lieu, mais qu'il comptait faire après le premier, resté lui-même inachevé. Il y aurait présenté, comme une suite à l'étude de la poésie grecque, celle de l'éloquence, et en particulier de l'éloquence judiciaire à Athènes et à Rome. Deux raisons l'y engageaient : « L'une, dit-il, c'est que le sujet est nouveau dans la » chaire où je me propose de le traiter; l'autre c'est » que ce choix semble répondre plus directement » aux préoccupations et aux habitudes d'esprit de » l'auditoire, dans une ville parlementaire et au siége » d'une école de droit. »

Eug. Gandar dut substituer à ces leçons destinées à la Faculté des lettres de Grenoble un enseignement tout différent sur les lettres étrangères pour la Faculté de Caen, où, après un semestre de fin d'année (1856), il fit quatre cours complets de 1856 à 1860. Gœthe fut le sujet choisi par lui pour son semestre de début dans cette chaire nouvelle. Nous avons, sous les dates du 8 mai et du 17 juillet 1856, la première et la dernière leçon de ce cours. L'année suivante (1856-57) il fut question de Dante pendant le premier semestre et de Pétrarque pendant le second, comme nous l'apprend un discours d'ouverture prononcé le 20 novembre 1856. Le cours de 1857-58 fut consacré à Shakespeare. On peut juger du point de vue particulier auquel ce sujet y était traité, d'après certaines notes manuscrites où il est désigné par ces mots: *Shakespeare et la Normandie, commentaire des œuvres de Shakespeare commencé le 26 novembre 1857 à la Faculté de Caen.* — Nous voyons encore, par quelques traits épars d'une correspondance qui sera bientôt donnée au public, que pendant l'année

Digitized by Google

1858-59 le professeur parla de Schiller et pour la seconde fois de Gœthe, et que pendant sa dernière année de séjour à Caen (1859-60) il prit pour sujet de ses leçons la renaissance italienne au quinzième et au seizième siècle, et en fit un tableau où la vie et les œuvres des peintres tenaient la place qui leur appartient dans cette brillante période de l'histoire des lettres et des arts. Nous avons dit quelle prédilection Eug. Gandar ressentait pour l'étude de ces derniers et quelle aptitude il avait à comprendre et à expliquer les questions qui les concernent.

A l'Ecole normale supérieure (1860), le jeune professeur fit, en quittant la Faculté de Caen, une conférence de langue et de littérature françaises dont nous ne connaissons pas le programme. A la Sorbonne enfin, où il arriva en 1861, il fit avec succès les cours de six années complètes (1861-1867), et il avait commencé celui de la septième (1867-68) quand la mort vint prématurément l'arrêter. Les cours de la Sorbonne peuvent être, l'un après l'autre, désignés par les noms des grands écrivains qui tiennent dans chacun d'eux la place principale: Pascal (1861-62), Bossuet (1862-63), Fénelon (1863-64), Montesquieu (1864-65), Voltaire historien (1865-66), Voltaire et Frederic II (1866-67), Diderot et Rousseau (1867-68). C'est en dire bien peu de chose que de les mentionner ainsi. Les leçons d'ouverture des quatre premiers ont été publiées ; mais du cinquième et du sixième nous n'avons absolument rien. Le dernier est représenté par un programme complet pour les deux semestres, par des notes qu'on a trouvées sur la table du jeune maître — ce sont les dernières pages qu'il ait écrites — par une bonne analyse

Digitized by Google

enfin de quelques leçons qu'il put faire encore jusqu'au commencement de janvier 1868 et qui ont été recueillies et publiées par un de ses anciens élèves[1].

Telles sont les indications bien imparfaites que nous pouvons donner sur les différents sujets traités par Eug. Gandar dans les cours qu'il a professés pendant sa trop courte carrière. Ses écrits se rapportant pour la plupart à cet enseignement, en représentent, il est vrai, l'esprit; mais ils ne peuvent en donner qu'une idée fort incomplète. Nous qui, dans ces dernières années, avons entendu à la Sorbonne quelques-unes de ces belles leçons, nous savons ce que perdent à ne pas les connaître ceux à qui rien n'en pourra désormais parvenir, puisqu'elles n'ont pas été recueillies; nous savons ce que perd aussi à cet effacement sans remède la juste réputation du maître dont elles prouvaient le savoir et le goût. A ceux qui les ont suivies nous rappellerons, aux autres nous pouvons signaler au moins le talent avec lequel cet enseignement était présenté, le soin qu'on y remarquait dans le choix des sujets, la savante ordonnance des matières, l'ingénieux appareil des discussions, la finesse des aperçus, la sagesse des jugements, et par-dessus tout le charme d'une exposition correcte, élégante et facile. Quel regret de penser que de tant de bonnes choses il ne reste que les traces fugitives de nos souvenirs éphémères !

On nous permettra de dire encore à l'honneur du jeune professeur qu'il joignait à ses autres mérites, en

[1] Ce travail est de M. Van den Berg, ancien élève de l'Ecole normale ; il a paru dans la *Revue des cours littéraires* 1867-68, pag. 218-224.

Digitized by Google

ce qui touche ses leçons, une consciencieuse exactitude dans le travail de leur préparation; et que, repoussant prudemment la science toute faite, il ne s'en fiait pour apprendre lui-même ce qu'il voulait enseigner, qu'à ses propres recherches et à ses réflexions personnelles. Il lisait et travaillait beaucoup. Une sagacité pénétrante avait pour garantie chez lui un jugement sûr, solidement appuyé sur de fortes études classiques qui étaient le fondement même de son savoir.

L'enseignement d'Eug. Gandar à la Sorbonne était très-goûté par le public éclairé qui fréquente la vieille école, et fort apprécié par les collègues du jeune professeur. On trouvait au maître, entre autres mérites, celui de représenter fidèlement et de conserver avec fermeté les anciennes traditions de la doctrine universitaire, tout en accordant avec juste mesure son attention aux méthodes nouvelles de la critique moderne et aux résultats intéressants de ses plus récentes investigations. Cependant il savait renfermer ces méthodes et leurs subtiles analyses dans le rôle qui leur appartient, en revendiquant pour les libres appréciations du goût et les jugements du simple bon sens l'autorité qui leur revient en dernière analyse dans l'examen des œuvres de l'esprit.

« Ce ne fut pas, dit-il quelque part, le moindre des » services rendus aux lettres par M. Villemain, alors » que ses éloquentes leçons étaient les fêtes de la » Sorbonne, de consacrer par un éclatant exemple » cette loi de la critique moderne qui veut qu'on ap- » plique la méthode historique à l'étude des ouvrages » de l'esprit, et que l'on considère la littérature » comme l'expression de la vie morale des sociétés. » ...Mais, si l'histoire jette sur l'étude des œuvres de

Digitized by Google

» l'esprit de vives lumières, il ne lui appartient pas » d'y tout expliquer. Parvenez, en l'interrogeant, à » connaître la physionomie générale du temps où » l'écrivain est destiné à naître et à vivre, le courant » des mœurs, les changements du goût public et le » hasard des circonstances ; tenez compte des pre- » mières impressions de l'enfance, de l'éducation » reçue dans la famille, au sein de l'école, et dans » les livres et dans le monde ; appelez encore au » secours de l'histoire la science délicate qui observe » les conditions apparentes de la vie morale et se » flatte de saisir les secrets rapports du développement » de la pensée avec le jeu des organes, la santé du » corps et tous les phénomènes du monde extérieur: » il est, dans les profondeurs de l'âme, quelque chose » qui échappe aux prétentions d'une critique moins » ambitieuse qu'elle n'est étroite. Essayerez-vous de » définir le *je ne sais quoi*, la naïveté, la grâce? » Emprisonnerez-vous dans vos arides formules le » don de l'imagination créatrice, l'inspiration qui » surprend ceux qu'elle élève au-dessus d'eux- » mêmes et la libre originalité du génie? »

Ces passages, empruntés aux écrits de notre ami, montrent quelques-uns des principes qui le dirigeaient dans son enseignement de la Sorbonne. Nous aurons complété l'idée qu'il nous est permis d'en donner ici, quand nous aurons reproduit, avec ce qui précède, une appréciation qu'il en a faite lui-même et que nous trouvons dans sa correspondance familière de cette époque : « J'ai, dit-il, la satisfaction de voir que les » passions irréfléchies ne cherchent pas leur aliment » à mes leçons ; qu'un assez grand nombre d'audi- » teurs, fidèles et sérieux, s'accoutument à l'indé- » pendance et à la modération de mon langage ; et

Digitized by Google

» qu'en somme on est disposé à me suivre dans les » voies moyennes où me mène ma sincérité. »

La justesse de ces vues ne surprendra pas chez un homme dont l'excellent esprit s'était de bonne heure appliqué à l'étude des questions relatives à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse. Eug. Gandar n'a présenté nulle part dans leur ensemble ses idées sur ce grave sujet ; mais il les a souvent indiquées et on en trouve les témoignages répandus çà et là dans ses ouvrages. On y voit notamment ce qu'il pensait, conformément aux traditions universitaires, du rôle qui appartient aux lettres anciennes dans les études et de la place qu'on a dû y faire, à côté d'elles, à la littérature nationale et plus récemment aux littératures étrangères. C'est dans un discours prononcé pour l'inauguration de son enseignement à Caen que nous trouvons son opinion sur ces importants objets.

La chaire de littérature étrangère était de création toute nouvelle à la Faculté des lettres de Caen, lorsqu'il vint l'y prendre au mois de mai 1856. Deux cours anciens de littérature latine et de littérature grecque avaient été réunis et avaient ainsi laissé libre une chaire qu'on venait de donner au cours institué pour les lettres étrangères. Cette opération coïncidait avec un remaniement général de l'enseignement universitaire dans le sens d'idées nouvelles qui avaient fait explosion contre les anciens usages, non sans alarmer certains esprits sincèrement attachés aux vieilles doctrines. Eug. Gandar, dès ses premières paroles, crut devoir rassurer ceux-ci, en prenant possession de la chaire nouvelle où il montait. La faveur accordée aux littératures étrangères appartenait à l'ordre des idées modernes ; en abordant

Digitized by Google

leur étude, on pouvait sembler déserter celle de l'antiquité classique.

« Le changement du titre de cette chaire, dit le » professeur, soulève des questions que je veux » aborder simplement, avec une entière franchise, » avec une entière liberté d'esprit. Est-ce à dire que » l'antiquité classique ait perdu quelque chose de son » importance, comme on a pu le croire, comme on » n'a pas craint de le proclamer ? Non, ceux qui l'ont » proclamé avaient tort ; ceux qui l'ont cru se sont » trompés. L'étude de l'antiquité n'a jamais été plus » florissante dans notre pays... Nous n'avons pas » seulement une connaissance plus étendue de » l'antiquité, nous en avons un sens plus juste... » Ainsi, la vénérable antiquité est l'objet d'une étude » aussi passionnée, aussi éclairée, aussi féconde » qu'au temps des Budé et des Turnèbe. Mais si » nous sortons de l'enceinte de nos écoles secon- » daires, où, maintenue avec une prudente solli- » citude, cette étude est demeurée la discipline des » jeunes esprits, elle a cessé d'être l'étude de tout » le monde... Ce fut la tendance de nos maîtres et » c'est la nôtre de subordonner tout au point de vue » national... Aimons à nous dire qu'on n'a jamais » été plus français en France... Pour ma part je » consens de grand cœur à ce que, à tous les degrés » de l'enseignement, la première place appartienne » à la langue de notre pays, à l'histoire de sa pensée. » Mais ces études ont un complément nécessaire ; » et, si l'on veut connaître la France, il n'est plus » permis d'ignorer ni l'antiquité, dont la France a » suivi les traces, ni les pays voisins sur lesquels elle » a exercé son influence, et qui ont exercé leur in- » fluence sur elle. Ce n'est pas le moment de montrer

Digitized by Google

» combien fut profonde l'influence que l'antiquité a » exercée sur notre poésie et sur nos arts, comme » sur nos lois et sur nos mœurs... L'influence des » littératures étrangères a été moins grande ; elle a » été surtout moins régulière... On a toujours eu » en France peu de curiosité pour tout ce qui se » passait au dehors... La France aime à commu- » niquer ses idées ; mais elle prend et elle reçoit » moins volontiers celles des autres... Un patrio- » tisme étroit a voulu nous persuader qu'il y allait » de notre gloire à n'imiter que les anciens, qu'il y » allait de notre originalité à ne vivre que de leurs » idées et des nôtres... Ce n'est pas en fermant » aux littératures étrangères le cercle de notre acti- » vité intellectuelle, c'est en les étudiant avec plus de » soin et une plus entière liberté d'esprit, qu'on » peut se flatter d'aider au développement du génie » national, et l'empêcher, soit de s'éteindre par » l'isolement, soit d'abdiquer son originalité par l'en- » traînement d'une admiration irréfléchie. »

Tout en accordant aux besoins de la société moderne les modifications qu'elle est en droit d'exiger dans l'enseignement offert à la jeunesse, le maître consciencieux et éclairé savait lutter contre des entraînements qui lui paraissaient regrettables. Il savait au besoin résister au courant des idées qui, pour satisfaire certaines tendances pratiques, menaçaient les respectables méthodes expérimentées par les générations passées. Il consentait bien à accorder quelque chose aux nécessités du temps présent, mais il entendait aussi ne leur livrer en définitive que ce qu'elles pouvaient, dans une certaine mesure, légitimement réclamer.

« Un père de famille, disait-il, en se préoccupant

Digitized by Google

» trop tôt d'ouvrir une carrière à ses fils peut com-
» promettre leur avenir. » — « Je sais combien sont
» fécondes les études spéciales, je sais combien elles
» sont nécessaires, depuis que le domaine des con-
» naissances humaines devient si vaste, tandis que
» notre esprit est si borné, hélas! et que notre vie est
» si courte. Mais les études spéciales ont leurs en-
» traînements, comme toutes les passions auxquelles
» on s'abandonne sans réserve. » — « On a pensé
» que, puisque les spécialités sont différentes, il est
» insensé d'avoir un enseignement unique comme
» celui de l'Université; et que, puisqu'elles exigent
» chaque jour des études plus compliquées, il faut
» commencer, dès l'enfance, l'enseignement profes-
» sionnel qui développe chaque esprit selon sa vo-
» cation présumée... Il y aurait à cette organisa-
» tion nouvelle un inconvénient dont personne ne
» se dissimule la gravité. Dans les sociétés modernes,
» machines à ressorts compliqués, les hommes ne
» sont que trop vite étrangers les uns aux autres; et,
» pour que les citoyens d'une même patrie se com-
» prennent, il est utile qu'ils aient, pendant l'enfance,
» puisé leurs principes, leurs sentiments, leurs
» mœurs à la même source...

» Maintenons, dit Eug. Gandar, une harmonie né-
» cessaire entre l'instruction libérale et l'instruction
» professionnelle, entre l'éducation particulière qui
» développe dans un sens déterminé les facultés
» spéciales, et l'éducation générale qui fait l'homme
» et le citoyen. »

« Chez l'enfant, d'ailleurs, la faculté de concevoir
» et de discuter des lois abstraites s'élève à peine
» aux formules de la grammaire; la seule étude
» philosophique qui soit à sa portée, c'est l'étude

Digitized by Google

» du langage ; peu à peu, c'est en s'exerçant à » expliquer la forme et la valeur des mots, qu'il » arrive à distinguer les nuances d'un sentiment, » à se rendre compte du sens propre de chaque » idée... Ce qui distingue les langues anciennes de la » langue maternelle, qu'on apprend par l'usage, et » des langues étrangères dont l'étude n'est guère » dans l'enfance qu'un exercice de mémoire, c'est » que, même pour ceux qui les savent, elles sont » un sujet perpétuel de réflexions fécondes... Il » n'importe nullement au dessein de ce discours que » je rappelle ce qu'on gagne à les savoir; il me suffit » que vous n'oubliiez pas ce qu'on gagne à les » apprendre, à les avoir apprises, même quand » on ne les sait plus... Excellente éducation pour » l'esprit qui apprend à raisonner, l'étude des langues » anciennes familiarise le cœur avec les plus hautes » vertus dont l'antiquité ait donné l'exemple, et con- » tinue ainsi l'éducation morale que la religion et la » famille ont commencée, que la société complétera...

» Montaigne dit qu'il aime mieux une *tête bien faite* » qu'une *tête pleine*... Eh bien, la mission de celui à » qui la mère confie son enfant, n'est pas de le rendre » à la famille et à la société avec une tête pleine, » mais avec une tête bien faite; son but n'est pas » d'en faire un latiniste ou un géomètre; son but » est d'en faire un homme. »

« On me demande, ajoute-t-il, quel âge auront les » élèves en arrivant au terme : les plus jeunes » auront dix-huit ans. Mais quoi, reprend-on, à dix- » huit ans ne rien savoir!... On répète que le jeune » homme ne sait rien. Eh! Messieurs, il sait » apprendre. Il ne s'est pas encore assuré de carrière » qui le fasse vivre; mais une juste part a d'abord

Digitized by Google

» été faite aux besoins moraux, aux exigences les » plus nobles et les plus désintéressées de l'âme » humaine... Si notre société s'agite et se déses- » père, c'est que les intérêts moraux et les intérêts » matériels ont cessé d'être en équilibre... Dans » l'éducation de nos enfants, songeons moins à leur » donner le pain du corps par une carrière qui » demain peut être brisée, qu'à leur assurer par une » éducation morale, par une éducation complète, le » seul trésor que rien ne pourra leur ravir; qu'à les » préparer, en développant toutes leurs facultés, » non pas à des fonctions précises, mais à la vie... » Depuis dix-huit siècles, au nom de l'Évangile, » l'Église nous enseigne chaque jour que le moyen » de rendre les hommes heureux, c'est de les rendre » meilleurs. »

On ne regrettera pas, nous l'espérons, l'étendue de ces citations, elles sont tirées d'un discours prononcé en 1850 par le jeune professeur de rhétorique, à une distribution des prix du lycée de Metz. Mieux que tout ce que nous aurions pu dire, elles montrent à un point de vue essentiel, ce qu'était l'homme au souvenir duquel nous nous attachons ici, et qui, par vocation spéciale, avait consacré sa vie à l'enseignement, à l'éducation de la jeunesse. Elles indiquent quel esprit l'animait dans les importantes fonctions qu'il avait recherchées; elles manifestent les idées excellentes conçues par lui touchant les graves questions qu'il devait rencontrer dans l'exercice de sa profession; elles témoignent enfin, et c'est ce qu'il nous plaît de mettre surtout en lumière, des hautes qualités de son intelligence et de celles de son cœur. Ce que nous avons dit jusqu'ici peut donner une juste idée des unes et des autres. Nous croyons cependant devoir

Digitized by Google

ajouter encore quelques lignes au portrait moral de celui dont nous voulons recommander la mémoire.

VII.

Eug. Gandar avait la dignité du caractère; il se donna la dignité de la vie. C'est un art dont il a fourni lui-même la définition dans un de ses écrits : « Art difficile, mais où excellent, dit-il, ceux qui ont » appris à ne pas trop compter sur les autres, et ne » sentent le besoin ni de se mettre à leur place pour » être heureux, ni de les humilier pour se grandir, » ni d'obtenir leur admiration, souvent aveugle, pour » s'estimer davantage eux-mêmes. »

Naturellement porté à la bienveillance, il a en mainte occasion manifesté cette heureuse disposition par son empressement à obliger de toutes manières ceux qui avaient besoin de ses services. « La Providence, disait-il, veut que les efforts de » chacun aient pour but l'intérêt de tous, et que le » plus grand bonheur soit la récompense de celui qui » s'est rendu le plus utile aux autres. » On pourrait avec justice dire de lui ce qu'il a dit d'un honnête homme dont il eut un jour à prononcer l'éloge : « Il » ne mesura jamais à ce qu'on avait fait pour lui ce » qu'il s'estimait obligé de faire pour les autres. »

Celui qui comprenait si bien ce qu'on doit aux autres fut sans effort fidèle à ses devoirs, fidèle à ses affections. La fidélité à ses devoirs il l'a poussée jusqu'au sacrifice de lui-même; car il est mort d'avoir trop fait pour elle. Sous l'apparence de la santé il avait un tempérament débile. De bonne heure il en avait reçu des avertissements significatifs. Au début de sa carrière il avait dû pour cette raison abréger son séjour

Digitized by Google

en Grèce. A la fin, la préparation laborieuse de ses leçons de la Sorbonne le fatiguait beaucoup. C'était presqu'à bout de ses forces, qu'à l'expiration de chaque année il venait prendre quelques semaines d'un repos disputé avec peine au travail, dans cette aimable retraite de Rémilly, à l'abri de ces beaux ombrages créés par ses devanciers, et que l'héritage avait faits siens. Nous l'y avons vu encore pendant ce dernier automne de 1867, dissimulant avec courage des souffrances mal définies, mais déjà sans remède. Revenu à son poste à l'heure prescrite, il put se traîner pendant quelques semaines à la Sorbonne, pour y faire ses leçons de novembre et de décembre et jusqu'à celle du 6 janvier. Celle-ci fut la dernière. Il était épuisé et fut alors contraint de s'aliter. La science prononça dès ce moment la fatale condamnation qui devait à si bref délai s'accomplir. Le 22 février, Eugène Gandar rendait le dernier soupir. Il avait eu, quelques jours auparavant, la consolation de recevoir sa nomination définitive à la chaire qu'il occupait comme suppléant depuis six années, et dont le fardeau avait épuisé ses forces. Il a été fidèle à ses devoirs, celui qui meurt en les accomplissant.

Fidèle à ses devoirs, Eug. Gandar a été également fidèle à ses affections. Il les a servies dans son amour pour la famille et pour la cité. Au sein de la famille honorable où sa bonne étoile l'avait fait naître, ces sentiments sont de tradition. Ils sont chaleureusement exprimés par lui dans la notice qu'il a consacrée à un de ses oncles, le peintre Rolland. Tracées avec une émotion communicative et avec une touchante simplicité, ces pages rendent hautement témoignage des liens étroits qui unissent entre eux les membres divers de cette nombreuse parenté,

Digitized by Google

et qui les attachent en outre au sol même où le père a vécu après l'aïeul, et où les enfants se voient déjà entourés de ceux qui leur succéderont un jour. Dans cette famille excellente qui était la sienne, Eug. Gandar avait trouvé une compagne digne de lui, une femme capable de partager ses goûts et ses idées, de s'intéresser à ses études et de s'associer à ses travaux.

Après l'amour de la famille, l'amour de la cité. Celle entre toutes qu'Eug. Gandar aimait, parce qu'il se regardait comme un de ses enfants, c'est notre ville de Metz. Il en aimait l'esprit patriotique, il en aimait l'histoire et les intérêts. Il aimait surtout ce qui entretient chez elle la vie de l'intelligence ; il aimait ses écoles, ses sociétés d'art, ses sociétés d'étude. Il aimait cette académie qui l'avait accueilli dans son sein, et qui lui paie aujourd'hui le tribut de son estime et de ses regrets. Il aimait la devise de cette compagnie : *l'Utile ;* l'utile par les lettres, par les arts, par les sciences. Avons-nous besoin de rappeler qu'avec la famille et la cité, avec la petite patrie, il aimait la grande, et qu'il la voulait libre, heureuse et honorée.

Les affections d'Eug. Gandar ont été bien placées et bien servies par lui. Il a donné beaucoup à ceux qu'il aimait ; son souvenir chez eux ne périra pas. Il vivra dans la famille et dans la cité, il vivra dans notre académie, il vivra aussi dans l'Université qui avait distingué le jeune professeur comme un des plus dignes parmi les meilleurs de ses enfants, et qui ne sera pas ingrate pour la mémoire de celui qui, noblement dévoué à l'accomplissement de sa tâche, est mort à la peine, au moment même où il recevait, trop tard hélas ! pour en jouir, la juste récompense de ses travaux.

Digitized by Google

CATALOGUE DES ÉCRITS ET DES PUBLICATIONS

D'EUG. GANDAR.

1850. 1. Revue de l'exposition de peinture de Metz, en 1850 (Anonyme). (*Courrier de la Moselle*, mai 1850. — Brochure in-8° de 46 pages. Metz, 1850.)

— 2. Discours prononcé à la distribution solennelle des prix du lycée de Metz, le 19 août 1850. (Brochure in-8° de 20 pages. Metz, 1850.)

— 3. Lettre concluant à l'organisation d'une Société de l'Union des Arts à Metz, datée de Rémilly, septembre 1850. (Brochure grand in-8° de 30 pages. Metz, 1850.)

1851. 4. D'Orchomènes à Thèbes. Fragment emprunté à la relation familière d'un voyage en Béotie. (*Mémoires de l'Académie impériale de Metz*, 1851-52, t. I, p. 164-191.)

— 5. Union des Arts. Place et rôle de la littérature dans l'Union. (*Revue de l'Union des Arts*, t. I, 1851, p. 1-14.)

— 6. Les verrières envoyées à l'Exposition de Londres par MM. Maréchal et Gugnon, de Metz. (*Revue de l'Union des Arts*, t. I, 1851, p. 93-104.)

— 7. De la construction d'une maison des arts à Metz. (*Revue de l'Union des Arts*, t. I, 1851, p. 117-125.)

— 8. Les évêques de Paris, par M. Maréchal. Verrière posée dans la salle capitulaire de la sacristie neuve de Notre-Dame. (*Revue de l'Union des Arts*, t. I, 1851, p. 189-204.)

— 9. Socrate ou l'Unité de Dieu. Poëme antique, par Louis Barthélemy. (*Revue de l'Union des Arts*, t. I, 1851, p. 238-243.)

— 10. Paysages historiques. — Naples et Virgile. (*Revue de l'Union des Arts*, t. I, 1851, p. 277-299.)

Digitized by Google

1851. 11. Rapport sur la première année d'existence de la Société de l'Union des Arts. (*Revue de l'Union des Arts,* t. I, 1851, p. 397-416.)

1852. 12. Préface du tome II de la Revue de l'Union des Arts. (*Revue de l'Union des Arts,* t. II, 1852, p. 1-24.)

— 13. Notes pour servir à l'histoire des arts dans le Pays-Messin (1825-1852). (*Revue de l'Union des Arts,* t. II, 1852, p. 187-344. — Brochure grand in-8° de 142 pages. Metz, 1852.)

— 14. Annales de la Société de l'Union des Arts. Épilogue. (*Revue de l'Union des Arts,* t. II, 1852, p. 345-354.)

— 15. Notice sur Octave Faivre. (*Revue de l'Union des Arts,* t. II, 1852, p. 362-364.)

1853. 16. Homère et la Grèce contemporaine. Daté des îles Ioniennes, mai et juin 1853. (*Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen,* 1858. — Brochure in-8° de 95 pages. Caen, 1858.)

1854. 17. Notice sur Mme O. Sturel-Paigné. (*L'Austrasie,* revue de Metz et de Lorraine, 1853-1854.)

— 18. Notice sur V. F. Desvignes. (*Mémoires de l'Académie impériale de Metz,* 1853-1854. — Brochure in-8° de 32 pages. Metz, 1854.)

— 19. Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare (thèse française). (Un volume in-8° de 215 pages. Metz, 1854.)

— 20. De Ulyssis Ithaca (thèse latine). (Brochure in-8° de 56 pages, avec 2 cartes gravées. Parisiis, 1854.)

1855. 21. Athènes, son génie et ses destinées. Leçon d'ouverture du cours de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Grenoble, 1855-56. (Brochure in-8° de 24 pages. Grenoble, 1855.)

1856. 22. Discours prononcé le 8 mai 1856 pour l'ouverture du cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen. (Brochure in-8° de 20 pages. Caen, 1856.)

Digitized by Google

1858. 23. Études sur Gœthe. Conclusion. Leçon prononcée le 17 juillet 1856. (Brochure in-8° de 22 pages. Caen, 1856.)

— 24. Dante. Discours d'ouverture prononcé le jeudi 20 novembre 1856. (Brochure in-8° de 23 pages. Caen. 1856.)

1860. 25. Les Andelys et Nicolas Poussin. (*Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1860. — *Gazette des beaux-arts*, 1860 (Extrait). — Un volume in-8° de 183 pages. Paris, 1860.)

1862. 26. De la prose française au milieu du dix-septième siècle (1643-1661). Discours prononcé à la Sorbonne le mercredi 8 janvier 1862 pour l'ouverture du cours d'éloquence française. (Brochure grand in-8° de 34 pages. Paris, 1862.)

— 27. Bossuet et la littérature française pendant la seconde partie du règne de Louis XIV (1662-1687). Discours prononcé à la Sorbonne le mercredi 3 décembre 1862 pour l'ouverture du cours d'éloquence française. (Brochure grand in-8° de 35 pages. Paris, 1862.)

1863. 28. Fénelon et son temps (1687-1715). Discours prononcé à la Sorbonne le samedi 12 décembre 1863 pour l'ouverture du cours d'éloquence française. (Brochure grand in-8° de 26 pages. Paris, 1863.)

— 29. Aug. Rolland. Notice sur sa vie et ses ouvrages. Datée de Rémilly, septembre et octobre 1863. (*Album des œuvres d'Aug. Rolland.* — Brochure grand in-8° de 60 pages. Metz, 1863.)

— 30. Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie, par A. Huguenin (Compte rendu). (*Journal général de l'instruction publique*, 1863, n° 39, p. 373.)

1864. 31. Montesquieu et la critique littéraire. Discours prononcé à la Sorbonne le 10 décembre 1864 pour l'ouverture du cours d'éloquence française. (Brochure in-8° de 24 pages. Paris, 1865. — Imprimé sous le titre de : Montesquieu et les lettres persanes, dans la *Revue des cours littéraires*, 1864-65, p. 233.)

Digitized by Google

1867. 32. Bossuet orateur. Étude critique sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (1645-1662). (Un volume in-8° de 460 pages. Paris, 1867.)

— 33. Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet. Édition critique avec une préface et des notes. (Un volume in-8° de 540 pages, avec des fac-simile. Paris, 1867.)

— 34. Diderot et l'Allemagne. (Inédit.)

1848-1868. 35. Correspondances. (Inédit.)

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

M. CHAMPOUILLON,

PAR. M. F. BLANC.

Messieurs,

Le 28 novembre 1867, encore sous l'impression de la fatale nouvelle que les feuilles publiques venaient de nous apprendre, je faisais à l'Académie la communication suivante :

« Un de nos plus anciens et de nos plus dignes confrères est mort à Paris, il y a quelques jours.

» M. Champouillon faisait partie de l'Académie depuis 1819. Élève distingué du lycée de Metz, il s'était acquis dans notre ville, comme professeur de langues, une réputation méritée. Quand l'âge lui rendit trop lourd le fardeau de l'enseignement, il nous quitta pour remplir, à Paris, les paisibles fonctions de receveur des lignes télégraphiques. Mais là, l'âge vint encore l'atteindre et depuis un an il vivait dans la retraite. Samedi dernier, sortant de dîner chez son fils, ingénieur de la Compagnie de Suez, il

Digitized by Google

regagnait son domicile en omnibus, lorsqu'il tomba foudroyé dans la voiture même. Ne trouvant rien sur ce cadavre qui pût renseigner sur sa personnalité on dut le faire transporter à la Morgue, et ce ne fut que vingt-quatre heures après qu'il y fut découvert par son fils et par son beau-frère, M. Alexandre, ancien directeur général des services télégraphiques.

» Ces tristes détails ajoutent aux regrets que doit nous causer la perte de M. Champouillon. Pendant quarante ans il prit une part active aux travaux et aux délibérations de cette compagnie. Doué d'un savoir profond, d'une élocution élégante et facile, d'une exquise urbanité, mais en même temps d'une rare indépendance d'esprit et de caractère, il apportait dans nos réunions tout le charme de tant d'heureuses qualités. Il y était un modèle d'exactitude : il disait habituellement « qu'il ne connaissait pas de petits » devoirs. » Aussi, quand vint l'heure du dévouement, se trouva-t-il des premiers sur la brèche. Il fut un des fondateurs et des professeurs de ces Cours Industriels dont s'honore si justement l'Académie; et, près d'un autre regretté confrère, M. Macherez, il resta dans sa chaire, longtemps après que toutes les autres avaient changé de professeurs ou étaient devenues muettes.

» Vingt ans plus tard; en 1849, il payait encore sa dette à l'Académie, en prenant part, de la manière la plus distinguée, aux lectures publiques qu'elle avait organisées.

» Il nous quitta vers 1854; mais, par l'esprit et par le cœur, il nous resta constamment attaché. J'ai pensé que l'Académie n'entendrait pas sans quelque intérêt ces détails sur la mort d'un de ses membres les plus

Digitized by Google

dignes d'estime et de regrets. Il y aurait sans doute plus à dire sur l'honorable défunt : mais, pour aujourd'hui, je crois devoir borner à ces quelques lignes ma triste communication. »

Depuis, l'Académie a bien voulu m'imposer la tâche de consigner dans ses Mémoires, les titres de notre regretté confrère à l'estime et à l'affection générales. J'aurais voulu que ce devoir échût à quelqu'un qui eût connu M. Champouillon plus intimement, et surtout à un de ces peintres délicats qui savent donner à de simples nuances, la force et l'éclat des couleurs. Il n'y a, en effet, que des nuances dans cette vie si obscure et si occupée.

A sa sortie du lycée de Metz, il pouvait avec avantage prétendre au pénible honneur de l'enseignement officiel, vers lequel le portaient ses goûts : mais le désir d'une indépendance absolue était déjà chez lui plus fort que l'ambition de remplir une position universitaire. Il se résolut bien à enseigner, mais à enseigner librement; et dès lors sa carrière fut toute tracée. Pendant près de quarante ans il consacra à ses leçons particulières, tout ce que son esprit possédait de savoir, de raison et de charme; et les nombreux élèves qu'il a formés conserveront toujours la mémoire de ces entretiens où le bon sens, qui en formait la base, paraissait de la sagacité ; où la vérité, pour se révéler sous son aspect le plus réel, était incessamment dépouillée, par une main habile, de tous les voiles de la convention ou de l'erreur. Il n'était pas d'homme qui, en toutes choses, eût moins que lui de parti pris ; mais il n'en était pas non plus qui sacrifiât moins aux opinions reçues. Il était sur ce dernier

Digitized by Google

point d'une rigueur inflexible; et cette rigueur même, exprimée dans un langage toujours aimable, ajoutait encore à l'attrait de ses leçons, dont les poëtes anciens, la philosophie et l'histoire fournissaient ordinairement les sujets.

Ainsi se passait, pour cet esprit correct et méthodique, la majeure partie du temps. Le travail fini, Champouillon donnait le reste à la conversation avec quelques amis : le professeur disparaissait pour faire place au causeur. Il avait encore toutes les qualités de cet art charmant de la conversation, que l'on dit perdu : s'il savait répondre il savait écouter, et par une courtoisie inhérente à son heureux naturel, il laissait volontiers le dé à qui le voulait prendre, pourvu que celui-ci en jouât bien. Mais malheur à l'interlocuteur diffus, embarrassé ou insuffisamment instruit ! une mémoire exacte, une dialectique serrée, étonnante de ressources, étincelante d'esprit, constataient bientôt la supériorité de M. Champouillon, qui aimait ces luttes de l'intelligence et qui, sans les provoquer jamais, savait y triompher avec le goût délicat qui le guidait en toutes choses.

Je ne dis pas que, quelquefois, sa thèse ne tournât au paradoxe. Parti d'une donnée inexacte ou fausse, son esprit logique, enchaînant rigoureusement les anneaux de l'argumentation, marchait fatalement vers l'absurde... Mais il s'en apercevait le premier et, toujours souriant, il ne discutait plus alors que pour ménager à ses interlocuteurs la satisfaction d'un succès assez rare pour flatter leur amour-propre.

Il m'a été donné d'assister, assez souvent, à ces curieuses conversations. Aucune d'elles ne m'a laissé une plus forte impression des qualités littéraires et

Digitized by Google

artistiques de notre regretté confrère, qu'une séance de l'Académie dans laquelle je l'entendis, au temps des grandes querelles entre classiques et romantiques, se prononcer en termes magnifiques, tout en faisant une juste part à l'école nouvelle, en faveur de nos grands maîtres des siècles passés. Il y a longtemps de cela, bien près de quarante ans : mes souvenirs de l'Académie ne me rappellent aucune improvisation qui puisse primer, dans mon esprit, cette brillante opinion de M. Champouillon, dans laquelle tant de facilité et de savoir s'unissaient à tant de bon sens : cela devait fort approcher de l'éloquence, et les anciens eurent cause gagnée ce jour-là.

Aussi aimait-il l'Académie. Jeune, il s'était rangé des premiers parmi ceux qui l'ont fondée; pendant quarante ans il en suivit assidûment les travaux; quand elle fit appel à son dévouement, il le lui consacra jusqu'au sacrifice. Devenu vieux, et séparé de nous par les nécessités ou les hasards de la vie, c'était encore de l'Académie qu'il aimait à s'entretenir avec le plus d'effusion, parce qu'il lui restait attaché par des liens indissolubles, pour cette nature d'élite, ceux du cœur et de l'intelligence.

Je rappellerai un trait de caractère, quoique futile en apparence. Je ne sais qui a défini avec raison la propreté personnelle « une demi-vertu »; on peut dire que M. Champouillon la considérait comme une vertu entière. Malgré la médiocrité de ses ressources, sa tenue toujours soignée, mais sans aucune recherche affectée et toujours en rapport avec son âge, le faisait distinguer comme ayant le respect de sa propre dignité. Son élégance n'était que la correction de mise d'un homme bien élevé, qui sait ce qu'il doit

Digitized by Google

à lui-même et aux jugements extérieurs, et qui s'y conforme.

Un autre détail de rien me revient en mémoire : il peint l'homme tout entier. Quand la loi, en nous organisant en gardes nationaux, nous arma tous d'un fusil,

Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans nos mains,

M. Champouillon qui certes n'avait aucune ambition militaire, fut élu, sans l'avoir brigué, au plus modeste des grades. En homme, « qui ne connaissait pas de « petits devoirs » il accepta les insignes de caporal comme il eût accepté, sans doute, ceux de colonel. On avait cru, peut-être, faire pièce à un savant, à un lettré vivant surtout avec les gens d'il y a deux mille ans ou, tout au moins, avec ceux d'il y a deux siècles, et on fut tout étonné de rencontrer en lui l'instructeur, unissant la pratique à la théorie, le plus capable de nos légions citoyennes, et tel qu'il n'eût été déplacé dans aucun des régiments de l'armée. On pensa généralement qu'en matière militaire, il avait dû lire encore autre chose que les récits des combats de l'Énéïde et de l'Iliade. Sa réputation fut établie, dès ce jour, dans nos bataillons; elle eut pu le mener loin, mais l'absence de toute ambition l'empêcha de s'élever jamais au-dessus du grade de sergent.

Telle fut la vie de M. Champouillon : assurée par le travail, embellie par le goût des belles-lettres et des beaux-arts, il ne lui demanda jamais rien de plus. Il n'essaya jamais de sortir du sillon qu'il s'était tracé, et qui suffisait à sa marche régulière : ni plus haut, ni plus bas. Doué de la véritable indépendance, libre comme l'air, vivant selon ses goûts, sans envie

Digitized by Google

et sans envieux, dans cette obscurité, dans cette existence dénuée de couleur apparente et d'éclat, comme je l'ai dit en commençant, n'avait-il pas trouvé la sagesse et le bonheur chantés par un de ses poëtes favoris ?

M. Champouillon, né à Metz le 2 mars 1792, est décédé à Paris le 23 novembre 1867 : il était par conséquent âgé de près de soixante-seize ans. Il en avait passé soixante-deux au milieu de nous, et il appartenait à l'Académie depuis quarante-huit ans.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

L. I. BARDIN,

PAR M. ÉMILE BOUCHOTTE.

Messieurs,

Obéissant à un article de notre règlement et à la désignation de l'Académie, je me trouve chargé de rendre compte de la vie et des travaux de notre confrère et ami Bardin, dont la mort récente a été pour nous la cause d'une profonde affliction. Mais pour faire la biographie d'un homme de science, il faudrait soi-même être savant : je n'ai point cet avantage. Si, néanmoins, je n'ai pas reculé devant la tâche qui m'incombait, c'est que de puissants secours m'ont été promis, c'est que, d'ailleurs, je savais que Bardin n'était pas seulement un homme de science, mais que chez lui le côté moral l'emportait encore sur les qualités de l'esprit ; c'est qu'enfin on rencontrait en lui cette heureuse alliance du savoir et de la bonté qui est la véritable sagesse, qui seule rend les hommes capables d'être utiles à leurs semblables, et fait qu'ils en trouvent la volonté dans les mouvements de leur cœur.

Libre-Irmond Bardin est né le 28 brumaire an III (18 novembre 1794), à Montargis où son père était

Digitized by Google

maître de poste et entretenait une exploitation agricole considérable, ainsi que le pratiquaient habituellement les maîtres de poste, alors qu'il y en avait. Il est probable que le jeune Libre, qui était le sixième et dernier enfant de la famille, n'aurait pas reçu une éducation différente de celle de ses aînés et comme eux, à mesure qu'ils grandissaient, aurait été utilisé dans l'exploitation où déjà il rendait quelques services, si une circonstance toute fortuite n'était venue changer sa destinée.

Montargis est situé sur cette grande route de Paris à Milan qui était si fréquentée, alors que le royaume d'Italie était une annexe de la France. Un jour, le père de Bardin venait de faire seller un cheval en toute hâte pour un courrier qui n'était autre que Murat, ce brave entre tous, bientôt fait roi. Le maître de poste s'apercevant que le cavalier impatient cherchait son fouet, lui offre le sien propre en l'accompagnant de cette plaisanterie : « Prince, c'est un adieu à mon fouet. — Non, non, répond le prince en partant au galop, je vous le rapporterai. » Quelques semaines plus tard, Murat s'arrêtait de nouveau à la poste de Montargis. Le maître, qui ne manquait ni de gaieté ni de présence d'esprit, s'adressant au prince en riant : « Et mon fouet ? — Je l'ai oublié, mais comment puis-je le remplacer ? » Le père de famille songeant à l'instruction négligée de son dernier fils, en exprima son regret. Quelques mois après une demi-bourse était accordée qui permit de faire entrer le jeune Bardin, alors âgé de onze ans, au lycée d'Orléans ; c'était le 1er janvier 1806. Il se montra écolier assez faible jusqu'à l'époque où l'attrait des mathématiques lui inspira le désir d'être admis à l'École polytechnique. Dès lors il s'appliqua

Digitized by Google

au travail avec cette énergie de volonté qui, depuis, ne l'a jamais abandonné.

En 1813, il était élève de la célèbre école ; mais c'était pour bientôt prendre part, avec ses camarades, à la défense de Paris et faire le service de canonnier sur les hauteurs de Charonne. Nous ne voulons pas reproduire ici le mémorable, mais triste tableau de ces journées de deuil où la France envahie devait voir l'ennemi se rendre maître de sa capitale. Cependant nous nous trouvons en face d'un devoir qui nous oblige à rendre justice à ces jeunes guerriers tirés des écoles qui opposèrent une si vaillante résistance aux vieilles troupes venues de tous les points de l'Europe. Le récit que nous allons donner d'un épisode de la bataille de Paris est extrait de la grande histoire nationale due au talent de M. Thiers.

Nous lisons : « De la plaine Saint-Denis à la barrière du Trône le combat continuait avec des chances diverses. Notre ligne avait reculé, mais les alliés avaient déjà perdu dix mille hommes, et nous, cinq à six mille seulement. Nos soldats épuisés étaient soutenus par cette idée que Paris était derrière eux, et vingt-quatre mille hommes luttaient sans trop de désavantage contre cent soixante-dix mille.....

» En ce moment se passait à Vincennes un fait à jamais glorieux pour la jeunesse française. En avant de la barrière du Trône se trouvait une batterie servie par des vétérans et par les élèves de l'École polytechnique que Marmont, exclusivement occupé de ce qui se passait sur le plateau de Romainville, avait presque laissée sans appui. Cette batterie s'étant trop engagée sur l'avenue de Vincennes, afin de tirer contre la cavalerie de Palhen, fut

Digitized by Google

» tournée par quelques escadrons qui, passant par » Saint-Mandé, vint la prendre à revers. Les braves » élèves de l'École, sabrés sur leurs pièces, résis- » tèrent vaillamment et furent heureusement se- » courus par la garde nationale postée à la barrière » du Trône et par un détachement de dragons. Ces » derniers s'élancèrent sur les pièces, parvinrent à » les reprendre. On ramena la batterie sur les hau- » teurs de Charonne, et là, aidés d'une foule » d'hommes du peuple armés de fusils de chasse, » nos braves jeunes gens continuèrent à faire un feu » meurtrier. »

Tel fut le sérieux apprentissage de la guerre que fit Bardin avec ses camarades de l'École polytechnique.

Tant de courage et de dévouement devaient être perdus pour le pays ; on sait par quelle déplorable capitulation se termina cette glorieuse mais fatale journée du 30 mars.

Cependant le cours des études ayant repris à l'École, Bardin s'y distingua et fut admis, aux examens, dans la promotion réduite à cinquante-quatre élèves qui fut envoyée à l'École d'application de Metz. Il appartenait à l'arme de l'artillerie. Après son temps d'école, il passa comme lieutenant au régiment d'artillerie à pied qui tenait garnison à Strasbourg. Mais le peu d'avenir qu'offrait à cette époque l'état militaire le dégoûta du service, et cédant aux sollicitations de sa famille, il donna sa démission pour faire un apprentissage commercial. Cet essai d'une carrière qu'il n'aimait pas ne lui fut point heureux, et son goût pour les études mathématiques se manifestant de plus en plus, il saisit l'occasion de la vacance d'une place de professeur à l'École d'artillerie de Metz pour

Digitized by Google

obtenir de son père l'autorisation d'y concourir. Le résultat de ce concours lui valut sa nomination de professeur de dessin et de fortification. C'était en 1819, il avait alors vingt-cinq ans.

A peine en possession de cette place, il songea à modifier les méthodes d'enseignement ; il mit de côté les copies qu'il était d'usage d'imposer aux sous-officiers, et pendant vingt années de professorat, il obtint de tels succès que l'École d'artillerie de Metz fut signalée comme procurant les meilleurs résultats. Ce ne fut point toutefois sans opposition qu'il put continuer les procédés d'enseignement qu'il avait adoptés, et lui-même raconte ainsi la visite du général Schouller qui venait prendre le commandement de l'École d'artillerie : « En entrant dans la salle, il » témoigna sa surprise et même son mécontentement » de ne voir aucun modèle apposé sur les murs. — » Que faites-vous tous ici, s'écria-t-il ? — Jamais de » copie, mon général, répondit le professeur, mais » du dessin, des projections, et comme application » des levers de bâtiment, de machines et de terrains. » — Bah ! la géométrie descriptive aux sous-officiers ! » — Mon général, avant de prendre un parti, veuillez » m'accorder trois mois. — J'y consens. Dès le len- » demain s'ouvrait un nouveau cours où vinrent as- » sister plus de soixante auditeurs provenant des » régiments d'artillerie à cheval et à pied ainsi que » des compagnies d'ouvriers. Le succès fut complet. » Au bout de trois mois, les leçons rédigées sur le » genou et autographiées furent déposées sur le bu- » reau du général qui, quelques jours après, fit ap- » peler le professeur pour lui dire : Nous mettrons » la géométrie descriptive à l'ordre du jour. »

Bardin put donc continuer en toute liberté son en-

Digitized by Google

seignement, dirigé de manière à mettre les sous-officiers en état de devenir officiers par l'acquisition des connaissances nécessaires pour opérer les levers sur le terrain, pour se reconnaître dans la fortification, dans les plans, tracer un itinéraire, faire une reconnaissance.

La méthode dont il tirait un parti si excellent, si rapide, consistait à mettre sous les yeux des élèves des modèles en plâtre, à les conduire sur les ouvrages de fortification de la place de Metz, à les habituer à se rendre compte de toutes les positions où ils s'arrêtaient. Ce n'était qu'après cet enseignement par les yeux qu'ils commençaient à dessiner en traduisant tout en croquis cotés. Ce fut cette même méthode que l'habile professeur employa dans ses leçons aux cours institués par l'Académie de Metz, à l'hôtel de ville ; leçons que plus tard il rédigea sous le titre de *Notes et croquis de géométrie descriptive* (1834).

Il est impossible de parler de géométrie descriptive sans rappeler que cette science presque moderne est due au génie de l'illustre Monge qui devint sous l'empire comte de Péluze et qui fut l'aïeul maternel du général Marey-Monge, héritier de son titre et dont le séjour à Metz durant plusieurs années, en qualité de chef de la cinquième division militaire, a laissé parmi nous les plus honorables souvenirs. C'était aussi comme professeur ou plutôt comme répétiteur des travaux de stéréotomie qui s'exécutaient, sous l'ancien régime, à l'École royale de Mézières pour l'enseignement des jeunes gens destinés au génie militaire, que Gaspard Monge, à l'âge de vingt-deux ans, parvint à faciliter ces travaux en les rattachant à une théorie nouvelle ; théorie que dans la suite il professa à l'École polytechnique. La science était si

Digitized by Google

peu faite à cette époque qu'un des plus grands géomètres du siècle, Lagrange, disait, après avoir assisté à une leçon de son collègue à l'École polytechnique : *Avant d'avoir entendu Monge, je ne savais pas que je savais la géométrie descriptive* [1].

C'est à cette science, c'est à son enseignement que Bardin voua sa vie entière ; c'est à la distinction avec laquelle, dès son début dans la carrière, il la professa à l'École d'artillerie de Metz, qu'il dut d'être élu membre de la Société des lettres, sciences et arts de cette ville, présentement Académie impériale. Un témoignage éclatant du mérite que dès lors on lui reconnaissait, se trouve dans le rapport fait sur la présentation de Bardin comme membre titulaire de la Société, par Voisard, mathématicien de grande espérance, mais enlevé trop jeune à la science ; il y disait : « Les fonctions de M. Bardin ne se bornent » point à enseigner les principes de l'art de la guerre » et le tracé des retranchements ; il parle à ses an- » ciens condisciples, à des hommes qui ont complété » leur éducation militaire ; il est appelé à discuter » avec eux le mérite des différents systèmes employés » ou proposés dans les derniers temps, à comparer » les divers moyens d'attaque et de défense, et à ré- » duire à leur juste valeur tous ceux qu'un enthou- » siasme irréfléchi préconise souvent outre mesure. » L'homme que le gouvernement a jugé digne de » remplir une fonction aussi délicate, doit réunir un » esprit juste et un jugement droit aux connaissances » les plus étendues. »

Ce rapport, qui est daté du 3 novembre 1822, détermina l'admission de Bardin au rang de membre

[1] Arago. *Biographie de Monge.*

Digitized by Google

titulaire de la Société. Il y avait trois ans qu'il habitait Metz et déjà il y était considéré comme un de ses citoyens les plus utiles.

Aussi fut-il appelé à prendre part à toutes les institutions philanthropiques de la ville. Il fut l'un des associés présidents de la Société de prévoyance et de secours mutuels dont il rédigea les statuts ; il contribua activement, sous les auspices de la Société académique, à la création et à l'organisation des cours industriels, dont il fut un des zélés professeurs, en communauté de collaboration avec ses confrères et amis, Poncelet, Bergery, Voisard, etc. Dans le rapport du jury d'examen des élèves pour l'année 1827-1828, rapport fait par Culmann, capitaine d'artillerie, depuis devenu colonel et membre de l'Académie, nous lisons les paroles suivantes :

« Le cours de géométrie descriptive de M. Bardin » a eu un nombreux auditoire. Plusieurs ouvriers » ont paru si versés dans le dessin par projections, » qu'on aurait peine à concevoir la possibilité d'un » pareil succès si l'on ignorait la méthode suivie par » M. le professeur. Enseignement mutuel, instruc- » tions préliminaires pour les moniteurs, répétitions » nombreuses, communications journalières avec les » ouvriers ; représentations des lignes et des plans » en relief ; exécution des dessins d'après les corps » et *vice versa*. Tel a été, en deux mots, le système » d'enseignement adopté... Mais ce système ne pou- » vait être conçu et exécuté que par un homme » décidé à s'imposer les plus grands sacrifices dans » l'intérêt de ses auditeurs. Il en est résulté qu'un » assez grand nombre d'entre eux lisent parfaitement » sur les projections et savent trouver, d'après un » dessin tracé sur le tableau en projection horizon-

Digitized by Google

» tale et en projection verticale, la grandeur et la » figure réelle des faces d'un polyèdre ainsi que les » angles formés aux intersections de ses faces. »

Tels furent les travaux de Bardin qui justifièrent son élection à la présidence de la Société académique pour l'année 1828 à 1829.

Cette année est mémorable pour notre Société académique, car elle eut l'honneur de recevoir la visite du roi Charles X, pour qui elle avait organisé une exposition industrielle. Cette exposition devint l'occasion de nombreuses récompenses accordées par le roi à l'industrie et à l'agriculture. Notre Société elle-même devint l'objet d'une flatteuse distinction : elle fut autorisée, par ordonnance du roi, donnée à Metz le 5 septembre 1828, à prendre le titre d'Académie royale, et les motifs sur lesquels s'appuie l'ordonnance sont *les soins éclairés que la Société des lettres, sciences, et arts de Metz donne à l'industrie, à l'agriculture et aux progrès des connaissances utiles.*

Un mois plus tard Bardin, président de l'Académie, était nommé chevalier de la Légion d'honneur, en raison de sa participation aux cours industriels de la ville.

Mais, depuis quelque temps déjà, la santé de Bardin, affaiblie par les excessifs travaux auxquels il s'était livré, l'avait obligé d'aller dans le midi de la France chercher un climat plus doux. De retour à Metz, il y tomba sérieusement malade ; on désespéra de ses jours, et ce fut au chevet de son lit, pendant le délire d'une fièvre cérébrale, que ses amis attachèrent la décoration qui lui était adressée.

La santé lui revint cependant, il put reprendre le cours de ses travaux ; mais telle était la modestie de

Digitized by Google

son caractère, qu'il ne voulut pas porter l'insigne du titre qui lui avait été décerné. Ce n'est point à moi, disait-il, c'est au président de l'Académie, c'est à l'Académie même, à cause de ses travaux, que la croix de la Légion d'honneur a été donnée, et il laissa si bien oublier son titre de chevalier que, plusieurs années après, le général commandant l'École d'artillerie, l'ayant proposé pour que cette distinction lui fût accordée, il fallut tout lui avouer; ce qui causa quelqu'embarras. Cependant cette nouvelle désignation fit penser à Bardin qu'il pouvait désormais légitimement porter sa décoration, et il ne la quitta plus que pour l'échanger, en 1860, contre la croix d'officier, qu'il reçut en récompense de ses travaux, comme professeur à l'École polytechnique.

L'année 1830 fut particulièrement heureuse pour notre ami, car ce fut celle où il contracta un mariage qui le fit entrer dans une famille des plus honorables. Ce mariage s'accomplit à Paris le 20 juillet, à la veille, comme on le voit, des grands événements qui devaient changer si profondément la situation politique de la France.

En 1831, Bardin devint par l'élection membre du conseil municipal de Metz. Là il se constitua en quelque sorte le secrétaire de l'assemblée, et d'après les notes qu'il rédigeait, le journal de l'opposition rendait compte au public des séances du conseil, avec une étendue, une exactitude et un esprit qui intéressaient vivement les lecteurs du journal, mais qui finirent par déplaire au pouvoir; aussi malgré les témoignages de satisfaction adressés au professeur de l'École d'artillerie, il reçut l'ordre de quitter Metz pour se rendre à l'École régimentaire de Strasbourg.

Si Bardin s'est joint à l'opposition démocratique

Digitized by Google

d'alors, comme il l'avait fait avant la révolution de juillet 1830, il faut se garder d'attribuer ses actes politiques à aucune pensée ambitieuse : nous avons déjà dit quelle était sa modestie; sa seule ambition était de poursuivre avec succès ses travaux et de passer sa vie dans le calme. Mais il était dévoué au progrès de la démocratie, comme il l'était au progrès de l'enseignement; il accomplissait un devoir de conscience en restant fidèle à son drapeau politique comme aux amis avec lesquels il était étroitement lié par une communauté d'idées et de sentiments. Son absence toutefois ne fut pas de longue durée; il revint reprendre de nouveau ses cours à Metz, et il demeura parmi nous jusqu'à l'année 1839, époque où l'état de sa santé l'obligea de prendre sa retraite. Il alla se fixer à Paris.

Le besoin d'une vie active lui fit bientôt accepter les fonctions de Directeur des études de l'École centrale des arts et manufactures. Mais ce poste, où les devoirs qu'il avait à remplir l'entraînaient dans des luttes incessantes, était encore trop fatigant pour lui, et après deux années d'efforts fructueux pour améliorer l'École, il dut la quitter afin de rétablir sa santé altérée de nouveau.

En 1843, s'agitait vivement la question des chemins de fer. Chaque département, chaque ville s'efforçait d'obtenir sans retard une part dans le bienfait qu'on attendait du nouveau mode de locomotion. La Chambre des députés, dans ce conflit de pétitions, avait nommé une commission supérieure des chemins de fer. Il y avait urgence que les intérêts de notre pays fussent représentés près de cette commission : on se souvint de Bardin, et sur l'initiative de la Chambre de commerce, il reçut un triple mandat pour

Digitized by Google

intervenir au nom du Conseil général de la Moselle, du Conseil municipal de Metz et de la Chambre de commerce.

Sa mission consistait à faire prévaloir le tracé de M. Thirion, ingénieur en chef des ponts et chaussées du département des Ardennes.

Ce tracé, s'embranchant sur la ligne du Nord à Creil, passait à Compiègne, Soissons, Reims, Sainte-Menehould, puis remontant la vallée de la Meuse, pour descendre ensuite dans la vallée du Rupt-de-Mad, il gagnait la Moselle à Arnaville et arrivait à Metz, en suivant le cours de cette rivière.

Le mérite de ce tracé consistait à relier notre pays très-directement avec les ports de la Manche. Le délégué messin avait aussi pour mission de s'occuper de la jonction de la Moselle à la Saône; cet ancien projet de Jules César, renouvelé par M. l'ingénieur Cordier, qui en avait fait une étude approfondie; notre délégué devait surtout donner son attention à la réclamation faite par la Chambre de commerce, afin d'obtenir un canal latéral à la Moselle, entre Metz et Frouard.

Disons, en passant, qu'on a fait droit aujourd'hui à toutes ces réclamations, que la Moselle sera prochainement canalisée entre Thionville et Frouard, et ainsi reliée à Paris, à Strasbourg et à la Saône, par le canal de la Marne au Rhin, et qu'avant peu d'années, nous jouirons d'une ligne de fer de Metz à Reims, premier objet de nos vœux. Mais ce sera après plus de vingt-cinq années d'attente !

Le mandat de Bardin expira, par sa démission, vers la fin de l'année 1844. Voici un extrait de la lettre par laquelle la Chambre de commerce accuse réception de cette démission :

Digitized by Google

« La Chambre de commerce se plaît à reconnaître » que pendant l'exercice de votre mission, rien n'a » été négligé par vous pour faire faire à la question » des chemins de fer, dans l'intérêt de la Moselle, » tout le progrès dont elle était susceptible ; la ré- » sistance des Chambres ayant seule fait échouer les » espérances que l'on avait conçues. »

Bardin, malgré la délicatesse de sa santé, n'en continuait pas moins sa vie active et ne cessait d'entretenir des relations avec ses amis de Metz, sa ville d'adoption, à laquelle il donna une nouvelle preuve de son dévouement, en acceptant de représenter l'intérêt messin à l'exposition de 1844. Mais il ne devait pas tarder de recevoir un plus important témoignage de l'estime dont son nom était entouré dans notre pays. Le grand mouvement politique de 1848 vint éprouver la France et la mettre en péril. Nous n'avons pas ici à nous livrer à l'appréciation des causes qui ont amené cette révolution, ni à en étudier les conséquences. Mais cette révolution fut profonde, elle révéla chez le peuple français des tendances trop méconnues jusqu'alors.

Les précédents de Bardin, ses opinions indépendantes, libérales, les services qu'il avait rendus, avaient d'avance tracé la route qu'il devait suivre, et son caractère inspirant toute confiance, il fut nommé représentant à l'assemblée constituante, par soixante-dix-huit mille suffrages. Il y siégea à côté d'hommes tels que Jean Reynaud, Woirhaye, Poncelet, Dornès, cette noble victime des désordres politiques qu'il voulait apaiser. Chacun a pu apprécier la droiture, l'intelligence, la fermeté de principes et la conduite de Bardin dans cette Assemblée célèbre où il fit partie du Comité de l'instruction publique. C'est

Digitized by Google

dans cette situation que le gouvernement le désigna pour remplir les fonctions de sous-préfet de l'arrondissement de Thionville, mais il refusa cet honneur pour rester à son poste et accomplir la mission qu'il avait reçue du pays. Toutes les circonstances qui se rattachent à cette mission sont connues, mais ce qui a été ignoré, c'est un acte de sa vie privée qu'il nous est maintenant permis de révéler et qui peint d'un seul trait cette âme généreuse. Au milieu des jours les plus difficiles de la crise financière qui porta tant d'inquiétude dans les esprits, Bardin réunit tout ce qu'il possédait d'argenterie et alla déposer à la monnaie cette offrande patriotique sous le voile de l'anonyme.

L'Assemblée constituante dissoute, Bardin redevenu libre, se livra avec plus d'ardeur que jamais à son enseignement de l'École polytechnique, que d'ailleurs il n'avait point interrompu, malgré son assiduité à l'Assemblée. En 1844, il avait été nommé répétiteur des travaux graphiques à l'École polytechnique. En 1852, il fut créé chef des travaux graphiques avec rang de professeur. Le colonel Frossard, commandant en second de l'École, en lui annonçant cette nouvelle, termina sa lettre par cette phrase bienveillante : *Je m'estime heureux d'avoir à vous transmettre le témoignage de la haute satisfaction du ministre.*

Tant de travaux ne pouvaient, toutefois, suffire à l'activité de son esprit, car, en même temps qu'il dirigeait, à l'École polytechnique, les études de géométrie descriptive, il remplissait aussi les mêmes fonctions au collége Sainte-Barbe, où son influence se fit sentir sur la direction des travaux graphiques, par l'introduction des réformes d'enseignement qui

Digitized by Google

lui avaient si bien réussi lorsqu'il professait à Metz. A ces travaux vinrent s'ajouter, en 1856, la suppléance de M. le baron Dupin, pour son cours de géométrie appliquée aux arts, au Conservatoire des arts et métiers. Le sujet qu'il choisit fut l'art des levers. Personne ne s'étonnera qu'après quarante-huit années aussi laborieusement, aussi studieusement employées, Bardin ait songé à sa retraite définitive. C'était en 1860. Toutefois ce serait une erreur de croire que cette retraite devait être pour lui le repos, au sein de sa famille, dans la jolie maison qu'il s'était construite à Passy. Il avait une œuvre commencée depuis longtemps et cette œuvre il voulait la poursuivre avec plus de loisir; toute son ambition était de l'achever; vœu qui ne devait pas, hélas! se réaliser.

Cette œuvre c'étaient ses plans en relief dont il avait fait l'objet principal de sa carrière scientifique; œuvre à laquelle il n'avait cessé de donner beaucoup de temps, pour laquelle il n'avait reculé devant aucun sacrifice. Il y travaillait dès l'époque où il professait, à Metz, et le relief du mont Saint-Quentin est le fruit de ses premières études. Le but qu'il se proposait était d'enseigner à tout le monde à lire les cartes topographiques, c'est-à-dire à bien comprendre ce que signifient les cotes d'altitudes, les courbes de niveau et les hachures ou lignes de plus grande pente qui servent à définir le relief du terrain. Il voulait faciliter l'étude de la géographie physique, en plaçant la topographie avant elle dans les programmes universitaires; il voulait vulgariser les bonnes méthodes du dessin topographique, faire connaître l'art à peu près inconnu des plans-reliefs géométriques.

« Il disait: Dans ma longue carrière de l'enseigne-» ment, partout j'ai fait usage ou provoqué l'usage

Digitized by Google

» des modèles en relief, et partout avec succès.....
» Objecterait-on que cet appel aux sens, que cette
» manière de parler aux yeux peut rendre l'esprit
» paresseux, nuire au travail du raisonnement, ne
» plus laisser assez de difficultés dans l'entendement
» des abstractions géométriques, en un mot peut
» abaisser l'enseignement. L'expérience prouve que
» ces craintes n'ont rien de fondé; elle montre, en
» même temps, que les intelligences fortes s'ar-
» rangent aussi bien que les autres de ce secours
» matériel..... Quoi de mieux qu'un premier ensei-
» gnement par les yeux, qui s'adresse d'abord à
» l'imagination, donne à l'attention un premier degré
» de force, fournit des souvenirs à la mémoire et
» éveille les vocations? La réflexion, la généralisa-
» tion et le raisonnement font le reste. »

Bardin repoussait les plans en relief surhaussés, c'est-à-dire ceux dont les proportions verticales sont forcées relativement aux proportions horizontales. Il trouvait qu'altérer ces proportions c'était méconnaître les rapports intimes, nécessaires même, que la forme générale de la terre et les inégalités de sa surface ont, d'une part, avec sa constitution minérale et, de l'autre, avec l'action incessante de la pesanteur, des phénomènes atmosphériques et surtout des eaux.

« Ce surhaussement, cette déformation, disait-il en-
» core, inévitable dans les cartes-reliefs de la géogra-
» phie, par suite de l'extrême petitesse des échelles
» de réduction, doit être entièrement bannie des
» plans-reliefs topographiques, qui sont de véritables
» morceaux de stéréotomie de précision, dont l'art
» des levers nivelés fournit des épures d'exécution.
» Ces plans-reliefs, d'une exactitude géométrique,
» ont l'avantage de mettre d'accord la topographie

Digitized by Google

» et la géologie, et de présenter aux yeux les véri-
» tables formes du terrain..... Ces formes, qui sont
» loin d'être les effets du hasard, comme beaucoup
» de personnes le croient, sont soumises à des lois
» naturelles que les plans-reliefs géométriques font
» connaître et dont la connaissance donne un grand
» intérêt à la lecture des cartes et une sorte d'intui-
» tion précieuse dans l'observation des faits sur le
» terrain..... Mais alors pourquoi n'exécute-t-on pas
» toute la France en relief?... La réponse sera courte
» et décisive : c'est que ce plan-relief géométrique
» est tout simplement impossible. Que l'on suppose à
» la France un million de mètres dans les deux sens
» nord-sud et est-ouest ; pour avoir un plan-relief
» d'un mètre de côté, il faudrait recourir à l'échelle
» d'un millionième. Or, à cette échelle de réduction,
» que deviendrait le mont Néthou, point culminant
» des Pyrénées, qui a 3,404 mètres d'altitude ? Il au-
» rait 3 à 4 millimètres de hauteur au-dessus du ni-
» veau de la mer. » Pour continuer cet argument, disons : Que deviendrait notre mont Saint-Quentin, qui a moins de 400 mètres d'altitude au-dessus de la mer, c'est-à-dire qui est huit à dix fois moindre en hauteur que le géant des Pyrénées ? Son élévation au-dessus du plan horizontal, donné par le niveau des mers, n'atteindrait pas un demi-millimètre. Bardin a pu cependant parvenir à en reproduire convenablement le relief, mais il a dû prendre l'échelle d'un dix millième cent fois plus grande que celle d'un millionième. On comprend que s'il fallait reproduire la France entière à cette échelle, le plan devrait avoir 100 mètres de côté. Alors où le loger et comment le lire?

Si nous avons donné quelqu'étendue à ces cita-

Digitized by Google

tions, c'est qu'il nous a paru que laisser parler le professeur lui-même, était le meilleur moyen de faire connaître l'objet qu'il poursuivait dans ses études, la netteté de son esprit, comme les procédés spéciaux et la clarté qui présidaient à son enseignement. Sa méthode fut-elle confirmée par les résultats? Oui, puisque nous voyons que la plupart des établissements d'enseignement l'ont adoptée, et que lorsqu'il mit ses plans-reliefs sous les yeux du public, il reçut d'éclatants témoignages d'approbation.

Ainsi, à Paris, à l'Exposition de 1844, il obtint une médaille d'argent;

A l'Exposition de 1855, une médaille de première classe lui fut décernée ;

En 1856, la Société pour l'enseignement élémentaire de Paris, lui accorda une médaille d'argent;

En 1861, à l'Exposition universelle de Metz, ses travaux reçurent pour couronne une médaille d'or;

En 1862, à l'Exposition universelle de Londres, la médaille, dite price-médal, lui fut décernée;

En 1865, son exposition à la Société industrielle de Mulhouse, lui valut une médaille d'honneur;

En 1866, la Société géographique de Paris, lui vota une médaille d'or;

En 1867, à l'Exposition universelle, où une médaille d'argent lui fut attribuée, ses plans-reliefs avaient un tel développement, que le ministre de la guerre, prenant en considération l'utilité des travaux de Bardin, leur importance croissante, mais en même temps les frais trop considérables qu'ils auraient occasionnés dans l'enceinte même de l'Exposition, l'autorisa à réunir l'ensemble de ses plans dans une des galeries de l'hôtel des Invalides, dont l'entrée demeura libre.

Digitized by Google

C'est là que, sous le titre d'*Orographie française*, il réalisa la pensée, déjà ancienne, de transporter à Paris nos principales *montagnes*, réduites à une échelle commune de $\frac{1}{40000}$ et rapportées au niveau moyen des mers.

Son exposition se composait : des Dunes ou Landes de Gascogne ; des Collines de la rade d'Hyères ; des hautes Vosges, région des Ballons ; de l'Auvergne, chaîne des puys ou monts Dôme ; du Jura, chaîne du Reculet et du Colomby de Gex ; des Alpes dauphinoises, massif de la Chartreuse ; des Hautes-Pyrénées, région des cirques ; des Hautes-Alpes, chaîne du Mont-Blanc.

Cette magnifique collection était considérée par lui comme le complément et l'application de la méthode publiée précédemment, sous le titre de *La Topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins*.

Désire-t-on entendre, sur ces remarquables productions, un jugement dont l'autorité soit irrécusable? Qu'on écoute cette dernière citation d'une communication faite à l'Académie des sciences, dans sa séance du 23 mars 1863, époque à laquelle Bardin n'avait pas encore achevé ses derniers travaux.

« Le caractère essentiel de ces plans-reliefs est » d'être naturel, c'est-à-dire d'être exécutés d'après » une seule et même échelle pour les distances ho- » rizontales et les hauteurs..... Les montagnes ne » sont pas seulement remarquables par leur masse, » laquelle se manifeste surtout dans la hauteur, elles » ont en outre un caractère, une physionomie qu'elles » doivent à leur constitution minérale, à leur mode » de formation, à leur âge géologique. C'est cette » physionomie que, pour l'instruction de tous, je me

Digitized by Google

» suis efforcé de conserver, de faire ressortir dans » mes plans-reliefs.

» ..... En présence de ces images vraies, où » les rapports de hauteur sont conservés, où les » pentes du sol sont naturelles, l'observateur le plus » novice ne confondrait plus entre eux des phéno- » mènes orographiques qui n'ont de commun que » leur nom générique. L'aspect chaotique des Alpes, » l'arête étroite et en baïonnette des Pyrénées, les » formes ballonnées des Vosges, les combes jurassi- » ques, les pustules volcaniques de l'Auvergne, etc., » le frapperaient immédiatement, lui communique- » raient des impressions ineffaçables, et lui donne- » raient la connaissance des faits qu'il eût saisis » difficilement sans le concours de ces images. »

Dans cette même séance, une commission fut nommée pour faire un rapport sur les travaux de Bardin ; elle était composée de MM. d'Archiac, Ch. Sainte-Claire Deville et Daubrée.

Nous lisons dans le compte rendu de la séance, qu'après la lecture du mémoire de M. Bardin, M. Élie de Beaumont fit remarquer que le hasard seul avait été cause que les photographies de M. A. Civiale et les plans-reliefs de M. Bardin avaient été présentés à l'Académie le même jour. Mais que cette rencontre fortuite pouvait servir à mettre en plus grande évidence les avantages signalés par M. Bardin dans la proportionnalité conservée par lui entre les hauteurs et les distances horizontales ; qu'en effet, cette proportionnalité existe nécessairement dans les photographies, et que lorsqu'on regarde les plans-reliefs de M. Bardin horizontalement et dans la direction convenable, on voit reparaître la silhouette donnée par la photographie.....

Digitized by Google

Dans la séance suivante (30 mars 1863), M. Faye, à son tour, à l'occasion de la densité moyenne de la terre, fit l'éloge des travaux de Bardin, en disant :

Pour apprécier l'influence que le relief du sol exerce sur la direction de la verticale en un point donné, il faut être en état de calculer les attractions exercées par le relief, dont l'œuvre nouvelle de M. Bardin donne une idée si exacte.....

Ces jugements prononcés par les hommes les plus autorisés dans la science, ces appréciations élogieuses si multipliées et coulant de tant de sources, doivent vous paraître des témoignages de nature à fixer l'opinion sur la haute importance des travaux de notre confrère.

En vous offrant cette esquisse de la vie d'un homme de bien, nous serions-nous laissé entraîner par le sentiment qui nous liait à lui, à le présenter comme une de ces natures exceptionnelles qui étonnent et confondent l'imagination ? Si nous l'eussions fait, c'eût été trahir en quelque sorte sa mémoire, car c'eût été méconnaître la modestie qui a dirigé tous les actes de sa vie. Nous craindrions plutôt d'avoir atténué ce qu'il y avait en lui de mérite réel, dominé que nous sommes par cette pensée, que pour être fidèle à la vérité il faut faire la biographie de Bardin avec la simplicité qu'il eût mise à l'écrire lui-même. Nous eussions d'ailleurs, en exagérant ses facultés, perdu l'occasion de faire ressortir de sa vie ce nouvel enseignement ajouté à tant d'autres : c'est qu'un homme, sans être doué d'une intelligence exceptionnelle, peut, par l'énergie de sa volonté, par sa persévérance au travail, par la justesse de son esprit, se placer dans un rang éminent parmi ses concitoyens.

Digitized by Google

Nous avons parlé de sa modestie, eh ! comment ne pas reconnaître combien cette modestie était sincère dans celui qui écrivait les lignes suivantes :

« ..... Je n'ai point inventé l'art des plans-reliefs » exacts, géométriques, cet art remonte aux premiers » levers nivelés de la brigade topographique du génie » militaire, vers 1809, et les plus beaux modèles de » la galerie des Invalides ont été exécutés d'après » ces levers. Mais je crois avoir fait, le premier, une » application simple et méthodique de ces images à » l'enseignement public et avoir contribué, par là, à » répandre dans le courant des connaissances géné- » rales des idées saines sur le relief du sol terrestre » en général et sur la constitution des montagnes. » Le premier j'aurai transporté, à Paris, un vrai » Mont-Blanc, moins les splendeurs restées à Cha- » monix. »

En toute occasion, d'ailleurs, Bardin ne rend-il pas justice à ses devanciers, et particulièrement au lieutenant-colonel du génie Clerc, qu'il nomme un des pères de la topographie moderne? Cet art, le colonel Clerc l'avait longtemps professé à l'École d'application de Metz. Avec quel soin Bardin ne rend-il pas également justice à tous ses collaborateurs en les citant avec éloge dans ses notices.

Ces exemples feront connaître l'esprit d'impartialité, d'équité, qui faisait partie du caractère de Bardin.

En vous entretenant d'un homme dont les travaux ont eu pour objet principal la géométrie descriptive et ses applications, le grand nom de Monge, cette gloire de la France, est déjà venu se placer inévitablement sous notre plume; ce qu'il nous reste à vous dire de la dernière, de la plus douloureuse partie de

Digitized by Google

la vie de Bardin, par une triste analogie, reporte encore nos souvenirs vers l'illustre fondateur de l'École polytechnique.

On sait à quel point ce savant était dévoué à l'empereur Napoléon Ier, qu'il avait accompagné en Egypte, dans l'intimité de qui il avait vécu constamment. Il arriva qu'un jour, Monge, retiré alors dans sa terre de Morey en Bourgogne, reçut ce fameux vingt-neuvième bulletin qui annonçait les désastres de la grande armée de Russie ; arrivé à la dernière ligne de ce bulletin, Monge tomba frappé d'apoplexie. Quand il revint à lui, il dit avec le plus grand sang-froid, à ceux qui l'entouraient : *Tout à l'heure j'ignorais une chose que je sais maintenant ; je sais de quelle manière je mourrai*[1]. Cinq ans plus tard, Monge succombait aux suites de nouvelles attaques ; mais depuis longtemps ses facultés intellectuelles étaient anéanties complétement.

Comme Monge, Bardin fut frappé d'apoplexie, plus de deux ans avant sa mort. Mais, plus heureux que Monge, il conserva jusqu'au dernier instant de sa vie, toute l'amplitude de ses facultés morales. Comme Monge, il sut quel genre de mort lui était réservé, et vous allez juger si jamais homme fournit un exemple plus saisissant de l'énergie du caractère, d'une bonté de cœur plus complète et d'une plus grande élévation d'âme ? Il savait de quelle mort il mourrait, mais ce secret il le garda pour lui seul ; il laissa ignorer à tous, même à ses amis les plus dévoués, surtout à sa femme et à sa fille qu'il ne voulait point alarmer, la crise qu'il venait d'éprouver. Les détails que nous allons vous révéler, nous les

[1] Arago. *Biographie de Monge.*

Digitized by Google

tenons de l'ami intime à qui, sur son lit de mort, il les révéla lui-même.

Résolu de garder le silence, il dut prendre un parti décisif : adopterait-il un régime qui lui donnerait quelque chance de prolonger sa vie? Cette chance, il pouvait se la procurer, peut-être, en accordant plus de temps au sommeil, plus de temps aux loisirs, beaucoup moins au travail et à l'action? Il ne voulut point de la vie à ce prix, et reconnaissant que le ciel lui laissait des forces physiques et morales, il voulut s'en servir jusqu'au bout. Je ne regrette point ce que j'ai fait, disait-il, dans ses derniers moments, puisque j'ai pu consacrer deux années de plus aux travaux de la science que j'aimais, aux affections de la famille qu'il m'était si doux de cultiver en paix! Et de fait, pendant ces deux dernières années, il ne changea rien à ses habitudes, il ne dit rien aux siens du péril qui le menaçait; et cependant c'est alors qu'il s'aventurait dans les montagnes de l'Auvergne, des Vosges, du Jura, de la Savoie; c'est alors qu'on le vit, à l'âge de soixante et douze ans, le sac sur le dos, un marteau de géologue à la main, bravant les brouillards et la pluie, la chaleur et le froid, traversant les glaces et les neiges, gravissant les pentes les plus abruptes, escaladant les rochers les plus escarpés, animer de son activité toute juvénile sa brigade de collaborateurs.

Toutefois il avait pris une précaution, il portait toujours sur lui une lettre adressée au maire de la commune inconnue où il pouvait succomber, lettre indiquant qui il était et ce qu'on devait faire du courageux travailleur tombé sur la route, si le mal dont lui seul avait le secret, venait à le frapper de nouveau loin de chez lui.

Digitized by Google

Mais ce n'est point sur cette sorte de champ d'honneur que notre confrère devait succomber ; c'est à Passy, dans sa demeure, qu'il reçut l'atteinte mortelle. Les fatigues excessives auxquelles il s'était livré, les soins qu'il avait donnés aux longs préparatifs de son exposition, et les soucis qu'elle lui avait occasionnés, furent, sans aucun doute, les causes déterminantes du coup de foudre qui le frappa le 16 octobre dernier. Dès ce moment, ses forces physiques l'abandonnèrent, quoiqu'il ne perdît rien de sa mâle sérénité. Portant en lui la conscience d'une vie pure et laborieuse, il voyait arriver la mort sans pâlir, n'ayant de préoccupation que pour les siens qu'il allait quitter, de regrets que pour les travaux qu'il n'avait pu achever. Sa consolation était de rencontrer quelques heures de repos pour s'entretenir, avec les amis qui le visitaient, de sujets graves et de questions qui en ce moment pouvaient intéresser la France. Le matin même du jour où il cessa de vivre, il s'était livré avec ceux qui l'entouraient à une conversation douce et gaie ; il se sentait mieux, et voulant dominer sa faiblesse, il avait essayé de quitter son lit. Mais cette tentative dépassait ses forces ; à peine était-il debout qu'il tomba sans connaissance et ne recouvra plus ses facultés. Moins d'une demi-heure après cette suprême attaque, il rendait le dernier soupir. C'était le 20 décembre 1867.

Ainsi s'éteignit, dans les bras de sa femme et dans ceux d'un intime ami fortuitement arrivé près de lui, celui qui fut, par excellence, l'homme du devoir. C'est ainsi que nous avons perdu cet homme qui était si sévère pour lui-même, si doux, si indulgent avec les autres, si tendre pour sa famille, si enjoué dans la conversation, si sérieux dans ses études, tou-

Digitized by Google

jours disposé à ouvrir sa main charitable à ceux qui étaient dans le besoin, toujours prêt à aider de ses conseils ceux qui les réclamaient. Comment douter que l'homme capable d'une pareille énergie de volonté, d'une pareille domination sur son être, de sentiments si généreux, ne fût, au plus haut degré, religieux? Aussi l'était-il, comme le témoignent et sa vie entière et ses derniers écrits. Il nourrissait dans son cœur cette espérance qu'un jour viendrait où tous les hommes seraient réunis en une seule croyance en Dieu; où tous les esprits s'associeraient pour conserver les œuvres de la création, loin de travailler à les détruire; où tous les cœurs se confondraient en un seul et même amour de l'humanité; où l'on verrait enfin triompher cette sublime parole de Jésus, symbole d'une religion universelle :

Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est là le premier et le plus grand commandement. — Et voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Et dans cette pensée, Bardin disait avec un grand poëte :

L'univers est un temple où siége l'Éternel,
Là, chaque homme, à son gré, veut bâtir un autel.

C'est dans cette foi que vécut Bardin, c'est dans cette foi qu'il est mort.

Lui-même a résumé sa vie dans cette épitaphe écrite de sa main et qu'on lit gravée sur sa tombe[1] :

CI-GÎT QUI S'EFFORÇA D'ÊTRE UTILE.

Avril 1868.

[1] Bardin a été inhumé au cimetière du village de Saint-Jean-le-Blanc, près d'Orléans, là où reposent son père et plusieurs membres de sa famille.

Digitized by Google

LE BARON VOYSIN DE GARTEMPE,

PAR M. DOMMANGET.

Les personnes investies, à Metz, de hautes fonctions, sont, le plus souvent, étrangères au pays. Cet usage, contre lequel je n'ai rien à dire, n'est pas nouveau; entré dans les habitudes du pouvoir qui nomme aux emplois, il existait sous l'ancien régime, comme on le voit pratiqué de nos jours.

Pour ne parler que de la magistrature, je rappellerai les noms d'Anthoine et Claude de Bretagne, grand-oncle et cousin de Jacques-Bénigne Bossuet, successivement envoyés de la Bourgogne par Louis XIII, en 1633 et 1641, pour présider le parlement que le roi venait d'établir dans la province des Trois-Évêchés; et négligeant les temps intermédiaires, je citerai Nicolas Montholon, Chifflet d'Orchamps et Hocquart de Mony qui terminent la série des premiers présidents du parlement de Metz et qui sont venus, le premier, de Rennes, en 1765, les deux autres de Besançon et de Paris, en 1775 et 1783.

Des personnages, ainsi dépaysés, ayant laissé des traces plus ou moins marquées de leur passage à Metz, on aime à savoir quelque chose de leur origine, des services qu'ils ont pu rendre, en un mot, de ce qui a fait leur notabilité.

Sans sortir des annales de la magistrature et sans

Digitized by Google

remonter au delà de la révolution, afin de ne rien entreprendre sur l'*Histoire du parlement de Metz,* à laquelle notre confrère, M. Emmanuel Michel, a consacré deux volumes, j'ai l'honneur d'offrir à l'Académie une notice relative au baron Voysin de Gartempe qui présidait la cour impériale de notre ville, au moment où j'y arrivai, en 1811.

I.

Jean-Baptiste Voysin de Gartempe est né à Guéret le 29 octobre 1759. Il était, d'après le témoignage de M. le comte de Bastard, qui a prononcé son éloge à la chambre des pairs, en 1840, issu d'une famille originaire de la province de Guyenne et à laquelle appartenait Denis-François Voisin, chancelier de France sous Louis XV. Cette parenté existerait malgré une légère variante dans l'orthographe du nom (i à la place d'y).

M. Voysin de Gartempe fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux, à vingt-cinq ans. Reçu dans cette compagnie, vers 1784, il devait bientôt assister et prendre part aux grandes luttes qui se sont engagées entre la couronne et les parlements et qui, à force de malentendus, envenimés par des ardeurs irréfléchies, ont entraîné les personnes et les choses dans un naufrage commun.

Je disais que M. de Gartempe avait pris part à ces luttes : M. le comte de Bastard nous apprend, en effet, que le jeune conseiller fut, dans plusieurs circonstances, le rédacteur des remontrances faites au roi par sa compagnie; il indique, notamment, celles auxquelles donnèrent lieu des arrêts du conseil, des 25 juin 1785 et 10 septembre 1786, relatifs à des

Digitized by Google

concessions de terres prétendues vaines et vagues et qui, étant d'origine domaniale, ne pouvaient être légalement aliénées. M. de Calonne, devenu contrôleur général des finances et principal ministre du roi Louis XVI, avait cru ouvrir de nouvelles ressources au trésor, en autorisant la vente de vastes terrains provenant, soit d'alluvions qui s'étaient formées sur les rives des grands fleuves, soit de marais avoisinant les dunes aux approches de la mer. Cette mesure devait s'exécuter notamment dans les ressorts des parlements de Bordeaux, de Toulouse et de Rouen. Ces grands corps y virent une atteinte portée au principe de l'inaliénabilité du domaine de l'État, principe consacré par l'ordonnance de Charles IX, de février 1566 et par les lois du royaume. Ils craignaient, d'ailleurs, — et en cela peut-être y avait-il un reste de préventions nées sous un autre règne, — ils craignaient, dis-je, que les concessions projetées n'enrichissent des courtisans ou des financiers, sans profit véritable pour l'État. Telle était la grande affaire qui agitait les esprits, en 1787, dans la Guyenne, la Gascogne et la Normandie, et qui, pour le parlement de Bordeaux, s'appelait *l'affaire des riverains de la Gironde;* elle fut confiée à M. de Gartempe par sa compagnie.

A la même époque de 1787, le parlement ayant refusé d'enregistrer l'édit réglementaire des assemblées provinciales, fut transféré à Libourne, où il resta près d'une année. Les remontrances qui furent adressées, de ce lieu d'exil, au roi, le 31 octobre, ont-elles été faites avec la collaboration directe de M. de Gartempe? M. le comte de Bastard ne le dit pas; les trouvant en grande partie dans l'ouvrage de M. Defey (de l'Yonne), j'en rapporterais ici quelques

Digitized by Google

passages si j'étais sûr d'y rencontrer le travail personnel de M. de Gartempe, en même temps que l'œuvre collective du parlement. Je me décide, toutefois, à transcrire un paragraphe qui exprimait la pensée dominante des magistrats bordelais, pensée conforme aux préoccupations des esprits en France et qui faisait pressentir, en tous cas, l'attitude que prendraient les Girondins dans les assemblées délibérantes :

« ..... Les maux de l'État sont extrêmes; et dans » la crise où se trouve la France, l'assemblée des » états généraux est la seule ressource qui lui reste. » C'est dans cette assemblée auguste que viendront » se ranimer les sentiments de patriotisme et l'hon- » neur qui font la gloire des empires, la force du » trône et le bonheur des sujets. A la voix de la » patrie, ces sentiments, si chers aux Français et si » longtemps comprimés dans son cœur, reprendront » tout leur pouvoir, toute leur énergie, et donneront » véritablement à la nation une nouvelle existence, » une nouvelle vie. L'ordre ranimera le crédit, pré- » viendra les déprédations, proscrira les emprunts, » modérera les pensions, réglera le luxe, arrêtera » les prodigalités; la loi reprendra son empire, la » liberté ses avantages, le gouvernement sa force, » et la France sa splendeur; les ennemis de l'État » ne songeront plus à se prévaloir des circonstances : » loin de vouloir porter la guerre dans les États de » V. M., ils rechercheront la paix; et si la défense » du royaume exigeait des sacrifices, quelque acca- » blants que soient les impôts actuels, les ressources » de la France seraient encore immenses, parce que » *les subsides volontaires n'épuisent jamais une na-* » *tion, et qu'il lui reste du courage, au défaut de la*

Digitized by Google

» *force.* » (*Histoire, actes et remontrances des parlements*, t. II, p. 405.)

Après la division de la France par départements, M. Voysin de Gartempe fut nommé l'un des administrateurs de la Creuse et membre de l'assemblée législative. Là il siégeait à côté de M. de Vaublanc, qu'il retrouva plus tard préfet de la Moselle.

Le 10 août 1792, à sept heures du matin [1], a dit M. le comte de Bastard, il était à la tribune, faisant entendre une protestation contre les sections de Paris insurgées. C'est probablement ce qui lui valut d'être arrêté en 1794 et conduit au Luxembourg, converti en prison. Le 9 thermidor le sauva.

En 1801 il fut membre du Conseil général de la Creuse, organisé en vertu de la Constitution de l'an VIII.

II.

Les tribunaux d'appel venaient d'être institués par la loi du 27 ventôse an VIII, non tels qu'ils existent aujourd'hui, sous le nom de Cour impériale, mais avec des attributions beaucoup plus restreintes, puisqu'ils ne connaissaient que des affaires civiles et commerciales. Le tribunal d'appel de Metz, formé pour les départements des Ardennes, de la Moselle et des Forêts, était composé de treize juges dont trois, choisis chaque année par le premier consul, devaient être détachés et présider les tribunaux criminels du ressort.

M. Pécheur (Jean-Pierre), né au village de Luppy en 1751, d'abord procureur au bailliage, puis avocat

[1] A dix heures du matin, suivant le *Moniteur* du 13 juin 1840.

Digitized by Google

au parlement de Metz, plus tard membre du conseil des anciens, avait été nommé à la présidence du tribunal d'appel. A l'avénement de l'empire, ces tribunaux avaient reçu le nom de cour d'appel, tout en conservant, à peu près, leur organisation primitive. Ils subsistaient encore dans cette forme lorsque M. Pécheur mourut, le 21 août 1808.

L'empereur, qui méditait le rétablissement de grands corps judiciaires ayant la plénitude de juridiction en matières civile et criminelle, et qui voulait leur donner un lustre emprunté à l'éclat des parlements, s'efforçait d'avance d'ouvrir l'accès de ses cours d'appel, dont il se promettait de faire des cours impériales, à d'anciens magistrats de cours souveraines, échappés aux orages de la révolution.

C'est dans ces circonstances que M. Voysin de Gartempe, succédant à M. Pécheur, fut nommé président de la cour d'appel de Metz [1]. Il était en fonctions lorsque parut la loi du 20 avril 1810, sur l'institution des cours impériales, et lorsque celle de Metz, organisée au mois de mars 1811, fut installée solennellement par le sénateur Chasset, membre avec M. Rœderer, — pour le dire en passant, — d'une commission permanente *de la liberté de la presse,* fonctionnant d'une façon parallèle avec une autre commission sénatoriale, dite *de la liberté individuelle* [2].

Nous possédons le discours que M. de Gartempe a prononcé, à l'audience de rentrée de la cour d'appel, le 7 novembre 1809. Ce discours, assez long, avait

[1] Le 3 janvier 1809, installé le 6 mai.

[2] M. Chasset était titulaire de la sénatorerie de Metz, dont le siége *utile* se trouvait à Helfédange.

Digitized by Google

pour sujet *l'Amour de la justice* et venait naturellement à la suite de celui du procureur général Périn, sur *la dignité du magistrat*[1]. La harangue du président de la Cour était empreinte de sentiments religieux chaleureusement exprimés et recommandés aux membres de sa compagnie dans une forme qui pouvait rappeler, sous certains rapports, les anciennes mercuriales de la Saint-Martin.

« Ce que faisaient nos vénérables prédécesseurs, » disait-il, ces grands modèles dont les noms seuls » sont un éloge et qu'il nous faut imiter si nous » voulons, à notre tour, commander le respect à nos » successeurs, ces nobles et saintes coutumes de » l'ancienne magistrature, il nous est permis ou » plutôt il nous est commandé de les suivre.

» Chaste alliance de la religion et de la justice, » nous pouvons vous proclamer en ces jours pros- » pères, qui effacent si glorieusement les temps de » nos désordres et de nos folles impiétés ! » (On était en 1809.)

Le discours se termine par une allocution adressée non-seulement au barreau, comme cela est d'usage, mais encore au général commandant la division [2],

[1] Périn (Claude-François), né le 22 novembre 1750, à Metz, où il mourut, président de chambre honoraire, le 17 décembre 1821 ; — avocat au parlement en 1775, membre du tribunat; procureur général, baron de l'Empire, chevalier de la Légion d'honneur, inscrit au tableau des avocats de Metz en 1820; — inhumé à Augny, village dont le nom avait été ajouté au sien, pour le distinguer de M. Périn, de Vaux. — M. Emmanuel Michel a fait erreur en lui donnant pour frère ce dernier, ancien procureur au parlement, puis conseiller à la cour impériale; aïeul maternel de M. Daubrée que l'Académie compte au nombre de ses membres honoraires.

[2] M. Roget de Belloguet.

Digitized by Google

au préfet [1], aux membres de la cour de justice criminelle, au recteur de l'Académie [2] et aux autres fonctionnaires publics, chefs de service dans le département.

Faisant allusion aux talents déployés par M. de Vaublanc dans les assemblées législatives et à la popularité dont il jouissait en 1809, il lui disait : « Non moins sage administrateur que vous ne vous » montrâtes habile orateur, bon français et prévoyant » homme d'État, à la tribune de nos assemblées » législatives, la reconnaissance publique acquitte, » chaque jour, le prix dû à votre bienveillante solli- » citude ; »

Et au chef de l'instruction universitaire : « ..... Les » sciences et les lettres ne sont pas étrangères à la » justice. Elles éclairent ses ministres et souvent » elles les consolent.

» Magistrats et pères de famille, nous ne pouvons » voir qu'avec honneur et joie ceux qui consacrent » leurs talents à former le cœur et l'esprit de la » jeunesse, l'espoir de la patrie..... Avertie par nos » fautes, elle apprend, sous votre direction, à con- » server ses mœurs, à pratiquer la religion, à acquérir » des lumières, à obéir aux lois, à aimer le prince » et la patrie. »

Nous arrivons en 1810. Le barreau comptait alors dans ses rangs MM. de Serre et Mangin. M. de Gartempe avait donné, à l'un et à l'autre, des encouragements mérités ; il était d'ailleurs dans ses habitudes

[1] M. de Vaublanc.

[2] M. Duquesnoy, avocat, dont l'arrière-petite-fille était Mme Thouvenel, par son aïeule maternelle, Mme Lemonnier, et par sa mère, Mme Saget.

Digitized by Google

d'applaudir aux travaux des avocats par des paroles bienveillantes dites en public, soit après un début bien préparé, soit après une habile plaidoirie en audience solennelle. On a parlé souvent, au palais et dans le monde, d'un éloge adressé à M. de Serre et qui se terminait par ces mots, en quelque sorte prophétiques :

« *Sic itur ad astra.* »

Ces paroles, que je n'ai pu entendre, mais qu'on a répétées maintes fois en ma présence, auraient été prononcées à l'occasion de l'affaire du général Schwartz, dans laquelle se discutait une question d'État.

Quand il s'est agi de pourvoir à l'organisation de la cour impériale, il était naturel que M. de Gartempe, consulté, usât de son influence en faveur de M. de Serre, qui venait de s'allier à la famille du baron d'Huart, de la Sauvage. Le nom de Serre se recommandait, d'ailleurs, à M. de Collenel, ancien président à mortier au parlement de Lorraine, et même au grand-juge Régnier, duc de Massa, jadis avocat nancéen, qui avait placé M. de Collenel à la tête de la première division (organisation judiciaire) au ministère de la justice. La nomination de M. de Serre aux belles fonctions de premier avocat général était une véritable conquête pour la Cour, mais qu'elle ne devait pas garder longtemps, puisque, peu de mois après, M. de Serre était premier président de la cour impériale de Hambourg.

Cinq ans plus tard, au moment où les magistrats de la cour de Metz, toujours présidée par M. de Gartempe, recevaient l'institution royale, conformément à la charte de 1814, M. Mangin, l'émule de

Digitized by Google

M. de Serre, fut appelé à la tête du parquet de première instance de Metz.

M. de Gartempe s'est glorifié d'avoir été, « pour ainsi dire, le père, le créateur » du barreau de Metz [1]. C'était à bon droit qu'il tenait ce langage, parce que la dispersion des membres de l'ancien barreau, les brusques changements survenus depuis 1791 et la désorganisation de toutes choses avaient laissé le barreau sans modèles et sans guides; il y fallait ramener les bonnes habitudes, le sentiment du devoir envers la magistrature et envers soi-même, la discipline et la dignité, qui se conservent par la tradition, mais qui se perdent ou qui s'altèrent, aux époques longtemps et profondément troublées. La fréquence des audiences solennelles fut l'un des moyens employés par M. de Gartempe et celui peut-être qui lui réussit le mieux; il avait pour maxime, — je ne sais sur quoi fondée, — que l'audience solennelle ne doit jamais manquer; les deux chambres, civile et correctionnelle, se réunissaient donc une fois par semaine, le jeudi; et toute affaire méritant discussion, inscrite sur un rôle à part, était portée à leur audience. C'était, on le pense bien, avant que la jurisprudence de la cour de cassation n'eût autorisé la réunion des chambres que dans les cas strictement prévus par le décret du 30 mars 1808. Ces jours-là tous les développements étaient permis; les avocats et le ministère public, réprésenté, le plus souvent, par le procureur général, ne faisaient entendre que des plaidoyers méthodiques et sérieusement élaborés.

M. de Gartempe attachait une haute importance

[1] Lettre au bâtonnier, du 21 octobre 1824.

Digitized by Google

aux usages parlementaires, qu'il considérait comme la sauvegarde de la dignité du magistrat. Si je ne craignais d'être prolixe et fatigant par des détails qui sont d'un mince intérêt pour l'Académie, je décrirais un cérémonial qui paraîtrait bizarre aujourd'hui, mais qui n'étonnait personne quand je l'ai vu, parce que c'était une réminiscence de ce dont une partie de la génération d'alors avait été témoin avant 1791. J'abrégerai.

Chaque magistrat de la Cour avait son caudataire dans les cérémonies publiques.

Les jours d'audience solennelle le premier président arrivait de son hôtel au palais, en robe rouge et cheveux longs poudrés, accompagné d'un huissier, sur le devant de la voiture. Il montait le grand escalier, traversait la salle des Pas-Perdus, précédé de cet huissier; son valet de chambre lui portait la queue. Les portes de l'audience, en ces occasions, n'étaient ouvertes au public et même au barreau que lorsque *Messieurs* avaient pris place sur leurs siéges.

Aux audiences ordinaires le premier président, précédé du greffier, saluait, en se retournant, le président de chambre, qui marchait après lui; le doyen et tous les autres conseillers étaient salués de la même manière, au moment de leur entrée.

A l'audience qui suivait les vacances, les avocats, appelés dans l'ordre du tableau, montaient les degrés et, s'arrêtant devant le chef de la Cour, renouvelaient leur serment sur l'Évangile.

J'ai vu, mais une seule fois, un conseiller honoraire prêtant serment en cette qualité, à genoux, la main sur le livre des Évangiles.

Quelques-uns de ces usages existaient encore en 1830.

Digitized by Google

Jaloux des prérogatives appartenant aux cours souveraines, M. de Gartempe ne permettait pas, à Metz, qu'on dit la cour *suprême,* en parlant de la cour de cassation : il n'y avait *de suprême,* suivant lui, que l'Empereur.

J'ai conservé une ordonnance de 1811, dans laquelle M. de Gartempe est qualifié conseiller de S. M. l'Empereur et Roi, premier président de la cour impériale de Metz.

Si M. de Gartempe a retenu, pendant longtemps et avec complaisance, quelques formes du passé, il n'en avait pas gardé toutes les idées; on en jugera par ce fragment d'un discours prononcé à l'audience de rentrée de la cour royale, le 10 novembre 1814, et dont l'impression fut ordonnée.

« Il serait peut-être moins difficile de nous ramener » aux jours qui précédèrent le règne de Louis XI » et de faire revivre le quatorzième siècle, que de » nous reporter aux premières des vingt dernières » années du dix-huitième.

» Les ouvrages des hommes ont un terme; leurs » institutions ne sauraient être éternelles, la lime du » temps les use; et les révolutions, qui sont les » orages du monde politique, autrement actives dans » leur destruction que la main des siècles, bouleversent et ruinent pour toujours les édifices que celle-ci » mine ou dégrade lentement.

» Ce serait donc se livrer à de folles conceptions » que de vouloir (sans les bases qui ne sont plus » et qu'on ne peut retrouver ou refaire) essayer » de reconstruire un ordre de choses que la sagesse commandait de respecter il y a vingt-cinq » ans, mais dont il serait non moins imprudent » d'offrir aujourd'hui l'impuissante représentation

Digitized by Google

» aux générations que le demi-siècle a vues » naître.

» En législation, le mieux est ce qui convient aux » temps où l'on vit et aux peuples qu'il s'agit de » gouverner. *J'ai donné aux Athéniens les lois qu'ils » pouvaient supporter,* disait le sage Solon. »

III.

M. de Gartempe présida la cour royale de Metz jusqu'en 1819 [1], époque à laquelle il fut remplacé par M. le comte de Malleville. Les souvenirs qu'il y a laissés, dit M. le comte de Bastard, sont consignés dans une adresse qui lui fut votée lorsqu'il fut nommé conseiller à la cour de cassation. J'ajoute, d'après un document émané de sa famille, que, dans cette circonstance, la cour royale exprima le désir de posséder son portrait.

Il était encore à la tête de la cour royale de Metz lorsqu'en 1815, après les Cent-Jours, il fut élu député de la Moselle, en même temps que MM. le comte d'Hunolstein père, François de Wendel, de Hauzen de Veidesheim, ancien conseiller au parlement, maire de Sarreguemines, Pyrot, de Jobal de Lue et Mennessier, alors aussi que M. de Serre était appelé à la chambre élective pour y représenter le département du Haut-Rhin.

La chambre de 1815, dite *introuvable,* ayant été dissoute par l'ordonnance du 5 septembre 1816, et le nombre des députés ramené de sept à quatre, M. de Gartempe fut nommé, le 5 octobre, avec le général Ernouf, qui commandait la division, M. de

[1] 7 juillet.

Digitized by Google

Hauzen, réélu, et M. Lebourgeois du Cherray, de Cattenom.

Dans la période de 1815 à 1818 on cite deux discours de M. de Gartempe : l'un sur la loi d'amnistie du 12 janvier 1816 ; l'autre, sur la loi concernant les donations et legs aux établissements ecclésiastiques, du 2 janvier 1817. Il monta à la tribune pour combattre un amendement qui avait pour objet d'apporter des restrictions à l'amnistie proposée au nom du gouvernement du Roi ; et dans l'autre circonstance, il repoussa, d'accord avec M. de Serre, un système qui tendait à faire du clergé, en France, un être moral et collectif, capable de recevoir et de posséder des biens, indépendamment de ceux qui pouvaient être acquis, dans les termes mêmes du projet de loi, par des établissements publics, légalement reconnus.

M. de Gartempe échoua aux élections du mois d'octobre 1818, qui portèrent à la chambre MM. Rolland, de Sailly, conseiller à la Cour royale, de Wendel, François-Gabriel Simon, et le lieutenant-général Grenier. A compter de ce moment, il cessa de représenter le département de la Moselle, et s'il reparut à la chambre en 1820, c'est parce qu'il y fut nommé par le grand collége de la Creuse.

Bientôt après, sa carrière législative fut interrompue de nouveau, mais il rentra, en 1827, toujours comme député du département dans lequel il est né.

En 1830, il vota l'adresse des 221 et fut l'un des signataires de la protestation contre les ordonnances. Rallié au gouvernement de Louis-Philippe, il continua de siéger à la Chambre des députés, jusqu'à son élévation à la pairie, le 11 septembre 1835. Son nom se retrouve parmi ceux des membres de la Chambre

Digitized by Google

des députés qui prirent part au jugement du journal *la Tribune,* le 16 avril 1833.

En acceptant la pairie, M. de Gartempe reprenait, par le fait, ses fonctions judiciaires ; car, à cette époque, les attentats étaient fréquents, à telle enseigne que dans un intervalle de quatre ans et deux mois (du 11 septembre 1835 au 20 décembre 1839), la chambre des pairs fut constituée quatre fois en cour de justice [1].

IV.

M. de Gartempe mourut à Paris, le 11 mai 1840.

La croix de l'ordre de la *Réunion* lui avait été donnée vers 1812. On commençait à croire que cette décoration, qui se portait avec un ruban bleu, remplacerait la Légion d'honneur pour les services civils ; mais son existence n'a pas survécu au premier empire. M. de Gartempe dut à la Restauration les grades de Chevalier et d'Officier de la Légion d'honneur ; à sa mort, il était Commandeur de l'ordre.

Son éloge fut prononcé par M. le comte de Bastard,

[1] Par ordonnance royale du 27 décembre 1836, après l'attentat du même jour ;

Par celle du 21 juin 1838, pour juger le lieutenant d'artillerie Armand Laity, auteur d'une brochure ayant pour titre : *Relation historique des événements du 30 octobre 1836. — Le prince Napoléon à Strasbourg ;*

Par autre ordonnance du 14 mai 1839, à raison des attentats commis à Paris les 12 et 13 mai ;

Par autre ordonnance du 20 décembre 1839, pour juger les contumaces dans les affaires de Lyon, Saint-Étienne et Paris, des 9, 10, 11, 12, 13 et 14 avril 1834.

Je ne parle pas de l'attentat *Fieschi,* pour lequel la Cour des pairs avait été convoquée dès le 28 juillet 1835.

Digitized by Google

vice-président de la Chambre des pairs, à la séance du 12 juin 1840[1]; on me permettra d'en citer les deux derniers paragraphes. Après une esquisse rapide des services publics de M. de Gartempe, l'orateur termine ainsi son discours :

« ..... Pour compléter la tâche que nous nous » sommes imposée, il nous reste à dire quelques » mots sur sa vie privée. Cette vie fut celle d'un » sage. Sa haute raison, l'austérité de ses mœurs, » la gravité de son langage et de ses manières, » tout indiquait en lui l'un des vénérables débris » de notre ancienne magistrature; il en rappelait » les traditions par l'éducation sage et sévère qu'il » avait donnée à sa nombreuse famille, dont, hélas! » il devait voir de son vivant, disparaître la plus » grande partie.

» Frappé dans ses plus chères affections, M. de » Gartempe perdit en peu de temps sa fille unique, » son fils aîné, officier supérieur d'artillerie, le se- » cond de ses enfants, qui siégeait près de lui dans » la première cour du royaume, où, bien jeune en- » core, ses talents remarquables l'avaient fait asseoir. » M. de Gartempe, alors octogénaire, supporta ce » dernier et terrible malheur avec une stoïque résî- » gnation qui prenait sa force dans les idées reli- » gieuses dont il était animé. Tant de coups ce- » pendant l'accablèrent, et, après une courte maladie, » il est mort le 11 mai dernier, entouré de sa famille, » soutenu par les secours d'une religion qu'il avait » toujours pratiquée, et qui fut encore dans ses der- » niers moments sa consolation et son refuge, laissant » aux deux fils qui lui survirent un nom honorable

[1] Voir *le Moniteur* du 13 juin 1840.

Digitized by Google

» et l'exemple d'une vie aussi pure qu'elle a été bien » remplie. »

Ce que M. le comte de Bastard a dit de la vie privée de M. de Gartempe est aussi ce que j'ai vu pendant huit ans. Je mets en avant mon propre témoignage, parce que, à l'heure qu'il est, je n'en pourrais guère invoquer d'autre.

La fille de M. de Gartempe, morte fort jeune, peu de temps après son mariage, est représentée aujourd'hui par M. Jarrit de Lille, vice-président du Tribunal de Guéret, son fils.

Quelques personnes, à Metz, en petit nombre, il est vrai, peuvent se rappeler « le second des enfants de M. de Gartempe, qui siégeait près de lui dans la première Cour du royaume » : c'est Hyppolite Voysin de Gartempe, qui fut avocat à Metz pendant plusieurs années, inscrit au tableau à la date du 6 septembre 1814, qui plaidait bien et dont la réputation s'était établie avec éclat dans la célèbre affaire de Mme Adair, née française, veuve d'un ambassadeur de S. M. britannique à Constantinople, et à laquelle ses cohéritiers, dans la succession du vicomte de Chartogne, contestaient les droits, sous prétexte d'extranéité [1]. — Hyppolite de Gartempe, substitut du procureur du Roi, à Metz, en 1818, était avocat général à la Cour de cassation, en 1832, à l'époque de la mise en état de siége de la ville de Paris, et conseiller à la même Cour, lorsqu'il est mort, peu de temps avant son père.

L'aîné des deux fils qui survécurent à M. de Gartempe, mourut colonel d'artillerie en retraite, le

[1] On peut voir l'arrêt du 16 août 1817, dans le Recueil de *Jurisprudence de la Cour de Metz*, tom. 1er, p. 100 et suiv.

Digitized by Google

15 août 1867; et le plus jeune, M. Adrien de Gartempe, né à Metz, le 20 septembre 1811, fut nommé à diverses fonctions administratives et judiciaires auxquelles il renonça en 1852.

Il publia des Extraits de circulaires, à l'usage des parquets du ressort de la Cour royale de Paris;

Un Abrégé de l'Histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement d'Henri IV;

Les Tables des Lois et Ordonnances, d'un intérêt public et général, depuis 1789 jusqu'en 1855;

Un Abrégé de l'Histoire de France, pendant les dernières années de la Restauration, suivi d'un Appendice sur la Pairie française.

Voilà, Messieurs, ce que j'avais à dire sur le baron Voysin de Gartempe, et accessoirement sur ses fils, dont trois ont eu des fonctions à Metz; le plus jeune, appartient à notre ville par sa naissance. Ce n'est point un éloge que j'ai voulu faire, quoi que j'aie eu ma part des conseils bienveillants que M. de Gartempe donnait au jeune barreau et que j'en aie gardé de la reconnaissance au fond du cœur: j'ai plutôt essayé une étude historique, en rapprochant des événements dont nous avons été les témoins depuis la fin du dernier siècle, la vie d'un magistrat qui fut aux premiers rangs de l'ordre judiciaire et qui dut un mandat législatif à notre pays, si ce n'est à la cité même.

Il y a de l'intérêt à voir de près les hommes qui ont été mêlés aux faits de la révolution: savez-vous, Messieurs, le profit qu'on en tire?

Il se fait dans l'esprit un grand apaisement: l'indulgence nous vient, cette indulgence mutuelle et conciliante, non pour les doctrines qui doivent conserver leur indépendance, leur force et leur virilité, car sans les principes, il n'y aurait plus dans les âmes

Digitized by Google

que doute, tiédeur, indifférence, atonie, mais pour les personnes dont les intentions sont presque toujours pures et désintéressées. « Rien ne doit donner » le repos, a dit Pascal, que la recherche de la » vérité. »

Les études biographiques, conduites avec impartialité, produisent à l'égard des personnages historiques ce que le commerce des hommes entre eux amène dans leurs relations sociales et privées : que d'antipathies vaincues au contact des personnes, et que de préventions dissipées à la clarté de l'histoire !

J'explique ainsi, Messieurs, sans espérer beaucoup de les faire excuser, mes préférences pour un genre de sujets faciles à traiter, mais qui, sauf de rares exceptions, intéressent médiocrement l'Académie.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR,

PAR M. DOMMANGET.

En 1853, l'Académie de Stanislas s'est occupée de la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'introduire dans l'enseignement supérieur *l'orientalisme rendu classique,* ce qui comprendrait d'abord et principalement le *sanscrit,* à cause de sa richesse de mots et de style, puis *l'arabe littéraire.*

Cette proposition était motivée sur le besoin qui se faisait sentir d'élever le niveau des études, but auquel on espérait d'atteindre, si les langues asiatiques prenaient place dans le haut enseignement.

Je regrette que le temps ne m'ait pas permis de résumer les considérations relatives à cet objet et qui sont développées avec beaucoup de talent et de chaleur dans les publications faites à Nancy. Au reste, l'Académie les trouvera dans ses propres archives, par suite d'une première communication que je dois rappeler.

En 1857, l'Académie de Stanislas invita sa *sœur* de Metz à étudier le système de *l'orientalisme classique* et à s'associer à elle dans les démarches à faire pour en propager l'idée. Trois questions étaient posées ; l'Académie impériale de Metz en renvoya l'examen à une commission dont faisait partie, je crois, notre confrère M. de Saulcy. La commission eut pour rap-

Digitized by Google

porteur M. Gerson Lévy, de regrettable mémoire, et le résultat de son travail fut une réponse à chacune des trois questions que je lis, en regard des solutions émises par l'Académie de Stanislas et imprimées dans une brochure ayant pour titre : *Les Fleurs de l'Inde,* pages 247 à 252.

Ces conclusions du rapport de M. Gerson Lévy ont été insérées dans une troisième édition d'une brochure de M. Guerrier de Dumast, imprimée en 1853, 1854 et 1857 sous le titre de *L'orientalisme rendu classique dans la mesure de l'utile et du possible.*

En 1865, le même savant linguiste adressa à M. le Ministre de l'instruction publique un mémoire *sur l'enseignement supérieur tel qu'il est organisé en France et sur le genre d'extension à y donner.* Ce travail ne s'arrête pas seulement à l'étude des langues ; il comprend tout ce qui est du domaine de l'enseignement supérieur, le droit, la médecine, les sciences physiques et mathématiques ; il s'étend même à l'astronomie.

Deux exemplaires de la brochure m'ont été adressés par l'auteur, pour être offerts en son nom à l'Académie dont il s'honore d'être membre correspondant.

En 1862, M. Leupol, nouvellement élu à l'Académie de Stanislas, avait pris pour sujet de son discours de réception les jouissances inhérentes à la poésie sanscrite et l'influence que l'étude de la langue brahmanique peut exercer sur notre littérature.

Tout récemment, en 1867, ce discours fut réimprimé, avec la réponse en vers du président de l'Académie, et devint, précédé d'un avertissement, une brochure à laquelle M. de Dumast a donné le titre de *Vues d'avenir qu'avait émises de bonne heure la*

Digitized by Google

Lorraine sur l'orientalisme et notamment sur l'utile influence du sanscrit.

L'Académie a reçu directement un exemplaire de cette dernière brochure, à la fin du mois de juin 1867. Je crois devoir appeler son attention sur une note qui se trouve au bas des pages 7 et 8 de l'*avertissement* et qui est ainsi conçue :

« Parmi les compagnies savantes, il y en eut pourtant une, — proclamons-le pour sa gloire, — qui osa se décider formellement (dans la sphère théorique, du moins) en faveur de *l'orientalisme rendu classique.* Il y en eut une, disons-nous, qui, bien que sans prendre part aux labeurs dirigés vers ce but, ne craignit pas d'approuver positivement la croisade qu'entreprenait alors, seule en France, l'Académie de Stanislas, — et même d'en recommander au gouvernement les doctrines par une délibération expresse.

» Mais l'appui dont nous parlons, appui sérieux quoique uniquement moral, c'est dans leur propre circonscription régionale que les philologues de Nancy l'avaient obtenu ; car la chose n'a consisté que dans une adhésion, toute lorraine encore, formulée, en 1857, par l'Académie impériale de Metz. »

Passons sur la *circonscription régionale* et sur l'*adhésion toute lorraine,* qui pourraient donner matière à épiloguer..... Voyons le fond des choses ; attachons-nous aux avantages qui peuvent résulter de l'union et de la bonne entente entre deux sociétés savantes, quand elles s'inspirent, comme celles de Nancy et de Metz, non d'un esprit de rivalité, mais d'un sentiment d'émulation pour mettre en commun leurs efforts vers un but utile à la science et aux lettres.

M. de Dumast ne s'est pas borné à l'envoi des brochures dont je viens de rendre compte ; il m'a fait

Digitized by Google

l'honneur de m'écrire, en me demandant de provoquer, près de l'Académie : 1° un nouvel examen de la question de *l'orientalisme à rendre classique, dans la mesure de l'utile et du possible ;* 2° et un avis sur les vues indiquées et qui s'étendent à un horizon infiniment plus large dans son mémoire relatif à *l'enseignement supérieur.*

Il s'agirait de remettre à l'étude l'ancien projet, de nommer une nouvelle commission, ou de compléter celle qui a déjà fonctionné en 1857. Elle aurait pour point de départ les résolutions prises, il y a dix ans, en tenant compte de ce qui a été fait depuis, et, à cet égard, l'Académie de Stanislas enverrait les documents qu'elle a pu recueillir depuis 1857.

D'un autre côté, la commission aurait à dire ce qu'elle pense des idées émises dans le mémoire *sur l'enseignement supérieur tel qu'il est organisé en France et sur le genre d'extension à y donner,* en le considérant dans ses diverses applications scientifiques et littéraires.

Je me proposais de prendre le temps de la réflexion, de songer avec maturité à une matière qui est tout à fait neuve pour moi. J'espérais qu'après m'être bien pénétré des raisons fortement exprimées dans les brochures de Nancy et dans les lettres de notre éminent confrère, correspondant de l'Académie, je pourrais, à la rentrée qui suit les vacances, soumettre à l'Académie un travail d'analyse, propre à fixer les idées de chacun sur l'importance des questions..... C'était aussi, jusqu'au 19 juillet, l'avis de M. Guerrier de Dumast.

Mais le compte rendu de la séance du 17, au Corps législatif, lui ayant appris, par une déclaration émanée de M. le Ministre de l'instruction publique, que Son

Digitized by Google

Excellence préparait, pour le présenter dans trois mois, un projet de *remaniement de l'enseignement supérieur,* M. de Dumast a pensé que le moment était venu de s'occuper sans relâche de l'orientalisme classique, en même temps que des autres branches du haut enseignement, et d'appuyer près du ministre, tant les anciennes propositions de Metz et de Nancy que telles autres qu'on jugerait opportun de faire.

« Si vous avez l'heureuse pensée d'agir, m'écrivait-il le 20 juillet, jamais vous ne retrouverez occasion plus belle. »

Revenant à *l'orientalisme rendu classique, dans la mesure de l'utile et du possible,* il disait :

« L'utilité devient tous les jours plus frappante : chaque année, chaque mois qui s'écoule la met de mieux en mieux en évidence. Des aveux d'anciens dissidents nous arrivent de toutes parts. — Et quant à la possibilité, elle ne manque pas non plus ; tout consiste seulement à bien s'y prendre.

» Quoique la question ait grandi, car il est devenu temps de songer à tout l'enseignement supérieur (édifice qui est à rebâtir en entier et dont *l'orientalisme rendu classique* ne sera tout au plus qu'une aile), la marche à suivre est la même ; il n'y a pas lieu d'abandonner le point de vue de *l'utilité.* — Qu'y a-t-il, en effet, de plus *utile* pour la France que sortir de ce point de vue matérialiste, qui ne lui fait chercher le progrès que dans les choses de commerce et de finances ? Qu'y a-t-il de plus utile pour elle que de se placer au point de vue intellectuel et de lutter aussi de ce côté-là avec les autres nations, en cherchant à reprendre sur elles son ancienne avance dans tous les genres de savoir, philologique ou autres ?..... »

Digitized by Google

Après avoir tracé la marche qui explique ma communication de ce jour, M. de Dumast ajoute :

« Metz pourrait arriver ainsi à faire auprès du gouvernement une nouvelle démarche, à la faire même à lui seul, peut-être, et à se conquérir par là un juste honneur. Il avait accepté et partagé, par conséquent, l'initiative de Nancy : rien ne lui défend de la poursuivre et d'y prendre une part de plus en plus grande. Nous serons les premiers à y applaudir. Voilà le vrai genre de rivalité à établir entre Metz et Nancy..... »

Messieurs, j'ai voulu, pour ma part, répondre à cet appel tout à la fois noble et fraternel. Dans l'espérance d'être utile et pour ne point encourir, en tous cas, un reproche d'indifférence ou de paresse, je me suis décidé à déférer sans retard à la demande de M. de Dumast.

La commission, si l'Académie juge à propos d'en nommer une, n'aura pas seulement à envisager l'opportunité de l'enseignement des langues orientales dans les termes de la proposition de 1857. Ainsi que M. de Dumast le fait observer dans sa correspondance, le cercle de la question s'élargit, à la vue du mémoire publié en 1865 et des engagements pris au nom du gouvernement par M. le Ministre de l'instruction publique, le 17 du présent mois : le travail à faire s'étend à toutes les branches de l'enseignement supérieur, dans les lettres et dans les sciences. C'est une tâche bien digne de la sollicitude de l'Académie, car elle rentre dans son programme que résume sa devise, *l'Utile,* devise empruntée à sa devancière, l'ancienne Société royale, qui, elle aussi, s'était consacrée, il y a plus d'un siècle, à l'utilité publique, *utilitati publicæ.*

Digitized by Google

Le haut enseignement offert aux intelligences d'élite, dans les grands centres de population, exerce, à la longue et par la force des choses, une heureuse influence sur les études classiques ; en élevant les idées, il détourne les esprits de certaines tendances qui, sans être malhonnêtes, ne sont ni assez généreuses, ni assez indépendantes.

En conséquence, j'ai l'honneur de proposer à l'Académie de renvoyer l'examen du mémoire de M. Guerrier de Dumast *sur l'enseignement supérieur* à la commission de 1857, après qu'elle aura été complétée et réorganisée, pour que cette commission fasse un nouveau rapport et formule ses propositions, s'il y a lieu.

Juillet 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

CLAUDIUS CANTIUNCULA,

PAR M. AUG. PROST.

Claudius Cantiuncula, célèbre jurisconsulte, est un des hommes que Metz s'honore d'avoir vu naître dans son sein. C'est un de ceux dont les bustes en médaillon lui ont été donnés à la fin du siècle dernier par le médecin Louis, qui est aussi un de ses enfants, pour la décoration de la grande salle de son hôtel de ville. Cantiuncula, né à Metz vers la fin du quinzième siècle, est mort au seizième dans un âge avancé ; mais, si l'on en croit ses biographes, la plus grande partie de sa vie se serait passée loin de sa ville natale, à Basles principalement, où il avait terminé ses études et où il professa le droit dans une chaire créée pour lui, en Alsace ensuite, où il occupa pendant longtemps, pour les princes de la maison d'Autriche, la charge de chancelier de la régence d'Ensisheim.

Ce savant homme a laissé divers ouvrages, très-prisés jadis, délaissés aujourd'hui, sur le droit public et sur le droit privé. Un des mérites qu'on leur accordait alors était la pureté et l'élégance du langage; mais, comme tous ceux des érudits du seizième siècle, ils étaient écrits en latin, et cette condition, qui a pu les recommander en leur temps, est certainement une des causes de l'oubli où ils sont tombés dans le nôtre.

Digitized by Google

Cantiuncula jouit de très-bonne heure d'une grande réputation, et fut en commerce d'amitié avec plusieurs personnages marquants de son époque. Nous citerons à leur tête le fameux Érasme, dont nous pouvons invoquer le témoignage, pour montrer ce que pensaient de notre compatriote les hommes les plus considérables parmi ses contemporains.

Le cardinal Jean de Lorraine, évêque de Metz, avait adressé à Érasme une courte missive dont Cantiuncula s'était fait le porteur. Le prélat obtient en retour du célèbre érudit l'envoi d'un de ses ouvrages, avec une de ces épîtres élégantes dont les lettrés de ce temps étaient particulièrement friands. Voici ce qu'Érasme écrit de Basles au cardinal, le 3 des calendes de juillet (29 juin) 1527, en lui transmettant sa version des commentaires de saint Jean Chrysostôme sur l'épître de saint Paul aux Galates.

« Au révérendissime seigneur, Jean, cardinal de » Lorraine, Did. Érasme de Rotterdam, Salut.

« ... Je profite, avec empressement, de l'invitation » que me procure votre lettre si amicale. Et afin de » vous être plus agréable, je prends pour compagnon » l'éloquent et aimé Jean Chrysostôme qui, rapide- » ment et d'une manière lumineuse, vous exposera en » latin l'épître de Paul aux Galates, rendus ainsi à la » Gaule leur première patrie. Pour m'y décider j'ai » eu besoin d'être, à plusieurs reprises, encouragé et » presque contraint par Claudius Cantiuncula. Mais » est-il rien que ne puisse persuader à qui que ce soit » cet homme de tant d'esprit, et d'un mérite si dis- » tingué soit par son savoir en philosophie, soit par » ses connaissances dans l'un et l'autre droit, soit » aussi par son habileté dans les lettres? Avantages » auxquels il faut joindre encore, outre cette élo-

Digitized by Google

» quence qu'on acquière par les préceptes des maî-
» tres, cette facilité naturelle de langage qui en fait,
» pour votre Lorraine, un exemple et un ornement
» sinon unique, ce que je ne saurais dire sans paraître
» injuste, du moins très-rare, et particulièrement
» cher à un juge aussi éclairé que vous l'êtes de pa-
» reils mérites. Hésitant encore, mais déjà très-porté
» à vous écrire, j'y ai été enfin tout à fait décidé, en
» recevant par lui la lettre bien courte, mais pleine
» de politesse, que je dois à votre très-digne Révé-
» rence... etc... [1] »

M. Émile Bégin, l'un de nos plus féconds écrivains, a composé, sur Cantiuncula, une notice accueillie avec faveur par l'Académie de Metz en 1822, puis imprimée dans la Biographie de la Moselle, publiée un peu plus tard par le même auteur [2]. Outre cela, M. Weiss a donné, en 1836, sur le même personnage, une seconde notice [3] qui reproduit en partie la première, mais qui l'augmente aussi de certains détails inédits. Ces œuvres estimables laissent cependant encore à désirer sur bien des points restés obscurs et inexpliqués. Nous voulons y ajouter quelques informations nouvelles recueillies dans le cours d'une étude consacrée à un contemporain de Cantiuncula, également en possession d'une certaine célébrité, Corneille Agrippa. Nous avons trouvé, dans la correspondance de ce dernier et dans d'autres documents dont nous parlerons tout à l'heure, les éléments d'une discussion touchant une particularité intéressante de la jeunesse du jurisconsulte messin.

[1] *Erasmi epistolæ*. Londres, 1642. Lib. XXIX, ep. 87.
[2] *Biographie de la Moselle*, par Bégin, 4 vol. in-8°. Metz, 1829.
[3] *Biographie universelle* de Michaud, supplément, t. LX, 1836.

Digitized by Google

Les biographes nous apprennent que Claudius Cantiuncula, qui avait latinisé son véritable nom, suivant l'usage des lettrés de son temps, était fils de Didier Chansonnette [1], notaire apostolique et impérial à Metz. Claudius avait, disent-ils, quitté de bonne heure sa ville natale pour aller étudier à Leipzig d'abord, à Louvain ensuite, puis à Basles; mais un jour les manœuvres de quelques ennemis, jaloux de son mérite et de sa fortune naissante, avaient provoqué, on ne sait à quelle occasion, une enquête des magistrats, à la suite de laquelle ceux-ci avaient ordonné au père de l'étudiant de rappeler son fils à Metz dans un bref délai, craignant, dit-on, de voir

[1] Le nom de Didier Chansonnette se trouve sur plusieurs titres de la fin du quinzième siècle, dans les archives et recueils de documents de la province. Mentionnons entre autres un vidimus des pièces anciennes, dites: *Les droits de l'Empereur, de l'Évêque et de la Cité, etc.,* imprimé au tome VI, page 306 de l'*Histoire de Metz* par les Bénédictins. Ce vidimus est un acte de l'official de la Cour de Metz, passé, le 10 juillet 1486, par ses « amés et féaulx, » Jehan Dedier et Didier Chansonnette notaire publicque et jurei » de la dicte Court. » Ce sont vraisemblablement des titres de cette nature qui servent de fondement à l'opinion adoptée par M. Bégin et par M. Weiss, que le père de Claudius Cantiuncula était notaire et se nommait Didier Chansonnette. Nous nous permettrions peut-être de faire quelques réserves sur ce prénom de Didier, si nous avions sous les yeux un document que M. Abel nous signale, sans pouvoir se rappeler où il en a pris l'indication, dans les termes suivants: — « 1510, 15 février. Acte signé par » Théodoric de Chansonetti du dioc. de Toul not. apostol. etc.... » pour un échange des dîmes de Chailly et de celles de Flévy entre » Nicole de Heu chlr et l'abbé de Saint-Vincent de Metz. » — Mais il pourrait se faire que le prénom de Théodoric, lequel n'était pas commun chez nous au seizième siècle, fût entré dans la note de M. Abel par suite d'une lecture ou d'une interprétation inexacte du nom de Desiderius, qui est la forme latine du nom de Didier.

Digitized by Google

la cité perdre en lui un sujet dont les talents précoces pouvaient jeter un éclat avantageux sur sa patrie. Il est dit ensuite que la ville de Basles réussit alors à retenir, et c'est peut-être ce que l'on redoutait, le jeune jurisconsulte, et qu'elle le fixa dans son sein en lui donnant, dès 1519, une chaire d'enseignement créée pour lui. Cantiuncula revint à Metz, dit M. Bégin, à la fin de sa vie qui fut longue, et y mourut à une date que l'on ne connaît pas. M. Weiss assure, de son côté, qu'il mourut à Ensisheim vers 1560.

Ces brèves indications sur le personnage qui nous occupe, sont loin de satisfaire notre curiosité, notamment en ce qui concerne les premiers temps de sa vie. Nous nous demandons à quelle occasion ses ennemis purent provoquer les magistrats messins à faire sur son compte une enquête. Nous voudrions savoir quel était le sujet de cette enquête, et comment elle aboutit à cet ordre rigoureux de retour immédiat, imposé alors à l'étudiant de l'Université de Basles. L'estime qu'on pouvait avoir à Metz pour le jeune savant, la crainte d'être privé du fruit et de l'éclat de ses talents ne suffisent pas à expliquer ni à légitimer cette exigence impérieuse, dont la cause véritable et le caractère nous échappent. Nous serions tenté de révoquer en doute la réalité du fait, sans la précision de certains détails dans le témoignage qui nous en est donné. Le conseil de la cité s'assembla, dit M. Émile Bégin, le dernier jour de février 1518, pour examiner la question, et prit alors la décision, bientôt après signifiée au père du jeune Cantiuncula, en vertu de laquelle on lui enjoignait de rappeler son fils auprès de lui. On ne se rend pas bien compte des raisons ni du droit qu'on

Digitized by Google

pouvait avoir d'agir ainsi. C'est cette petite difficulté que nous nous proposons d'examiner et de résoudre.

L'indication fournie par le biographe est en partie justifiée et en même temps rectifiée sur un point très-important, la date exacte du fait qu'elle mentionne, par un renseignement que Paul Ferry a consigné dans ses Observations séculaires. Ce renseignement est ainsi conçu : « Délibération sur le » fait de Claude Chansonnette le dernier jour de » février 1518, *more metensi...* » ; et le savant ministre indique ensuite que le document ainsi mentionné se trouvait dans ses liasses, c'est-à-dire dans la collection de pièces historiques qu'il avait formée. Il est malheureusement perdu pour nous ; mais par le peu qui en est dit dans la note des Observations séculaires, nous en savons assez pour reconnaître au moins que la délibération dont il s'agit se rapporte, non à 1518, mais à 1519 ; car l'année commençait alors à Pâques selon l'usage de Metz, et le dernier jour de février 1518, *more metensi,* est le 28 février 1519, suivant le style moderne. Cette rectification est essentielle pour mettre l'indication qu'elle concerne d'accord avec les autres documents que nous avons à produire. Ces documents sont certains passages empruntés comme celui-ci aux Observations séculaires de Paul Ferry, quelques fragments de la correspondance de Cantiuncula et de Corneille Agrippa, et des extraits des comptes du receveur de la ville de Metz pour les années 1517, 1518 et 1519. Nous allons les passer successivement en revue.

Paul Ferry, fameux ministre de l'église réformée de Metz pendant la première moitié du dix-septième siècle, avait conçu la pensée d'écrire l'histoire de la

Digitized by Google

cité. Il a, pendant sa longue vie, recueilli pour cet objet des matériaux qu'il n'a pas employés, mais que, pour notre plus grand avantage, il nous a transmis en grande partie. Ceux de ces matériaux qui consistaient en pièces originales ou en copies détachées étaient réunis dans des liasses qui ont été malheureusement dispersées après lui ; mais les extraits qu'il faisait de ces pièces, et d'un grand nombre d'autres documents qui passaient incessamment entre ses mains, étaient consignés par lui dans le volumineux recueil, que nous possédons, de ses *Observations séculaires* [1], où ils sont classés méthodiquement et analysés dans des tables excellentes, toujours consultées avec fruit par ceux qui s'occupent de notre histoire.

C'est là que se trouve la mention relative à la délibération du 28 février 1519 dont il vient d'être question, avec quelques autres renseignements concernant Cantiuncula. Paul Ferry s'était adressé, pour se les procurer, à un de ses confrères, M. Schenawer, ministre de l'Église réformée de Basles, qui lui avait répondu le 22 janvier et le 13 août 1661. Les extraits de ces deux lettres sont également transcrits dans les Observations séculaires dont nous venons de parler, et, pour ce qui nous intéresse ici, nous y voyons que Claudius Cantiuncula s'était fait inscrire à l'Académie de Basles en 1517, et qu'un peu plus tard, docteur en l'un et l'autre droit et professeur public en l'Université de cette ville, il y fut élevé à la dignité de recteur le 18 octobre 1519 [2].

[1] Paul Ferry, *Observations séculaires*. Trois volumes in-folio, à la bibliothèque de Metz. Mss. Fonds histor. Nos 106 à 108.

[2] 1519. xv Cal. novemb. in rectorem universitatis literariæ Basileensis evectus est Claudius Cantiuncula metensis J. U. D. et in eâdem universitate ex publico stipendio legum professor. —

Digitized by Google

Je passe aux fragments de la correspondance de Cantiuncula et d'Agrippa. Les lettres échangées par Corneille Agrippa avec ses amis et avec quelques personnages célèbres de son temps ont été en grande partie conservées et publiées. Elles se trouvent dans ses œuvres complètes, imprimées à Lyon au commencement du dix-septième siècle, où elles sont rangées chronologiquement en une seule série, et distribuées en sept livres. Ces lettres embrassent une période de vingt-sept années, de 1507 à 1533. Il n'y en a pas moins de quatre cent cinquante et une, quelques-unes fort longues; dans le nombre, vingt-deux ou vingt-trois appartiennent à la correspondance d'Agrippa et de Cantiuncula[1]. Nous disons vingt-deux ou vingt-trois, parce qu'on ne peut qu'imparfaitement, même avec une extrême attention, fixer l'attribution précise de chacun de ces morceaux, en tête desquels on lit le plus souvent, dans l'édition que nous en avons, ces simples mots: Un ami à Agrippa; ou bien: Agrippa à un ami *(Amicus ad Agrippam, Agrippa ad Amicum)*. La date, quand on la possède, et les diverses particularités relatées dans le document sont alors les seuls guides pour son classement,

In clypeo pro insigni habet tres glandes — Symbolus ei fuit globus cruciger, fascis lignorum ardens alligatus circulo aureo globum ambienti. Infrascriptæ erant hæ literæ aureæ .A.V.O. — Anno 1517 nomen dedit academiæ Basileensi. — Observationes hæ ex archivis universitatis Basileensis sunt descriptæ. — Extrait d'une lettre du 13 août 1661, de M. Schenawer, ministre de la parole de Dieu en l'Église française de Basles. (Paul Ferry. *Observ. sécul.*, XVI, 661.)

[1] Ces lettres sont, dans la correspondance générale de Corneille Agrippa, celles qui portent au livre II les nos 12, 13, 14, 15, 16, 26, 32, 33, 34, 37, 40, 41, 42, 58; au livre III les nos 20, 23, 43, 45, 46, 52, 64; au livre VII le no 33.

Digitized by Google

et ces indications peuvent, on le comprend, laisser encore parfois à cet égard quelque incertitude.

La première de ces lettres est d'Agrippa ; elle est datée de Metz le 13 juin 1518, peu de temps après son arrivée dans cette ville. Il y était venu au mois de janvier précédent, pour y prendre l'office de conseiller et orateur de la cité. Là il avait trouvé les parents et les amis du jeune étudiant, absent depuis plusieurs années, et sur leur recommandation il avait écrit à ce dernier, alors à Basles, la lettre que nous avons sous les yeux.

—Je ne t'ai jamais vu, dit-il, brave jeune homme [1] *[adolescens egregie]*, et toi-même tu ne m'as, je crois, jamais vu non plus ; mais ce que j'apprends de ton mérite me porte à t'écrire pour t'offrir mon amitié. Tu aimes, dit-on, l'étude. A quoi t'appliques-tu ? [2]

Le jeune Claudius répond de Basles à cette missive. Il le fait dans un style élégant et avec une aisance qui montrent en lui plus qu'un simple étudiant, et déjà un véritable lettré. La correspondance est en latin, la seule langue admise alors dans les régions de la science et des lettres. Après de longs compliments, où il est question de la grande réputation d'Agrippa et de la bonté qu'il a de s'occuper ainsi d'un inconnu, le nouveau correspondant ajoute :

—Tu me demandes quels sont mes travaux. J'étudie les lois, sans négliger cependant les belles-lettres. Je suis le sillon tracé en France par l'admirable Budé, par Zase en Allemagne, par Alciat en Italie [3].

[1] Je ne traduis pas, mais j'analyse et j'interprète librement ces lettres très-étendues, dont il me suffit de faire connaître en quelques mots l'esprit et la signification.

[2] Cornel. Agrip. *Epistolæ*. L. II, ep. 12. — [3] *Ibid.*, l. II, ep. 13.

Digitized by Google

Dès sa troisième lettre, Agrippa n'hésite plus à saluer son jeune ami du titre de savant *(vir doctissime)* [1]. L'année suivante Cantiuncula écrit de Basles à Agrippa, le VII des calendes de mars, c'est-à-dire le 23 février 1519 [2]. Nous avons ensuite une lettre d'Agrippa, sans autre date que le millésime, à laquelle son correspondant répond de Basles, le 23 mai de cette même année. Ces trois lettres nous apprennent qu'entre le 23 février et le 23 mai 1519 Cantiuncula était revenu à Metz et, qu'après un court séjour, il s'en était, en quelque sorte, enfui précipitamment, sans que rien dans la correspondance nous fasse connaître quelle raison avait pu motiver cette étrange conduite.

— Je remets à te dire une autre fois, écrit Agrippa dans la lettre qui se place entre le 23 février et le 23 mai 1519, quel a été mon étonnement de ton subit et fâcheux départ. Puisse du moins la chose réussir à ton gré. Ce que je sais, et il faut que tu en sois bien convaincu, c'est qu'il est bon que pour le moment tu ne sois plus ici. Quant à ce que j'aurais à te dire, je n'ose le confier à une lettre susceptible d'être perdue ou détournée. En tout cas, tu peux compter que toi absent, je suis là pour te défendre [3].

Le 23 mai suivant, Cantiuncula répond ainsi à cette lettre :

— Je comprends que mon départ inopiné t'ait causé un étonnement qui cessera quand tu en connaîtras la cause. Je te remercie de tes souhaits pour mon bonheur et de la promesse que tu me fais de me défendre. Je ne t'en rendrais pas moins à l'occasion.

[1] *Ibid.*, l. II, ep. 15. — [2] *Ibid.*, l. II, ep. 16. — [3] *Ibid.*, l. II, ep. 26.

Digitized by Google

Je ne crains ni le nez ni la langue de personne. Je ne redoute que la calomnie, et je sais qu'elle s'est souvent attaquée à de plus grands que moi. Sur tout cela, enfin, je ne me refuserais pas à un jugement équitable des faits. Tout au contraire, je le demanderais bien plutôt [1].

Quelques jours après (2 juin) Agrippa écrivait encore :

— Rien de nouveau pour ce qui est de toi et de ton départ. Si quelque mauvais propos vient à mes oreilles, sois certain que je saurai tenir mes promesses [2].

Il n'y a dans tout cela rien de bien explicite. Mais ces indications fugitives suffisent cependant pour montrer l'accord qui existe entre les détails de la correspondance d'Agrippa et les renseignements fournis par les Observations séculaires de Paul Ferry. On voit que Cantiuncula, très-jeune alors *(adolescens egregie)*, était depuis 1517 à Basles, où il s'appliquait à l'étude des lois et à celle des belles-lettres ; que ses travaux avaient été, en 1519, interrompus par le brusque rappel, décidé le 28 février dans une délibération des magistrats messins ; qu'il avait obéi à cette injonction ; mais qu'après une courte apparition à Metz, entre cette date du 28 février et celle du 23 mai, il s'en était éloigné précipitamment, à l'insu de tout le monde, pour un secret dessein à la réussite duquel nous voyons s'intéresser Agrippa, qui s'est déclaré son ami. Ce dessein est facile à pénétrer quand on sait, comme nous l'apprennent les biographes, d'accord en cela avec la lettre de M. Schenawer à Paul Ferry, que, dans le courant de cette même année, Cantiuncula, fixé à Basles par l'offre d'une chaire

[1] *Ibid.*, l. II., ep. 32. — [2] *Ibid.*, l. II, ep. 33.

Digitized by Google

d'enseignement, y était, dès le 18 octobre suivant, investi des fonctions éminentes de recteur de l'Université.

Il ne nous reste plus qu'une dernière difficulté à lever; c'est de pénétrer les secrets motifs de cette délibération des magistrats messins, le 28 février 1519, et de reconnaître en vertu de quel droit ils ont pu, dans cette circonstance, ordonner au jeune savant d'interrompre ses études et de quitter l'Université de Basles, pour revenir immédiatement dans sa ville natale. C'est ce qu'expliquent, jusqu'à un certain point, les indications qui nous restent à examiner, et que fournissent les comptes du receveur de la ville de Metz dont nous avons parlé.

Les comptes de finance de la ville de Metz, conservés dans ses archives, y forment aujourd'hui une suite presque complète depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'à nos jours. On y voit, pour chaque année, l'état détaillé des recettes et des dépenses rangées sous des titres spéciaux, qui n'ont varié que rarement pendant cette longue période. Parmi les titres de la dépense, on trouve au commencement du seizième siècle, sous la rubrique *pensionnaire de la cité,* la liste de ceux à qui la ville payait annuellement pension, à divers titres. Tels sont les jurisconsultes conseillers de la cité, les médecins, les chirurgiens publics, etc. Depuis Noël 1516 jusqu'à Pâques 1519, on voit figurer parmi ces pensionnaires *maître Claude Chansonneti* pour une somme de 24 livres par an[1]. Cette indication nécessite quelques explications.

[1] Comptes 5e et 6e de Nicolas Desch, receveur des deniers de la cité de Metz, du 23 juin 1517 au 23 juin 1518, et du 23 juin 1518

Digitized by Google

On se demande d'abord si le nom de Chansonneti peut être celui de Cantiuncula. On reconnaîtra que rien ne s'y oppose, quand on saura que ce nom se rencontre quelquefois dans des actes qu'on a tout lieu de croire émanés du père de Cantiuncula, Didier Chansonnette, notaire apostolique et impérial[1]. Il est permis, d'après cela, de penser que le nom de *Chansonneti,* lequel indiquerait peut-être pour cette famille une origine étrangère, a eu pour équivalent en français le nom de *Chansonnette,* de même qu'il a pour équivalent en latin celui de *Cantiuncula.*

Pour ce qui est de l'attribution à Claudius Cantiuncula de l'indication fournie par les comptes de la ville de Metz sous le nom de Claude Chansonneti, nous ferons remarquer, comme premier argument, que cette indication offre cette particularité essentielle de contenir précisément la traduction du prénom de Cantiuncula, jointe à celle de son nom. Nous signalerons ensuite, comme non moins significatif, l'accord qu'elle présente, dans certains détails, avec les circonstances connues de la vie du personnage

au 23 juin 1519. (Minutes originales, aux archives de la ville de Metz. Carton C·29, nos 16 et 17.)

[1] 1501. Acte donné à Metz, à Poinsignon Agnelz de Sainte-Ruffine, de la cérémonie dans laquelle il a reçu la tonsure et le caractère clérical des mains de fr. Conrad, évêque de Nicopolis, vicaire général de Henri de Lorraine, évêque de Metz, le samedi des quatre temps après l'Exaltation de la Sainte-Croix 1501. Signé *Chansoneti* avec paraphe. (Paul Ferry. *Obs. sécul.,* XVI, 488, § 18.) — Entre 1513 et 1518, acte de publication à Metz de la lettre apostolique du pape Léon X, par laquelle des indulgences sont promises à ceux qui feront une aumône en faveur du couvent de Nre-Dme à Naples de Romanie, pillé par les Turcs. Signé *Chansoneti.* (Placard original. Bibl. de la ville de Metz. Mss. Fonds hist. No 154. fo 39.)

Digitized by Google

auquel nous proposons de la rapporter. Suivant l'indication extraite des comptes de la ville, Claude Chansonneti aurait reçu de la cité une pension, depuis Noël 1516, c'est-à-dire depuis le commencement à peu près de l'année 1517, jusqu'à Pâques 1519; et Pâques tombait, en cette année, le 24 avril. Ce que nous savons de la vie de Cantiuncula à cette époque, nous le montre allant en 1517 se faire inscrire à l'Académie de Basles; quittant après cela cette ville pour revenir à Metz, à la fin de l'hiver de 1519, sur l'ordre des magistrats de la cité; puis, après un court séjour dans sa ville natale, où cet ordre l'avait brusquement rappelé, s'échappant en secret pour retourner à Basles au mois de mai 1519. Le payement de la pension s'arrête à ce moment même ; il avait commencé avec l'année 1517, en même temps que les études de Cantiuncula à l'Académie de Basles. L'idée vient tout naturellement qu'entre ces études et la pension fournie à l'étudiant, il y a une relation qu'on s'explique sans peine. Quoi de plus rationnel, on le voit, que d'appliquer à Cantiuncula une indication qui concerne un individu portant le même nom et le même prénom que lui, et qui contient des particularités s'accordant si bien avec les circonstances de sa vie, à la même époque? Si cette attribution est une hypothèse, c'est, on en conviendra, une hypothèse infiniment probable.

Quant à la qualification de maître, qui, dans les comptes du receveur de la cité, accompagne le nom de Claude Chansonneti, il est facile de justifier son application à un étudiant comme l'était alors Cantiuncula. Celui-ci ne faisait évidemment que compléter à l'Académie de Basles des études qui devaient être déjà très-avancées. On ne doit pas perdre de vue, en

Digitized by Google

effet, que, bien que très-jeune encore, il paraissait déjà digne, à cette époque, d'être traité de très-savant homme *(vir doctissime)* par son correspondant Corneille Agrippa, et qu'au moment même où se terminaient ses deux années d'études à Basles, revêtu du titre de docteur en l'un et l'autre droit, il était admis, comme professeur, à expliquer publiquement les lois dans cette ville, où quelques mois après (18 octobre 1509) il devenait recteur de l'Université. En 1517, ses premières études terminées avaient bien pu lui mériter le grade de maître ès arts; ce que justifierait, au besoin, l'indication contenue dans les comptes de finance de la ville de Metz.

Reste à expliquer, en quelques mots, le chiffre de la pension de 24 livres mentionnée dans cette indication. Nous avons dit que cette pension est rapportée au compte du receveur de la cité, avec celles des conseillers stipendiés et docteurs médecins de la ville de Metz : ceux-ci recevaient généralement, à cette époque, 60 ou 72 livres par an. C'est à une situation analogue à la leur que devait se préparer le jeune étudiant de l'Université de Basles. On trouvera dès lors naturel que, dans cette condition, il ait obtenu une pension égale au tiers environ de celle dont il devait jouir un jour. On se fera, d'un autre côté, une idée approximative de ce qu'étaient en réalité ces pensions de 24, 60 et 72 livres, au commencement du seizième siècle, si l'on se rappelle que la livre de Metz, simple monnaie de compte, représentait alors à peu près la 8e partie de la valeur d'un marc d'argent, lequel fournirait aujourd'hui une cinquantaine de francs; ce qui porte la livre messine de cette époque à un peu plus de 6 de nos francs actuels. On voit par là que 24, 60 et 72 livres, au commen-

Digitized by Google

cement du seizième siècle, équivalent à près de 150, 370 et 450 francs de nos jours. Ajoutons que ces derniers chiffres doivent encore être multipliés par 4 ou 5 pour être élevés à la valeur véritable des sommes qui, eu égard à l'avilissement graduel de l'argent, leur correspondraient aujourd'hui.

Disons maintenant quelles conclusions on peut légitimement tirer de cette discussion. Né à Metz vers la fin du quinzième siècle, et fils de Didier Chansonnette ou Chansonneti, notaire apostolique et impérial, Claudius Cantiuncula aurait obtenu, de bonne heure, après ses premières études, le titre de maître ès arts. C'est alors qu'en raison des espérances qu'il faisait concevoir de son mérite futur, il aurait obtenu, vers la fin de 1516, de la cité, une pension qui lui permît d'aller conquérir dans les universités ses derniers grades. La ville de Metz avait sans doute obéi, dans cette circonstance, à la double considération de favoriser le développement d'un génie naissant destiné à lui faire honneur, et de conduire à maturité, chez un de ses enfants, des talents dont elle pourrait elle-même profiter un jour. C'est à ce moment, à peu près, qu'elle appelait et retenait à grands frais, dans son sein, un étranger qui jouissait, à cette époque, d'une grande réputation, le célèbre Corneille Agrippa, à qui elle assignait, pour obtenir ses services, un traitement double de celui qu'elle avait, jusqu'alors, accordé aux hommes investis chez elle de l'office qu'il venait y prendre. Avec la pension qui lui avait été donnée, le jeune Cantiuncula était parti pour Basles et s'était fait inscrire, au commencement de 1517, à l'Académie de cette ville. Deux ans après, devenu docteur en l'un et l'autre droit, il se voyait rappelé, par un ordre

Digitized by Google

exprès des magistrats, dans sa ville natale ; soit qu'on y jugeât le moment venu de recueillir ce qu'on avait semé et de profiter des connaissances qu'il avait acquises ; soit qu'on y soupçonnât l'intention, qu'il pouvait déjà nourrir, d'abandonner son pays pour se fixer à Basles, où l'on était disposé à tout faire, comme on le prouva bientôt, pour le retenir ; soit enfin qu'on eût quelque raison plus grave de le tirer d'une ville où régnait une liberté périlleuse touchant les opinions nouvelles en fait de religion. De là une délibération du conseil, à son sujet, le 28 février 1519 ; de là un ordre de rappel du jeune étudiant, signifié à son père pour qu'il le lui transmît ; de là son retour à Metz au printemps de 1519, suivi de son secret départ, au mois de mai de cette même année, pour se rendre à Basles, où il recevait aussitôt un traitement public avec une chaire de droit créée pour lui, et où, quelques mois après, malgré son jeune âge, il obtenait la charge éminente de recteur de l'Université. La pension servie jusqu'alors par la ville de Metz avait pu être, on le comprend, l'un des motifs des exigences et de l'action des magistrats sur le jeune étudiant.

Ces faits sont justifiés par les divers documents que nous venons d'examiner, et que leur simple rapprochement éclaire d'une lumière qui, jusqu'à présent, leur avait fait défaut.

La correspondance d'Agrippa, dont nous avons fait récemment une étude particulière, a été pour nous le point de départ de ces investigations. Nous ne la quitterons pas aujourd'hui, puisque nous l'avons sous les yeux, sans lui emprunter encore quelques renseignements qui se rapportent à notre sujet. Nous voyons par elle, qu'à Metz, on ne garda pas longtemps

Digitized by Google

rancune au savant homme à qui cependant on pouvait bien faire quelques reproches fondés. Cantiuncula, à qui Corneille Agrippa écrivait de Metz vers le 23 mai 1519, que pour le moment il était bon qu'il fût loin de cette ville, faisant évidemment ainsi allusion à l'irritation causée par la fuite de son ami, Cantiuncula pouvait, dès l'année suivante, reparaître sans péril au milieu de ses concitoyens. La suite de la correspondance qui est entre nos mains, nous montre qu'au milieu de juin 1520[1], il était à Metz où il venait voir ses vieux parents ; qu'il s'y trouvait encore le 22 juillet suivant[2]; qu'il renouvelait cette visite au mois d'août 1523[3], et, bien plus, qu'à la fin de cette dernière année, il quittait momentanément la ville de Basles pour se mettre, à ce qu'il semble, au service de celle de Metz[4]. Il ne paraît pas cependant que cette démarche, dont on ne nous dit rien de bien explicite, ait eu de suite, car on ne trouve, à cette époque, aucune mention de Claudius Cantiuncula, sur les états des gages et pensions payés pour le compte de la cité[5].

[1] Cornel. Agrip., *Epistolæ*, l. II, ep. 55. — [2] *Ibid.*, l. II, ep. 58. — [3] Ou en 1524? *Ibid.*, l. III, ep. 45.

[4] C'est ce qu'on peut inférer d'une lettre d'Agrippa, qui commence ainsi : « Discessisse te Basileâ, et Mediomatricum Reipu» blicæ à consiliis famulari nunc primum ex præsentium latore » intellexi. Quæ res tibi benè vertat exopto. Memor tamen esto, » quod vulgato proverbio dicitur cavendum esse ab inimico recon» ciliato.... Ex Friburgo Helvet. v° die Januarii 1524. » (Cornel. » Agrip., *Epistolæ*, l. III, ep. 52.)

[5] Comptes 5e, 6e et 7e de Jehan Guerrin, receveur des deniers de la cité de Metz du 25 juin 1523 au 23 juin 1524; du 23 juin 1524 au 23 juin 1525; du 23 juin 1525 au 23 juin 1526. (Minutes originales, aux archives de la ville de Metz. Cartons C·29, nos 23, 24, et C·30, no 1.)

Digitized by Google

Nous emprunterons encore, avant de finir, à la correspondance d'Agrippa, le complément des informations qu'elle peut nous fournir sur Cantiuncula. A en croire Agrippa lui-même, et suivant ce qu'il dit au début de sa première lettre, c'est en raison de la réputation précoce de celui-ci, et sur les recommandations de ses parents et de ses amis, qu'il se serait décidé à lui écrire, offrant ainsi gratuitement son amitié à ce jeune homme qu'il n'avait jamais vu [1].

Ce motif, tout à fait désintéressé, n'était pas cependant le seul qu'eût Agrippa, d'entrer en relations avec ce nouveau correspondant. Dès sa seconde lettre, il réclamait de lui un service ; ce qui pourrait bien avoir été la raison déterminante de sa première démarche. Cantiuncula était en Suisse, et Agrippa le priait de faire des recherches pour le mettre sur la trace d'un jeune Lucernois, nommé Christophe Schilling, qui avait été son disciple en Italie, et qui avait, lui disait-on, entre les mains quelques-uns de ses cahiers perdus lors du pillage de Milan par les Suisses, après leur défaite de Marignan (1515). Agrippa regrettait beaucoup cette perte. Il s'agissait d'un commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Romains, étude commencée en Angleterre, de notes relatives à son traité de la philosophie occulte, et de quelques autres fragments [2].

Il est souvent question de ce sujet dans les lettres échangées entre Agrippa et Cantiuncula pendant les années 1518 et 1519. Nous ignorons quel fut le succès de ces recherches. Christophe Schilling n'était plus en Suisse à cette époque, mais en Allemagne, à Tubingen, à ce que nous apprend Cantiuncula, qui

[1] Cornel. Agrip., *Epistolæ*, l. II, ep. 12. — [2] *Ibid.*, l. II, ep. 14.

Digitized by Google

put cependant lui faire parvenir les réclamations d'Agrippa[1]. C'est tout ce que nous en savons. Le commentaire sur l'Épître de saint Paul pourrait bien avoir été définitivement perdu pour son auteur, comme il l'est pour nous ; car il ne figure pas dans les œuvres complètes d'Agrippa. Celui-ci avait en outre à réclamer les bons offices de son jeune correspondant, pour des motifs qui, à nos yeux du moins, présentent plus d'intérêt.

Basles, où fonctionnaient alors les presses fameuses de Froben, était un foyer d'activité intellectuelle très-important. Tout ce qui s'écrivait et se disait à cette époque, en Allemagne surtout, y trouvait un retentissement certain ; et l'Allemagne était alors agitée par les premières querelles du Luthéranisme, auxquelles Agrippa était très-attentif. C'est à son ami Cantiuncula qu'il s'adresse pour être tenu au courant des nouvelles et pour avoir les factums et les livres qu'on publiait sur les brûlantes questions soulevées alors. Il aborde pour la première fois ce sujet, après son entrevue avec Cantiuncula, lors de la courte apparition que celui-ci avait faite à Metz au printemps de l'année 1519, et après les entretiens où tous deux avaient pu se rencontrer dans une certaine communauté d'idées, sur ce qui se passait dans le monde.

— Outre le petit volume de jurisprudence qui a été imprimé à Basles, dit Agrippa, envoie-moi, je te prie, les ouvrages de Martin Luther, et tout ce que tu pourras trouver encore de vraiment théologique. Tu sais combien je suis friand de tout cela[2].

— J'ai parcouru la ville de Basles tout entière,

[1] Cornel. Agrip., *Epistolæ*, l. II, ep. 16. — [2] *Ibid.*, l. II, ep. 26.

Digitized by Google

répond presqu'aussitôt Cantiuncula, à la date du 23 mai 1519, sans réussir à mettre la main sur les écrits de Luther. Tout est vendu. On m'assure qu'on vient de les imprimer à Strasbourg. Je t'envoie, du reste, le *Compendium* de la vraie théologie publié par Érasme, lequel ne peut manquer de te plaire, et les conclusions prononcées, cette année, par Luther et Eckius [1].

— Je te remercie mille fois de ton envoi, réplique de Metz Agrippa, dans une lettre du 2 juin 1519. Tout ce que tu m'as fait parvenir me convient parfaitement. S'il paraît quelque chose de nouveau de Luther et d'Eckius ne manque pas de me l'adresser [2].

Le 29 août de la même année, Cantiuncula écrit de Basles à son ami :

— Il n'y a encore rien de nouveau de Luther. Si quelque chose paraît je te l'envoie aussitôt [3].

Agrippa renouvelle bientôt ses pressantes instances pour obtenir tout ce qui peut se publier touchant les questions religieuses agitées en Allemagne [4], et au mois d'octobre suivant (1519) il reçoit, mais en communication seulement, par l'entremise du père de Cantiuncula, qui était allé visiter, à ce qu'il paraît, son fils à Basles, la dissertation de Luther sur le pouvoir du pape.

— C'est une rareté, lui écrit son jeune correspondant, et on ne la trouve pas partout [5].

Un peu plus tard, et de Genève où il s'était rendu après avoir, en quittant Metz, passé quelques mois

[1] Cornel. Agrip., *Epistolæ*, l. II, ep. 32. — [2] *Ibid.*, l. II, ep. 33. — [3] *Ibid.*, l. II, ep. 34. — [4] *Ibid.*, l. II, ep. 37. — [5] *Ibid.*, l. II, ep. 41.

Digitized by Google

à Cologne, Agrippa écrit, toujours pour le même objet, le 20 septembre 1522, à Cantiuncula :

— J'ai appris qu'on a publié, à Basles, certain ouvrage de frère Jacques Hochstrat contre Luther, et en même temps un autre écrit du même genre, imprimé sous le nom du roi d'Angleterre. Fais-les moi envoyer, je te prie. Si Luther a daigné leur répondre quelque chose, il me le faut également. Je voudrais enfin savoir comment tourne cette affaire de Luther en Allemagne. Je te recommande le porteur de la présente : c'est un dominicain écossais fort appliqué à la théologie, très-curieux de grec, d'hébreu et de chaldéen. Protége-le et fais qu'il puisse reconnaître ainsi ce qu'est notre commune amitié [1].

De Fribourg, Agrippa faisait ultérieurement encore (5 janvier 1524) à son ami une recommandation analogue en faveur d'un homme qui partageait, ce semble, ses tendances vers les nouveautés. A ce moment, et à la veille du jour où Genève, déjà fort ébranlé, allait se déclarer pour elles, Fribourg où se trouvait Agrippa, était, au milieu des cantons suisses très-agités par les dissensions religieuses, un des boulevards du catholicisme.

— Celui que je t'adresse aujourd'hui, disait Agrippa à Cantiuncula en ce moment à Metz, celui que je t'adresse, Thomas Gyrfalcus, est un homme vraiment évangélique, qui n'a pas besoin qu'on le loue avec des recherches de langage. Recommande-le à tes amis de Basles [2].

Ces citations montrent assez exactement quelle était alors l'attitude d'une certaine classe de lettrés dans le mouvement de la réforme encore à son début.

[1] Cornel. Agrip., *Epistolæ*, l. III, ep. 23. — [2] *Ibid.*, l. III, ep. 32.

Digitized by Google

C'était une extrême attention avec une faveur marquée pour les novateurs. Les grands excès, au reste, ne s'étaient pas encore produits. Les indications qui précèdent nous conduisent jusqu'à l'entrée de l'année 1524. A cette date, on n'en était encore qu'aux débats soulevés par Luther sur les doctrines relatives au sacrement de la pénitence, notamment sur les indulgences. La question essentielle de l'Eucharistie était encore à peu près intacte. On sait que le dogme de la présence réelle fut toujours défendu par Luther. C'est dans le cours de l'année 1524 seulement qu'il fut attaqué à Basles par Œcolampadius, suivi bientôt après sur ce terrain par un prêtre de Zurich, le célèbre Zwingle (1525). Jusque-là on n'avait vu en action que Luther avec ses champions et ses adversaires, disputant sur les théories de la grâce et du libre arbitre, et accessoirement sur l'autorité du pape que Luther avait déclinée, ne voulant, disait-il, se soumettre qu'à une démonstration et à une décision prononcée par l'Église, c'est-à-dire par une assemblée de prélats et de docteurs. Luther avait publié successivement les quatre-vingt-quinze propositions formant le sujet de sa thèse sur les indulgences (1517), et un peu plus tard quatre-vingt-dix-huit propositions nouvelles contre la liberté de l'homme, pour démontrer l'absolue nécessité de la grâce (1518). Il avait eu pour principaux contradicteurs Jean Tetzel, Jacques Hochstrat, Mazolino de Prierio, religieux dominicains, et surtout Jean Eckius, professeur de théologie et vice-chancelier de l'Université d'Ingolstadt. Ces disputes étaient soutenues publiquement et répandues par la voie de l'impression. Des mémoires et factums de tous genres étaient lancés de part et d'autre. Ce sont ces publications qui excitaient la

Digitized by Google

curiosité d'Agrippa et que Cantiuncula lui envoyait de Basles, où le commerce les apportait, et où des presses déjà fort actives les reproduisaient en grand nombre.

Nous ne pouvons pas abandonner la correspondance d'Agrippa et de Cantiuncula, sans rappeler que c'est dans une des lettres écrites à celui-ci par le premier, que se trouve sa fameuse invective contre la ville de Metz. On était au commencement de juin 1519; Agrippa était en querelle à Metz avec certains hommes que la liberté de son esprit scandalisait et irritait. Il avait osé tenir tête à l'inquisiteur Nicolas Savini, des mains de qui il avait réussi à tirer une pauvre femme que celui-ci voulait brûler comme sorcière. Il était, de plus, en pleine dispute avec Claude Salini, prieur de la maison des prêcheurs, et quelques autres encore, qui l'attaquaient sur la fameuse et indiscrète question de la monogamie de sainte Anne, pour laquelle il s'était passionné. Déjà commençait le mouvement d'opinion à la faveur duquel on allait bientôt déchaîner contre lui la populace, en le dénonçant comme un hérétique méritant la peine du bûcher; et c'était alors une menace très-sérieuse. Abreuvé de dégoût, inquiet même pour sa sûreté, Agrippa écrit à Cantiuncula, récemment fixé à Basles, où l'on jouissait, au point de vue religieux, d'une grande liberté.

— Hélas, dit-il, je ne sais quel clou me tient attaché ici, et fixé de telle sorte, que je ne sais comment je pourrai ni rester ni m'en aller. Je n'ai jamais vu de lieu que je quittasse plus volontiers que cette ville de Metz, soit dit sans t'offenser, marâtre aux bonnes lettres et à toute vertu. *(Nunquàm unquàm alicubi locorum fui undè abirem libentiùs quàm ab hac*

Digitized by Google

omnium bonarum literarum virtutum que novercâ, pace tuâ dixerim, civitate metensi. [1]

Nous avons dit ailleurs [2] ce qu'il fallait penser de l'invective d'Agrippa ; nous avons montré ce que c'était, à son point de vue, que les bonnes lettres et la vertu persécutées, suivant lui, à Metz. Les bonnes lettres, c'était la libre discussion des sujets religieux qui enflammaient alors les imaginations. La vertu, c'était la hardiesse de son esprit qu'on offensait en voulant la contenir.

D'autres faits prouvent qu'à Metz on n'était pas, autant qu'on a voulu le dire, ennemi des bonnes études. Il nous semble qu'il y a lieu de faire valoir, comme argument à cet égard, ce que faisait précisément à cette époque la cité, en fournissant au jeune Cantiuncula une pension qui lui permît d'aller compléter son instruction dans les grandes universités du temps, et de développer ainsi les qualités qui l'ont rendu célèbre. Nous avons vu que celui-ci n'a pas jugé à propos d'acquitter alors sa dette de reconnaissance, en faisant profiter immédiatement sa ville natale, des lumières qu'il devait en partie à sa sollicitude et à sa libéralité. Qu'il l'acquitte au moins aujourd'hui, en témoignant par l'histoire de sa vie de l'attention et des soins que Metz avait accordés à ses talents naissants. Qu'il l'acquitte en réfutant péremptoirement, par l'exemple de ce qui le concerne, l'injuste interprétation donnée à l'invective passionnée de son contemporain, Corneille Agrippa, contre la ville de Metz.

[1] Cornel. Agrip. *Epistolæ*, l. II, ep. 33.

[2] Conférences faites à l'hôtel de ville de Metz sur Corneille Agrippa, au mois de mars 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

CONCERNANT

L'ANCIENNE SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES ET DES ARTS

DE METZ,

PAR M. DOMMANGET.

On aime, dans les familles, à parler des ancêtres qui ont laissé d'honorables souvenirs; pour célébrer leurs vertus, on donne volontiers la parole au plus âgé des survivants, quand il ne la prend pas lui-même, ce qui arrive presque toujours. Après avoir écouté l'écho de la tradition, on se complaît à répéter entre soi, près du foyer, que si les devanciers n'ont pas suivi, tous, le même chemin, que s'ils ont été d'humeur et de caractère différents, que si la fortune et la destinée n'ont pas été les mêmes pour eux, aucun du moins n'est mort entaché et que pesant toutes choses équitablement, on en peut dire du bien.

Souffrez, Messieurs, que moi, qui suis petit-neveu par alliance d'un membre titulaire de la *Société royale des sciences et des arts de Metz* (dom Tabouillot) et oncle aussi par alliance d'un membre correspondant de notre compagnie (Em. Bégin), inscrit à la date de 1837, souffrez, dis-je, que placé par hasard et heu-

Digitized by Google

reusement dans une situation moyenne, je jette un coup d'œil rétrospectif, non pas sur tous les membres de l'ancienne société que l'Académie impériale a remplacée, mais sur quelques-uns à l'égard desquels j'ai pu réunir des renseignements.

Mon dessein n'est pas de faire l'histoire de la *Société royale des sciences et des arts de Metz*, fondée par le maréchal de Belle-Isle, en 1760. Dans une note imprimée à la suite de son *Histoire des sciences, des lettres, des arts et de la civilisation dans le pays Messin*, M. Bégin formait le vœu que l'Académie actuelle mît au concours l'histoire de son aînée et qu'elle livrât au public des travaux dont on apprécierait le mérite. Je ne sache pas que ce vœu ait été réalisé, si ce n'est d'une façon qui, pour être indirecte et accessoire, n'en a pas été moins brillante dans deux éloges du maréchal de Belle-Isle, prononcés, l'un par M. Emmanuel Michel [1], l'autre par M. Leclerc [2]. L'Académie n'a point oublié non plus une *Notice* assez étendue de M. Chabert [3], et la publication récente de M. le docteur Scoutetten, sous le titre de l'*Histoire chronologique des lectures publiques et des conférences*. Ce qui resterait à faire pour achever les annales de l'ancienne Société royale et les rendre complètes sous le double rapport des personnes et des œuvres littéraires ou scientifiques, dans l'intervalle de 1760 à 1792, serait au-dessus de mes forces : je me borne à extraire quelques noms de deux listes publiées par M. Bégin, en 1829.

[1] *Mémoires de l'Académie royale de Metz*, année 1846-1847.

[2] *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*, année 1861-1862.

[3] *L'Austrasie.* — Revue de Metz. — Un volume grand in-8° de 212 pages.

Digitized by Google

I. — Le marquis de Mirabeau.

Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, était d'une ancienne famille florentine, réfugiée en France. Né à Perthuis, le 5 octobre 1715, il avait épousé Marie-Geneviève de Vassan.

Disciple de Quesnay, il fut l'un des propagateurs des doctrines économiques. Il publia de nombreux ouvrages dont voici les titres connus :

L'Ami des hommes ;

Examen des Poésies sacrées de Lefranc de Pompignan ;

Mémoire sur les États provinciaux ;

Mémoire concernant l'utilité des États provinciaux ;

Réponse d'un correspondant à son banquier ;

Théorie de l'impôt ;

Philosophie rurale ;

Lettres sur le commerce des grains ;

Les Économistes ;

Les Devoirs ;

La Science ou les Droits et Devoirs de l'homme ;

Lettres sur la législation ;

Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur ;

Éducation civile d'un prince ;

Hommes à célébrer pour avoir bien mérité de leur siècle et de l'humanité par leurs écrits sur l'économie politique ;

Rêve d'un goutteux.

Michaud nous apprend, dans sa *Biographie universelle,* que les œuvres du marquis de Mirabeau, considérées dans leur ensemble, furent nommées par les contemporains *l'Apocalypse de l'Économie politique.*

Digitized by Google

Le marquis de Mirabeau écrivit dans le *Journal de l'agriculture, du commerce et des finances,* et rédigea, de concert avec l'abbé Baudeau, *les Éphémérides du Citoyen ou Chronique de l'esprit national et Bibliothèque raisonnée des sciences.*

L'un de ses écrits, la *Théorie de l'impôt,* dans lequel il s'était montré excessivement frondeur, à un point sans doute qui serait qualifié de nos jours, excitation à la haine et au mépris du gouvernement, « lui valut, dit Michaud, les honneurs de la Bastille, » honneurs devenus héréditaires dans la personne de son fils, le célèbre Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau. Cet acte de rigueur ne servit, comme on pouvait s'y attendre, qu'à donner une vogue subite à son nom.

On lui reproche un excès d'orgueil qui le portait à montrer du mépris pour les grandes renommées de son temps. Sa jalousie n'épargnait personne, pas même son propre fils « dont il s'efforçait, dit encore Michaud, de comprimer les talents naissants, » ce qui n'a point empêché l'orateur fameux d'inaugurer, en France, avec Cazalès et l'abbé Maury, l'éloquence parlementaire.

La réception du marquis de Mirabeau, comme membre honoraire de la Société royale des sciences et des arts de Metz, remonte à 1760, époque de sa fondation.

Il mourut, le 13 juillet 1789, la veille du jour où tombait la Bastille et au moment où s'ouvrait la carrière politique de son fils.

Digitized by Google

II. — Grandjean de Fouchy.

Jean-Paul Grandjean de Fouchy, né en 1707, mort le 15 octobre 1788.

Après avoir cultivé la poésie et la musique, il s'adonna à l'étude des sciences avec un tel succès que l'Académie le reçut, comme astronome, en 1731, et qu'elle le nomma son secrétaire perpétuel en 1743.

Les mémoires composés par Grandjean de Fouchy et les éloges qu'il a prononcés se trouvent dans les recueils de l'Académie des sciences.

La Société royale des sciences et des arts de Metz l'admit en qualité de membre honoraire dès l'année 1760, en même temps que le marquis de Mirabeau et le comte de Tressan.

III. — Le comte de Tressan.

Louis-Élisabeth de Lavergne, comte de Tressan, est né au Mans, le 5 octobre 1705. Son oncle, l'archevêque de Rouen, l'ayant fait voyager en Italie, il découvrit de nombreux romans de chevalerie dans la bibliothèque du Vatican. Devenu lieutenant-général, grand maréchal à la cour de Stanislas, puis gouverneur de Bitche, il fit avec distinction plusieurs campagnes. Plus tard, il prit sa retraite à Franconville, dans la vallée de Montmorency. Là, il partagea son temps entre les sciences et des romans de chevalerie. Reçu à l'Académie française en 1781, il est mort d'une chute de voiture, le 31 octobre 1783.

Digitized by Google

IV. — Dom François.

Jean François, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, fut prieur de Saint-Arnould et de Saint-Clément, de Metz. Il avait fait profession à l'abbaye de Beaulieu, en Argonne, et enseigné l'histoire et la théologie. A la suppression des ordres religieux, il se retira au village d'Acremont, de l'ancien duché de Bouillon, où il est né le 26 janvier 1722; il y mourut le 22 avril 1791.

On a de lui :

1. L'Histoire de Metz, en collaboration avec dom Tabouillot.

2. Un dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et des contrats ;

3. Un livre intitulé : Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, patriarche des moines d'occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre, composés par les religieux des diverses branches, filiations et réformes.

Dom François fut, ainsi que dom Tabouillot, élu membre titulaire de la Société des sciences et des arts de Metz, dès la date initiale de 1760.

V. — Dom Casbois.

Suivant une note de notre confrère M. de Bouteiller, insérée au Bulletin de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, année 1862, Nicolas Casbois, né à Huiron, diocèse de Châlons-sur-Marne, sortit aussi de Beaulieu où il avait prononcé ses vœux, le 7 avril 1745. Il avait été prieur de ce monastère,

Digitized by Google

puis du couvent de Saint-Symphorien, de Metz. Il fut honoré des fonctions de supérieur général de l'ordre, en 1786, 1787 et 1788. Il professa, à Metz, un cours de mathématiques et mourut dans cette ville le 3 février 1795.

Dom Casbois avait appartenu, comme membre titulaire, à la Société royale des sciences et des arts de Metz, dès l'année 1760, avec Gardeur Lebrun père, à qui M. Bégin a consacré un article biographique [1], et avec dom Maugérard, dont je vais parler.

VI. — Dom Maugérard.

J'emprunte encore à M. de Bouteiller ce que l'on sait sur Jean-Baptiste Maugérard, né à Auzéville, diocèse de Verdun, le 6 juin 1751.

Il fut bibliothécaire de Saint-Arnould et secrétaire de l'évêché.

« Notre bibliothèque, dit M. de Bouteiller, conserve des notes de lui sur la chronique des évêques de Metz, nos 47 et 48. Il est à regretter qu'on ait perdu ses recherches sur les monuments romains, signalées dans le *Templum metensibus sacrum.* »

Dom Maugérard mourut à Metz, le 13 juillet 1815, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et fut enterré dans le cimetière de Scy, à gauche de la porte d'entrée de l'église.

VII. — Fourcroy de Ramecourt.

Charles-René Fourcroy de Ramecourt est né à Paris, le 19 janvier 1715, et mort dans la même ville, le 12 janvier 1791.

[1] *Biographie de la Moselle,* tom. II, p. 218 et suiv.

Digitized by Google

Son père, avocat au parlement, le destinait au barreau : mais le goût des sciences et une aptitude extraordinaire dont il était doué l'emportèrent sur les projets paternels. A la suite d'un très-brillant examen, Fourcroy fut reçu dans le génie militaire, à l'âge de vingt ans. Il fit campagne, en 1741, et prit part à la guerre de sept ans. Il commanda le corps des ingénieurs des côtes de la Bretagne, en 1761, et fut nommé maréchal de camp, directeur général du génie. L'Académie des sciences le reçut au nombre de ses associés-libres, et la Société royale des sciences et des arts de Metz lui fut ouverte au même titre.

Fourcroy de Ramecourt fit paraître plusieurs ouvrages concernant les fortifications. Son nom se trouve sur la plus ancienne liste des membres libres et correspondants de notre Société royale, à côté de ceux de Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, dont nous possédons le portrait dans la salle de nos séances, et de Goulet de Rugy, capitaine de mineurs au corps de l'artillerie.

Les noms de Louis[1] et de Goulet de Rugy[2] ont trouvé place dans la *Biographie de la Moselle,* ce qui me dispense de faire ici autre chose que les nommer.

VIII. — Lombard.

Jean-Louis Lombard, né à Strasbourg, en 1723, fut, à dix-huit ans, reçu docteur en philosophie, et, à vingt ans, avocat au Conseil souverain d'Alsace.

Il passa quatre années à Paris, après lesquelles il vint exercer sa profession d'avocat à Metz. Mais ayant

[1] Tom. II, p. 554.
[2] Tom. IV, p. 170.

Digitized by Google

épousé la fille de Robillard, professeur à l'École d'artillerie, il se livra plus spécialement à l'étude des sciences se rattachant à cette partie de l'art militaire ; il donna une traduction de l'ouvrage de Benjamin Robius sur l'artillerie, celle des *expériences*, alors *nouvelles, faites à Woolwich pour connaître les vitesses initiales des boulets ;* il traduisit encore la dissertation d'Euler sur l'explication des phénomènes de l'air.

En 1759, il fut envoyé comme professeur à l'École d'artillerie qui se fondait à Auxonne et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 1er avril 1794.

Les ouvrages publiés par lui, indépendamment de ses traductions, sont :

1° Un Traité de géométrie ;

2° Des Tables du tir des canons et des obusiers ;

3° Une Instruction sur la manœuvre et le tir du canon de bataille ;

4° Un Traité du mouvement des projectiles, appliqué au tir des bouches à feu.

Lombard était membre correspondant de la Société royale et porté sur la liste de 1760.

IX. — Beauzée.

Nicolas Beauzée, originaire de Verdun où il est né le 7 mai 1717, mort à Paris, le 25 janvier 1789.

Il fut de l'Académie française, en succédant à Duclos, et remplacé par Barthelemy, l'auteur du Voyage du jeune Anacharsis.

Il publia :

1° Une Grammaire générale ;

2° Une nouvelle édition des Synonymes, de l'abbé Girard ;

3° Une traduction de Saluste

Digitized by Google

4° Une traduction de l'Histoire d'Alexandre le Grand, de Quint-Curce ;

5° Une traduction de l'Imitation de J. C. ;

6° Une exposition abrégée des Preuves historiques de la religion.

Le nom de Beauzée est inscrit, en 1768 et dans les années suivantes, comme membre correspondant de l'ancienne Académie de Metz.

Sur la même liste, je rencontre, parmi les membres titulaires, les noms de Michel du Tennetar, médecin, dont M. le docteur Scoutetten, notre savant et laborieux confrère, nous a parlé, à la page 27 de son *Histoire chronologique des Lectures publiques et des Conférences,* et du chevalier du Teil, qui figure dans la *Biographie de la Moselle,* tome IV, p. 274.

X. — Vicq d'Azir.

Vicq d'Azir, qui fut aussi membre correspondant de la Société royale des sciences et des arts de Metz, naquit à Valogne, en 1748. Il est qualifié régent de la Faculté de médecine, membre de l'Académie royale des sciences et secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine de Paris.

D'après Michaud, il ouvrit une école de médecine dans la capitale, en 1773 ; mais « ses talents lui attirèrent la haine de la Faculté qui le persécuta de » mille façons (c'est Michaud qui parle). Heureuse- » ment il obtint la protection de Daubenton, en » épousant sa nièce. »

Vicq d'Azir remplaça Buffon à l'Académie française et Lanonne dans sa charge de premier médecin de la Reine, en 1789 ; il avait aussi la survivance de premier médecin du Roi.

Digitized by Google

Il mit au jour plusieurs mémoires sur la médecine et sur l'art vétérinaire. « Un médecin savant et laborieux, Vicq d'Azir, dit Charles de Lacretelle dans » son Histoire du dix-huitième siècle, tome 6, p. 39, » était compté au nombre des écrivains les plus distingués de cette époque. Ce fut lui qui, en 1788, » succéda au grand Buffon à l'Académie française. » En prononçant son éloge, il se montra initié dans » tous les secrets du style pur et pompeux de son » prédécesseur ; mais les lettres et les sciences devaient bientôt perdre Vicq d'Azir. »

Il mourut, en effet, dans la force de l'âge, à quarante-six ans, le 20 juin 1794.

M. Évariste Bertulus, dans sa *Sixième lettre sur le* prétendu *Matérialisme médical et son inanité,* signale Vicq d'Azir, aussi bien que les Tissot, les Zimmermann, les Portal, les Bichat et le fameux Rœderer, professeur à l'Université de Gœttingue, comme ayant donné des preuves éclatantes de leur foi catholique [1].

XI. — L'abbé Grandidier.

Philippe-André Grandidier, archiviste de l'évêché de Strasbourg, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était aussi membre correspondant de la Société royale de Metz.

Né à Strasbourg, le 9 novembre 1752, il publia, à vingt-quatre ans, son Histoire ecclésiastique de l'Alsace, ce qui lui valut une distinction flatteuse du pape Pie VI. On prétend que ses confrères en conçurent de la jalousie et qu'ils lui suscitèrent des chagrins par suite desquels il mourut, le 11 octobre 1787.

[1] Le journal *L'Union,* du 12 septembre 1867.

Digitized by Google

Les ouvrages qu'il a laissés sont les suivants :

Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg ;

Essais historiques et topographiques sur la cathédrale de Strasbourg ;

Vues pittoresques de l'Alsace ;

Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de l'Alsace ;

Notice sur la vie et les ouvrages d'Ottfrid ;

On a de lui, en outre, un grand nombre de mémoires et de dissertations sur divers sujets.

XII. — Parmentier.

Antoine-Augustin Parmentier, à qui l'Europe doit l'importation de la pomme de terre, est né à Montdidier, en 1737, et fut nommé apothicaire-adjoint, puis apothicaire-major de l'hôtel royal des Invalides, en 1776.

Il mourut en 1813, après avoir publié de nombreux ouvrages d'économie rurale et domestique.

XIII. — L'abbé Soulavie.

Je passe rapidement sur le nom de Jean-Louis-Giraud Soulavie, natif de Largentière, en 1751. Son existence fut très-agitée et son caractère sacerdotal fortement compromis, au milieu des orages de la révolution. Peut-être ne faudrait-il pas dire de lui qu'*il n'est pas mort entaché*, si son biographe ne nous apprenait qu'à l'avénement de Napoléon il se convertit et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il fut membre correspondant de l'Académie des ins-

Digitized by Google

criptions et belles-lettres et composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue :

Des Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XV et de Louis XVI ;

L'Histoire de la décadence de la monarchie française ;

Les Mémoires de Richelieu.

XIV. — Pastoret.

Je vois sur la dernière liste des membres correspondants de la Société des sciences et des arts de Metz, le nom d'un homme dont la vie publique a été largement remplie, mêlée, il faut le dire, de quelques contradictions, peut-être plus apparentes que réelles.

Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis de Pastoret, est né à Marseille, en 1756.

Il débuta avec succès au barreau. Il était conseiller à la Cour des aides de Paris, depuis 1781, lorsqu'il fut affilié à la société savante fondée à Metz par le maréchal de Belle-Isle. Devenu maître des requêtes, en 1788, il adopta les principes de la révolution.

Il fut ministre de l'intérieur en 1791, puis président du département de Paris, premier syndic de ce même département et député à l'Assemblée législative qu'il a présidée.

C'est sur sa proposition que fut rendu le décret qui transforma l'église Sainte-Geneviève en Panthéon ; il composa cette devise placée au fronton de l'édifice : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

« Républicain par philosophisme, mais royaliste » par principe, dit Michaud, il redevint l'ami et le » défenseur de la royauté, dès qu'il la vit sérieuse-

Digitized by Google

» ment menacée. Il fut obligé d'émigrer » ; mais il put rentrer en France dès l'année 1795.

Député du Var au Conseil des Cinq-Cents, Pastoret fut condamné à la déportation et obligé de se réfugier en Suisse.

Plus tard, il devint inspecteur des hôpitaux, professeur de droit naturel et des gens, au collége de France, en 1804, et sénateur en 1809.

Dans cette chaire du collége de France, place Cambrai, et vers la même époque de 1809 où, nous l'avons vu et entendu, il traitait avec d'admirables développements la question de la propriété des mers et combattait, à ce sujet, les idées dominatrices et la prétention hautement affichée du peuple anglais.

Investi de la pairie, en 1816, Pastoret fut nommé président de la Chambre des pairs en 1820, ministre d'État en 1826, chancelier de France en 1829. Ce fut lui qui remplaça M. Dambray.

On sait qu'il est mort en 1840, tuteur des enfants de M. le duc de Berry.

Le marquis de Pastoret a été membre des trois Académies.

Les écrits sortis de sa plume sont :

Zoroastre, Confucius et Mahomet ;

Moïse, considéré comme législateur ;

Traité des lois pénales ;

Histoire générale de la législation des peuples.

XV. — Lacépède.

Bernard-Germain-Étienne de Laville, comte de Lacépède, originaire d'Agen, né en 1756, comme Pastoret, mais décédé pair de France, en 1825.

Venu à Paris, en 1776, il s'adonna tout d'abord à

Digitized by Google

la musique et composa l'opéra d'*Omphale,* puis écrivit une poétique de la musique.

Il faut croire qu'il avait étudié aussi avec fruit l'histoire naturelle, car ayant fait la connaissance de Buffon, celui-ci le proposa comme professeur au jardin du Roi. La liste de nos devanciers, imprimée à la suite de l'*Histoire des sciences dans le pays Messin,* donne à Lacépède la qualité de *démonstrateur du jardin du Roi.*

Buffon lui fit l'honneur mérité de le choisir pour le continuateur de ses œuvres.

Lacépède fut député à la Constituante, à l'Assemblée législative, membre du Conseil des Cinq-Cents, sénateur et grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Ses ouvrages sont :

Une Histoire naturelle des quadrupèdes, des ovipares et des serpents ;

Une Histoire naturelle des reptiles ;

— — des poissons ;

— — des oiseaux ;

Une histoire de l'Europe ;

Des romans et des mémoires sur divers sujets.

Messieurs, ce que je viens de lire n'est point une œuvre littéraire qui puisse intéresser le public. Cette compilation sèche et monotone, comme seraient une généalogie ou des états de service, qui n'est pas le fruit de recherches sérieuses, je l'offre à l'Académie, cependant ; et pourquoi ?

Afin de relever dans notre propre estime la compagnie à laquelle la nôtre a succédé : évoquer le souvenir de cette première institution, la faire revivre, ne fût-ce qu'un instant, dans notre pensée, en

Digitized by Google

groupant autour d'elle certaines célébrités de l'époque, c'est montrer, par l'importance de ses affiliations, la place qu'elle-même a dû occuper dans le monde savant.

Vous remarquerez peut-être, à la vue de la liste fort incomplète, il est vrai, qui a passé sous vos yeux, que l'élément scientifique l'emporte quelque peu sur l'élément purement littéraire dans la valeur des noms cités. Ce résultat, je n'en saurais douter, entrait dans les prévisions de l'illustre fondateur de la Société royale des *sciences et des arts,* qui s'était rendu compte des besoins traditionnels du pays.

Eh bien, les tendances d'alors, telles qu'elles sont résumées dans le titre même de la création de 1760, n'ont pas changé depuis : sans exclure l'amour des belles-lettres, elles appellent et auraient dû fixer parmi nous une Faculté des sciences. L'accueil fait, dans les diverses parties de la population, aux conférences patronnées par l'Académie, et les sympathies qu'a rencontrées l'*Association scientifique,* sous l'active impulsion de l'un des nôtres[1], sont encore des symptômes révélateurs des vœux de la cité pour le bienfait d'un enseignement scientifique en permanence.

Vous ne supposez pas, Messieurs, qu'à propos de l'Association qui s'est développée à Metz depuis deux ou trois ans, je puisse ne pas me souvenir de M. Le Verrier, qui nous est affilié en qualité de membre honoraire de l'Académie? Mon tort, si j'oubliais M. Le Verrier, serait d'autant moins excusable, que sa participation toute personnelle aux travaux de la société fondée et présidée par lui, est un suffrage de plus et

[1] M. le commandant du génie Goulier, président de l'Académie.

Digitized by Google

un suffrage compétent en faveur de la réintégration d'une Faculté des sciences dans notre ville.

Vienne le jour où une main plus habile se chargera de tresser une couronne en l'honneur de l'Académie : les fronts dignes de la porter ne lui manqueront pas. A côté des Bergery, des Macherez, des Soleirol, des Munier, des Victor Simon, des Malherbe, des Gerson, et de tant d'autres qui ont contribué à faire aimer et à propager l'étude des connaissances utiles et pratiques, il se trouvera parmi les hommes qui nous auront appartenu, à des titres et par des liens plus ou moins étroits et plus ou moins intimes, des noms qui rappellent un progrès dans la science ou bien un perfectionnement dans les arts.

Octobre 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

METZ,

PAR M. LE B^on^ CARRA DE VAUX.

Comme Dieu, dans le monde, a voulu que la plante,
Chêne majestueux, ou lierre qui serpente,
Oranger qui répand ses suaves odeurs,
Cèdre qui du soleil tempère les ardeurs,
Dans les couches du sol, dérobât sa racine.
Ainsi tout est obscur, égal à l'origine.
Alexandre ou César, Virgile ou Cicéron,
Le sublime Pindare et le divin Platon,
Qu'étaient-ils au berceau? pauvres êtres débiles
Perdant le temps qui passe en des jeux inutiles!
Ainsi Rome et Paris ont été des hameaux
Cachant dans les forêts des huttes de roseaux.
C'est l'art, c'est le progrès, c'est l'œuvre industrieuse
Qui forme la cité, qui la rend radieuse.
Pour toi, Metz, dès le jour où l'insoumis du Nord,
Le franc libérateur, se fixa sur le bord
Du rivage affranchi de la libre Moselle,
Tu fus un des joyaux, ravissante étincelle,
Du bandeau couronnant le front des souverains
De ce peuple français, géant aux fortes mains.
Imposante cité, reine de l'Austrasie,
Tu vis naître en ton sein la noble bourgeoisie
Qui ne dut aux Valois céder ses libertés
Qu'au prix, payé plus tard, de droits mieux constatés.
Aujourd'hui, comme alors, aujourd'hui c'est ton rôle,
Sentinelle debout, fille aînée en la Gaule,
Confiante en tes murs, de défendre l'accès,

Digitized by Google

L'honneur, le vieil honneur de notre sol français.
Recreuse tes fossés; couronne tes courtines
De soldats aguerris; rallume tes usines;
Fais, des flancs déchirés de tes âpres vallons,
Extraire des boulets pour charger nos canons,
Afin qu'intimidés, ligués pour la défense,
Qui craint avec raison la valeur de la France,
Et non pour conquérir, tous ces peuples du Nord,
Du Rhin aux monts Ourals, d'Amsterdam à Francfort,
Nous laissent employer les bras de la jeunesse
A féconder le champ d'où provient la richesse.

Paris. 14 janvier 1868.

Digitized by Google

SCIENCES.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN MOT

SUR

L'ORIGINE DE L'HOMME,

PAR LE DOCTEUR HARO.

La question de l'origine de l'homme a occupé les philosophes de tous les âges ; tous ont cherché à soulever un coin du voile qui en recouvre le mystère, et ce n'est pas par suite d'une vaine curiosité ; ils avaient compris, comme nous le comprenons nous-mêmes, qu'à cette question se rattachent les intérêts les plus sérieux de notre passage sur la terre et de son but final.

Aussi le premier chapitre de tous les codes sociaux, ou, en d'autres termes, de toutes les religions, qui, dans le principe, n'avaient d'autre dessein que de régler les droits et les devoirs d'une même société, est-il une histoire génésique de l'homme.

Parmi ces histoires, qui varient suivant l'imagination de chacun de leurs auteurs, la plus pittoresque, la plus émouvante et nous pouvons même ajouter la plus rationnelle, est sans contredit celle que les Juifs ont transmise aux chrétiens et aux mahométans, c'est-à-dire à presque la moitié du monde civilisé. Elle a été adoptée à la lettre et sans commentaire

Digitized by Google

jusqu'à la naissance de la géologie, science nouvelle qui est venue élargir les idées de la foi antique en nous faisant comprendre que les jours de la Bible sont des périodes de plusieurs milliers de siècles, et les actes de la création une succession lente des phénomènes qui ont formé le globe terrestre et tous les êtres qui végètent et vivent à sa surface.

Quiconque, en effet, se reporte à son origine et en suit le développement jusqu'à la période historique, voit se dérouler devant lui ces phénomènes en deux ordres bien distincts, quoique leur marche soit parallèle et suive la même progression. La terre, d'abord fluide et en ébullition, se refroidit, se couvre d'une écorce dure dont l'eau remplit les fissures et les excavations ; dès que ces deux éléments indispensables à toute végétation se montrent, les plantes apparaissent, se multiplient ; aussitôt des animaux viennent au milieu d'elles chercher leur nourriture ; mais fait à fait que ces conditions terrestres et atmosphériques deviennent plus favorables, il survient des plantes et des animaux d'une organisation plus compliquée, de proportions gigantesques, qui se multiplient à l'infini sur toute la surface émergée du globe ; et de même que tous les phénomènes terrestres s'accomplissent en suivant un code de lois invariables, les deux règnes organisés se développent en parcourant, d'une manière non moins invariable, l'échelle ascendante du progrès, tracée sur le même plan anatomique, de manière qu'une espèce se rattache toujours à celle qui l'a précédée et annonce par quelque caractère particulier celle qui la suivra, quelque tranchés que soient d'ailleurs ses caractères propres et sa physionomie individuelle.

Voilà les faits dans leur plus simple et leur plus

Digitized by Google

véridique expression, mais quelle en est la cause ? Les plantes et les animaux, qui forment deux séries ascendantes et parallèles, ont-ils été créés, c'est-à-dire formés de toute pièce par un acte spécial du Créateur, l'une après l'autre, d'après un plan conçu d'avance et à mesure que les conditions physiques devenaient favorables à leur séjour sur la terre ? Ou bien, la vie est-elle sortie, à un moment donné, des conditions physiques pour se répandre ensuite par voie de génération et en suivant une loi d'évolution progressive, également préconçue, mais toujours en rapport avec ces mêmes conditions ? Telles sont les deux questions qui partagent aujourd'hui les maîtres de la science.

La solution affirmative ou négative de l'une ou de l'autre pour ce qui concerne l'évolution des espèces végétales et animales, ne doit pas avoir l'importance qu'on y attache généralement; car n'est-ce pas à peu près la même chose que le grand formateur ait déterminé au commencement la marche que suivraient ses œuvres, sur un plan donné, d'après les lois émanées de sa toute-puissance; ou qu'en suivant le même plan, il en ait rempli lui-même tous les linéaments ?

Quand nous arriverions, où nous n'arriverons jamais, à déterminer les modes d'évolution des deux règnes, à découvrir la filiation des espèces de manière à pouvoir dire que l'une provient de telle autre, le problème initial n'en serait pas moins insoluble, parce que les choses ne se montrant à nous que toutes faites, nous ignorerons toujours leur mode de fabrication et à plus forte raison celui de leur origine. Comme l'a dit un auteur de grand sens, M. Gaston Tessaudier *(Ann. scient. 1866)*, l'apparition de la vie

Digitized by Google

sur la terre est un des grands problèmes qui ont le plus frappé les esprits, mais il les a toujours frappés en vain et d'un stérile étonnement.

Si la géologie a soulevé un coin du voile que cache le mystère de la création, pour nous représenter les imposantes scènes de l'enfantement de la terre, en nous montrant d'abord dans un lointain obscur, à travers des milliers de siècles, comment une masse incandescente s'est refroidie, puis peuplée de végétaux et d'animaux ; si elle nous a appris que des révolutions séculaires ont fait disparaître l'une après l'autre ces ébauches premières de la création ; si elle a fait passer devant nous la suite des êtres qui ont peuplé le globe, elle ne nous dit rien sur la cause de leur production, de leurs transformations successives ; en un mot, elle déroule à nos yeux la longue chaîne de la création, sans nous dire comment en sont soudés les anneaux.

Un seul être fait exception à cette règle générale : c'est l'homme. Dès qu'il paraît sur la terre, la chaîne entre les temps passés et ceux qui vont suivre se trouve interrompue, et les recherches les plus savantes, les conceptions les plus ingénieuses ne parviennent pas à en rejoindre les anneaux. Il diffère tellement de tous les autres, tant par sa conformation physique que par la portée de son intelligence, qu'il n'est pas plus possible de le rallier à une espèce perdue qu'à aucune de celles qui lui sont congénères.

Depuis lui et avec lui la nature paraît s'être soumise au repos du septième jour ; tout est resté dans le même état, ne nous présentant que des variations trop peu appréciables pour nous permettre de juger, par ce qui s'opère sous nos yeux, de ce qui s'est

Digitized by Google

opéré pendant les grandes mutations qui ont renouvelé si souvent les espèces animales avant sa naissance.

Cependant des esprits systématiques ont cherché, en se fondant sur ces variations fugitives et souvent éphémères dont nous sommes témoins tous les jours, à le rattacher à quelqu'une de ces espèces. Le singe, par une certaine similitude de forme, se présentait naturellement comme point de départ, et sortie de là, l'imagination est arrivée à le regarder comme la souche primitive de l'espèce humaine. Beaucoup de théories aussi savantes qu'ingénieuses ont été édifiées sur ce thème prestigieux ; mais nous les avons toutes vues se réfuter mutuellement, l'une accusant l'autre de se fonder sur des analogies controuvées ou sur des conclusions sans prémisses.

Le même sort n'a pas épargné les deux auteurs qui ont traité récemment ce sujet avec le plus de talent et l'esprit d'observation le plus profond et le plus sérieux, MM. Darwin et Trémaux ; pour ce dernier, le principe large et lumineux de M. Darwin n'est qu'une erreur ténébreuse, et bientôt probablement celui de M. Trémaux n'apparaîtra à quelque nouveau penseur que comme une pierre d'achoppement dans le sentier de la science.

Sans doute on ne peut nier que les espèces animales ne soient sujettes à quelques modifications, que ces modifications ne soient les résultats, dans certaines circonstances, de ce que M. Darwin appelle la sélection naturelle, c'est-à-dire le choix que la nature fait parmi les individus d'une même espèce, pour conserver les meilleurs et supprimer les plus défectueux ; dans d'autres circonstances que ces mêmes modifications ne proviennent, suivant M. Tré-

Digitized by Google

maux, de l'influence que le sol plus ou moins perfectionné exerce sur les espèces qui l'habitent. Mais de quelque manière que l'on scrute et que l'on explique les faits qui se passent sous nos yeux, de quelque manière qu'ils se groupent sous la théorie de M. Darwin ou de M. Trémaux, on n'arrivera jamais à expliquer comment un coquillage s'est transformé en reptile, un reptile en singe et un singe en homme.

M. Trémaux a porté contre tous ses devanciers une condamnation qui l'englobe lui-même, en proclamant que la perfection des êtres est ou devient proportionnelle au degré d'élaboration du sol sur lequel ils vivent ; il n'a vu, lui aussi, qu'un côté de la question, de manière que l'on peut dire de son école ce qu'il a dit de toutes les autres :

1° Que les principaux faits qui servent de base à chacune d'elles sont vrais ; 2° que les hypothèses fondées sur ces faits pris isolément doivent seules être abandonnées ; 3° que c'est pour n'avoir pas compris que malgré les apparences contradictoires, les mêmes lois pouvaient tout expliquer ; que les écoles se disputent armées chacune d'un lambeau de la vérité qu'elles s'opposent l'une l'autre, et que c'est ce côté vrai qui cause leur persévérance et leur tenacité.

Mais en réunissant tous ces lambeaux aurait-on encore l'espoir d'arriver à une solution, sinon positive, au moins satisfaisante? Non, certes, comme nous l'avons déjà exprimé ; car même en admettant une théorie plus fondée et plus rationnelle, celle de l'évolution des germes subordonnée aux influences telluriques et climatériques, nous n'aurions toujours qu'une théorie sans base certaine, parce que nous

Digitized by Google

n'avons jamais été témoins du fait qui a pu changer un lièvre en lapin ou un lapin en lièvre.

D'après le système de M. Darwin, qui n'admet que des perfectionnements dans l'échelle ascendante des animaux, l'homme est le fils d'un singe; d'après celui de M. Trémaux, qui suppose en même temps le perfectionnement et la dégénérescence, il en est le frère, c'est-à-dire qu'il descend d'un être moins parfait que l'homme, mais beaucoup plus que le singe, différence qui provient de ce que des descendants de cet être imaginaire, les uns se sont trouvés sur un sol ingrat, ce qui les a fait dégénérer, tandis que les autres, jetés sur une terre plus propice, ont acquis de nouvelles perfections.

Cette parenté n'a jamais paru sourire à personne; les sauvages, même les plus dégradés, la repoussent énergiquement, tant est grande et appréciable pour tous la différence qui existe entre le singe le plus parfait et l'homme le plus disgracié de la nature.

Tout en lui, organisation, forme corporelle, instruction et intelligence le pose comme un être supérieur destiné à exercer un empire absolu sur tout ce qui l'entoure.

Il ne forme qu'une famille, malgré ses nombreuses variétés, et la diversité des lieux qu'il habite, contrairement à ce que nous montre le règne animal, dont les espèces varient d'autant plus qu'elles habitent des contrées plus éloignées et des climats plus différents; seul il se tient debout, tandis que tous les autres se servent de leur quatre extrémités pour la station, la marche ou la course; seul aussi il apprend à se vêtir, à se faire des armes, à communiquer ses pensées à ses semblables. Outre ces différences générales, qui mettent déjà entre lui et les singes

Digitized by Google

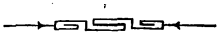
une si grande différence, il en est de particulières qui la rendent infranchissable : tous ces derniers s'avancent, par des gradations insensibles, du type des digitigrades au plus parfait de tous les chimpanzés, mais celui-ci s'arrête à une énorme distance de l'homme, par son organisation évidemment appropriée à la vie des forêts, ce qu'indiquent suffisamment ses longs bras, ses jambes grêles, la difficulté qu'il éprouve à se tenir debout, et surtout ses callosités, peu développées, il est vrai, mais cependant sensibles.

Mais ce n'est pas seulement par ses caractères physiques qu'il se sépare de l'animalité ; c'est surtout par son intelligence, qui, malgré son infériorité pour tout ce qui concerne sa vie animale et sa conservation, en fait le roi de la nature entière. Nu et désarmé, ignorant tout ce qui peut lui être nuisible ou utile ; cette faculté de connaître et de réfléchir, qui réside en lui seul, suffit pour le conduire à la conquête du monde. « Il n'est qu'un roseau, le plus faible de la » nature, mais c'est un roseau pensant ; il ne faut » pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une » vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer ; mais » quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore » plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il » meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers » n'en sait rien. »

Ainsi donc l'homme ne peut et ne pourra jamais être comparé à aucune des espèces animales perdues ou existant encore. Quoiqu'il occupe le haut de l'échelle organique, l'intervalle qui le sépare des échelons les plus élevés est trop grand pour que les lois graduelles et régulières du développement puissent l'atteindre, et si, contre toute probabilité, on venait

Digitized by Google

à découvrir quelque sujet intermédiaire qui pût établir la filiation matérielle des chimpanzés et de l'homme, il n'en faudrait pas moins reconnaître, en raison de ses facultés exceptionnelles, que l'organisation dérivée de cette source serait elle-même une dérogation exceptionnelle à ces lois, et certes, dans ce cas, nous ne serions plus très-éloignés du texte biblique qui nous dit : « Dieu tira l'homme du limon de la terre et répandit sur son visage un souffle de vie. »



Digitized by Google

Digitized by Google

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

PAR M. HARO.

Pour le naturaliste comme pour le philosophe, l'origine de l'homme restera à jamais inconnue, parce qu'il n'est comparable, dans ses rejetons, même les plus dégradés, à aucun des animaux qui l'ont précédé, ou qui l'accompagnent dans son passage sur la terre; et comment pourraient-ils demander à la science, sur cet être exceptionnel, des connaissances qu'elle leur refuse sur le commun des animaux?

Tous les systèmes les plus savants et les plus ingénieux qui ont cherché, jusqu'aujourd'hui, à relier les phénomènes de la nature organisée aux phénomènes de la nature inorganique, ont échoué dans cette entreprise; celui des générations spontanées s'est perdu dans quelques illusions d'optique; celui de l'évolution des germes, autrement sérieux que ceux de MM. Darwin et Tremaux, cède à cette puissante objection, que les mollusques, les insectes, les poissons, les reptiles, les oiseaux et les mammifères qui, en suivant les formations géologiques, se succèdent, d'après un plan anatomique uniforme, n'ont laissé entre eux aucun débris des passages intermédiaires, qui, cependant, d'après ce système, devraient être plus nombreux que les restes qui nous servent

Digitized by Google

aujourd'hui de types pour former leurs genres et leurs espèces.

Sans même remonter aux époques antérieures à l'homme, en ne considérant que ce qui s'est passé dans l'histoire des animaux, depuis les temps historiques, et ce qui se passe encore sous ses yeux, quelle induction peut-il en tirer, sinon qu'il n'y a aucune communauté d'origine entre toutes les espèces qui peuplent le globe ; que le cheval a toujours été et sera toujours un cheval ; que l'âne a toujours été et sera toujours un âne ; que le chien et le chat ont toujours été et seront toujours deux ennemis acharnés, et ainsi de tous les autres.

Il ne reste donc au naturaliste, comme au philosophe, qu'un parti raisonnable à prendre, c'est de reconnaître que la vie est un mystère impénétrable et d'avouer humblement leur ignorance sur tout ce qui le concerne.

Mais il est une autre question, qui n'a peut-être pas moins d'importance au point de vue de la civilisation et de la morale, et qui, cependant, malgré les données plus positives fournies par les progrès que la science a faits dans ces dernières années, est encore en litige ; c'est celle de savoir si l'homme présente, comme tous les animaux, dans ses divers embranchements, des différences assez notables pour en faire un genre, composé de plusieurs espèces, que l'on puisse ranger côte à côte, sans les confondre, comme on range les espèces des rongeurs, des ruminants.

L'expression vulgaire de genre humain pourrait faire croire à une réponse affirmative, car l'idée de genre emporte celle d'espèces ; mais cette locution se trouve à tout moment, dans le langage, en opposition

Digitized by Google

avec cette autre : espèce humaine, employée comme synonyme et toujours au singulier, ce qui nous prouve que dans la pensée du vulgaire, cette espèce est unique.

La science est-elle d'accord avec cette pensée? C'est ce que nous allons voir en étudiant les caractères qui constituent l'espèce.

Mais qu'est-ce qu'une espèce? Tout le monde s'en fait une idée, et cependant si nous en cherchons une définition, nous n'en trouvons pas deux semblables chez les auteurs qui ont voulu répondre à cette question : « Cette distinction éternelle des espèces, dit M. Flourens, est à la fois la plus grande merveille et le plus grand mystère de la nature. » Elle est, d'après M. Duruy, un secret que Dieu s'est réservé.

Sans doute, si nous voulons remonter à l'origine des espèces, nous trouvons que le problème est insoluble, parce qu'il renferme plusieurs inconnues qu'il est impossible d'éliminer; mais si nous ne permettons pas à notre imagination de sortir des bornes que l'observation a tracées autour de nous, si nous nous renfermons dans l'idée de tout le monde, elle nous apparaîtra claire, compréhensible et sans mystère.

Il ne s'agit pas, en effet, de déterminer si les êtres vivants n'ont apparu sur la terre que par couples uniques, chargés chacun de se reproduire et de se répandre ensuite, dans tous les lieux propres à leur multiplication; ou, si, à la fois, chaque localité propice a vu surgir des couples de même nature, en assez grand nombre, pour les peupler; si ces couples uniques ou multiples ont donné naissance, par voie de transformation, à la succession des animaux qui se trouvent dans les couches géologiques; ou, si ces

Digitized by Google

animaux, qui diffèrent tant les uns des autres, quoiqu'ils suivent une progression anatomique admirable, ont apparu, formés de toutes pièces, les uns après les autres, par le même procédé inconnu qui avait présidé à la naissance des premiers rudiments de l'organisation animale. Nous l'avons dit, là est le mystère et le secret que Dieu s'est réservé; mais il n'y a plus de mystère ni de difficultés si nous nous bornons à exprimer ce que l'idée générale et vulgaire comprend par le mot espèce.

Dans ce sens il désigne toute collection d'êtres organisés présentant des traits fixes, indépendants des différences particulières qui les distinguent comme individus; qui se reconnaissent, malgré ces différences; se recherchent et reproduisent constamment des individus ayant les mêmes formes générales, le même caractère, les mêmes habitudes, les mêmes besoins, et les mêmes moyens de les satisfaire, en un mot qui sont d'autres eux-mêmes; et, ce n'est pas seulement aux animaux contemporains de l'homme que cette définition s'applique, elle s'étend avec non moins d'exactitude à tous les débris de ceux qui l'ont précédé, car ceux-ci se trouvent également groupés suivant la diversité de leurs besoins, de leurs habitudes, ce qui prouve qu'ils vivaient et se reproduisaient de la même manière.

La génération est donc la voie au moyen de laquelle la nature perpétue les espèces par des séries non interrompues d'êtres qui se détruisent et se renouvellent sans cesse sur la scène du monde, sans que toutes ces alternatives de vie et de mort leur impriment des modifications assez profondes pour changer entièrement les formes primitives.

En remontant vers la plus haute antiquité on re-

Digitized by Google

trouve les types dont les êtres qui existent aujourd'hui tirent leur origine. L'espèce existe donc par elle-même; elle forme l'être collectif, l'unité impérissable en totalité, et comme l'a dit M. Flourens, « si les espèces sont différentes, elles sont parallèles, et cette loi du parallélisme entre les espèces vivantes, on la retrouve entre les espèces fossiles. Espèces vivantes, espèces mortes, espèces d'un continent, espèces de l'autre, c'est toujours un même retour, un même fond de type, un même cadre; le règne animal est un, » sa mobilité n'est particulière qu'aux individus qui ne sont comptés pour rien dans la nature, en raison de leur passage temporaire et de la brièveté de leur existence.

Cependant l'espèce peut éprouver, par des causes accidentelles, des modifications qui éloignent quelques individus du type primitif; lorsque ces modifications sont peu étendues, elles créent la variété, déviation fugitive toujours prête à revenir au type pur dont elle sortit primitivement; plus prononcée et pouvant influer sur le germe de manière à se transmettre du père au fils, elle constitue la race, ou variété permanente, qui se conserve par la génération.

Tout ce que nous voyons autour de nous confirme cette règle générale: que le petit ressemble invariablement à ses parents. Se présente-t-il quelque anomalie produite par une maladie, un accident, des influences climatériques, le nouvel être peut ne plus porter la livrée de son espèce; mais aussi il ne porte pas celle d'une autre; il n'est qu'une exception à la règle générale, comme le sont tous les monstres. Ainsi qu'un lièvre naisse sans oreilles ou sans queue, il ne sera ni un lapin ni un agouti, il reproduira des individus complets de son espèce, ou s'il trans-

Digitized by Google

met à ses descendants son infirmité, il ne deviendra le père que d'une nouvelle race, mais non d'une nouvelle espèce. Le produit du chien et de la louve, qui n'est pas très-rare, ne se multiplie pas; il meurt sans lignée, sans produire d'espèce intermédiaire, ni même de races permanentes. Celles-ci n'existent que parmi les animaux qui vivent sous la dépendance de l'homme et qui reçoivent les influences de son industrie; mais toujours ne sortent-elles pas de certaines limites. Dans l'espèce cheval, par exemple, on compte une multitude de races, sous le rapport de la taille, de la couleur, de la force, de l'agilité, des allures; mais qui ne dira, en voyant le petit cheval à tête crépue et à crinière léonine des montagnes de Galles, voilà un cheval? et du gros et gigantesque limousin, voilà encore un cheval? Les chiens, les bœufs, les pigeons et quantité d'autres espèces nous offriraient sur tous les points de la terre une foule d'exemples du même genre. Des observateurs infatigables les ont recueillis, les ont groupés avec autant de perspicacité que d'intelligence; depuis Lamark, Buffon, Cuvier, chacun a ajouté quelques faits nouveaux à ceux de leurs devanciers. La progression a toujours été croissante jusqu'à MM. Darwin et Trémaux, dont les travaux admirables ont épuisé en quelque sorte la matière, et auxquels on ne peut adresser qu'un reproche, celui d'avoir voulu leur donner une interprétation qui ne peut satisfaire un jugement droit et un esprit positif. Tous les hommes qui connaissent les effets que produisent sur l'organisation, en bien ou en mal, la différence des climats, de la nourriture, de l'éducation, des habitudes, de l'altitude des lieux et de leur composition géologique, n'hésiteront pas à avouer que prendre pour cause

Digitized by Google

unique de la formation des espèces, l'une ou l'autre de ces causes, c'est une erreur de jugement qui doit faire englober dans la même condamnation, comme nous l'avons dit, tous les systèmes qui en découlent.

Dans l'ordre animal, nous trouvons une quantité d'espèces présentant des caractères communs qui les rapprochent ou les séparent de toutes les autres, et ces caractères nous servent à former les genres, groupes plus ou moins nombreux d'espèces qui viennent s'y ranger avec leurs races et leurs variétés, sans jamais s'y confondre ; c'est tout à fait le contraire de ce que nous montre la famille humaine, qui, malgré la diversité de ses embranchements, n'a jamais pu être divisée en espèces et à plus forte raison en genres.

Il est évident qu'elle présente des races, la noire, la blanche, la jaune, la rouge, dont les différences de la couleur et des traits du visage se transmettent de génération en génération ; mais ces différences, quelque tranchées qu'elles paraissent à la première vue, ne vont pas jusqu'à constituer des caractères spécifiques ; il suffit, pour s'en convaincre, de la mettre en parallèle avec la famille animale qui paraît s'en rapprocher le plus par son organisation extérieure, celle des singes.

A la première vue, les formes générales du corps et de la tête de ces derniers ressemblent, d'une manière assez sensible, à celles de l'homme, et leurs diverses espèces ont avec lui les plus grandes affinités organiques. Cependant il n'en est pas une seule qui ne porte un signe particulier à l'exclusion de toutes les autres. Ainsi, tous les singes de l'ancien continent ont les narines séparées par une cloison fort mince, tandis que ceux du nouveau ont un large

Digitized by Google

intervalle entre ces deux ouvertures. Chez les premiers, les narines sont ouvertes inférieurement comme celles de l'homme, chez les autres elles sont ouvertes latéralement. Ceux de l'ancien monde ont les fesses pelées et des callosités naturelles et inhérentes à ces parties. Ils sont pourvus d'abajoues, espèces de réservoirs où se conservent leurs aliments. Ceux du nouveau monde sont dépourvus de ces appendices. Dans l'Afrique et dans l'Asie ils n'ont pas de queue, ou elle n'est jamais prenante ; dans l'Amérique, au contraire, elle est toujours longue et velue et leur sert à saisir les objets ; les premiers ont cinq molaires à chaque côté des mâchoires, les autres en ont six.

Ces différences sont bien plus frappantes encore quand on compare entre eux les genres et les espèces que comprennent les deux grandes divisions continentales ; dans l'ancien continent, nous voyons les singes proprement dits caractérisés par l'absence de queue, la face aplatie, les dents, les mains, les doigts presque semblables à ceux de l'homme ; les babouins, qui ont un moignon de queue, un museau proéminent, deux canines saillantes ; les guenons, assez semblables aux babouins, mais dont la queue, presque aussi longue que le corps, les en sépare profondément ; dans le nouveau, les groupes nombreux qui s'agitent dans toutes les forêts intertropicales se divisent aussi en une multitude d'espèces dont les caractères reposent sur des traits organiques non moins saillants, quoique souvent ils n'affectent en apparence qu'une différence de couleur dans quelque partie du pelage. Ainsi, le sajou brun placé à côté du sapajou n'a presque rien qui l'en distingue dans la taille, la longueur de la queue, la couleur générale

Digitized by Google

de la fourrure, et cependant ils n'en forment pas moins deux espèces bien distinctes par le gris blanc qui marque le front, les joues et les épaules du dernier; le premier est agile, gai, hardi, le second doux et timide; jamais ils ne s'accouplent ensemble.

Voilà des particularités organiques aussi précises qu'on peut les désirer pour qu'il ne soit pas possible de confondre les individus qui les présentent; en est-il de même des hommes qui habitent les contrées où ces mêmes êtres ont pris naissance? Sous quelque rapport que l'on compare l'Américain et l'habitant de l'Afrique, malgré le contraste de leurs couleurs, des traits de leurs physionomies respectives, on ne peut y saisir aucun signe comparable à la différence du nombre des molaires, la présence ou l'absence des callosités et des abajoues, la direction de l'ouverture des narines.

De cette comparaison il résulte évidemment qu'il ne serait pas possible de former les divisions de la famille humaine d'après les principes que l'on suit en procédant à la formation de celles des animaux. Si, en effet, on met en regard l'âne et le cheval, le bœuf domestique, le bison et le buffle, il n'est personne qui ne puisse dire ces animaux sont d'espèces différentes, et qui ne justifie son jugement en indiquant les signes qui le lui ont fait énoncer, parce qu'en effet, quelle que soit la ressemblance entre l'âne et le cheval, les oreilles du premier et la crinière du second, constituent des différences assez notables, même au premier coup d'œil; parce que, quelque variées que puissent être la courbure, la couleur, les dimensions affectées par les cornes du bœuf, elles ne ressemblent jamais à celles du buffle; parce qu'enfin le bison porte une protubé-

Digitized by Google

rance qui n'appartient qu'à lui seul et aux êtres de son espèce.

Au contraire, quand on oppose les traits d'un Nègre à ceux d'un Européen, où est la différence qui autorise à en faire autant d'espèces, à affirmer que les nuances organiques qu'ils présentent ne peuvent convenir à un même type ?

Le Nègre a le crâne comprimé, le nez épaté et gros, les mâchoires saillantes et les lèvres épaisses ; mais tous les Caucasiens ou Aryens ont-ils le front proéminent, les lèvres petites, les dents placées verticalement, le nez droit ? La race mongole a la face large, carrée, le nez écrasé, comme enfoncé à la racine ; mais il n'est aucune de ces modifications que l'on ne puisse retrouver à l'état sporadique dans les races blanches ou noires.

Toutes les formes les plus bizarres du front, des pommettes, de la bouche, se retrouvent dans le groupe d'hommes le plus restreint ; elles ne se reproduisent jamais avec la même constance que chez les animaux ; d'ailleurs, on sait que dans aucune espèce animale on ne voit, aussi développée que dans l'homme, cette différence des traits et des proportions, non-seulement de famille à famille, mais encore entre les fils d'un même père ; aussi la longueur ou le raccourcissement du nez, des dents rejetées en arrière ou en avant, des paupières bridées ou trop ouvertes, un museau saillant ou des lèvres minces et pincées ; toutes ces variétés physionomiques, quelque bizarres qu'elles soient, ne peuvent être regardées que comme des signes particuliers, propres à faire reconnaître les individus ; car il est de toute évidence que le caractère spécifique ne consiste pas dans les proportions relatives d'un organe ou d'un système

Digitized by Google

d'organes, mais dans la différence de construction de ces organes ; or, dans tous les groupes d'hommes qui peuplent la terre, on ne trouve rien d'assez tranché dans la physionomie, la conformation du crâne, les parties osseuses, la nature des poils ou même la couleur de la peau, pour en faire des espèces distinctes.

Commençons par la couleur. Sous ce rapport, on divise les hommes en quatre grandes sections ; les blancs, les jaunes, les rouges et les noirs. Dans la première se rangent les habitants de l'Europe, de l'Asie mineure, de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde jusqu'au Gange, de l'Afrique jusques et y compris le Sahara ; la deuxième comprend tout le reste de l'Asie, elle a en quelque sorte son foyer sur le vaste plateau de la grande Tartarie et du Thibet. Quelques auteurs la regardent même comme la source d'où sont sorties les variétés américaines qui forment la troisième, et, enfin, la dernière couvre la plus grande partie de l'Afrique, quelques oasis de l'Indoustan, plusieurs îles de l'Océan-Pacifique, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Irlande, la terre des Lapons, la Nouvelle-Hollande, etc.

Pour que ce caractère pût servir de base à une distinction d'espèces, il faudrait qu'il se trouvât en harmonie avec la somme des autres caractères physiques, de sorte qu'un homme de telle couleur, pris indifféremment dans les diverses nations du même groupe, pût servir de type à une description de l'espèce, comme un ours blanc quelconque sert de modèle pour la définition de tous ses semblables, une panthère noire pour toutes les autres ; mais il n'en est pas ainsi.

La race noire, qui présente le plus de difficultés

Digitized by Google

dans la discussion, n'est pas d'une forme identique dans toute l'Afrique ; les hommes qui la composent n'ont pas tous un front comprimé, des mâchoires allongées et de grosses lèvres ; elle renferme, dans cette vaste et brûlante partie du monde, un grand nombre de variétés qui, sous le même voile, cachent des formes dont beaucoup d'Européens pourraient envier la perfection.

Et ce n'est pas seulement sur le continent africain que l'on peut suivre, sous la même couleur que nous sommes habitués à regarder comme une dégradation de l'espèce, les formes qui la relèvent et en accusent la noblesse originelle ; plusieurs races noires disséminées dans les îles de l'Océanie, de Timor, de Céram, de Bourou, des Philippines, de Sumatra et des parties méridionales du continent asiatique, nous présentent le même phénomène.

Si donc d'un côté nous voyons certaines branches de l'arbre humain, comme les Tasmaniens, les Hottentots, tellement détériorées, que l'on a cru pouvoir les prendre pour des greffes entées sur l'arbre des orangs, des gibbons, et par conséquent des singes, de l'autre on trouve, sous la même écorce, dans les rameaux éthiopiens, cafres et soudaniens, des peuples entiers qui se présentent avec la dignité des races les plus privilégiées. Or, ne doit-on déjà pas voir dans ce fait au moins une grande probabilité que, si quelques branches de l'arbre généalogique se sont fanées et flétries, elles n'en conservent pas moins, dans leur état de dégradation, les caractères de la souche commune qui leur a donné naissance.

Les autres variétés de couleur ne s'appliquent pas d'une manière plus régulière aux divers peuples qui

Digitized by Google

en portent la livrée. La couleur jaune, cuivrée, domine dans des contrées d'aspects bien différents ; le Tartare, le Kalmouk ne ressemblent pas plus au Chinois, au Japonais, au Cochinchinois, que ces peuples ne ressemblent au Kamlchadale, au Samoïède, au Lapon, à l'Esquimaux, et cette bigarrure devient bien plus sensible encore si nous intercalons entre ces couleurs saillantes les nombreuses variétés de la race malaie et les innombrables peuplades de l'Amérique et les rameaux mongoliques qui peuplent une grande partie des îles de l'Océanie

Jetées entre le blanc pur et le noir de suie, entre le jaune cuivré, le brun, le rouge, ces nuances dégradées deviennent la preuve la plus palpable que la couleur qui différencie les diverses races d'hommes n'a pas les deux qualités qui pourraient la faire considérer comme un caractère spécifique. Elle ne s'étend pas à tous les individus du même type, et elle s'applique à des types différents. Or, quel est le signe naturel qui, dans les espèces animales, offrirait la même incertitude et que cependant les naturalistes auraient pris pour base de leurs classifications ? Il n'en existe point, parce que l'homme seul présente cette particularité d'être revêtu d'une couleur qu'il partage avec d'autres dont la physionomie n'est pas identiquement la même.

Mais, indépendamment de la couleur, n'existe-t-il pas entre les différentes races des variétés anatomiques qui permettent de soupçonner au moins une différence d'origine ? Ces variétés affectent, ou la stature, ou la physionomie, ou la forme du crâne, ou quelques autres parties du squelette ; les premières n'offrent point de difficultés, elles sont généralement trop variables, même chez les animaux de la même

Digitized by Google

portée ou dans la même famille humaine ; elles sont d'ailleurs sous l'influence des conditions hygiéniques les plus ordinaires ; une vie simple, une nourriture abondante, une habitation et un air salubres. Les Lapons et les Hongrois, qui diffèrent par la taille et la physionomie, sont des exemples que la beauté de la même race se met en rapport avec le climat et les qualités du pays que ses familles habitent.

Les Germains de Tacite, ces Patagons de l'Europe, ne se trouvent plus dans l'Allemagne civilisée, tandis que le Hollandais, dans l'intérieur de la colonie du Cap, est devenu un géant.

Pour expliquer les variétés de physionomie, on pourrait trancher la question, comme l'ont fait certains auteurs, en comparant les variétés des grandes coupes à celles qui se manifestent journellement dans une nation et à de petites distances, en invoquant l'influence, si manifeste dans la société, des passions violentes, des occupations tristes ou agréables, des habitudes actives ou de l'inertie ; en rappelant, enfin, que plusieurs différences de physionomies sont l'ouvrage de l'art que pratiquent avec le plus grand soin les Nègres, les habitants du Brésil, les Caraïbes, les peuples de Sumatra et ceux des îles de la Société, qui dépriment et aplatissent le nez de leurs enfants au moment de leur naissance ; usage qui, sans faire naître cette configuration, contribue au moins à rendre les exceptions infiniment rares.

Mais sans consulter toutes les habitudes barbares des peuples qui diffèrent le plus de nous, voyons si les formes qui les dégradent à nos yeux peuvent servir de types à la détermination de quelques espèces. On a groupé en quinze ou seize cases les

Digitized by Google

physionomies qui paraissaient les plus analogues et on a pris les formes les plus saillantes de ces cases pour en faire les éléments d'une description. Mais entre ces formes combien en est-il qui ont moins de relief et finissent même par s'effacer tellement qu'il est bien difficile, sinon impossible, de poser une ligne de démarcation entre elles?

Nous avons vu que la race éthiopienne possède, même dans l'intérieur du Soudan, des peuplades dont les caractères de la tête présentent des formes européennes; que la race jaune, dans plusieurs de ses embranchements, perd ses caractères pour se rapprocher insensiblement de l'une ou de l'autre. Ce rapprochement devient plus sensible encore quand on compare les peuplades noires de la Mélanaisie, de la Nouvelle-Irlande. A Bornéo, à Tonga, on voit des figures qui rappellent celles des contrées méridionales de l'Europe, et le caractère des nouveaux Zélandais est presque aussi varié que celui des Européens.

Si donc nous rappelons qu'il n'est aucune de ces variétés que l'on ne puisse retrouver sporadiquement dans les grandes familles européennes, où sera la forme, le signe que l'on pourra logiquement attacher à chaque groupe comme caractère spécifique? Ce n'est pas la couleur, nous l'avons prouvé; ce n'est pas la proéminence des mâchoires, la proctivité des dents, car entre les maxillaires d'un Congo et celles d'un Européen toute la différence réside dans un allongement de peu de lignes. Du reste, c'est la même coupe, la même articulation; ce sont les mêmes proportions, et l'on peut même dire que le Nègre n'a gagné en longueur que ce que l'Allemand a obtenu en largeur.

Digitized by Google

Ce n'est pas non plus la forme du nez, l'organe le plus variable dans ses dimensions, dans sa coupe et sa direction; qu'il soit enfoncé à la base, épaté, ouvert par de larges narines ou effilé en pointe, droit, arqué, aquilin ou rehaussé, toutes ces formes sont-elles si étrangères que l'on ne puisse dans le premier groupe des habitants de nos villes en voir tous les types rassemblés?

Si des difformités du nez nous passons à celles des pommettes, en tirerons-nous un caractère plus significatif? Elles ne nous présentent qu'une différence de volume dont les limites n'ont rien de fixe, non-seulement de peuple à peuple, mais aussi d'individus à individus, et, certes, il n'est pas un naturaliste, quelqu'entiché qu'il soit de son système, s'il en a un, qui prenne en considération les dimensions de cet organe pour base de classification.

Les variétés du crâne semblent être de plus d'importance que toutes celles que nous venons d'examiner, en raison de la prédominence de certaines formes dans diverses races.

C'est, en effet, en comparant les têtes des différentes nations que Camper parvint à formuler sa règle ou ligne faciale, par laquelle les têtes peuvent être mesurées avec des résultats réguliers. Nous ne nous arrêterons pas aux objections présentées contre cette règle, il suffit qu'elle soit totalement inapplicable à ces races ou familles, dont les marques les plus distinctives consistent dans la largeur du crâne plutôt que dans la projection supérieure.

En général, le défaut de toutes les règles consiste en ce que les types pris au centre des variétés ne s'appliquent pas indifféremment jusqu'aux zones les plus éloignées et sur tous les rayons de ces zones;

Digitized by Google

on se voit arrêté à chaque pas par des formes qui déroutent tous les calculs; la forme de la tête humaine présente des variations si nombreuses, qu'il serait presque impossible de déterminer pour elle les limites de l'état normal et de l'état anormal.

Nous avons déjà remarqué cette inconstance des formes crâniennes dans les nombreuses variétés de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique; nous avons vu en particulier dans ce dernier continent que l'on ne pouvait donner les traits des Noirs de la Guinée ou de la Sénégambie pour les caractères de tous les Nègres, ainsi qu'on le fait ordinairement, puisque cette race possède en Afrique des variétés à formes de têtes qui approchent de celles des Européens. Nous devons maintenant ajouter que la variété dans ces formes ne se manifeste pas seulement dans les grandes divisions du genre humain, mais qu'elle s'étend jusqu'à former des caractères nationaux, car elle sert aussi bien à distinguer l'Allemand du Français, et en France, par exemple, les habitants de ces provinces qui longtemps formèrent des États isolés et presque sans rapports. Et de toutes ces considérations nous tirons la conclusion naturelle que la forme du crâne, pas plus que la couleur, la stature, la physionomie, ne présente des différences qui permettent de séparer les membres de la famille humaine.

Nous la voyons, cette famille, répandue à la surface de la terre comme les autres animaux; elle ne se confine pas dans telle ou telle localité, mais il n'est pas un lieu, si brûlant ou si froid, si stérile ou si désolé, où elle n'ait établi son séjour et où elle ne sache trouver des moyens de vivre. Dans ses lointaines migrations, elle a bien changé de phy-

Digitized by Google

sionomie, ses divers embranchements se sont beaucoup écartés de la souche primitive, et cependant il n'est aucun de ses membres qui n'ait conservé ses titres à une commune fraternité.

Digitized by Google

MÉTÉOROLOGIE

RELIGIEUSE ET MYSTIQUE,

PAR M. EUG. GRELLOIS.

La philosophie des sciences ne saurait être convenablement étudiée séparément de leur histoire, sous peine de ne conduire qu'à de vagues et stériles aperçus ; comme, en sens inverse, cette histoire, isolée de cette philosophie, serait inexplicable et oiseuse.

(AUG. COMTE. *Cours de philosophie positive*, t. II, p. 313.)

« L'histoire de la philosophie ne progresse pas continuellement suivant une loi intrinsèque, mais elle est une *histoire de l'erreur avec quelques rayons de lumière isolés* ».

Cette observation d'un philosophe moderne est parfaitement applicable à l'histoire de la météorologie.

AVANT-PROPOS.

La météorologie est la science de l'atmosphère. La composition de l'enveloppe aérienne de la terre, ses modifications et les phénomènes qui s'accomplissent dans son sein, forment le domaine de cette science. Cependant, la composition de l'atmosphère, les proportions variables de ses éléments, pondérables et impondérables, son plus ou moins de pesanteur, ne sont point en eux-mêmes des météores,

Digitized by Google

mais la cause efficiente du plus grand nombre, sinon de la totalité d'entre eux. C'est donc à tort, suivant nous, que cette science est exprimée par un mot indiquant seulement une de ses parties, les météores proprement dits ; le mot *aérologie,* plus large dans son acception, nous semblerait devoir être substitué à celui de *météorologie.*

« A l'exception de toutes les sciences, qui sont nées du besoin, l'astronomie est née de la *curiosité* des hommes. »

Nous ne saurions souscrire sans réserve à l'opinion ainsi exprimée par l'illustre et infortuné Bailly. Nous accordons, sans doute, une large part à la curiosité, ce désir impérieux de sonder les mystères de l'inconnu, de percer le voile qui cache à nos yeux l'avenir, désir qui appartient à tous les hommes et à tous les âges ; mais il faut bien reconnaître aussi que les *nécessités* de la vie ne purent rester étrangères aux premiers pas de l'humanité dans la connaissance des astres, ne fût-ce que pour trouver, dans l'immuable périodicité des phénomènes célestes, les moyens d'apprécier la marche du temps et un guide certain dans la succession des travaux qui assurent à l'homme son alimentation. Il faut encore, pensons-nous, admettre une troisième origine à l'observation du dôme étoilé qui se développe sur nos têtes : *la reconnaissance.* Quoi de plus propre, en effet, dans l'enfance des sociétés, à perpétuer la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité, que de leur assigner un rang parmi les astres qui étincellent dans l'espace, et de peupler de héros ces brillantes constellations qui semblent, dans leur succession régulière, appelées à veiller sur la terre dans le silence des nuits !

Digitized by Google

Mais les premiers âges durent longtemps confondre dans une même observation les phénomènes de la voûte céleste et ceux qui s'accomplissent dans la mouvante enveloppe de la terre; les limites du ciel et de l'atmosphère étaient trop mal déterminées pour que l'étude des astres et celle des météores pussent être autre chose que deux parties d'un même ensemble. Les comètes, la voie lactée, étaient de sublimes météores ; les feux qui traversent les hautes régions de l'air étaient des astres qui se détachaient de la voûte et tombaient sur la terre.

La météorologie reconnaît donc les mêmes origines que l'astronomie; mais elle en a d'autres encore qui lui sont propres : c'est la *terreur* inspirée par les grands accidents qui troublent parfois le calme de l'atmosphère, la foudre, la tempête, l'inondation ; c'est la *vénération* pour la puissance créatrice des météores bienfaisants, tels que les vents modérés qui nous apportent la fraîcheur, ou les pluies fécondantes qui alimentent la terre.

En ces temps reculés, où les phénomènes de la nature échappaient à toute explication physique, les hommes ne pouvaient voir, dans ces grandes manifestations, que des témoignages de la colère ou de la bonté divine. Mais tandis que les parties élevées de la voûte céleste n'offraient à leurs yeux éblouis qu'un splendide tableau d'harmonie et n'éveillaient en eux que des sentiments d'admiration, les basses régions leur présentaient surtout des phénomènes irréguliers, capricieux, sans liaison apparente, tantôt propices, tantôt funestes. Les hommes peuplèrent le ciel des héros qui avaient bien mérité de la terre, mais ils soumirent l'atmosphère à l'empire de génies, bons ou mauvais, dont les combats incessants étaient, par

Digitized by Google

la victoire des uns ou des autres, des sources de richesse et de joie, ou de misère et de chagrin. Plus tard, le souvenir de grands cataclysmes, de grandes révolutions atmosphériques, suffit pour entretenir la crainte qu'inspiraient toujours ces météores imposants, œuvre d'une puissance surnaturelle. Le ressentiment était devenu un pressentiment, ainsi que l'a dit Boulanger.

Cependant, suivant les influences diverses du climat, et par conséquent aussi, suivant la variabilité des besoins, le culte des hommes se porta de préférence vers les scènes calmes et régulières du ciel ou vers les scènes, non moins grandioses et plus émouvantes, de l'atmosphère. Dans les vastes plaines de la Chaldée et de la Mésopotamie, un ciel toujours pur, des nuits d'une incomparable limpidité, durent singulièrement favoriser l'observation astronomique et donner peu d'importance aux phénomènes de l'atmosphère. Chez les peuples voisins du littoral de la Méditerranée, Asie mineure, Égypte, Grèce, les nuages voilant plus souvent l'aspect du ciel, les pluies, les vents, les tempêtes exerçant une action plus fréquente et plus énergique, l'observation dut porter également sur les uns et sur les autres, et chez ces peuples, généralement navigateurs, la théologie physique s'inspire à la fois des astres et des météores.

Mais si nous quittons ces heureuses contrées, berceau des sciences et de la philosophie, pour pénétrer dans les sombres régions du nord de la vieille Europe, nous voyons les phénomènes cosmiques se présenter sous un aspect tout différent; des vapeurs épaisses obscurcissent le ciel; la vue s'élève plus rarement jusqu'aux étoiles, et l'observation se con-

Digitized by Google

centre sur une atmosphère brumeuse et menaçante, sur les flots agités par des vents furieux, soulevés par des ouragans destructeurs. Les dieux de la Scandinavie ne sont qu'un reflet de cette âpre poésie de la nature, et le chant des bardes ou des scaldes n'est qu'un écho du mugissement de la tempête.

Mais une chaîne invisible et mystérieuse unissait chacun de ces phénomènes présents aux événements futurs; il suffisait de les interpréter pour leur arracher les secrets qu'ils dévoilaient aux initiés. L'*astrologie* naquit donc en même temps que l'astronomie, si elle ne la précéda; et la divination par l'air et les météores, *aéromancie*[1], était une des branches de cette science obscure et illusoire. De cette étude des météores appliquée à la divination naquit le discrédit dont fut longtemps frappée cette science d'observation, qu'on ne tarda pas à confondre avec la magie et l'astrologie, chimères dont elle aurait toujours dû rester distincte. Pour ridiculiser Socrate, Aristophane le produit sur la scène comme un *météorologiste*. Ce sage se plaint lui-même de cette qualification, qu'on prodigue seulement, dit-il, aux philosophes qu'on veut perdre dans l'opinion publique. Parmi les bienfaits qu'il reconnaissait avoir reçus des dieux, Marc-Aurèle signalait celui de n'avoir jamais discuté sur la météorologie. Ce mot n'exprime certainement pas ici la science abstraite des phénomènes atmosphériques, mais bien plutôt la divination par les choses d'en haut, source trop féconde des sciences occultes, qu'on voit fleurir dans tous les temps et dans tous les lieux d'ignorance, et qu'au

[1] Une bulle de Sixte-Quint, en 1585, condamne diverses superstitions, entre autres l'*aéromancie*.

Digitized by Google

cœur du dix-neuvième siècle on s'efforce encore d'arracher à un oubli trop bien mérité.

Il est peu de peuples dont l'enfance ait échappé à ces superstitions et dont le dogme religieux n'en ait reçu quelqu'empreinte. Telle est l'idée que nous allons développer dans ce travail.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

MÉTÉOROLOGIE RELIGIEUSE.

LIVRES SAINTS.

On ne saurait douter que Moïse ne possédât des connaissances étendues en physique [1], et le livre de la Genèse nous montre clairement qu'il les avait puisées aux mêmes sources que les philosophes grecs, Thalès en particulier. La doctrine des quatre éléments, qui a dominé la science pendant tant de siècles, est clairement indiquée dans les premiers versets de ce livre.

Dieu créa d'abord le ciel et la terre; il fit aussi la lumière et sépara le jour des ténèbres. Le feu étant la source de toute lumière, les deux premiers éléments, la terre et le feu, sont donc l'objet du premier jour de la création. Quant au ciel, c'était un espace, *expansum*, que la puissance divine devait bientôt peupler. Faisons observer que nous devons, par une sorte d'interpolation, placer ici la création de l'atmosphère, quoiqu'elle ne soit pas formellement indiquée.

[1] Philon le juif indique les sciences que Moïse avait apprises des Égyptiens : l'arithmétique, la géométrie, la poésie, la musique et la philosophie symbolique, qui était écrite en caractères sacrés. Il aurait appris l'astronomie près des Chaldéens.

Digitized by Google

L'atmosphère, qui occupe, du moins en partie, l'espace qui sépare le ciel de la terre, doit être comprise, suivant la pensée du législateur des Hébreux, dans la même création.

Nous nous serions dispensé de cette observation, qui pourra sembler puérile, si elle n'avait été développée par saint Basile, dans une de ses homélies [1].

« *Dieu fit au commencement le ciel et la terre.* Par ces deux premiers corps et éléments Moïse nous déclare l'êstre de tout l'univers et baille au ciel le droit de progéniture et à la terre le second lieu; s'il y a quelque chose entre le ciel et la terre, sans doute il entend qu'il ait esté avec ces deux corps, qui sont les deux extrémités de ce monde : tellemet encore qu'on ne fasse aucune mention des autres éléments du monde, comme du feu, de l'eau, de l'air, toutefois tu les dois entendre sous la signification du ciel et de la terre. » Suit l'énoncé des raisons, dans lequel nous nous dispenserons de suivre le saint et savant prélat.

Saint Basile reproche aux Manichéens d'avoir pris le mot *ténèbres,* appliqué aux époques antérieures à la création, dans un sens figuré et exprimant l'esprit du mal, tandis que Moïse a voulu, bien évidemment, parler de l'absence de la lumière. « Les ténèbres étaient sur les eaux et espandues sur toute la terre. »

Le second jour, Dieu fit un partage des eaux; les unes durent rester à la surface de la terre et les autres

[1] Les emprunts que nous allons faire au saint archevêque de Césarée, sont compris dans ses trois premières homélies, reproduites, ainsi que les suivantes, dans un livre assez rare aujourd'hui, publié en 1551, sous le titre suivant : *La Physique française,* par Daneau.

Digitized by Google

s'élever dans cet espace supérieur appelé *ciel.* L'air, dans la conception de Moïse, n'était donc autre chose que de l'eau subtilisée, et cette doctrine ne différait en rien de celle des sages dont les opinions, plus ou moins défigurées, il est vrai, sont arrivées jusqu'à nous. Mais ce grand législateur n'avait, et ne pouvait avoir, aucune idée des limites de l'atmosphère, et il confondait l'espace dans lequel se répand l'eau réduite à l'état d'air et celui dans lequel brillent *les grands luminaires,* le soleil, la lune et les étoiles, destinés à séparer le jour de la nuit, à marquer le temps, les années et les jours. Lorsque Moïse dit : « *et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux,* » on peut entendre que ce mot *esprit* signifie « *l'air espandu* »; mais saint Basile aime mieux ici le sens théologique, et l'esprit est, pour lui, la troisième personne du Dieu unique. Il signale là, d'ailleurs, une erreur de traduction, et le mot hébreu que nous avons traduit par *porter* signifie plutôt *échauffer, vivifier* : « *L'esprit de Dieu vivifia les eaux.* »

Le même écrivain religieux s'exprime ainsi sur la nature supposée du firmament : « Et certainement puisque, selon la coutume opinion, le corps céleste (firmament) prend son origine de l'eau, il faut estimer ou qu'il soit semblable à de l'eau glacée ou qu'il est fait de quelque matière semblable, qui a pris son commencement de quelqu'espesseur et couleure d'eau, cõme est la nature de la pierre nõmée crystal, laquelle on dit être changée en une autre nature pour l'excessive froideur et dureté de l'eau, dont elle est composée... Toutesfois, nous n'accorderons pas que le firmament soit quelque corps fait de l'un des quatre éléments, qui sont corps simples, ou qu'il soit un corps meslé et composé de tous les quatre éléments;

Digitized by Google

car nous sommes enseignés par l'écriture de ne permettre à notre pensée et fantaisie d'imaginer quelque chose aucune en ceci, qui ne soit cogniue et confessée en la même écriture sainte. »

Pensant qu'on pourrait s'étonner que Dieu eut créé une si grande quantité d'eaux, puisque celles-ci couvraient entièrement la terre, saint Basile dit encore que « l'élément du feu étant de tout nécessaire pour la conservation de l'univers, il fallait aussi qu'il y eût de l'eau, non-seulement pour l'usage des eaux terriennes, mais aussi pour remplir cet univers et tempérer la grande chaleur de l'élément du feu. Dieu fit dōc au commencement une si grande quātité d'eaux, laquelle il mit dans un dépost afin qu'elle peust suffire iusques au bout et iour dernier ordonné pour la durée de ce monde et laquelle serait consumée petit à petit par la force du feu... Quant à la région éthérée, qui doute qu'elle ne soit pleine de feu et de chaleur? et si elle n'estait contenue en certaines bornes qui lui ont été ordonnées de Dieu qui l'a créée, qui empescherait qu'elle n'enflāmast et brûlast tout ce mōde et qu'elle ne cōsumast toute l'humeur qui y est? Pour cette cause il y a de l'eau meslée parmi l'air, ce qui se voit d'autant que les nues s'amassent en cette région de l'air. Car les vapeurs des fleuues, fontaines, tengues, marais, et de toutes les mers y montēt, afin que la région éthérée, qui en est prochaine, et qui est si fort incensée, n'enflāme tout. Cōme aussi ce soleil que nous voyons rend souventefois en la saison de l'esté et en peu de tēps tout sec en aride un pays qui, auparavant, était fort humide et marécageux. Que ces sages dōc, qui peuvent rendre la raison de toutes choses, nous montrent où vont de telles vapeurs.

Digitized by Google

N'est-il pas notoire à tout le monde qu'elles sont tirées en haut et consumées par la chaleur du soleil. »

Les écrivains ecclésiastiques, dans leur ardent désir de glorifier Dieu et de donner à toutes ses œuvres un caractère sublime, ont attribué un sens allégorique à la séparation des eaux, celles-ci n'indiquant que les puissances spirituelles et incorporelles. Parmi ces puissances les meilleures « sont demourées en haut au firmament; les autres, qui sont devenues mauvaises, sont habitantes ès lieux bas et pleins de matières, qui sont à l'ētour de la terre. » Quant à nous, ajoute saint Basile, laissant de tels propos comme pures rêveries et contes de vieilles, entendons par ce mot d'eau de l'eau.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce sujet et ne suivrons point la foule des commentateurs qui, prêtant à Moïse une pensée que rien ne nous révèle et des connaissances plus profondes que nous ne saurions l'admettre, élèvent sur quelques mots de la Genèse toute une théorie cosmique basée sur la division de l'espace en région supérieure, celle de l'*éther,* et inférieure, celle de l'*atmosphère;* dans ces fécondes élucubrations où, trop souvent, l'imagination a usurpé la place de la science, l'observation est toujours sacrifiée aux préjugés régnants ou aux subtilités d'une dialectique qui a si longtemps, au moyen âge, entravé les progrès de l'esprit humain. On pourait sans doute, en fouillant dans cet obscur dédale des commentateurs hébreux, trouver quelques aperçus intéressants pour l'histoire de la météorologie; mais un tel labeur, bien au-dessus de nos forces, serait loin de répondre, par son utilité, à l'immensité des recherches qu'il exigerait, et dans

Digitized by Google

les interprétations données à l'œuvre de Moïse on trouverait difficilement, pensons-nous, une explication satisfaisante des théories physiques de cet antique et savant législateur.

Le peuple hébreu, adorant un Dieu unique, lui donnait pour demeure le firmament. Mais le Seigneur descendait parfois du trône de sa toute-puissance pour entrer en communication avec les hommes. Certains phénomènes météorologiques, vrais ou supposés, étaient, aux yeux des Hébreux, parfois un signe de sa présence au milieu d'eux, toujours un moyen de leur exprimer sa volonté; ces phénomènes étaient donc, pour eux, un objet de vénération, j'allais dire de culte. Ils leur inspiraient, cependant aussi, ce sentiment de terreur auquel n'échappent ni les individus ni les peuples qui ne peuvent saisir la valeur physique de ces désordres apparents de la nature. Jérémie leur disait, à ce sujet: « Ne craignez point les signes du ciel, que les gentils redoutent. [1] »

L'arc-en-ciel était, aux yeux des Hébreux, le gage de l'alliance que Dieu avait contractée avec les hommes, suivant sa promesse à Noë après le déluge [2]. C'était donc, pour le peuple de Dieu, un signe heureux, contrairement aux autres peuples, qui

[1] Ch. 5, v. 22.

[2] L'arc-en-ciel ayant paru comme un signe d'alliance entre Dieu et les hommes, il semblait conséquent d'admettre que ce phénomène ne pouvait être antérieur au déluge. Les théologiens ont sérieusement discuté ce point de dogme. Luther n'hésite pas à déclarer que l'arc-en-ciel parut miraculeusement après le déluge. — Fromond, au contraire, admet que, du jour où Dieu eut créé le soleil et de l'eau, l'arc-en-ciel dut exister; mais que ce phénomène ne devint qu'après le déluge un signe du pacte conclu entre Dieu et les hommes.

Digitized by Google

en faisaient un présage funeste. Les livres mystiques donnent, toutefois encore, une autre signification à l'arc-en-ciel [1]. La couleur pourpre indique la chair du Christ, le vert son âme, le ponceau sa divinité. Le *tonnerre* et les *éclairs* annonçaient à tous la présence du souverain maître [2], mais il ne se rendait visible qu'à de rares initiés; la splendeur de sa majesté eût infailliblement tué le mortel qui, sans son expresse volonté, eût osé pénétrer dans l'enceinte *nuageuse* du milieu de laquelle il communiquait ses ordres au prophète qu'il avait choisi. Quand Dieu donna ses lois à Moïse le sommet du Sinaï était enflammé et entouré de nuages. Les éclairs brillaient, le tonnerre grondait avec un épouvantable fracas. [3] En descendant de la montagne le prophète avait le visage rayonnant de lumière. Jéhovah présente aux Israélites le feu comme emblème de sa souveraine puissance, comme un objet de terreur et de respect; c'est par des flammes dévorantes qu'il se vengera de la perversité des hommes. Il allumait lui-même le feu sur son autel lorsque la victime était offerte par de saints hommes : tels étaient Abel, Noë, Abraham et, plus tard, Élie combattant contre le dieu Baal; tel était encore Aaron. Aussi les Israélites, qui entretenaient précieusement le feu sacré, considéraient-ils la pâleur de la flamme comme un indice de malheur et son aspect brillant comme un présage heureux. Aaron le grand-prêtre, sacrifiant pour la première fois, le feu sortit de devant

[1] C. 4, Apocal. Ézéchiel, 1. — [2] Ex. 19.

[3] Lorsqu'il tonne les Israélites fervents se réjouissent et ouvrent leurs fenêtres, espérant l'arrivée du Messie, dans les conditions prédites par les textes sacrés.

Digitized by Google

l'Éternel et consuma, sur l'autel, l'holocauste et les graisses. Depuis lors les Hébreux priaient devant le feu entretenu dans le tabernacle [1].

L'apparition du Seigneur, caché dans un nuage, se reproduit souvent dans les Écritures. Jéhovah apparut au peuple dans un nuage enflammé, au pied du mont Oreb. Lorsqu'il guidait les troupes contre les ennemis de son nom sa voix puissante sortait d'une colonne de nue qui précédait l'armée. — Et le Seigneur allait devant eux pour les conduire, le jour dans une colonne de nue, la nuit dans une colonne de feu [2]. — La gloire du Seigneur apparut dans une nuée [3]. — Je viendrai à toi, dit le Seigneur, dans la vapeur d'un nuage [4]. — Le Seigneur descendit dans une colonne de nue. [5]. — La nue et le brouillard sont à l'entour de lui. [6]. — Il leur parlait dans une colonne de nue [7]. — Mon trône est dans une colonne de nue [8]. — Les nuages sont la demeure de Dieu, c'est là qu'il porte ses jugements [9]. — Un nuage remplit tellement la maison du Seigneur, pendant la consécration du sanctuaire par Salomon, sur le mont Moria, que les prêtres ne purent plus officier [10]. — Des nuages, poussés par un vent impétueux, emportèrent Élie au ciel [11].

Pendant le baptême de J. C. dans le Jourdain,

[1] V. la vision d'Ézéchiel, cap. 37. — [2] Ex. 13-21. — [3] Ibid., 16-10. — [4] Ibid., 19-9. — [5] Nomb. 12-5. — [6] Ps. 96-2. — [7] Ps. 98-7. — [8] Eccles. 24-7. — [9] Éliphas, 22. — [10] III Reges, 8-10. — Rappelons ici que les fumigations d'encens étaient appelées nuages; elles avaient souvent pour but de voiler les saints mystères, à l'instar des nuages. C'est peut-être dans ce sens que doit être compris ce passage du Livre des Rois.

[11] II Reg. 2.

Digitized by Google

Dieu le Père apparut dans une nuée et sa voix puissante en sortit [1].

Esaïe emprunte une élégante comparaison aux météores, lorsqu'il s'écrie : « Qui sont ceux qui volent comme les nuages, se répandent çà et là dans le ciel et font tomber des pluies abondantes? De même, les ministres de l'Église sont des nuages répandus sur toute la surface de la terre et versant comme une rosée dans le cœur des fidèles [2]. » Le même prophète dit : [3] « J'ai fait disparaître les iniquités comme un nuage. » Dans le livre de Job, il est souvent fait mention de nuages. « De même, dit-il, que la nuée se dissipe et ne reparaît plus, de même celui qui est descendu aux enfers ne remonte plus. » Il dit aussi : « La puissance de Dieu est si grande, qu'elle peut couvrir le ciel de nuages et cacher le soleil et les astres. »

Les nuages sont, pour saint Paul [4], le type du baptême ; « Tous nos pères ont été sous un nuage, tous ont traversé la mer, et tous, en Moïse, ont été baptisés dans le nuage et dans la mer. » « L'éclat des nuages, à l'aurore et au couchant, est, pour l'homme pieux, l'image de la sérénité éternelle [5]. Pour les hypocrites, c'est le signe de la colère de Dieu. »

Lorsque saint Athanase partit en exil par ordre de Julien l'Apostat, il dit au peuple qui l'entourait en pleurant : « Mes enfants, ne vous troublez point, ce n'est qu'un nuage qui sera bientôt passé. Cette comparaison des misères de la vie avec un météore fugitif, n'avait certes aucune prétention prophétique; elle fut cependant considérée, après coup, comme

[1] Math. 17. — [2] Cap. 60. — [3] Cap. 44. — [4] 1 Corint. 10. — [5] Mat. 16, Luc 12.

Digitized by Google

l'annonce de la mort inattendue de Julien, qui survint bientôt après [1].

Luther voyait au ciel de gros nuages annonçant la pluie, mais s'évanouissant. Telles sont, dit-il, les promesses du monde, et, suivant le proverbe de Salomon [2], nuages et vents non suivis de pluie, sont comme le glorieux qui n'accomplit pas ses promesses [3].

Dieu promet à son peuple, pour l'engager à suivre ses commandements, qu'il lui enverra des *pluies* fécondantes au temps où elles sont nécessaires, et que la terre produira des semences et des fruits [4]. Esaïe s'écrie : « De même que la pluie et la neige descendent du ciel et n'y remontent point, mais enivrent la terre, l'arrosent et la fécondent, de même la parole qui sort de ma bouche ne revient point à moi [5]. »

Dieu menace de faire périr plusieurs villes par la pluie, pour les punir de leurs fautes [6]. Proférant des malédictions contre Israël, il lui dit : Le ciel qui est sur ta tête, sera d'airain.

Saint Basile interprète ainsi ces paroles : « Cela signifie qu'il y aura une entière sécheresse et défaut de la pluye déuallant de l'air, par laquelle la fertilité de la terre sera conservée. Quand Dieu dit que la rosée et la pluie viennent du ciel, nous entendons cela des eaux qu'il a mises et ordonnées en cette région et espace qui est dessus nous ; car les exhalatiõs de la terre s'assemblẽt en haut et l'air vient à s'épessir par le soufflement des vents. Or, sitôt que

[1] Sozomène, lib. 4. — Socrate, lib. 13. — Ruffinus, lib. 1. — [2] 25, v. 15. — [3] Meteorologia conscripta a Joh. Garcæo, feuille 26. [4] Esaïe 30, Lev. 26. — [5] Cap. 55. — [6] Amos cap. 4.

Digitized by Google

les vapeurs subtiles et minces (qui étaient auparavant répandues çà et là dans les nues) s'amassent en un et l'une près de l'autre, incontinent aussi se font et engendrēt des goutes d'eau en la nue; lesquelles, pour leur pesanteur déuallant contre bas, tellemēt que là s'engendre aussitôt la pluie. Mais quand les vapeurs qui sont en l'air se mettent en escume pour avoir été agitées et rompues par la violence des vents et qu'elles viennent puis après à se refroidir et espessir plus fort et plus serré ; lors la nue se vient à rompre et se fait de la neige qui tombe en terre. »

Dans certaines contrées, et notamment en Palestine, la rareté des pluies est compensée par l'abondance des *rosées* : que Dieu te donne, dit encore Esaïe, l'abondance du blé et du vin par la rosée du ciel et la qualité de la terre. On lit dans Ozias [1] : « Que ferai-je pour toi, Ephraïm? Que ferai-je pour toi, Juda? Mes bienfaits envers vous seront comme la nuée de l'aurore qui apporte les pluies et comme la rosée qui tombe le matin. »

David apprenant la mort tragique de Saül, s'écrie dans sa douleur : « O monts de Gelboë, que les pluies et la rosée ne viennent plus sur vous et qu'ils ne soient plus la terre des prémisses [2]. » Ailleurs, le Roi poëte compare la suavité et l'utilité de la concorde au baume et à la rosée [3] : « Comme la rosée d'Hermon, qui descend sur la montagne de Sion. » Dans les plaies dont Dieu frappa l'Égypte, il fit périr les vignes par la *grêle* et les mûriers par le *givre*.

La *neige* est un météore peu commun en Syrie et en Palestine, aussi n'est-elle pas souvent invo-

[1] 6. — [2] Reg. 2, cap. 1. — [3] Ps. 134.

Digitized by Google

quée dans les saintes Écritures. On ne cite guère la neige qu'en raison de son éclatante blancheur, prise comme terme de comparaison. Le Seigneur donne la neige comme de la laine, dit le Psalmiste [1]. Cette sentence, suivant Toaldo, est plus physique que poétique, car la neige sert évidemment de vêtement à la terre et la préserve du froid, comme un vêtement de laine en préserve nos corps. On lit dans Job [2] : « Sur celui qui craint le givre, il tombera de la neige. »

La poésie sacrée a emprunté ses plus brillantes images aux scènes imposantes de la nature, et, notamment, à celles dont l'action se déroule dans l'atmosphère. Ainsi, le poëte Roi s'écrie, dans son emportement lyrique : « La terre a été émue, les montagnes ont tremblé jusque dans leurs fondements, parce que le Seigneur s'est irrité contre eux (les ennemis de David). » — Le Seigneur est dans la tempête, dans les tourbillons sont ses voies, et les nuées sont la poussière de ses pieds ; il crie à la mer et elle se dessèche, et tous les fleuves deviennent un désert. — La voix des nuages se fit entendre, et tes flèches traversèrent l'air. — Il a volé sur les vents. — Les nues ont passé en sa présence. — Le Seigneur a tonné et il a fait entendre sa voix au milieu de la grêle et des charbons enflammés..... Il a lancé ses flèches et les a dissipées (les nues). Il a multiplié les éclairs et les a troublés. — Lance tes éclairs et tu les dissiperas ; envoie tes flèches et tu les troubleras (*Passim*).

Il est évident que les flèches n'ont d'autre signification que les éclairs mêmes.

[1] Ps. 147. — [2] Cap. 6.

Digitized by Google

Les météores sont les armes du Tout-Puissant. Ainsi, Dieu annonce [1] qu'il visitera avec la foudre et le tonnerre Sennachérib assiégeant Jérusalem, et l'événement justifie bientôt cette promesse. Quand Dieu manifeste sa colère, il le fait par des tempêtes, des pluies abondantes, de la grêle, des vents violents, du tonnerre, des feux brillants dans le ciel.

Je voyais, dit le Seigneur, Satan tomber du ciel comme la foudre [2]. — Les démons furent précipités, dit saint Pierre, comme des géants, par le tonnerre et la foudre, du sommet des grandeurs célestes.

Les livres apocalyptiques ont beaucoup emprunté à la météorologie ; ils indiquent, parmi les signes de la destruction du monde, les tremblements de terre, les tonnerres, les comètes, les éclipses, etc.; ils en déroulent le tableau menaçant au milieu des images les plus épouvantables. — Le Seigneur dit aussi qu'il y aura des signes au soleil, à la lune et aux astres, au temps de la consommation du monde. Le soleil sera converti en sang et il ne donnera plus de lumière [3]. Saint Jean vit quatre anges assis sur les quatre angles de la terre, tenant les quatre vents, pour qu'ils ne soufflent pas sur la terre [4].

Syrach [5] décrit la magnificence de Dieu dans la création et particulièrement dans la formation des météores. « A sa parole, dit-il, la neige tombe des parties élevées, semblable à des flocons de laine, et la foudre s'échappe du ciel. Les nuages sont suspendus comme des oiseaux se reposant sur leurs ailes ouvertes. Sa puissance conduit les nuages, pour qu'ils se précipitent en grêle. Son tonnerre jette

[1] Ésaïe. — [2] Luc cap. 10. — [3] Luc 21, v. 25. — Mat. 24, v. 29. — [4] Apocal. 7. — [5] 43.

Digitized by Google

l'épouvante et fait trembler les montagnes. Par sa volonté soufflent l'aquilon et le notus, et, de même que les oiseaux volent, de même les vents se mêlent, forment la neige, la rassemblent en amas, qui tombent comme des monceaux de cigales. La neige est si blanche qu'elle réjouit les yeux, et ton cœur ne peut assez l'admirer. Le givre couvre la terre comme du sel, et lorsque les eaux se gèlent, leurs gouttes se raidissent comme des pointes. Le vent d'aquilon soufflant, l'eau se durcit, et partout où il s'en trouve, il les couvre d'une couche de glace comme d'une cuirasse ; il rend les montagnes stériles, dessèche les déserts et brûle tout ce qui est vert, comme le ferait le feu. Le remède à ces maux est un nuage épais et la rosée après les chaleurs, qui récréent toute la nature. »

La croyance aux manifestations divines par des phénomènes atmosphériques, a été en honneur à toutes les époques du judaïsme. Nous la voyons encore apparaître dans les saints mystères de la philosophie cabalistique. « A peine Éléazar, fils d'Aroch, eut-il commencé à parler de la *Mercaba,* qu'un feu descendit du ciel, enveloppant tous les arbres de la montagne, qui semblaient chanter des hymnes, et du milieu du feu, on entendit un ange exprimer sa joie en écoutant ces mystères. » Dans une circonstance analogue, « le ciel se couvrit tout à coup d'épais nuages, et un météore, assez semblable à l'arc-en-ciel, brilla vers l'horizon [1] ».

Il appartient encore à notre sujet de rappeler la forme mystique sous laquelle les livres de la cabale envisageaient l'eau, l'air et le feu, générateurs des

[1] Franck. Cabale des Hébreux, p. 283.

Digitized by Google

météores, et que les thalmudistes aussi considéraient comme des éléments.

Dans les *dix* nombres ou numérations abstraites de la kabbale et qui portent, dans la langue hébraïque, le nom de *Séphiroth,* on voit représentées les formes les plus générales de la nature. Le nombre *trois,* c'est l'eau qui vient du souffle ou de l'air. C'est dans l'eau que l'esprit de Dieu a creusé les ténèbres et le vide, qu'il a formé la terre et l'argile. *Quatre,* c'est le feu qui vient de l'eau et avec lequel Dieu a fait le trône de sa gloire, les roues célestes, les séraphins et les anges subalternes. Il fait des vents ses messagers et des feux enflammés ses serviteurs [1].

Dans la composition générale du monde, *trois*, le nombre mère, représente les éléments, qui sont l'eau, l'air et le feu. Le feu est la substance du ciel, l'eau, en se condensant, est devenue celle de la terre; enfin, entre ces deux principes ennemis, est l'air, qui les sépare et les réconcilie en les dominant. Dans la division de l'année, le même signe *trois* rappelle les saisons principales : l'été, qui répond au feu; l'hiver, qui, dans l'Orient, est généralement marqué par des pluies, et la saison tempérée, formée par la réunion du printemps et de l'automne.

Suivant les Kabbalistes encore, l'intelligence a cinquante portes. L'œuvre des six jours de la création, comprend les six portes suivantes : septième, le feu; huitième, l'air; neuvième, l'eau; dixième, la lumière.....; seizième, les eaux du firmament; dix-septième, le firmament lui-même.

Des anges, subordonnés à un ange dont la place est immédiatement au-dessous du trône de Dieu,

[1] Ibid., p. 149.

Digitized by Google

président aux mouvements de la terre, de la lune et des autres corps célestes. L'un est l'ange du feu, l'autre l'ange de la lumière ; celui-ci préside à la distribution des saisons, celui-là à la végétation. C'est ainsi que tous les produits et toutes les forces de la nature sont soumis à la puissance des anges [1].

Puisque nous avons parlé des anges, voyons de suite ce que les démons peuvent offrir à nos études, quoique ce sujet nous écarte des livres religieux. Suivant Psellus [2], il y a six genres de démons : les premiers, dont l'ancien nom barbare signifie *ignés*, sont stationnés dans les parties les plus élevées de l'air ; les seconds errent dans les régions aériennes voisines de nous, dans l'atmosphère proprement dite ; les troisièmes sur la terre ; les quatrièmes dans les eaux et surtout dans la mer ; les cinquièmes dans les cavités souterraines, les puits ; les sixièmes, enfin, qui fuient la lumière, dans les entrailles de la terre, plongés dans d'éternelles ténèbres. Il apparaît fréquemment un feu céleste qui indique leur présence.

La croyance de Platon doit être rapprochée de celle de Psellus. Ce philosophe reconnaît de grands dieux, formés d'une âme divine et de feu et parcourant le domaine du feu. Puis viennent des démons principaux, formés d'une âme divine et d'éther ; ils habitent dans l'éther. Les démons de l'ordre inférieur sont formés d'une âme divine et d'air ; ils habitent dans l'air [3].

Hermès Trismégiste émet, sur la nature de l'air, quelques idées que l'on peut comparer à celles des kabbalistes. L'air, suivant cet auteur apocryphe, est

[1] Franck, loc. cicato. — [2] Ibid., p. 339. — [3] Epinom, p. 984, 39.

Digitized by Google

un corps qui pénètre tous les autres, les remplit; une substance semblable ne peut être composée de particules corporelles; les corps sont donc plutôt creux que vides, puisqu'ils sont tous remplis d'air et d'esprit [1].

Le verbe est l'image, l'esprit de Dieu, c'est le corps de l'idée; celle-ci est un esprit des plus purs. L'air est une portion de la matière; l'âme est une portion de l'air et une portion de l'esprit; Dieu et l'esprit ne sont qu'un, Dieu représente tout, l'esprit qui enveloppe l'âme, l'âme qui enveloppe l'air, l'air qui enveloppe la matière.

N'oublions pas de rappeler que Juvénal accusait les Juifs et les Chrétiens d'une grossière superstition, que nous allons voir si développée dans le paganisme. *Nil prœter nubis et cœli numen adorant* [2]. Suivant ce poëte les adorateurs du vrai Dieu ne rendaient donc un culte qu'au ciel et aux nuages.

Il est un point de vue fort étrange, auquel nous allons un instant considérer l'œuvre de la création. Les mondes, suivant Képler, sont des êtres animés, doués des fonctions propres à l'animalité. Pour ne citer que notre globe, par exemple, il voit dans les vents le souffle de l'animal, dont la respiration s'opère par la bouche des volcans; une véritable circulation s'opère à la surface par le cours des fleuves, mais surtout par les courants marins et par le phénomène des marées. Si les vents sont soumis à certains aspects des planètes, c'est le résultat de sympathies entre la terre et les astres qui peuplent et animent le ciel.

Cette théorie a été soutenue, plus récemment, par un savant anatomiste allemand, Charles-Gustave

[1] Pimander, p. 385. — [2] Ibid., p. 451. — [3] Sat. 14, φ 98.

Digitized by Google

Carus [1]. Il fait intervenir les variations barométriques dans l'acte respirateur de la terre et accorde une vie propre aux nuages.

PAGANISME.

Les vieilles religions de l'Orient, ainsi que le polythéisme grec et romain, qui avait puisé ses dogmes principaux à cette source féconde, n'étaient, en général, qu'un culte symbolique derrière lequel se cachait l'adoration de dieux réels, connus seulement dans l'asile mystérieux des temples. Ainsi, quels que soient les noms sous lesquels ont les ait adorés, Jupiter, Vulcain, Neptune, Junon, Apollon, et tant d'autres, symbolisaient l'éther, le feu, l'eau, l'air, le soleil, que l'antiquité supposait des dieux réels et doués d'intelligence. Métrodore de Lampsaque ne voyait dans Homère que des allégories physiques, croyance niée et tournée en ridicule par Jean Spondanus. Stésimbrote, Glaucon et d'autres expliquaient, comme Métrodore, certaines difficultés de ce poëte. Au temps de Platon et de Xénophon, cette explication était encore généralement admise [2]. Nous pensons qu'Homère a usé de son droit légitime de poëte en sacrifiant à l'allégorie, mais nous pensons aussi qu'il est

[1] Son livre, dont nous ne connaissons pas le texte allemand, a été traduit en italien par Giuseppe Ciantelli, sous le titre suivant : *Sulla vita della terra, dodici lettere.* — Firenze, 1843.

[2] Grote. *Histoire de la Grèce,* trad. franç., II-14.

Digitized by Google

resté historien lorsqu'il raconte des faits historiques. Les stoïciens regardaient les dieux populaires comme allégoriques. Un scholiaste d'Hésiode a été jusqu'à voir une exposition du système du monde dans la théogonie de ce poëte. Cicéron n'hésitait pas à reconnaître un sens physique aux théories religieuses de son temps [1]. Ce système mythologique, qui consiste à donner les phénomènes naturels pour origine à la fable, adopté aussi par un certain nombre de Pères de l'Église, a été, par eux, appelé *physiologisme*. Le livre de la sagesse donne ainsi l'origine de l'idolâtrie : « Les païens, n'ayant pu reconnaître le Seigneur dans ses œuvres, ont pris pour des dieux les éléments et les diverses parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux ou la mer, le soleil, la lune, et les ont envisagés faussement comme les seuls gouverneurs du monde [2]. »

« Les principaux dieux, dit Varron [3], ont été le *ciel* et la *terre;* ils sont nommés, par les Égyptiens, Sérapis et Isis; par les Phéniciens, Taautès et Astarté; par les Latins, Saturne et Ops. Ce sont là les deux grands dieux, comme on l'apprend dans les mystères de Samothrace... Saturnus vient de *Satu,* parce que le ciel est le principe de toutes choses; le ciel et la terre ont été ensuite appelés Jupiter et Junon; le premier est pris pour l'air, le vent, les nuées, la pluie, le jour. C'est ce qui signifie son ancien nom de *Diespiter.* »

Suivant Évhémère, dont l'opinion a fait école, sous le nom d'Évhémerisme, les dieux, au contraire, étaient des hommes divinisés, soit en re-

[1] *De nat. deor.*, lib. II, cap. 24. — [2] Cap. 13, vers. 1, 2. — [3] *De linguâ latinâ,* liv. IV, n. 10.

Digitized by Google

connaissance des services qu'ils avaient rendus à l'humanité, soit à cause de leurs vertus ou de leur puissance.

Mais un judicieux éclectisme est parvenu à concilier ces deux théories divergentes en reconnaissant tantôt une origine physique, tantôt une origine humaine aux nombreux mythes constituant le domaine des croyances antiques. Nous ne saurions développer ces idées sans pénétrer dans le fond de la mythologie, étude d'un haut intérêt, mais complétement étrangère au but de nos recherches; disons seulement que cette conciliation nous paraît plus près de la vérité qu'une opinion exclusive, en accordant, toutefois, une plus large part au physiologisme qu'à l'Évhémerisme, car les hommes ont dû être frappés par l'aspect des grands phénomènes de la nature avant que des héros soient venus s'imposer à leur adoration. Les fables ont donc puisé dans la nature et dans l'histoire, et, bien qu'il soit parfois difficile de distinguer à laquelle de ces deux sources il faut demander l'explication de certain mythe, on peut cependant, le plus souvent, en reconnaître l'origine.

Un troisième système, sur lequel nous n'avons point à nous arrêter, est connu sous le nom de *néo-platonisme*. Les disciples de Platon peuplaient les cieux d'intelligences pures, analogues aux anges des Hébreux, et les génies, divisés en nombreuses hiérarchies, étaient symbolisés par les dieux subalternes du paganisme. Quelques-uns de ces philosophes allaient même plus loin : les phalanges célestes n'étaient, à leurs yeux, que la personnification des puissances multiples du Dieu unique et créateur. Ainsi, suivant eux, Vulcain n'était pas le dieu du

Digitized by Google

feu, Neptune celui de la mer, mais le symbolisme de l'action divine sur le feu et sur les eaux [1].

Pour nous, il est certain que les anciennes théogonies et cosmogonies se confondirent souvent. L'imagination ardente des peuples primitifs adora d'abord un Dieu dans le monde qui le révèle, mais elle abandonna bientôt la réalité pour l'emblème ; de là ces innombrables divinités qui peuplèrent l'univers. Pythagore plaçait dans les airs le séjour des âmes pures ; Virgile l'a imité en y mettant les champs Élysées [2].

LIVRES INDIENS.

Boudha est le premier qui ait divinisé les éléments.

Manou, créateur de l'univers, cite les météores parmi tous les êtres émanant de lui.

Les Brahmanes reconnaissaient des génies présidant aux différentes parties du monde et à l'accomplissement des grands phénomènes, notamment des phénomènes atmosphériques.

Couberen est un Dieu qui veille aux destinées de la partie septentrionale du monde ; on le représente monté sur un cheval blanc, orné de panaches, symbole de la neige et des frimas.

[1] Voir, à ce sujet, la savante introduction à l'étude de la mythologie, par Emeric David, introduction qui précède son livre intitulé *Jupiter*. Ces différents systèmes, et d'autres encore, y sont développés avec un grand luxe d'érudition et un sens critique profond.

[2] Énéide, lib. VI.

Digitized by Google

Indra, qui représente le Zeus des Grecs, commande à l'air, aux orages ; dans les Védas [1], on le voit combattant *Vritra,* personnification des nuages orageux. Indra le perce de sa foudre pour faire écouler les eaux qu'il renferme dans ses vastes flancs et reparaître le soleil. La triple foudre arme sa main ; il est servi par l'aigle *Garouda.* Présidant aux cieux inférieurs, il tient sa cour sur les flancs du mont *Merou,* sans pouvoir s'élever plus haut. Entre les vents (*Maroutas*), ce Dieu s'appelle *Marichi* [2]. Ces vents auxquels le Rig Véda attribue des chants mélodieux, sont à la fois les auxiliaires d'Indra et d'Agni et les âmes des ancêtres. Cependant, *Pavan* est surtout considéré comme le roi de ces météores. Dans le royaume d'Asem, cet office est plus particulièrement confié au Dieu *Chaou-Boos,* auquel les malades immolent des oiseaux pour recouvrer la santé.

Dans les croyances indiennes, le feu (*agni*) et l'air (*vayou*), sont identifiés avec l'âme du monde, de même que le soleil. L'éther, le feu, l'air, la terre, les eaux, font partie de la nature de *Chrichna* ou *Vichnou* [3]. Le feu sacré, que les Brahmanes entretenaient avec un soin religieux, était, suivant leur croyance, descendu du ciel. Ils croyaient aussi que les vents et les pluies étaient, dans les hautes régions de l'atmosphère, renfermés dans d'immenses outres

[1] « Les *Védas*, hymnes magnifiques, élans de joie et de reconnaissance d'hommes-enfants. Ces hymnes ne demandent que le bien-être matériel, ils n'invoquent d'autres dieux que l'eau, l'air et le feu. » (G. Flourens. Cours d'histoire naturelle des corps organisés, fait au collége de France. *Histoire de l'homme,* première leçon.)

[2] Poëme de Bagavad Gita.

[3] Creutzer, symbolique, tr. de Guignaut, l. 1, p. 47.

Digitized by Google

ou tonneaux. Les nuages sont les vaches du soleil ; la pluie est le lait de ses mamelles.

Le Dieu suprême se plaça dans un nuage pour donner à *Brahma* (le mage du feu), le livre contenant sa législation, le *Schastah,* sur le mont *Mero purbate* (montagne sur laquelle la fable fait naître Bacchus). C'est évidemment la légende mosaïque.

La poésie indienne, si riche et si brillante, a emprunté de nombreux tableaux aux grandes sciences de la nature, mais peu à la météorologie proprement dite, résultat de la pureté habituelle de l'atmosphère dans ces riantes contrées. Nous rencontrons, par exemple, peu d'images analogues à celle-ci ; dans une des incarnations de Vichnou, on voit le grand dragon, symbole de l'éternité, s'avancer comme une comète à longue queue et réduire l'océan en vapeur.

La *Vaïsechika* est une philosophie physique fondée sur les atomes, semblables de forme et identiques par essence, comme ceux d'Épicure, mais dotés de propriétés caractéristiques [1]. Certaines explications météorologiques ont dû trouver place dans cette philosophie.

On trouve dans les *Védas* une théorie des météores que nous voyons résumée par *Chumontou,* auteur apocryphe de l'Ezour Vedam, dans un de ses dialogues avec *Biache,* destinés à rappeler aux Indiens des vérités qu'ils ont oubliées pour se livrer à l'idolâtrie.

« B. Qu'est-ce que les nuages, et de quoi sont-ils composés ?

C. Les nuages s'élèvent au-dessus de la terre ; ils

[1] Cantu, *Hist. univer.,* t. 1, p. 559.

Digitized by Google

ont la dureté de la pierre. Le frottement des deux nuées l'une contre l'autre, en fait sortir du feu, c'est ce qu'on appelle l'*éclair*. Tu as fait des nuages des êtres animés, portant des figures d'hommes ou de femmes et doués de raison et d'intelligence ; tout cela sont des rêveries.

B. Si, comme vous le dites, les nuages ne sont pas des êtres animés, pourquoi donc le bruit que nous entendons et qui se répète si souvent? Si les nuages n'ont ni raison ni intelligence, pourquoi les voyons-nous lancer la foudre, qui imite assez bien les flèches dont nous nous servons et produit des effets terribles et prodigieux? Nous voyons de nos yeux l'arc dont ils se servent pour cela.

C. Le bruit que nous entendons, n'a d'autre principe que le frottement de deux nuages l'un contre l'autre. Quand le frottement est plus grand, il en sort tout naturellement du feu, comme nous en voyons sortir de deux pierres que nous frappons l'une contre l'autre. Enfin, quand deux nuages se rencontrent de front, il faut que l'un d'eux crève, et voilà ce qui fait la foudre, parce que le feu en sort alors en bien plus grande quantité et parce que le nuage même qui a crevé, tombe souvent par parties. Pour ce qui est de l'arc dont tu parles, il est occasionné par l'ombre de la terre, qui interrompt la lumière du soleil dans l'endroit où nous la voyons ; c'est pour cela qu'il est de figure ronde. Si c'était en réalité un arc, comme tu le penses, on devrait le voir également la nuit comme le jour.

B. Vous avez dissipé tous mes doutes à ce sujet. Dites-moi, maintenant, quelle est la cause de la pluie? J'ai enseigné là-dessus que les éléphants d'*Indro* viennent tous les jours dans la mer remplir

Digitized by Google

leurs trompes d'eau qu'ils donnent ensuite aux nuages et que les nuages répandent sur la terre.

C. L'éléphant n'est qu'une bête sans connaissance et sans entendement. Qui lui a donc appris à chercher de l'eau dans la mer pour la donner aux nuages? Et comment les nuages, qui sont eux-mêmes des êtres inanimés, agissent-ils de concert pour la recevoir et la répandre ensuite sur la terre? Et, d'ailleurs, si cela était comme tu l'imagines, il devrait toujours pleuvoir également; pourquoi voyons-nous, cependant, qu'il pleut dans certain temps et non dans d'autres? En attendant, voici la vraie cause de la pluie. Le soleil, par sa chaleur, élève des gouttes d'eau insensibles; les nuages reçoivent cette eau et la laissent ensuite tomber sur la terre, dans les temps que Dieu a fixés pour cela. Dès le mois de mars (Poulgouwam) et dans les mois suivants, les chaleurs sont excessives, tout sèche, tout languit. Dieu qui, dans sa miséricorde, veille toujours au bien de ses créatures, a voulu que, pendant ce temps-là, les fleurs fussent toujours plus abondantes. Ainsi, par les soins paternels de ce Dieu de bonté, cette saison, qui serait par elle-même insupportable, devient la plus favorable de l'année; tout y pousse avec rapidité, et l'air, qui se trouve alors rafraîchi par la quantité de pluie, ranime également les hommes et les animaux. »

Buabin, idole du Tonquin, préserve les édifices confiés à sa garde, du tonnerre, de l'incendie, de l'inondation, des vents violents et de toute autre influence extérieure nuisible.

Digitized by Google

PERSES ET CHALDÉENS.

Les Perses, suivant l'expression pittoresque d'un auteur moderne, étaient les puritains du paganisme[1]. Ils avaient horreur des idoles et de tout ce qui peut figurer la divinité. On doit donc s'attendre à trouver, dans leurs mythes religieux, peu de traits ayant rapport à l'objet de nos études. Hérodote leur adressait, cependant, le reproche que nous avons vu adressé par Juvénal aux Juifs et aux Chrétiens, de n'adorer que le ciel et les nuages.

Zervane Akerine (temps sans limites), le plus élevé de leurs dieux[2], avait sous lui, comme émanation de sa puissance, *Ormuzd* et *Ahrimane,* principes du bien et du mal. Le premier (*Oromaze* des Grecs) était le créateur du monde, dans lequel il avait répandu la chaleur et la lumière, luttant contre l'esprit des ténèbres.

Chacun sait que les mages avaient mis en honneur le culte du feu. Le *Zend Avesta,* livre qui renferme leur doctrine, signifie *allume feu.* Nous voyons ce culte répandu de toute antiquité chez les peuples de l'Asie, et même de l'Afrique, soit que cet élément fût d'abord l'objet réel de leur adoration, soit qu'il fût seulement pour eux l'expression du Dieu invisible. « Le feu est l'image la plus brillante du pouvoir immortel, dont la main arrange et conserve l'univers;

[1] Payne Knight. *Inq. into the symbolic lang.* § 90.

[2] Il n'était, sans doute, autre que le ciel, suivant Hérodote (lib. I, cap. 33) et Xénophon (*Cyr.*, lib. I, cap. 6., VII. *S.,* VIII, 7).

Digitized by Google

il est le principe de tout, l'âme du monde[1]. » Ce culte est, assurément, le plus conforme à la nature et à l'idée que pouvaient se faire de la divinité les peuples primitifs, que la révélation n'avait point éclairés.

Les feux les plus vénérés étaient au nombre de sept, mais trois l'emportaient sur tous les autres : le feu du soleil, *Mihr* ou *Mithras* (*Amanus,* le feu perpétuel, était aussi une image du soleil) ; le feu des étoiles, ou feu *Guschaf;* le feu de la foudre, ou feu *Bersin,* répondant à Zeus des Grecs. Le Dieu-Soleil, ou si l'on veut le Soleil, la plus resplendissante image de Dieu, régnait sur le monde et lui donnait la vie; en son absence, le feu des étoiles veillait sur nous et Dieu s'en servait parfois pour communiquer avec la terre (étoiles filantes); la terreur qu'inspirait le feu *Bersin* justifie le culte qu'on lui rendait. Dieu n'apparaissant aux hommes que sous la forme du feu, on en conclut bientôt que le feu participait de l'essence divine, ou plutôt qu'il était Dieu lui-même. De là l'entretien du feu sacré, puisque ce feu perpétuel n'était autre chose que la présence perpétuelle de Dieu. Venait-il à s'éteindre par accident ou par négligence, on y voyait l'annonce de grands maux, puisque Dieu s'éloignait des hommes. Le feu sacré était conservé, depuis Zoroastre, dans les Pyrées, d'abord simples autels que protégeait un chétif abri, plus tard temples somptueux. La ville d'Uhr (feu), en Babylonie, était entièrement consacrée au culte de cet élément.

Le feu inspirait à ces peuples un tel respect qu'ils n'osaient y jeter aucune substance capable d'altérer

[1] Plutarque.

Digitized by Google

sa pureté ni même se servir d'eau pour éteindre les incendies. On considérait comme sacré tout ce qu'avait touché la foudre [1] [2].

Cependant, au dire d'Hérodote [3] et de Strabon [4], les Perses sacrifiaient encore à la lune, à la terre, à l'eau et aux vents; aussi les Grecs les appelaient-ils *cultores elementorum*. Les mages connaissaient, sous le nom de *Bad*, un génie présidant aux vents.

Suivant Zoroastre, l'atmosphère était peuplée des âmes que la mort avait séparées de leurs corps et qui attendaient, errantes, le moment d'être unies à des corps nouveaux [5].

Une des plus anciennes traditions du peuple *Zend* semble indiquer un changement dans le climat de l'Asie. « Au commencement régnait un été éternel, dit l'*Eerienne Veedjo*, un de leurs livres sacrés; plus tard, un hiver rigoureux envahit le monde; l'hiver devint de plus en plus rude; il régna d'abord cinq mois, et, à la fin, jusqu'à dix mois. Alors le peuple Zend quitta ses montagnes et descendit dans les contrées plus chaudes de la Sogdiane, de la Bactriane et du Persis. A la vérité, *Djemsid* et son peuple retrouvèrent encore l'hiver dans toutes les contrées où ils allèrent; mais Ormuzd y changea ce mal en

[1] Hyde. *De religione persarum*, cap. 1.

[2] En Circassie, dès qu'il tonne, les habitants sortent de leur village et la jeunesse se met à danser et à chanter devant les anciens. Être tué par la foudre est, pour les Circassiens, une grande faveur; si le tonnerre tombe sur une maison les habitants en sont nourris pendant un an aux frais du public (Voy. de Tavernier). Combien cette coutume diffère de celle de tous les autres peuples, auxquels la foudre inspire une si grande terreur!

[3] Lib. I, cap. 13. — [4] Lib. XV. — [5] Clém. d'Alex. *Protrept.*, p. 52.

Digitized by Google

bien, car aussitôt qu'au printemps la glace et la neige furent fondues, la terre se couvrit de la plus riche verdure. Dans ses migrations, le peuple Zend trouva, depuis l'Indus jusqu'au Tigre, des contrées encore désertes et inhabitées; Djemsid fut le premier qui conduisit des hommes et des animaux domestiques dans ces lieux [1].

Cœlius de Rovigo rapporte, d'après d'anciens témoignages, que les Babyloniens conservaient une arche d'une prodigieuse antiquité, d'où s'échappa, lorsqu'on l'ouvrit, une peste effroyable. Jules Capitolin [2] en parle en ces termes : « Ce coffre était dans le temple d'Apollon Chomœus, » (c'est-à-dire *de la chaleur;* de l'hébreu *chom,* chaleur).

La science possède des exemples plus avérés de pestes communiquées au contact de substances contaminées par des miasmes et soustraites depuis longtemps à l'action de l'air extérieur. Cependant on peut ne voir, dans cette citation, qu'une allégorie de fièvres graves qui s'élevaient pendant l'été, ou la coïncidence fortuite, avec l'ouverture de cette arche, d'une épidémie meurtrière survenue pendant la saison des chaleurs.

PHÉNICIENS ET CARTHAGINOIS.

Suivant la cosmogonie phénicienne de Sanchoniatan, un air ténébreux, infini, presque éternel, était répandu dans l'espace; l'esprit divin donna alors

[1] Ext. de Klée. *Le Déluge,* p. 189.
[2] *In vero amm. Marcello,* 23.

Digitized by Google

naissance à une fange humide, qui fut l'origine de tous les êtres; les premiers n'eurent point de sentiment, mais ils produisirent les êtres intelligents. Parmi les premières productions de cette fange humide furent le soleil, la lune, les étoiles et tous les astres; leur lumière et leur chaleur firent entrer en fermentation la mer et la terre, et de là naquirent les nuages; ceux-ci retombèrent en pluies violentes et inondèrent la terre; les eaux, attirées de nouveau par l'ardeur du soleil, se brisèrent les unes contre les autres, ce qui produisit des éclairs et des tonnerres si terribles que tous les animaux capables d'intelligence, mais qui, jusqu'alors avaient été engourdis, se réveillèrent avec frayeur et commencèrent à se mouvoir dans la terre et dans l'air. Les vents parurent aussi; l'un d'eux s'étant allié avec la nuit produisit l'homme et la femme [1].

Indépendamment de l'eau, leur élément de prédilection, les Phéniciens et les Carthaginois rendaient un culte à l'air et aux vents, au feu et à la terre [2].

Le temps, le désir, les nuages, sont les trois grands principes des choses; les deux derniers engendrèrent l'*éther,* mâle, et l'*air,* femelle, qui produisirent l'œuf d'où sortirent d'abord quelques animaux privés de sentiment, puis ceux qui sont doués d'intelligence : le soleil, la lune, les étoiles, le feu, la flamme et les tonnerres, dont le fracas éveille les animaux et les fait mouvoir dans la terre et dans la mer [3].

Chrysaor était, pour les Phéniciens, le dieu du feu

[1] Voir, à ce sujet, Bérose. *Cosmogonie des Chaldéens et des Babyloniens.*

[2] Sanchoniaton, Polybe, Jul. Firmicus.

[3] Eusèbe. *Préparat. évang.,* lib. I.

Digitized by Google

et des orages; il forgeait la foudre. Les Grecs conservèrent longtemps son culte, qu'ils remplacèrent par celui d'*Héphaistos* (Vulcain).

Les habitants de Palmyre, d'Emèse et d'Héliopolis adoraient le soleil, sous le nom de *Gabal* ou *Elagabal,* qu'ils représentaient, suivant Hérodien, par une grosse pierre, ronde du bas et terminée en pointe, parce que cet astre est rond et que le feu se termine par une pointe.

Les Carthaginois rendaient leur culte principal au soleil (Baal Moloch); leur vénération pour ce dieu était telle qu'ils n'osaient prononcer son nom et le désignaient sous les noms d'ancien, d'éternel.

ÉGYPTIENS.

Suivant Diodore [1] les Égyptiens reconnaissaient deux classes de dieux : des dieux célestes, éternels, incorruptibles, et des dieux subalternes, mortels et corruptibles. Leur dieu suprême, source de la vie et de l'intelligence, principe des âmes, était *Phtha* ou le feu éthéré; c'était le *Zeus* des Grecs. Sous cet élément dominateur étaient encore rangés, parmi les dieux célestes, la matière humide : eau, océan; la matière sèche : feu, qu'ils nommaient *Héphaistos,* nom que les Grecs leur empruntèrent; l'air (*Hera* des Grecs); la terre, fécondée par la double influence de la chaleur et de l'humidité, était *Hephœstobula.*

Nous verrons plus loin cette doctrine des éléments

[1] Lib. I, cap. 2.

Digitized by Google

transportée en Grèce et adoptée par le plus grand nombre des philosophes [1]. On la trouve indiquée dans les écrits attribués à Hermès Trismégiste [2].

La matière chaotique, d'où sortaient les éléments, était *Venus athor* (noire) [3].

Les dieux de l'Égypte ne représentent ainsi que l'air, le vent, la chaleur, l'humidité.

Mais, au-dessous de ces grandes idées religieuses, dont le caractère de généralité frappe d'abord et qui furent l'origine première des dieux de la Grèce, s'étaient élevées des croyances basées sur des conditions physiques toutes locales et ne pouvant constituer un culte que purement égyptien. Chacun sait que la terre d'Égypte doit sa fécondité aux crues périodiques et annuelles du Nil, déterminées par la condensation, dans les montagnes de l'Éthiopie, des vapeurs que les vents apportent de la Méditerranée. En se retirant pour rentrer dans son lit, le fleuve laisse à la surface du sol de nombreuses flaques d'eau dont il se dégage des vapeurs qui contribuent à entretenir l'humidité nécessaire à la maturation des produits croissant sur cette terre fertilisée. Lorsque le souffle desséché du sud domine il s'oppose à l'accès des vents étésiens et le Nil, privé des pluies qui l'alimentent, reste enfermé dans son lit; un limon bienfaisant ne vient point enrichir les terres et la sécheresse détruit tout ce qui pourrait s'élever sur ce sol inféconde.

Ces phénomènes, d'une si grande importance pour les Égyptiens, avaient, de tout temps, fixé leur attention, et il ne faut pas chercher ailleurs l'origine des

[1] Symp. Lib. VIII, cap. 1, p. 718. — [2] P. 475. — [3] Hérod. Lib. II, cap. 50.

Digitized by Google

points principaux de leur théologie. Les prêtres, dépositaires de la science, s'en firent une arme puissante, parce qu'ils durent bientôt acquérir, grâce à l'observation des vents, le don de prédire l'époque fixe du retour de l'inondation, la sécheresse ou des crues abondantes. La vie de tout un peuple était attachée à ces mouvements alternatifs du Nil, — et qui tient en ses mains la vie des peuples, sinon les dieux! C'étaient donc des dieux, tutélaires ou malfaisants, qui présidaient à l'inondation du Nil, à la fécondation de la terre, à la sécheresse, ou plutôt le Nil, les vapeurs qui s'échappent de ses eaux, la terre, la sécheresse, étaient eux-mêmes des dieux. Le Nil était *Osiris,* la terre d'Égypte *Isis,* son épouse. Un fils, *Horus,* naquit de leurs embrassements; *Buto,* qui en avait la garde, le nourrissait, dans l'île de *Chemnis,* de vapeurs et de nuages, c'est-à-dire que les vapeurs répandues autour de lui entretenaient les germes fertilisants déposés par Osiris.

L'histoire d'Osiris et d'Isis est, évidemment, l'histoire des saisons en Égypte, consacrée par la religion et centre symbolique d'idées élevées, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique.

Le bœuf, sacré chez les Égyptiens, représentait le principe humide, personnifié dans Osiris, le Nil. Suivant Plutarque, cependant, il représentait surtout Bacchus, soleil d'hiver, roulant au milieu des frimas et des brouillards [1]. Les hyades dessinaient sa tête [2].

Le *lotus* était consacré à Isis, comme emblème de l'humidité nécessaire pour féconder la terre. Cette

[1] Osiris et Isis. — [2] Emeric David. *Inf. 11,* p. 415.

Digitized by Google

plante était aussi l'un des attributs d'Horus et de son frère *Harpocrate,* parce que ces dieux étaient nés des brouillards et de l'humidité.

Typhon, le mal physique, qui n'est autre chose que la sécheresse, les vents brûlants et autres causes de destruction, entrait parfois en lutte avec Osiris, et lorsqu'il empruntait le secours de la *reine d'Éthiopie* (vents chauds et secs), la victoire lui restait. Les exhalaisons miasmatiques étaient l'haleine de Typhon. — Le soleil éclipsé ou caché par un nuage était, pour les Égyptiens, un coup donné par Typhon sur l'œil d'Horus; après l'avoir arraché, il le lui avait rendu [1].

La légende égyptienne de *Dionysos* reconnaît une origine analogue à celle des luttes de Typhon et d'Osiris. *Apopis,* frère soleil, ayant fait la guerre à Zeus, Osiris vint en aide au maître des dieux, et, grâce à ce secours, Apopis fut vaincu. Zeus, dans sa reconnaissance, adopta Osiris pour son fils et le nomma Dyonisos. Voici la traduction météorologique de cette légende. Zeus représentait, pour les Égyptiens, les vents humides, auxquels rien n'est plus opposé que les vents secs et chauds qui soufflent, pas précisément des points où règne le soleil, mais de lieux voisins, c'est-à-dire de lieux ayant avec lui des liens étroits de parenté. Les vents humides ayant prêté leur appui au Nil ont détruit la sécheresse. Telle est la fable dans toute sa nudité [2].

Les Égyptiens et les Babyloniens attribuaient la foudre à l'influence du soleil et des principales planètes.

La ville d'Héliopolis était consacrée au soleil,

[1] [2] Plut., Osiris et Isis. — Pline, lib. II, cap. 79.

Digitized by Google

ainsi que son nom l'indique. Les Assyriens [1] empruntèrent le culte symbolique qu'on lui rendait et représentèrent cet astre sous la forme d'un beau jeune homme imberbe, tenant de la main droite un fouet, et de la main gauche la foudre et des épis. C'est l'Apollon des Grecs.

Les pères de l'Église se sont élevés contre cette matérialisation des dieux de l'Égypte. Citons seulement, à ce sujet, saint Clément d'Alexandrie : « Pourquoi regardez-vous comme des dieux Hermès, Typhon ? Ni les étoiles, ni l'arc-en-ciel, ni les jours, ni les nuits, ni la lune, ni le soleil, ne sont des dieux. Et si vous ne regardez comme tels ni la foudre, ni les pluies, pourquoi divinisez-vous le feu et l'eau [2] ? »

Les prêtres d'Isis avaient une coutume dont l'origine réside dans les qualités de l'atmosphère. Ils allumaient et brûlaient le matin de la résine, pour se purifier des vapeurs de la nuit et réveiller leurs sens engourdis. Vers midi, ils brûlaient de la myrrhe pour dissiper les vapeurs épaisses et limoneuses soulevées par le soleil.

[1] Macrobe. *Vat. I*, 23.

[2] Protrept. Cap. X, t. e, op. p. 81.

Winckelmann fait les réflexions suivantes au sujet d'une pierre gravée du cabinet de Stosch. « Anubis debout, tenant de la main droite la foudre et un sceptre de la gauche. La foudre est gravée à la manière des Grecs, et c'est un attribut qui lui est donné par les Romains ; car, comme les Égyptiens avaient toujours un ciel serein et que, par conséquent, ils n'étaient exposés ni au tonnerre ni aux éclairs, ils n'en avaient peut-être aucune idée ; et cependant il est certain que leurs attributs étaient toujours pris d'après des choses qu'ils connaissaient existantes et réelles. » (Page 27.)

Digitized by Google

GRECS ET ROMAINS.

Les Grecs des premiers temps, dit Platon, n'avaient d'autres dieux que le soleil, la lune, les astres, le ciel, ainsi que le font encore aujourd'hui les peuples barbares. Frappés de la régularité avec laquelle ils voyaient les astres se mouvoir et pour ainsi dire *courir,* sans jamais s'arrêter, ils les nommaient *Theoi,* ceux qui courent [1]. Bergier, dans son système de mythologie, reconnaît quatre périodes distinctes dans le développement de l'idée théologique des Grecs. La première est le règne d'*Ouranos,* le ciel, représentant un Dieu unique ; la seconde est marquée par l'adoration de *Chronos* ou *Saturne,* celui qui fait tourner le ciel. On confondit les mots (ouranos) et temps (chronos), comme aujourd'hui encore ces deux mots sont employés dans le même sens : le temps est pur, obscur, orageux, ou le ciel est pur, obscur, orageux. Mais bientôt les Grecs, frappés de l'ordre qui règne dans la nature, et ne pouvant concevoir qu'un seul esprit fût assez puissant pour tout conduire, on lui associa des intelligences subalternes, et la terre, la mer, le soleil, la lumière, les vents et autres météores, furent considérés comme des êtres jouissant de la vie et de la raison. La troisième époque est le règne de *Zeus* (Jupiter) et des divinités qui lui sont associées ; les intelligences subalternes de l'époque précédente sont élevées au rang de Dieu. Zeus est l'auteur des météores, de la pluie, du beau temps, du tonnerre et des orages ; il

[1] Cratyl., t. 1, opp. 397. — Epinous, t. 11, p. 982.

Digitized by Google

exerce son pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres dieux règnent sur la mer ou dans les entrailles de la terre. Dans la quatrième époque, des hommes, des héros sont introduits dans la phalange céleste.

Cet auteur (Bergier) explique, par une fausse interprétation des noms, la prétendue mutilation d'Ouranos par Saturne : « Ouranos signifie quelquefois de l'eau ou de la pluie ; Saturne ou Chronos a été confondu avec *Groonos,* fossé. Cette mutilation n'était autre chose que l'écoulement, par une tranchée, des eaux de pluie qui s'amassaient dans ce fossé ou cette dépression du sol. » On accepterait difficilement la responsabilité d'une telle assertion.

Hésiode, dans sa théogonie, considérait le *Chaos* comme le plus ancien des dieux ; il régnait sur l'abîme. Les *Titans* forment une seconde époque : c'est l'époque des violentes convulsions géologiques. Typhon vient ensuite : c'est le règne des tempêtes, dont il est le père. Ces forces dévastatrices sont enchaînées par les dieux dans l'intérieur des montagnes, mais leur puissance et leur rage continuent à s'exprimer par la bouche des volcans.

Zénon reconnaissait pour dieu l'*Éther,* les éléments, le soleil, la lune, les vents [1]. On leur adressait un hommage direct, quoique bien plus souvent ce culte fût rendu aux dieux symboliques, représentés sous des formes et sous des noms différents, suivant les aspects divers que pouvait offrir la divinité supposée réelle. Le Dieu-Soleil, par exemple, n'était pas le même suivant les saisons ; tel était encore le feu, en raison des impressions variées qu'il fait ressentir

[1] Diog.-Laërce, lib. VII, 4.

Digitized by Google

à la terre et à l'atmosphère. Athénagore disait à ce sujet : « Ils (les Païens) déifiaient les éléments et les fractions d'éléments. »

Épicharme de Mégare (vers 280 avant J. C.) ne voyait dans la théologie grecque que la personnification des substances de la nature.

Istic est is Juppiter, quem græci vocant aera [1]....

Moïse indique aussi que les phénomènes de la nature étaient déifiés par les païens, puisqu'il défend de faire comme eux des idoles, ni aucune représentation de ce qui est dans le ciel, sur la terre ou dans les eaux, pour l'adorer [2].

Chez les Grecs, comme chez les Égyptiens, les dieux symboliques des éléments étaient doubles, mâle et femelle; ainsi *Zeus* [3] et *Aphrodite* (Vénus) représentaient le feu éthéré; *Poseidon* (Neptune) et *Amphitrite,* l'eau; *Héphaistos* (Vulcain) et *Vesta,* le feu terrestre et atmosphérique; *Éole* et *Héra,* l'air. L'air agité était surtout mâle; en repos il était femelle, suivant Firmicus, en raison de ses qualités molles et humides.

L'Éther, fils de l'*Erèbe* et de la Nuit, suivant les uns [4], suivant les autres feu incréé, pur, inaltérable, sorti du chaos [5] (athor des Égyptiens), planait au-dessus de tous les éléments, qu'il avait engendrés. Il était aussi la source des âmes, qui n'en étaient que des parcelles détachées.

[1] Ennius. — Épichar. Vers cités par Varron, de ling. lat. V, 63. — [2] Exod., XX, 4. — Deutéron. v. 6. — [3] Avant Jupiter, Uranus avait symbolisé le feu éthéré. — [4] Cicero, de nat. deor.

[5] Le chaos, suivant Ovide, est le pêle-mêle, confus et sans loi, de tous les éléments. D'après Hésiode, c'est l'espace vide, le néant. « Un homme qui tomberait dans ce gouffre béant, errerait un an entier, au gré des tempêtes, sans trouver un point d'appui. »

Digitized by Google

Zeus ou Jupiter, le plus grand des dieux symboliques, est tantôt considéré comme fils de l'Éther [1], tantôt comme l'Éther lui-même; mais, pour la plupart des poëtes, ce fluide subtil n'est que sa demeure (*Zeus Hypsinephelès*, qui habite au-dessus des nuages). Homère l'exprime formellement par la bouche d'Agamennon : « Zeus, très-glorieux, maître des sombres nuées, toi qui habites l'Éther. »

Orphée chante ainsi le dieu Éther : « O toi qui exerces une puissance sans bornes dans les hautes demeures de Zeus, âme des astres, du soleil et de la lune, toi qui domptes tout; feu respirable, feu vital, lumière supérieure, éther, principal élément du monde, germe splendide, feu éclatant des astres, je t'invoque par ton nom; unis-toi à mon être et sois-moi toujours propice [2].

Rapprochons de cette belle invocation, celle qu'Aristophane prête à Socrate, dans la comédie des nuées : « O toi, tout-puissant, air infini qui soutiens la terre en équilibre, brillant Éther ! »

Le ciel (Ouranos) était fils de l'éther et du jour, c'est-à-dire du feu et de la lumière [3]. Boccace [4] donne ainsi l'explication historique de cette fable : « Uranus, roi puissant, avait pour femme Vesta, dont il eut un fils, Saturne, lequel étant devenu puissant à son tour, donna le nom du ciel à son père et le nom de la terre à sa mère, afin d'augmenter, par ce changement de noms, la splendeur de son origine.

Le feu terrestre et atmosphérique ne saurait être confondu avec le feu éthéré, immatériel, incréé, tandis que le premier était matériel et créé. Ils

[1] Théodonte, cité par Boccace, p. 26. — [2] Hymne IV. — [3] Cic. de nat. deor. — [4] P. 44.

Digitized by Google

avaient chacun un culte et un symbolisme différents, malgré la confusion qu'on voit si souvent régner dans les attributions des divinités. La foudre se forme de feux aériens, et Zeus habitant l'éther ou étant l'éther lui-même, prenait dans l'air inférieur cette arme redoutable, dont il frappe les mortels, dont il menace même les dieux. Plusieurs épithètes, ajoutées au nom du maître de l'Olympe, désignaient la foudre comme son principal attribut. *Zeus Kerauneios,* Jupiter armé de la foudre, avait un autel à Élis [1]. Une pensée de même ordre était exprimée par les surnoms d'*Astrapaios,* qui lance des éclairs, *Steropegerètès,* qui rassemble les éclairs, *Erigdoupos,* au bruit retentissant. Les Romains, qui ont multiplié à l'infini les dieux de la Grèce, reconnaissaient *Jupiter Fulgurator, Altitonans, Elicius.* Nous aurons à revenir sur ce dernier.

Plusieurs monuments numismatiques représentent le maître des dieux armé de la foudre. Sur une médaille frappée par les Crétois, en l'honneur de *Zeus Kretagenès,* cet attribut était placé au-dessus de la tête. Une médaille de la famille Fonteia offre, d'un côté, une tête imberbe et laurée de Jupiter, au-dessous de laquelle repose la foudre. Sur une médaille de Commode on voit, au revers, Jupiter barbu et tenant la foudre, avec la légende *Jovi juveni* [2].

Les coups de foudre étaient, généralement, l'expression de la colère de Zeus; aussi les anciens Grecs considéraient-ils comme impur le cadavre d'un foudroyé. L'impie *Capanée,* qui méprisait les foudres

[1] Pausanias, lib. V, cap. 14.

[2] Voir, à ce sujet, Eckel, Vaillant, Mionnet, cités par Em. David, t. II, p. 368, 373, 377, 383.

Digitized by Google

de ce dieu et voulait prendre Thèbes malgré ses redoutables manifestations, en fut victime, et lorsqu'on honora, par de magnifiques funérailles, les héros morts au siége de cette ville, son corps ne fut point placé sur le même bûcher que ceux des autres guerriers, mais on le brûla en particulier. *Salmonée,* fils d'Éole et roi d'Élide, voulant imiter Zeus, faisait rouler son char sur un pont d'airain et lançait, en même temps, de tous côtés, des foudres artificiels. Le souverain des dieux, indigné de cette audacieuse impiété, le foudroya et le précipita dans les enfers. On dit aussi qu'*Alladius,* roi du Latium, ayant trouvé le moyen de contrefaire le tonnerre, Jupiter lança sa foudre contre cet impie et lui fit éprouver le sort de Salmonée. Ce dieu tua, d'un coup de foudre, le devin *Amphiarus* et l'engloutit sous le sol avec son chariot. Ne voyons-nous pas ici la réminiscence d'un tremblement de terre?

Lorsque les Argonautes partirent pour leur lointaine expédition, ils offrirent un sacrifice à Zeus, qui leur promit le succès par un coup de tonnerre. Mais ce succès ne fut pas dû seulement à la faveur du maître des dieux; ces hardis navigateurs n'avaient-ils pas avec eux Orphée, dont la lyre calmait, par ses sons enchanteurs, les vents et la tempête?

Le dieu souverain pouvait aussi déléguer le signe de sa puissance. Ainsi Bacchus a quelques surnoms empruntés à cet attribut. Il est, par exemple, appelé *Lampter* [1], qui lance les éclairs; *Bromios* et *Brontès,* le tonnant; *Diapuros* (ignigena) [2], parce que, dit-on, il fait sortir des flammes de la terre en la frappant de son thyrse.

[1] Pausanias, en Achaïâ, XXVII. — [2] Ovide. *Métam.,* IV, 2.

Digitized by Google

Winckelmann cite une pierre gravée (du cabinet de Stosch), sur laquelle on voit Bacchus et la foudre. Les habitants de Méthymne croyaient ce Dieu tombé sur la terre avec la foudre, identifiée à lui. Dans les mystères de Bacchus on imitait les ténèbres, les éclairs, le tonnerre. Ces cérémonies, suivant Girardet [1], avaient leur principe dans les rites de Moïse, dans les prodiges d'Égypte, dans ceux du mont Sinaï et dans les mystères de l'établissement de la loi. Rappelons aussi que l'initiation au culte de Cérès s'entourait d'imposants mystères dans lesquels, au milieu de profondes ténèbres, les éclairs brillaient, le tonnerre grondait et la foudre éclatait dans le sanctuaire.

Apollon lançait des éclairs, et telle est fréquemment la signification des flèches dont on le voit armé sur de nombreux monuments anciens. Dans quelques circonstances le *phallus* symbolisait aussi l'éclair, phénomène que l'on voit, parfois encore, représenté sous forme de serpents. Les Étrusques attribuaient la foudre à neuf divinités [2]. Mais, chez ce peuple, le rôle important était surtout dévolu à Jupiter, à Minerve et à Junon [3]. *Summanus,* identifié au *Pluton* des Latins, était le dieu des foudres nocturnes [4]. C'est près de Tarquinies qu'était sorti d'un sillon le nain savant *Tagès,* qui avait, en naissant, enseigné la science de la foudre et des présages. C'est sur la même colline de Tarquinies que Numa aurait évoqué *Faunus* et *Picus* pour apprendre d'eux l'art fulgural; cet art vivait encore à Rome au cinquième siècle de notre ère, quand les prêtres offrirent aux

[1] *Nouveau système sur la mythologie,* p. 141. — [2] Pline. Lib. II, cap. 52. — [3] Ampère. *Hist. rom.,* II, 56. — [4] Ibid., 45.

Digitized by Google

Romains, en plein christianisme, de faire descendre le tonnerre sur Alaric, qui menaçait d'envahir la ville.

Vulcain (Héphaistos des Grecs) est la personnification la plus habituelle du feu; il forge la foudre avec les feux de l'air. Les *Cyclopes*, habitant les sombres profondeurs de l'Etna, forgeaient les trois dards de cette foudre, parce que les volcans, que représentent les Cyclopes, rougissent l'air de leurs gaz enflammés. La génération de Vulcain est conforme aux théories physiques de la Grèce; elle n'exprime que la transformation de l'air en feu. Ses travaux ne sont que l'emblème des merveilles opérées par le feu dans la nature.

Les *loups* personnifiaient parfois l'orage; la louve *Létho* n'a pas d'autre signification.

Mais, outre ces dieux symboliques, on sacrifiait aussi, comme à des dieux réels, aux éclairs au tonnerre, à la tempête. Ces phénomènes atmosphériques avaient des temples à Phallène [1], près de Trébizonde, et à Rome [2]. Delphes, aussi, rendait un culte aux éclairs et au tonnerre, culte dans lequel on imitait, par certains artifices, les manifestations extérieures de ces météores [3].

Plusieurs villes de la Grèce, et entr'autres Athènes, Delphes [4], Platée, Cyrène et Mantinée, conservaient religieusement le feu dans les temples de Cérès et de Proserpine; en Sicile, dans celui de Vulcain. Les Cappadociens avaient des Pyrées; les rois de Sparte, à l'instar des souverains asiatiques, faisaient porter un feu sacré devant eux, lorsqu'ils marchaient à la

[1] Pausanias, lib. VIII, cap. 29. — [2] Cicero, de nat. deor., lib. III, cap. 20. — [3] Plutarque, in oraculis. — [4] Plut., in numa.

Digitized by Google

guerre. En Grèce et à Rome, le vestibule des grandes maisons était consacré à Hestia ou Vesta, et l'on y entretenait un feu perpétuel [1].

Nous ne pouvous traiter du feu atmosphérique, sans parler encore du soleil, qui en est la source la plus active et, suivant les anciens, la source unique.

Macrobe a cherché à démontrer que tous les dieux du paganisme pouvaient se réduire au soleil et à la lune.

Démogorgon, adoré surtout chez les Arcadiens, était, dans la croyance de ces peuples barbares, le père du *Soleil,* de la *Discorde,* de *Pan,* de *Pitho* et des *Parques;* il habitait les entrailles de la terre. Les végétaux qui naissent du sol et s'élèvent dans l'atmosphère; les brouillards et les vapeurs, les sources, les rivières et les fleuves, qui sortent aussi de la terre; les mouvements dont celle-ci est parfois agitée, étaient, pour eux, autant de preuves de l'existence, dans la profondeur du globe, d'un être animé et puissant, dont les divers phénomènes exprimaient les actes vitaux. Boccace représente ce Dieu entouré de brumes et de nuages; il lui donne une figure horrible, d'une affreuse pâleur, dégouttant d'humidité, répandant autour de lui une odeur fétide, disant par tout son être, plutôt que par sa bouche, qu'il est l'auteur de tout mauvais principe [2]. Le soleil, si brillant, si radieux, avait donc une bien triste origine, de non moins tristes frères et sœurs. Voici, d'ailleurs,

[1] On sait que les Péruviens avaient des vestales comme à Rome, et que ces vierges étaient, chez eux, soumises à une discipline aussi rigoureuse. Chez tous les peuples que nous avons cités, le feu du soleil pouvait être seul employé à rallumer le feu sacré qui s'était éteint.

[2] Bocc., p. 5.

Digitized by Google

ce que raconte Pronapide sur la naissance de Pitho, qui ne peut être autre que le soleil. Demogorgon, fatigué de l'augmentation continuelle des brouillards et voulant y mettre un terme, s'éleva sur les monts Acrocérauniens (ainsi appelés parce qu'ils étaient souvent frappés par la foudre), desquels il tira une masse énorme de matière enflammée ; il la tailla en lui donnant une forme régulière et arrondie, et, à l'aide d'un puissant marteau, la fixa sur le mont Caucase. De là, il la porta dans l'île de Taprobane (Ceylan) ; six fois il plongea dans l'eau ce globe lumineux et autant de fois il le souleva dans l'air. Cette double opération avait pour but de condenser sa matière, de la mettre à l'abri de la rouille et de rendre en même temps ce corps assez léger pour qu'il pût, de lui-même, se transporter partout. Par cette immersion, l'eau de mer qui jusque-là était douce, devint âcre et salée ; par son agitation dans l'air, il rendit ce fluide apte à recevoir la lumière [1].

Plusieurs dieux symboliques ont représenté le soleil ; nous avons à citer encore Jupiter, dont plusieurs appellations n'ont pas d'autre origine. Ainsi, *Zeus Myos* ou *Myoïdes* préside à l'apparition des mouches, parce que la chaleur solaire est le principe générateur de ces insectes. Ce dieu est représenté lui-même sous forme de mouche sur plusieurs pierres gravées ; on le voit ayant pour barbe des ailes de mouche ; le corps fait son visage, la tête forme son front [2]. Mais, de même que Zeus-Soleil donnait naissance aux mouches par ses rayons de chaleur printanière, de même il les détruisait par son éloigne-

[1] Bocc., p. 10. — [2] Winckelm, *Hist. de l'art.* 1, p. 234. — Id. pierr. grav. de — Stosch., p. 45, nº 77.

Digitized by Google

ment; il était alors *Zeus Apomyos, Myagron,* ou destructeur des mouches [1]. Les mouches sont un des fléaux des contrées méridionales; on faisait donc appel au Dieu-Soleil pour modérer cet acte de sa puissance au moment de l'apparition de ces insectes; on le remerciait lorsque, lançant des rayons moins ardents, il cessait de les entretenir. On sacrifiait surtout à *Zeus Apomyos* aux jeux olympiques, pour être débarrassé de ces fatigants animaux. Les Cyrénéens offraient, dans ce but, des sacrifices au dieu *Achor.* Le nom de *Belzébuth,* dieu des Accaronites, que l'Écriture sainte mentionne souvent, signifie le dieu ou le prince des mouches; son culte a sans doute été importé en Grèce.

Jupiter Vernus, le soleil du printemps, avait, dans le bois sacré d'Olympie, une statue élevée par la ville de Métaponte. Il tenait la foudre d'une main et, de l'autre, des fleurs printanières. *Jupiter Frugifer* présidait à l'automne; *Zeus Maimacterès* (Μαιμακτηρ, novembre), au retour des froids. *Zeus Phalacros,* le chauve, dépouillait les arbres de leur verdure. C'est le même que *Jupiter Hibernus* [2].

Bacchus aussi représentait le soleil, mais surtout le soleil d'automne, aux pâles rayons, entouré de brouillards et de frimas. Orphée l'appelle *Hélios* [3].

Mais Apollon est le dieu-soleil par excellence, et les flèches qu'il lance symbolisent, suivant les circonstances, tantôt les éclairs, tantôt les rayons du soleil. Ajoutons que la première signification appar-

[1] Hist. de l'art., l. c. — [2] Em. David. *Jup.,* t. II, p. 508.

[3] Orphici atque mystæ in quorum traditionibus latent placita atque præcepta theologiæ græcorum antiquissimæ, Bacchum nihil aluid esse dictitabant quam solem (Jablonski. em *Panth. égyp.,* I, p. 130.

Digitized by Google

tient surtout aux poëtes, tandis que la seconde a un sens plus théologique.

Mais Apollon et le soleil n'ont pas toujours été confondus ; Artémidore place le premier parmi les dieux de l'éther, le second parmi les dieux du ciel.

La triste aventure de *Phaëton* est toute météorologique. Il y eut, sans doute, quelque chaleur insolite au temps où régnait ce prince, qu'on croit avoir été roi des Molosses. Aristote, sur la foi d'anciennes autorités, rapporte que, du temps de *Phaëton,* il tomba du ciel des flammes qui consumèrent plusieurs pays. Eusèbe place ce déluge de feu dans le même temps que celui de Deucalion [1]. Quelle que soit la cause de cet embrasement, il fit dire que le soleil avait confié son char à quelque étourdi qui n'avait pas su le conduire et qui, s'étant trop approché de la terre, l'aurait réduit en cendres si la déesse qui y préside n'avait imploré l'assistance de Zeus. D'un coup de foudre le maître des dieux renversa le char du soleil et précipita le jeune Phaëton dans l'Éridan ou dans le Pô ; c'est-à-dire que cette chaleur immodérée causa la mort du prince. Une longue traînée lumineuse, dit-on, marqua sa chute au sein des airs. Ainsi tombe ou semble quelquefois tomber une étoile sous un ciel sans nuages [2].

« Comme Phaëton, dont il n'est qu'une variante, *Ixion,* suivant M. G. Cox, est un soleil desséchant. Son nom, expliqué par le sanscrit, signifie celui qui possède une roue ou qui tourne sur une roue, la roue solaire. Le soleil des temps secs de l'été, époux de la divine Aurore, *Dia,* brûle les hommes, et c'est pourquoi le dieu suprême du ciel et de l'orage, Zeus,

[1] Banier. *Mythol.*, t. II, p. 17. — [2] Metam. Lib. II.

Digitized by Google

le détrône et le punit en l'attachant à sa roue. Quant au personnage secondaire d'*Hésionée,* volant les chevaux solaires, ce serait, d'après M. Cox encore, un nuage dérobant les rayons du soleil et finalement absorbé et brûlé par lui. La passion criminelle d'Ixion pour Héra, et Néphelé substituée à la déesse de l'air, figureraient l'union du soleil avec les nuées. De cette union, suivant les Grecs, naquirent les *Centaures,* hommes-chevaux, dont le sens ne s'explique bien que dans la mythologie védique, où, sous le nom de *Gandharvas,* ils représentent les nuages qui paraissent chevaucher dans le ciel [1].

MM. Bréal et Cox voient, dans la mort d'*Œdipe,* une représentation du soleil couchant. Le premier va même plus loin et croit reconnaître dans *Antigone* une aurore du soir [2].

Dans le culte mystérieux des *Cabires* [3] on marquait la place du soleil au centre de l'univers, où il était entouré de tous les astres-dieux (Cabires) : d'un côté étaient Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne et le ciel des étoiles, tous mâles; de l'autre, la lune, l'éther, le feu, l'air, l'eau et la terre, divinités femelles. Ces Cabires composaient les douze dieux célestes du second ordre. Le soleil présidait à la sphère de l'éther et des étoiles, la lune à la sphère de l'air et des âmes. Les Cabires étaient, primitivement, des divinités phéniciennes, ainsi que l'a prouvé le savant Bochart; mais leur culte se répandit en Grèce, et surtout à Samothrace et à Imbros. On leur sacrifiait particulièrement pour échapper aux dangers de la navigation; les Argonautes se rendirent à Samothrace

[1] Cox. *Les dieux et les héros,* p. 419. — [2] Ibid., p. 442. — [3] De l'hébreu *kebir*, grand.

Digitized by Google

en exécution d'un vœu qu'ils avaient fait au milieu des horreurs d'une tempête.

Le culte de *Mitras* (soleil) passe de la Perse à Rome vers l'an 67 avant Jésus-Christ. C'est depuis lors, sans doute, que cette divinité est représentée sous la forme d'un jeune homme couvert d'un bonnet phrygien et armé d'un glaive qu'il plonge dans le cou d'un taureau. L'abbé Banier donne, de ce mythe, l'explication suivante : le soleil, après avoir parcouru, sans force et sans chaleur, les signes méridionaux pendant l'hiver, reprend une nouvelle vigueur lorsqu'il approche de notre tropique au commencement du printemps et parcourt le bélier; en entrant dans le signe du taureau il marque sa force en l'égorgeant. Le soleil, vainqueur de ce signe, va, désormais, porter la chaleur et la fécondité. Tous les emblèmes de Mithras offrent une image analogue de la course du soleil dans les douze constellations zodiacales [1].

L'aurore ou soleil levant a été la source de bien des fables. *Daphné,* résistant aux ardentes sollicitations d'Apollon et, par ce Dieu, changée en laurier, est, suivant Max Muller [2], un des noms de l'aurore; ce nom et celui du laurier, Daphné, sont tous deux tirés du sanscrit *Dahanô,* la brûlante, épithète qui convient également au laurier comme plante au goût brûlant et aux premiers feux du jour. Le mythe serait né de la confusion entre ces deux noms. Daphné est une aurore que le dieu solaire poursuit et qui expire au moment où il l'atteint. Ainsi envisagée, cette fable contient les mêmes éléments que celles d'Orphée et d'Eurydice, d'Éros et de Psyché, etc. Dans le mythe

[1] *Explic. des fables,* t. I, p. 315.
[2] *Essai de mythologie comparée,* trad. franç., p. 71.

Digitized by Google

de Céphale et de Procris, c'est la rosée qui joue le rôle que remplit ici l'aurore [1].

Selon MM. Cox et Max Muller, *Héraclès* est aussi un dieu solaire considéré comme le bienfaiteur des hommes. Il aime *Iola,* une aurore, qui personnifie les nuages violets du matin, mais il la quitte pour accomplir sa tâche du jour; le soir il la retrouve lorsqu'il va mourir dans un grand embrasement et qu'il s'efforce, en vain, de se débarrasser de sa fatale tunique de nuages [2].

Max Muller explique, de la même façon, le mythe d'*Orphée* et d'*Eurydice.* Le nom d'Orphée répond à un mot sanscrit qui est, dans le Rig-Véda, une épithète du soleil. Eurydice, *celle qui fait voir au loin,* est une aurore, et elle meurt piquée par le serpent de la nuit. Le soleil va la chercher dans le royaume des morts, qui est situé à l'occident, sous la terre, et il la ramène le matin à l'orient; mais il la perd encore, parce qu'elle ne peut soutenir ses feux, et qu'en la regardant il la dissipe [3].

M. Cox incline aussi à voir dans *Cadmus* et *Europe* un dieu solaire poursuivant l'aurore.

Zeus le feu éthéré, principe masculin, et Hera (Junon), l'air, principe féminin, sont les deux créateurs de la matière répandue dans le monde. Cette déesse, éprise d'amour pour le dieu Éther, s'unit à lui par un lien indissoluble; c'est-à-dire que l'air atmosphérique, ayant en lui-même le principe humide, reçoit de l'éther, élevé au-dessus de lui, et l'embrassant de toutes parts, le principe igné de la génération. Le *coucou* devint l'emblème de leurs

[1] George Cox. *Les Dieux et les Héros,* p. 414. — [2] Loc. cit., p. 420 — [3] Loc. cit., p. 428.

Digitized by Google

amours, parce que cet oiseau, dit-on, recherche la chaleur et l'humidité.

Junon, déesse hautaine, emportée, capricieuse, représentait bien l'extrême mobilité de l'air, ses agitations brusques et violentes. Ce fâcheux caractère avait plus d'une fois troublé l'harmonie du céleste ménage ; Zeus, dans un accès de colère, suspendit Héra avec des chaînes d'or, entre le ciel et la terre, avec une enclume attachée à chaque pied. C'est en vain que Héphaistos, son fils, tenta de la délivrer [1]. — Ce mythe se traduit ainsi : l'air est suspendu au-dessus des deux éléments les plus lourds, la terre et l'eau, auxquels il est contigu ; sa partie supérieure touche au feu éthéré, représenté par les chaînes d'or, et le feu atmosphérique, répandu dans l'air, ne peut le déplacer, malgré l'action continue qu'il exerce sur lui. Eustathe, à qui l'on doit cette explication physique, rapporte que, suivant quelques géographes de son temps, on conservait à Troie deux pierres immenses que l'on estimait être celles qui avaient été suspendues aux pieds de Junon ; mais il tourne en ridicule une pareille croyance.

Il faut reconnaître, cependant, que les fureurs de Héra avaient une légitime excuse dans les nombreuses infidélités de son époux. Citons pour exemple l'histoire de l'infortunée *Semélé,* mère de Bacchus. Héra, transportée de jalousie contre cette mortelle qui avait reçu les embrassements de Zeus, prit les traits et le costume de la vieille Beroë, sa nourrice, et lui persuada de s'assurer de l'amour de son divin amant en lui demandant de venir s'unir à elle, comme il le faisait à l'égard de Héra, entouré

[1] *Iliade,* lib. I, v. 590. — Lib. XV, v. 22.

Digitized by Google

de tout l'éclat de sa puissance. Suivant ce conseil qui souriait à sa vanité, Semélé fit jurer à Zeus, sur les ondes du Styx, qu'il lui accorderait sa première demande. Le maître des dieux, obligé par ce serment redoutable, remonte dans les cieux, le cœur attristé. D'un signe de tête il rassemble des nuages auxquels sa main mêle la pluie, les éclairs, la foudre et les vents [1]. Il parut ainsi devant elle dans toute la pompe de sa terrible majesté, au milieu des fulgurations et de l'éclat de la foudre. C'en était trop pour cette frêle créature, qui tomba bientôt embrasée par ces feux redoutables [2]. — Ce mythe, qui représente indirectement une scène d'orage, est entièrement conforme à la physique du temps. La réunion du feu (Zeus) et de l'air (Héra) ne s'opère qu'au milieu du tonnerre et des éclairs, descendant des hautes régions et venant frapper les habitants de la terre [3].

Des embrassements de Zeus et de Héra naquit *Arès* (Mars) ; n'est-ce point l'emblème des combats que se livrent les éléments dans les airs et des orages qui y prennent naissance? *Hébé*, symbolisant plus particulièrement l'air pur et frais du printemps, devait le jour aux mêmes divinités. Le printemps

[1] Ovide. *Métam.*, lib. III, 4.

[2] Winckelmann décrit ainsi une pierre gravée qui représente ce fait mythologique. « *Pate ant.* Jupiter, dans toute sa gloire, avec de grandes ailes, environné de foudres embrasant Smélé qui est étendue à ses pieds. Je suppose cette pâle étrusque, par la figure de Jupiter, bien que celle de Semélé pût la faire passer pour grecque. » (Cab. de Stosch., p. 53.)

[3] Boccace, p. 40. — L'origine de la fable de Semélé est dans les hymnes attribuées à Homère VI, XXV, XXVI ; dans le Pithique de Pindare, III, 176 ; dans Orphée, hymne 43 et autres.

Digitized by Google

n'est-il pas, en effet, le fruit de l'union du feu éthéré et de l'air? Mais Héra donna seule naissance à Héphaistos (Vulcain), parce que, suivant les croyances de l'époque, le feu atmosphérique naissait spontanément au milieu de l'air. D'après Homère, cependant, ce dieu était aussi fils de Zeus, c'est-à-dire que le feu atmosphérique est une partie du feu éthéré, confinée dans l'air.

Suivant Macrobe, Vénus représentait la partie supérieure de notre atmosphère (Vénus sortie de la mer) et *Proserpine* la partie inférieure.

Héra et ses deux frères, *Poseidon* (Neptune) et *Hadès* (Pluton), tous trois enfants de Kronos (Saturne) et de *Rhée* [1], s'étaient partagé l'empire du monde; c'est une allégorie évidente des trois éléments, l'air, l'eau et le feu, qui avaient pour centre commun la terre, point de réunion de ces divers éléments. Au-dessus d'eux planait le maître souverain, Zeus, le dieu Éther [2].

Homère fait dire à Héra que l'Océan et *Téthys* sont les aïeux de toutes les divinités [3]. C'est la doctrine de Thalès, empruntée aux Égyptiens, qui considéraient l'eau primitive, l'humidité chaotique, comme le principe de tout. L'eau avait pour dieux symboliques Poseidon et Amphitrite; le premier représentant ce fluide en général, sous quelque forme qu'il fût, sur la terre ou dans l'atmosphère; l'autre personnifiant les eaux rassemblées, la mer. Corinthe adressait un hommage particulier à ces deux divinités symboliques, mais elle vouait aussi un culte direct à la mer, déesse *Thalassa*, représentée par

[1] *Iliade*, lib. XV. — [2] Riccii. *Dissertationes homericæ*. Lipsiæ, 1784; in-8°, p. 207. — [3] *Iliade*, lib. XIV, v. 2, 201, 203.

Digitized by Google

une statue de bronze, tenant à la main un vase, imitation du canope égyptien.

Les marins, dit Cicéron, sacrifiaient aux flots (dieux réels) avant de s'embarquer [1]. Les Grecs, et plus tard les Romains, adoraient les fleuves; les Athéniens, par exemple, le Céphise; les Lacédémoniens, l'Eurotas. Le Simoïs et le Scamandre sont des dieux dans Homère, mais l'aventure du jeune Cymon nous édifie sur la nature de leur divinité.

Nous avons dit que Poseidon était l'eau en général. Le trident est donc le signe de sa puissance sur les eaux de la mer, sur celles des fleuves et des rivières et sur l'eau répandue dans l'atmosphère sous forme de vapeur. Il peut représenter aussi le triple pouvoir de ce dieu sur les eaux, qu'il maintient calmes, qu'il soulève par les vents et les tempêtes, ou dont il apaise la fureur [2]. Le taureau était consacré à Neptune, comme symbole de sa force et des mugissements de la mer [3]. Le coursier, animal favori de Poseidon, représente, par la vivacité de ses allures, les flots, leurs mouvements, leurs violents transports; mais il indique aussi l'eau en vapeur, les nuages courant à travers le dôme atmosphérique. Sur les bas-reliefs du trône de Jupiter Olympien, Phidias a représenté la lune galopant sur un cheval, c'est-à-dire portée sur un nuage. *Hippa,* la cavale qui figure dans le cortége de Neptune et, suivant Emeric David, les coursiers des amazones, ne sont aussi que des nuages. Les animaux imaginaires et fantastiques, les chars, dont les poëtes peuplaient l'atmosphère, n'étaient encore, évidemment, que des nues dont les

[1] De nat. deor., lib. III. cap. 20. — [2] Nat. Comes, lib. II, c. 8. — [3] Winckelm., *Hist. de l'art,* t. III, p. 279.

Digitized by Google

formes variées et bizarres ouvrent un si vaste champ à l'imagination. Ils étaient, souvent aussi, figurés par des nymphes ou par des cygnes. La narcisse est la fleur des nuages. Le mythe des vaches d'Hélios tuées par les compagnons d'Ulysse, se rapporte vraisemblablement à des nuages. Outre ces divers symbolismes, les nuages étaient divinisés sous le nom de *Néphélé,* fille de Poseidon[1]. Orphée lui a consacré une hymne. Aristophane place dans bouche de Socrate cette brillante invocation : «..... Nuées, qui portez dans vos flancs le tonnerre et la foudre, levez-vous, puissances souveraines et apparaissez dans les régions célestes aux yeux du sage.... Venez, nuées que j'adore, soit que vous reposiez sur les sommets sacrés de l'Olympe, couronné de frimas, ou que vous formiez des chœurs sacrés avec les nymphes, dans les jardins de l'Océan, votre père; soit que vous puisiez les ondes du Nil dans des urnes d'or ou que vous habitiez les marais méotides ou les rochers neigeux du *mimas,* écoutez ma prière[2]. »

Sur plusieurs inscriptions, on lit *Jupiter serenator* ou *serenus,* qui ramène la sérénité. On connaissait *Zeus Nephelegenetès,* qui prépare les nuages ; *atramentarius,* symbole de gros nuages noirs; Zeus est appelé par Homère le dieu qui rassemble et comprime les nuages.

Il présidait encore aux pluies. Sous les épithètes de *Hiemaios,* ou *Hyemadeus,* de *Hyetas, Ombrios,* il avait des statues et des autels, particulièrement sur le

[1] Suivant Boulanger, les anciens Orientaux appelaient le déluge *Mabul* ou *Manbul,* mots qu'il fait dériver de *Nebe,* vase ou vaisseau propre à verser de l'eau. Les Occidentaux ont fait de ce mot *nephelai, nebulœ, nuages, nebel.*

[2] Nuées, trad. de Poyard. — Hachette, 1860.

Digitized by Google

sommet d'une montagne dans l'île de Céos. Au moment de traverser l'Hellespont, Alexandre éleva des autels à *Zeus Apobaterios* [1]. Ce titre, qui avait la même signification que *Zeus Kataibatès, Jupiter descensor,* le Dieu s'abaissant jusque sur la terre, symbolisait les pluies fécondantes.

Varron [2] dit que Jupiter est pris pour l'air, les nuées, la pluie, le jour.

Un sculpteur italien du seizième siècle, Barthelemy Ammanato, fit un Jupiter pluvieux colossal. Debout, il aurait eu cinquante coudées de hauteur.

Nous savons déjà que Bacchus n'était pas seulement le dieu symbolique des vendanges et du vin, mais qu'il était aussi la représentation du soleil d'automne et du principe humide. Son surnom de *Bromios, Bromius* a la même étymologie que *brumes* et signifie le frémissement de la mer ou du vent : de là, les *brumalia* de novembre [3]. Ce dieu était aussi appelé *Lymnaios,* marécageux, à cause d'un temple qu'il avait dans un marais, près d'Athènes [4].

Silène, son nourricier, était un symbole des vapeurs amoncelées dans l'air par l'abondance des pluies de l'automne. La figure de Silène a paru, à plusieurs mythographes, la représentation symbolique de l'univers. Son front chauve, large, souvent couronné de fleurs, est l'allégorie de la sphère céleste constellée d'étoiles; sa barbe représente les nuages suspendus dans l'atmosphère. Sa tête serait donc l'image de l'éther et de l'air [5].

Les tigres et les léopards, qui figurent dans le cor-

[1] Arrian, Expéd. d'Alex., c. 1. — [2] De ling. lat., lib. IV, nº 10. — [3] Eudocia, in viol., p 87. — C. f., p. 117. — [4] Phanedemum ap. Athen X, XI. — [5] Nonni Dyonis. Ed. Moser. Heidelberg, 1809.

Digitized by Google

tége de Bacchus, représentent les taches inégales semées dans le ciel par les vapeurs qui s'agglomèrent dans les airs au temps voisin de l'équinoxe d'automne [1].

Vulcain est fils de l'air, parce que l'air ou le souffle allume le feu. Le mythe de Vulcain entrant au ciel, conduit par Bacchus, n'est autre chose que l'alliance de l'humidité avec le feu atmosphérique [2]. Winckelmann conjecture qu'une pierre gravée, dont il donne la description, représente Éole conduisant Bacchus à Ariane. Éole et Bacchus ne sauraient signifier autre chose qu'un vent humide [3].

Ganimède et sa coupe, ainsi que celles de Thétys et d'Isis, représentent parfois aussi le principe de l'humidité. Un fragment de Pindare [4] considère Ganimède comme présidant au débordement du Nil. Il fut enlevé au ciel, non par l'aigle de Jupiter, mais par une tempête. Le premier signe du zodiaque, *Aquarius,* est parfois représenté sous la figure de Ganimède [5].

Les *nuages* sont souvent la demeure des dieux. Zeus fait naître, au milieu d'un jour serein, un nuage pour cacher à Héra ses amours avec la belle Io [6].

Les *Centaures,* fils d'*Ixion* et de *Nephélé,* habitaient le mont Pélion, demeure nuageuse, d'où s'é-

[1] Em. David. Vulc., p. 44.

[2] Creutzer. — Symb., t. III, p. 402.

[3] Cette théorie physique appliquée à Bacchus et que nous exprimons d'après Em. David, est susceptible de bien des objections, nous devons en convenir, et l'Évhémérisme pourrait bien être ici sur son véritable terrain. Mais il nous suffit d'exprimer ce doute.

[4] Apud Schol. Arati, p. 72, éd. Buhl. — [5] Winckelm pierr. grav., p. 200. — [6] Ovide, *Métam.*, lib. 1, IX.

Digitized by Google

chappaient des pluies abondantes, personnifiées par les Centaures eux-mêmes, entraînant tout dans leurs courses furibondes. Cependant *Chiron,* le plus ancien d'entr'eux, calmé par l'âge, représentait plutôt une pluie douce et salutaire. Ixion, leur père, cherchant à séduire Héra, Zeus changea un nuage en une femme parfaitement semblable à cette déesse. Hyginus attribue ce stratagème à Héra elle-même[1]. Chacun connaît le terrible châtiment que valut à Ixion sa téméraire entreprise.

La pluie et le soleil en même temps, indiquaient, chez les Grecs, les dissensions conjugales de Zeus et de Héro. On dit encore aujourd'hui, dans les dictons populaires, que *le diable bat sa femme.*

Néphélé, femme d'*Athamas,* roi de Thèbes, ne doit point être confondue avec la mère des Centaures. La première, abandonnée par son époux, s'éloigna, et, pour le punir, livra le pays à une sécheresse désastreuse. La nouvelle épouse d'Athamas persuada au roi que le seul moyen de conjurer le fléau, était d'offrir en sacrifice, aux dieux, les deux enfants qu'il avait de Néphélé, *Phryxus* et *Hellé.* Athamas s'apprêtait à exécuter ce sacrifice cruel, lorsqu'un bélier à toison d'or, donné à Néphélé par Poseidon, vint, avec une voix humaine, avertir les jeunes gens du danger qui les menaçait. Ils s'empressèrent de fuir en montant sur ce bélier, qui les transporta à travers les airs ; mais Hellé tomba dans la mer près d'Abydos et fut engloutie par les flots dans ce détroit qui, depuis, porta le nom d'Hellespont. Phryxus parvint jusqu'en Colchide où il sacrifia à Mars son bélier à toison d'or. Singulière récompense, dit un des nar-

[1] Fab. 62.

Digitized by Google

rateurs de cet épisode, du service signalé que lui avait rendu cet animal !

Il nous semble incontestable aussi que le mythe des Titans n'était qu'une représentation symbolique des nuages s'amoncelant entre le ciel et la terre et formant, en quelque sorte, un pont pour faciliter l'escalade des demeures célestes. Leur origine vient à l'appui de cette explication physique. Ils étaient fils de Poseidon et d'*Iphimédie,* femme d'*Aloïe,* lui-même fils du dieu des eaux. Ils avaient donc une double origine humide. On les confond quelquefois, mais à tort, avec les *Géants,* fils d'Uranus et de *Ghè* (la terre). Hésiode [1] considère ceux-ci comme formés du sang d'Uranus mutilé, lorsque ce sang se répandit sur la terre. Cette fable est symbolique de pluies abondantes, d'inondations désastreuses et des nuages formés par les vapeurs dégagées du sol humide. Voici ce que nous apprend encore, au sujet des Géants, le poëte que nous venons de citer : « Les premiers d'entre eux furent appelés *Hécatonchires,* enfants du ciel et de la terre; leur père, qui les avait en horreur, les précipita dans les entrailles de la terre. Saturne, aussi fils du Ciel et de la Terre, cédant aux vœux de sa mère, osa s'élever pour venger ses frères et détrôna son père. Zeus, ayant à son tour détrôné Saturne, les Titans, autres enfants du Ciel et de la Terre, lui déclarèrent la guerre; il les défit à l'aide des géants *Brontès, Steropès, Argès,* qui lui donnèrent le tonnerre et la foudre. Leurs noms, en effet, signifient tonnerre, foudre et éclair. Ces Géants étaient *Cyclopes,* c'est-à-dire qu'ils n'avaient qu'un œil placé au milieu du front. Leur principale de-

[1] Théog., v. 836 et 49.

Digitized by Google

meure était sur l'Etna. Lorsque le volcan lançait des flammes, c'était le feu de leurs forges; le bruit des éruptions était les coups des Cyclopes sur leurs enclumes. Leur œil unique était une allégorie du cratère. Les foudres qu'ils forgeaient étaient formées de trois rayons d'eau, trois de brouillard et trois de feu; allusion évidente aux phénomènes volcaniques. *Esculape* ayant été frappé de la foudre, et Apollon ne pouvant s'en venger sur Zeus, perça à coups de flèches les Cyclopes qui l'avaient fabriquée.

Bailly emprunte à la théogonie d'Hésiode la description suivante du combat des Dieux et des Titans[1] : « Jupiter, en délivrant les Géants (enfants du Ciel et de Ghè) et les Cyclopes, avait reçu des derniers le don de la foudre et des éclairs, que ces artisans avaient forgés dans les feux souterrains. Jupiter et son armée étaient sur le mont Olympe, les Titans sur le mont Othrys; ils avait combattu pendant dix ans sans aucun avantage, lorsque Jupiter fit distribuer le nectar et l'ambroisie pour renouveler la force et animer le courage; lorsque, surtout, il s'avisa d'appeler à son parti *Coltus, Briarée* et *Gygès,* qu'il avait délivrés de leurs chaînes. Terribles par leurs cent mains et leurs cinquantes têtes, ils valaient seuls une armée. Jupiter rappela le service qu'il leur avait rendu, en les délivrant des ténèbres où le ciel les avait condamnés. Les Géants se joignirent à lui, et la troupe des Dieux en conçut une nouvelle ardeur. D'un autre côté, les Titans avaient pris leur rang, ils s'étaient mis en bataille et la mêlée commença. Au choc impétueux des deux armées, la terre frémit, la mer agita ses flots avec un bruit horrible,

[1] T. II, p. 296.

Digitized by Google

le ciel fut ému, l'Olympe ébranlé et la commotion s'étendit jusqu'au Tartare. Jupiter, tantôt du haut du ciel, tantôt de l'Olympe, ne cessait de lancer la foudre étincelante ; la vue était éblouie des éclairs répétés, l'oreille étourdie, effrayée des coups redoublés du tonnerre, des cris des combattants, du choc des armes, du sifflement des vents, dont les tourbillons élevaient la poussière jusqu'aux nues. Tel était le bruit épouvantable et pareil à celui que ferait le ciel tombant sur la terre pour l'écraser et la détruire. Tout était en feu, l'air, la terre, les mers, et l'embrasement avait gagné jusqu'au chaos. Les trois Géants combattaient au premier rang; ils lançaient sans interruption, de leurs bras robustes, trois cents rochers à la fois. Enfin, la victoire se décida; les Titans vaincus et terrassés, furent précipités dans le Tartare. »

Le combat de Jupiter contre les Titans, n'était donc qu'une image de convulsion atmosphérique, alors que les nuées s'élèvent en couches superposées et que la foudre, sillonnant leurs flancs humides, semble les déchirer.

Laissons encore, à ce sujet, parler Em. David : « Quand les Géants (il veut dire les Titans) attaquèrent Jupiter pour s'emparer de son trône, le père des dieux et des hommes eut recours à toutes ses armes ; la pluie, les vents, la foudre, les tourbillons de la tempête tombèrent à la fois sur les rebelles enfants de la terre. Le Dieu saisissant encore, par le conseil de Thémis, la dépouille de la chèvre *Amalthée,* s'en fit une cuirasse, d'autres disent un bouclier, et secoua cette arme devant ses ennemis. A la vue de la formidable *Égide,* au bruit que produisaient ses replis en s'agitant, les enfants

Digitized by Google

de Ghé furent saisis d'épouvante et, après un bruyant combat, la victoire demeura à Jupiter *Œgiocus,* ou *Œgidouklos,* ou *Œgidarmatus* ! »

Il est évident que l'arme de Zeus ne peut être ici, dans la réalité, qu'un météore sous lequel il a paru se voiler. L'Égide est le nuage sinistre sous lequel les feux du ciel se montrent en fermentation et d'où s'échappent la pluie, la grêle et la foudre. Si je ne me trompe, c'est ce que dit Homère : « Alors le fils de Saturne saisit sa brillante Égide, ornée de franges; il cache l'Ida sous d'épaisses nuées; ses éclairs brillent et la foudre gronde au loin; il secoue l'Égide redoutable, rend la victoire aux Troyens et disperse leurs ennemis. » Le poëte représente plusieurs fois la même image. Virgile dit aussi que « les Arcadiens ont cru voir Jupiter secouant la noire Égide et pressant les nuages. »

Continuons à citer Em. David pour l'explication qu'il donne du mythe de la *Gorgone.* « La Gorgone paraît être physiquement le même météore que l'Égide, c'est-à-dire le nuage noir, d'où se précipitent, par torrents, les eaux impétueuses du ciel, et Persée tue la Gorgone quand le soleil pénètre ce nuage et le dissout. Neptune aima cette nymphe dans sa jeunesse, par la raison que Neptune était l'eau et la nymphe le nuage [1]. Les cheveux de la Gorgone, à ce premier âge, étaient de l'or pur; cela signifie qu'on appelait des cheveux la frange d'or qui entourait ce nuage noir. Quand Méduse eut vieilli, ses cheveux devinrent des serpents, parce que le nuage épaissi ne réfléchissait plus les rayons du soleil et que ses

[1] De leur union naquit Chrysaor (épée d'or) qui, avant Vulcain, fabriquait la foudre.

Digitized by Google

bords n'annonçaient qu'une pluie funeste. Le sang qui ruisselle de sa tête, était l'eau qu'elle renfermait. Chaque goutte, en touchant la terre, engendrait un serpent, parce que chaque goutte d'eau emporte avec elle le germe de la vie; mais le serpent était pris en mauvaise part, attendu que l'eau trop abondante n'opère que des dégâts. En passant sur l'île de Sériphe [1], cette tête horrible y change tous les hommes en rochers; les habitants en disparaissent; les roches y demeurent nues. — Il n'y a plus ici d'obscurité, car tel est effectivement l'aspect que présente encore aujourd'hui cette île déserte : le sang de la Gorgone y a tout métamorphosé en pierres, c'est-à-dire que les torrents du ciel en ont entraîné les terres et qu'il n'y est resté que des rochers. »

Le chapeau d'*Hadès*, qui rend *Persée* invisible, c'est un nuage qui cache le soleil; l'épée dont il est armé, représente la foudre. Junon, comme son puissant époux, se couvre parfois aussi de l'Égide; elle est alors appelée *Sospita*, parce qu'elle protége et défend l'homme contre les frimas et les tempêtes.

Les Romains avaient déifié la tempête. Marcellus lui éleva un temple hors la porte Capenne, pour avoir échappé aux fureurs d'une violente tempête.

Les *Heures*, filles du printemps, suivant Homère, avaient pour mission d'ouvrir les portes du ciel; Ovide les faisait atteler au char du soleil. Elles couvraient à leur gré le ciel de nuages ou lui rendaient la sérénité.

Les *Naïades* sont filles de l'Océan, des fleuves ou de Junon; elles symbolisent les sources, dont l'origine remonte à l'Océan, aux fleuves ou à l'atmos-

[1] Pindare. Pyth. XII, v. 15, 39.

Digitized by Google

phère, puisque celles-ci naissent sous l'influence des pluies, qui s'échappent elles-mêmes de l'air. Plusieurs Naïades ont été nourrices de dieux-soleils, parce qu'on croyait les feux de cet astre alimentés par les vapeurs humides de la terre. Elles avaient pour amants des dieux ignés, symbole de fécondation. Mais, de toutes les nymphes, celles qui appartiennent le plus directement à la météorologie, sont les *Dryades,* représentant l'humidité qui préside à la végétation.

De l'union de l'air et de la lune, naquit la *Rosée.* Suivant quelques poëtes, cependant, la rosée n'était autre chose que les larmes de l'Aurore pleurant la mort de son cher Titon.

Les Grecs n'avaient point, sans doute, observé un phénomène qui, bien que rare, a offert, cependant, quelques cas bien constatés de nos jours; je veux parler de *pluies* sans nuages. C'est ce que l'on peut inférer de l'oracle auquel Crotone dut son origine. Myscile ne pouvait rien comprendre à l'oracle qui lui avait prescrit de fonder une ville sur le lieu où il se trouverait surpris par une pluie sous un ciel serein et sans nuages. Il se rendit en Italie et rencontra une femme pleurant. Il crut y voir le sens de l'oracle et éleva les murs de Crotone.

Jupiter, changé en cygne, représente un courant d'eau formé par la pluie.

Que dirons-nous de la métamorphose de ce dieu en pluie d'or? Rien, sinon que cette pluie n'appartient point à notre sujet et que le souverain de l'Olympe a ouvert une voie que, de nos jours, les hommes suivent encore avec succès. Cependant, M. Cox considère Danaë comme une Aurore. Ses traducteurs inclineraient davantage à y voir une représentation

Digitized by Google

de l'éclair, prisonnier dans le nuage et délivré par Zeus, qui y pénètre au moyen de sa foudre, figurée par la pluie d'or. Au reste, à notre avis, ajoutent ces traducteurs, il y a une primitive identité mythologique entre les Aurores et les déesses de l'éclair [1].

Demeter (Cérès), dont le nom est formé de *Dèmatar* (abondance de pluie), peut aussi symboliser ce météore.

Vénus Uranie était la déesse qui promettait la pluie [2]. L'opinion que les *hyades* annoncent la pluie est, suivant Bergier, fondée sur une fausse étymologie (ὕω, pleuvoir).

Orion, géant auquel Jupiter, Neptune et Mercure donnèrent naissance sans coopération féminine, fut, après sa mort, placé au ciel pour y présider aux pluies et aux orages. De là vient le surnom d'*aquosus,* que lui a donné Virgile.

Protée, prenant tour à tour la forme de l'eau, du feu, d'une louve, d'un dragon, indique les diverses formes de la tempête, éclairs, tonnerre, pluie, grêle, etc. La pierre *manalis* était traînée et roulée du temple de *Mars gravidus* dans les temps de sécheresse, pour avoir de la pluie [3].

Les Grecs avaient emprunté à l'Égypte la fleur de *Lotos,* comme emblème de l'humidité et de l'eau. Ainsi Zeus et le lotos représenteraient l'union du feu éthéré avec l'humidité, les deux principes de toute fécondation. C'est ce que semblent indiquer quelques médailles portant, au droit, Zeus et, au revers, un lotos ou bien la tête du dieu, surmontée de cet emblème [4]. On sait que le lotos reçut ce nom

[1] Loc. cit., p. 423. — [2] Tertullien. *Apolog.*, c. 23. — [3] Ampère. *Hist. rom.*, I, 431. — [4] Em. David. T. XI, p. 506.

Digitized by Google

d'une belle nymphe qui fut métamorphosée en cet arbuste pour échapper aux poursuites de Priape [1].

Les frimas et les brouillards naissent surtout pendant la nuit, mais à l'approche du jour ils se dissipent souvent. Telle est l'origine du culte adressé au soleil levant, symbolisé par Zeus, sur quelques montagnes où l'on supposait que ce dieu était visible avant de l'être sur tout autre point. Ainsi l'aube matinale, la lumière crépusculaire, avait un culte sous le nom de *Dios Lukaion,* sur le mont Lycée, sur l'Ida en Phrygie, sur le Cynthus à Délos, sur le Parnasse en Phocide.

Ce culte du soleil se dégageant de l'humidité de la nuit, culte de *Jupiter Serenator,* était aussi la célébration de la victoire de ce dieu sur les ténèbres soulevées contre la lumière.

Les marais, dont les émanations pestilentielles portent au loin la maladie et la mort, avaient aussi leur personnification. L'*hydre de Lerne,* dont Hercule abattit les cent têtes, représente, sans aucun doute, les marais que ce héros dessécha. Il en est de même de la plupart des monstres exterminés par Hercule, qui n'indiquent que des exhalaisons miasmatiques. La chimère tuée par Bellorophon n'exprime vraisemblablement pas autre chose.

Junon avait envoyé contre *Latone,* amante de Jupiter, le serpent Python, vivant au milieu des marais qui couvraient une partie de la Grèce, après le déluge du Deucalion [2]. Latone, en fuyant, tomba dans es flots, mais au même instant Neptune fit surgir l'île de Délos, qui lui donna asile. Apollon,

[1] Ovide, *Métam.*, 9, v. 348.
[2] Strabo, 8. — Pausan, 11, 67, lib. 10, c. 6.

Digitized by Google

dont elle devint mère, reçut de Vulcain des flèches avec lesquelles il tua le serpent Python. Telle est l'origine des jeux pythiques, commémoration du dessèchement des marais [1].

Le mythe des enfants de *Niobé,* tués aussi par les flèches de ce Dieu, indique, sans aucun doute, une épidémie meurtrière, née sous l'influence de grandes chaleurs ou de miasmes palustres. Si ces enfants restèrent neuf jours sans sépulture, on doit y reconnaître l'effet de la terreur qu'inspirait la maladie régnante [2]. Les hommes, en cette circonstance, furent changés en pierre, parce que la frayeur rend insensible. On a vu aussi dans Niobé une déesse de la pluie et dans ses enfants les mois d'hiver terrassés au printemps par le dieu solaire. Pour M. Cox, ce sont les enfants des brouillards, en d'autres termes, les nuages qui sont dissipés par les rayons du soleil pendant que Niobé se fond en une pluie de larmes, qui se change en glace au sommet des monts [3].

La peste survint dans le camp des Grecs, suivant Homère, lorsqu'Apollon eut lancé ses flèches, c'est-à-dire qu'il se déclara une épidémie pendant les chaleurs de l'été, sur un sol naturellement humide et marécageux, comme est le rivage de la Troade, rendu plus insalubre encore par l'agglomération d'une masse d'hommes si considérable et par les émanations qni s'en dégageaient.

Les *nimbes* ou auréoles lumineuses dont la tête des statues antiques est souvent entourée et qui ornent aujourd'hui nos images de saints, ont une origine incertaine, mais que la météorologie nous

[1] Ovide, *Métam.*, lib. I, 7. — [2] *Iliad.*, lib. XXIV.
[3] George Cox, *Les Dieux et les Héros,* trad. franç., 1847, p. 413.

Digitized by Google

dévoilera peut-être. Les Grecs plaçaient des sortes d'*ombrelles* (μιτσωνς) sur la tête des statues exposées dans les lieux découverts, pour les préserver de l'action de la pluie et, peut-être, des immondices des oiseaux [1]. Peut-on admettre que, par la suite, ces ombrelles ne furent plus que des ornements pour les statues des dieux et des empereurs? C'est douteux, car antérieurement à cet usage, on avait des statues nimbées d'Apollon. Mais, pour ce Dieu, l'allusion est évidente : le nimbe est le symbole des rayons divergents du soleil, divinité personnifiée dans Apollon [2]. Cette auréole serait plutôt, à nos yeux, l'image des nuées derrière lesquelles se cachaient les dieux du paganisme, aussi bien que le Dieu des Hébreux, pour se communiquer aux hommes.

> Junonem intereà Rex omnipotentis Olympi
> Alloquitur fulvâ pugnas de nube tuentem [3].
>
> Pande fores superum vittataque templa Sabœis
> Nubibus..... [4].

L'encens qu'on prodiguait aux statues et celui qui brûle encore sur nos autels ne sont-ils point une imitation de ces nuages? Lorsque la fumée s'en élève elle forme autour de la tête une sorte de nimbe.

Si cette explication semble insuffisante, nous en proposons une nouvelle, empruntée à l'observation scientifique et dont nous avons puisé l'idée dans les travaux d'un voyageur moderne. « Si, en tournant le dos au soleil, dit M. de Tessan [5], on regarde dans

[1] ..... Ne manquez pas de vous faire fabriquer une ombrelle de métal, comme on en met aux statues. (Aristoph., *Les Oiseaux*, v. 1114.)

[2] Winckelm., *Hist. de l'art*, t. II, p. 263. — [3] *Éneid.*, XII, v. 791. — [4] *Stat. sylv.*, IV, 8. — [5] Voy. de la Uenus, t. V, p. 291.

Digitized by Google

l'eau, on aperçoit très-bien l'ombre de sa tête, ombre très-déformée toutefois ; mais on voit, en même temps, partir de cette ombre comme des faisceaux lumineux assez intenses qui dardent, en rayonnant dans tous les sens, avec une très-grande rapidité et jusqu'à une très-grande distance. Ces faisceaux lumineux, ces rayons auréolaires ont, outre le mouvement de dard, un mouvement de rotation rapide autour de l'ombre de la tête, et le sens de rotation est inverse des deux côtés de l'ombre. » Ce phénomène, d'après son savant observateur, reconnaîtrait une même cause que celui de l'anti-crépuscule.

Les beaux-arts de la Grèce ont fait à la nature un autre emprunt dont nous dirons ici quelques mots, quoiqu'ils puissent ne pas y paraître en leur lieu. La statuaire et la peinture avaient adopté certaines couleurs symboliques, indiquant par elles-mêmes un des caractères dominants de l'objet représenté. Ainsi, pour les dieux, Zeus était couleur de feu; le vert était consacré à Aphrodite, le bleu à Kronos et à Poseidon. En rapport avec les quatre éléments, le rouge était dédié au feu, le vert à la terre, en raison des végétaux qui en font l'ornement; le bleu à l'air, le blanc à l'eau. Pour les quatre saisons, le vert était au printemps, le rouge à l'été, le bleu pâle à l'automne, le blanc à l'hiver [1].

Iris [2] était fille de *Thaumas* [3] et d'*Électre* (splendeur du soleil); elle était sœur des *Harpies* et d'*Aëllo*

[1] Lydus. *De Mensibus*, lib. III, c. 25-26. — Creutzer, *Symbolique*, trad. de Guign., t. I, 2e partie, p. 549.

[2] Rac., Ἶρις, ce qui fait un cercle ou un arc.

[3] Suivant Platon, les hommes ont feint qu'Iris était fille de Thaumas (merveille), pour exprimer leur étonnement sur ce phénomène.

Digitized by Google

(tempête). Il faut, en effet, pour qu'elle paraisse, que le soleil luise et que le temps soit pluvieux.

Thaumas représentait, sans doute, les nuées, les vapeurs, la pluie, si, comme Bergier le conjecture [1], son nom vient de l'hébreu *Demah,* pleurer, répandre des gouttes d'eau. Iris aurait donc été fille de la pluie et du soleil.

Leclerc a établi que les Harpies étaient des sauterelles. On les dit filles de Thaumas et d'Électre, parce que les pluies chaudes favorisent leur propagation.

Bien que messagère de Junon, on voit par l'Iliade que le maître des dieux avait parfois aussi recours à Iris. Ces divinités ne pouvaient, en effet, avoir de plus gracieux envoyé que l'arc-en-ciel. Elle servait aussi de ceinture aux Dieux; les poëtes la représentaient ornée des plus belles couleurs. On lui attribuait, enfin, la formation des nuages pluvieux [2].

Uranus fut vaincu par Kronos, à l'aide d'une immense faux, qui n'était autre que l'arc-en-ciel.

Iris purifia Junon revenant des enfers. Les anciens semblaient, ainsi, faire jouer un rôle de salubrité à l'apparition de l'arc-en-ciel dans l'atmosphère. Quelquefois, cependant, ils en faisaient aussi la messagère de la Discorde.

Lactance et Servius veulent que les vents soient fils du Titan *Astræus* et de l'Aurore. Celle-ci serait la mère des vents, parce que, d'habitude, ils se lèvent

Quelques auteurs considèrent Thaumas comme prosopopée des eaux, qui donnent naissance à Iris (*Nonni Dyonys,* p. 268).

On lui donnait une tête de taureau humant l'eau des fleuves *(Plut. placit. philosoph.)*.

[1] T. II, 83.

[2] *Hésiode,* Thiogon, v. 266. — *Énéide,* lib. IV, v. 694.

Digitized by Google

avec le jour. L'Aurore, épouse de Titon, eut pour fils *Memnon,* roi des Éthiopiens, et *Hemation,* autre roi célèbre (μελανον, noir, et αιματιον, rouge, couleur de sang, λευκον, blanc); ce sont, d'après l'opinion de Bergier, les différentes couleurs du ciel au lever de l'Aurore. Suivant Lactance encore, Junon avait excité les vents à la révolte contre Jupiter, mais ce Dieu puissant s'en étant emparé, les enferma dans une caverne, sous la garde d'Éole. Toutefois ce mythe est différemment exposé par *Pronapides* [1]. La Discorde, furieuse d'être chassée du ciel par Jupiter, descend aux enfers, va trouver les Furies et les engage à se rendre auprès des vents, à les enflammer de leurs venins, afin qu'ils dirigent leurs forces contre le royaume de Jupiter et viennent troubler le maître des dieux dans le quiétisme de sa puissance. Les Furies obéissent à cet ordre et trouvent les vents tranquilles dans le palais de leur père; elles répandent tellement sur eux l'esprit de la Discorde qu'ils se précipitent à la surface du monde, s'attaquant entre eux avec une violence qui fait trembler le ciel et la terre. Jupiter en est d'abord troublé, mais bientôt, transporté de fureur, il les saisit, non sans peine, et les précipite dans les cavernes d'Éole, en leur ordonnant de rester soumis à son empire [2].

Sans nous arrêter à ces variantes mythologiques, nous voyons dans cette fable une allégorie météorique. Astrœus, fils du ciel et de la terre, symbolise à la fois ces deux parties du monde, parce qu'on voit les vents tantôt descendre du ciel et se précipiter sur la terre, tantôt sortir des entrailles de celle-ci et porter le trouble dans les régions élevées. Junon les

[1] Theodonte. *Protocosmos.* — [2] *Énéide,* lib. I.

Digitized by Google

excite contre Jupiter, parce que c'est l'air qui les porte et que leur fureur aveugle s'attaque à tout, et que tout appartient au royaume de Jupiter.

Veut-on, au contraire, qu'Astrœus ne représente qu'un homme, c'était, sans doute, un prince régnant dans une contrée soumise à des vents violents et *agités entre eux par la Discorde.*

Suivant Isidore d'Espagne, dans son livre des origines, les fils d'Astrœus et de l'Aurore étaient au nombre de douze. Hésiode, au contraire, reconnaît aux vents une double origine. *Typhée* serait le père des mauvais vents; les vents utiles aux hommes, tels que *Zéphire* et *Borée,* ne peuvent être que les fils de divinités bienfaisantes. Typhée, fils de la Terre et du Tartare ou, suivant d'autres, engendré par Junon, sans aucune coopération masculine, Typhée, monstre à cent têtes, osa menacer Jupiter sur son trône, mais il tomba sous la foudre du dieu puissant, qui le précipita dans le Tartare. De là sont venus les vents nuisibles aux mortels, ces dragons de la tempête qui président à l'orage, entraînent les pluies et l'inondation, dont la voix est le bruit du tonnerre, dont l'haleine empestée dessèche la terre et les plantes ou tue les hommes et les animaux. Typhée habitait le mont Arima, en Cilicie, et sa présence y entretenait des feux souterrains, des vents ardents, un sol aride, qui avait fait donner à cette contrée le nom de Katakekaumène, pays brûlé [1].

Éole, fils d'Hipotus, régnait, suivant Servius et

[1] Cette province, suivant Strabon, s'étendait depuis la Mysie jusqu'à la Phrygie. Ce géographe la décrit comme nue, montueuse, couverte de cendres et de pierres, fréquemment agitée par des tremblements de terre, mais produisant des vins délicats.

Digitized by Google

Varron, sur les îles Vulcanées, depuis appelées Éolies. Par l'observation des vents et de la fumée qui s'échappe souvent de l'île de Strongile, l'une d'elles [1], par l'examen attentif des astres (Isacius), par celui du flux et du reflux (quelque peu prononcé qu'il soit dans la Méditerranée), il pouvait indiquer le vent qui régnerait pendant plusieurs jours, pendant trois jours seulement, d'après le dire de Pline. De telles connaissances, dues à une facile observation, suffisaient, sans doute, à l'ardente imagination des Grecs pour faire d'Éole un dieu, le maître impétueux des vents.

> ..... Hic vasti Rex Eolus antro
> Luctantes ventos..... [2]

Ulysse, quittant les États d'Éole, reçoit de ce Dieu une outre dans laquelle sont tenus enchaînés les vents, pour s'en servir suivant les besoins et pour qu'aucun d'eux ne vienne troubler sa navigation. Mais, sur le point d'arriver au but si longtemps désiré, ses compagnons ouvrent l'outre pendant son sommeil, pour s'emparer des trésors qu'ils y croient renfermés; les vents s'échappent, la tempête se déchaîne et rejette les imprudents navigateurs loin de leur patrie.

Ici l'allusion est évidente et l'abbé Banier, quoiqu'admettant peu les interprétations physiques, explique ainsi ce mythe : « Éole qui, par une longue expérience, avait appris que, lorsqu'un certain vent soufflait sur la mer de Sicile, il continuait plusieurs jours, assura Ulysse, lorsqu'il partit de l'île de Lipara, qu'il jouirait d'un temps favorable, et le prince ne fit

[1] Pline. Lib. III, cap. 9. — [2] *Énéide*, lib. I.

Digitized by Google

naufrage que pour s'être trop écarté dans le parage [1]. »

On sait aussi, d'après Virgile, qu'à la prière de Junon, Éole lâcha les vents qu'il tenait enfermés et qu'il excita une tempête qui fit périr une partie de la flotte d'Énée. Pour ce bel exploit la déesse promit de lui donner en mariage *Déjopée,* la plus belle de ses nymphes [2].

On représentait Éole avec un sceptre, symbole de son autorité, tenant les vents enfermés dans une caverne profonde et les repoussant de sa main pour les empêcher de troubler le monde. Nous avons déjà dit qu'il symbolisait l'air agité et Junon l'air calme. Cependant cette déesse n'avait point abdiqué toute autorité sur le royaume des vents, ainsi que l'exprime Orphée, dans son hymne à Junon : « Toi qui as la forme de l'air, toi qui accordes aux mortels les souffles bienfaisants par lesquels se soutient la vie; nourrice des vents et des pluies, toi qui engendres toute chose [3]. »

Jupiter lui-même, le souverain maître, exerçait parfois son action directe sur les vents. Sous le nom de *Jupiter Urus,* qui donne des vents favorables, il avait un temple aux Cyanées [4]. Sparte avait élevé un temple à *Zeus Euanemos,* vent doux. Le vent soufflant entre les chênes de la forêt de Dodone était la voix de Jupiter. Suivant les poëtes, *Aristée,* roi de l'île de Cée, demanda à Apollon un secours contre de

[1] *Explication des fables,* t. I, p. 29. — [2] *Odyss.,* ch. V, v. 297. — [3] Hymne XV.

[4] Rien n'indique plus aujourd'hui, sur ces îlots, situés à l'entrée de la mer Noire, par le Bosphore de Thrace, l'existence ancienne d'un temple, mais on y voit encore un autel avec une inscription fruste.

Digitized by Google

grandes chaleurs qui causaient de graves maladies. Le dieu lui ordonna de prier Jupiter pendant quarante-cinq jours pour qu'il envoie des vents favorables et rafraîchissants. Le père des dieux exauça sa prière et donna naissance aux vents étésiens. (Théophraste, Lib. de ventis.)

Proserpine exerçait aussi une action sur les vents, si nous acceptons le fait suivant signalé par Plutarque. — Mithridate assiégeait, avec une grande flotte, la ville de Cyzique, que Lucullus cherchait à dégager. Proserpine, dont la fête approchait, apparut en songe à Aristagoras, magistrat de la ville, et lui dit : « Je viens moi-même et j'amène le joueur de flûte de Lybie contre la trompette du Pont; dis à tes concitoyens d'avoir bon courage. » L'énigme paraissait incompréhensible lorsque, à la pointe du jour, s'éleva un vent impétueux de Lybie, qui souleva la mer et brisa les machines de guerre du roi de Pont, œuvre admirable du thessalien Niconidas (Vie de Lucullus).

Avant d'entreprendre un voyage on sacrifiait aux vents et aux tempêtes. Au bas d'une montagne, près de l'Asope, était un lieu consacré aux vents, dans lequel, chaque année, pendant une certaine nuit, un prêtre pratiquait des cérémonies propres à conjurer leur fureur.

Hésiode considère les douze fils d'Astreus comme des dieux réels. Orphée a célébré, dans les hymnes, *Borée, Notus,* et *Zéphyre,* que les Romains ont fait l'époux de Flore [1]. Les mêmes vents, ainsi qu'*Argestès,* avaient un culte à Delphes, à Titane, à Coronée, à Trapezunte, à Thurium, à Mégalopolis [2]. Énée sacrifia

[1] Hymn. 79, 80, 81.

[2] Pausanias, passim. — Elien, *Hist. var.*, lib. XII.

Digitized by Google

aux Zéphirs une brebis blanche, *pecudem zephiris felicibus albam* [1]. Ovide parle d'un temple élevé par Scipion aux tempêtes. Auguste, au rapport de Sénèque, bâtit, dans les Gaules, un temple au vent *Circius* [2]. Néron, établissant un monstrueux mélange de polythéisme romain et gaulois, dédia un temple à *Kirk,* personnification du vent qui souffle par rafales dans la Narbonnaise, et en règla le cérémonial.

Nous avons tout à l'heure nommé Borée. Reprochons à ce vent deux actes odieusement célèbres, qu'on lui attribue. Jaloux de l'amitié qu'Apollon témoignait au jeune *Hyacinthe* en jouant fréquemment au palet avec lui, il détourna un jour le palet, qui frappa le jeune prince à la tête et le tua. La triste fleur qui porte le nom de hyacinthe s'éleva sur le lieu où il avait reçu la mort. Épris de *Pithys,* qui lui préférait *Pan*, il la précipita contre un rocher où elle fut brisée. Hésiode fait un portrait peu flatteur de ce dieu-vent. « Redoute, dit-il, les frimas que souffle sur la terre le fougueux Borée. Il attriste les forêts de la Thrace, fait bondir les flots de la mer et mugir les champs et les forêts... Dès l'aurore Borée souffle la froidure. La brume matinale descend de la voûte des astres et verse une rosée féconde sur les champs de l'homme fortuné. Pompée à la surface mobile des fleuves elle s'élève au-dessus de la terre sur l'aile des vents et le soir se résout en pluie ou ramène, du fond de la Thrace, le fougueux Borée et les épais nuages [3]. »

Borée s'éprit aussi d'*Orythie,* fille d'*Érechtonoüs,* roi d'Athènes, mais n'ayant pu l'obtenir en mariage,

[1] *Quest. natur.,* lib. V, cap. 17. — [2] *Énéide,* lib. V. — [3] *Heures.*

Digitized by Google

il l'enleva et en eut deux fils, *Zetès* et *Kalaïs* [1]. Suivant Hyginus [2] ils avaient la tête et les pieds ailés, et l'on croit reconnaître la tête ailée de ce dernier sur une médaille [3]. Sur une pierre d'une haute antiquité un des fils de Borée est représenté avec de grandes ailes et chassant à coups de flèches les Harpies qui infectaient les viandes de Phinée, roi d'Arcadie. Les Harpies ne sont ici que des nuages entretenant de l'humidité qui, à l'aide d'une température élevée, hâte la décomposition des substances animales.

Mais Borée eut encore d'autres enfants. Ce vent aima les cavales de *Dardanus* et en eut douze coursiers pleins d'ardeur. (Éneid.)

Sur la tour des vents [4], à Athènes, Borée était représenté sous la figure d'un jeune homme, avec des ailes, des cothurnes et enveloppant sa tête dans sa draperie.

Lorsque Xerxès traversa l'Hellespont, les Athéniens invoquèrent Borée, qui dispersa la flotte des Perses.

[1] Borée enleva Orythie pendant qu'elle traversait l'Ilissus. Suivant Bergier (II, 157), ce nom d'Orythie n'était qu'une épithète des eaux de cette rivière, épithète plus tard transformée en nymphe. Appollodore (lib. III, p. 200) attribue quatre enfants à cette union mythique : *Zetès* (bouillonnement des eaux), *Klcopatra* (bruyant), *Chion* (neige), *Kalaïs* (grêle).

[2] Fable XIV.

[3] Winck., pierre gravée, p. 326.

[4] Parmi les antiquités de Gaëte on voit aussi une colonne à douze faces sur lesquelles sont gravés les noms des douze vents, en grec et en latin. — Au temps de Thésée les Athéniens, comme au temps d'Homère, ne connaissaient que quatre vents et ne faisaient usage que de la simple voile, en sorte que Dédale parut opérer un miracle lorsqu'il passa contre le vent à travers la flotte de Minos. — Cantu, *Hist. univ*, t. I, p. 585.

Digitized by Google

En reconnaissance on lui éleva un temple sur les bords de l'Ilyssus.

Denys le tyran lui offrit aussi des sacrifices et assigna des revenus à son culte.

Notus n'était guère plus aimé, n'était guère moins craint que Borée. Son souffle agite la mer, soulève les flots, ramène les pluies.

Auster, fils d'Éole et de l'Aurore, et, suivant quelques-uns, d'Astreus et d'*Héribée,* était représenté comme un vieillard de haute taille, à l'air sombre et chagrin. L'eau dégouttait de ses vêtements et des nuées étaient amoncelées autour de lui. Juvénal le montre assis dans la caverne d'Éole, séchant ses ailes après la tempête.

Cœcias, vent impétueux du nord-est, est figuré sur les monuments tenant des deux mains un bouclier rond d'où il fait tomber la grêle.

Eurus, l'un des quatre vents principaux, est peint d'une couleur noire, celle des Éthiopiens, du pays desquels il souffle sur la tour des vents d'Athènes; c'est un jeune homme ailé.

Zéphir présidait aux fleurs et aux fruits et donnait la vie aux êtres par son souffle doux et agréable. Représenté, sur le monument précédent, comme un jeune homme couronné de fleurs.

Caurus, vent du nord-ouest, est figuré sous l'apparence d'un vieillard barbu, tenant un vase rempli d'eau qu'il est prêt à verser.

Les Hyperboréens, peuple du nord, *habitant au delà* de Borée, étaient, de la part des Grecs, l'objet de plusieurs fables. Leur vie avait une durée de plusieurs siècles; le soleil ne se levait et ne se couchait qu'une fois par an sur leurs têtes, et Virgile les place sous le pôle septentrional. Chez ces peuples la dignité

Digitized by Google

royale et sacerdotale était entre les mains des *Boréades,* descendants de Borée [1]. Ils respiraient un air chargé de plumes.

Les Harpies sont la personnification la plus fréquente des *vents tempétueux;* mais ceux-ci, suivant l'occurrence ou suivant l'inspiration poétique, sont aussi représentés, quelquefois, par un taureau, un chien, un oiseau, l'aigle de Jupiter, par exemple.

Les rafales et les tourbillons, phénomènes divinisés, sont les précurseurs de Typhée. Celui-ci, ainsi que les dragons en général, et les vents Eurus et Auster, expriment encore la lutte des vents et des nuages.

L'*aurore boréale* n'est-elle pas figurée dans le mythe d'Hercule brûlé sur un bûcher, à la cime du mont Œta, montagne située au nord de la Grèce? Ηραηλεης πυρσεις, une longue barre enflammée, aurore boréale. Cette interprétation, donnée par Bergier [2], a été proposée aussi à l'Académie des sciences [3].

Les *tremblements de terre* qui étaient peut-être, dans l'antiquité, plus fréquents qu'aujourd'hui, eurent toujours le privilége de frapper vivement l'imagination. Ils donnaient naissance à des gouffres, à des abîmes, qui tantôt vomissaient, tantôt absorbaient les eaux. Quelle source féconde d'inspiration poétique! *Encélade* précipité dans les fournaises de l'Etna, où il est fixé par d'énormes chaînes, s'agite violemment pour se débarrasser de ses liens et sa rage s'exhale avec une bave écumante; telle est la cause des éruptions volcaniques et des tremblements de terre.

[1] Diod. de Sicile, lib. II, § 28. — Banier, *Myt.*, X, 207. — [2] II, 394. — [3] T. XXV des Mém., p. 202.

Digitized by Google

Tentat ubi mutare latus, procul igneis antris Mons tonat et... [1].

Les panégyries étaient des fêtes instituées en commémoration des tremblements de terre et autres grands phénomènes naturels (Eusèbe).

Pausanias considère comme fabuleuse ou légendaire l'existence de *Cécrops,* fondateur d'Athènes. Ce prince épousa *Agraule;* ils eurent pour enfants : 1° *Erysichton* (fruit de la terre); 2° *Aglaure* (bon vent); 3° *Hersé* (rosée); 4° *Pandore* (pluie). Aglaure et Pandore avaient des temples à Athènes [2]. — L'allégorie paraît évidente. Cécrops représente la colline sur laquelle on éleva l'Acropole ou Cécropole; Agraule représente la plaine qui s'étend entre cette colline et la mer; la terre y donne des produits à l'aide d'un vent favorable, de la pluie, de la rosée.

Les saisons ont encore donné naissance à quelques allégories qu'il convient de rappeler en peu de mots. Théopompe écrit que les Occidentaux appellent l'hiver Saturne, l'été Vénus, le printemps Proserpine et que toutes choses ont été engendrées de Saturne et de Vénus. Les Phrygiens pensaient que Dieu dort l'hiver, que l'été il veille; ils célébraient ainsi la fête du dormir et celle du réveil. Suivant les Paphlagoniens, l'Être suprême était retenu prisonnier l'hiver et délié au printemps, où il commençait à se mouvoir.

Dans le mythe de Proserpine (Persephone) enlevée par Pluton (Hadès) à Cérès (Demeter) sa mère, et passant alternativement une saison sur la terre et une saison aux enfers, on peut voir un symbole du froment, qui germe sous terre avant de paraître au dehors. Le désespoir de Cérès représente l'hiver,

[1] Stat., lib. III. — [2] Paus., lib. IX, cap. 35.

Digitized by Google

saison pendant laquelle le grain est enfoui sous la terre; la déesse renaissait à la joie avec le printemps, pendant lequel ce grain commence sa vie extérieure.

Nous ne saurions en finir avec la mythologie romaine sans rappeler la Genèse d'Ovide, qui ouvre si majestueusement le premier livre de ses métamorphoses. « Un Dieu sépare la terre du ciel, l'eau de la terre, et l'air pur de l'air grossier. Après avoir dissipé les ténèbres et éclairci le chaos, il leur marqua des places distinctes et les soumit aux lois de l'harmonie. Le feu subtil des étoiles s'élança vers la voûte céleste et occupa l'Empyrée. L'air, presqu'aussi léger; s'empara des lieux voisins. La terre, plus épaisse, reçut les grands corps et trouva son équilibre dans son propre poids. L'eau qui la baigne de toutes parts, eut la dernière place et entoura les continents. . . . . .

. . . . . .

Il divisa le ciel en cinq zones, deux à droite, deux à gauche, et l'autre, plus ardente, au milieu d'elles. Il partagea aussi sagement notre globe en cinq régions qui correspondent aux cinq régions célestes. La zone torride est inhabitable. Des neiges profondes couvrent les deux zones voisines des pôles et, dans l'espace égal qui s'étend à côté de chacune, règne une douce température produite par le mélange du froid et du chaud. Au-dessus se balance l'air, moins léger que le feu, comme l'eau est moins pesante que la terre. C'est le séjour assigné par la volonté divine aux nuages, aux tonnerres qui épouvantent le cœur des mortels et aux vents qui engendrent le froid et la foudre. Eurus fut relégué dans le royaume de l'aurore, dans l'empire de Nebata, dans la Perse et sur les montagnes frappées des premiers rayons du jour;

Digitized by Google

Zéphire avoisina Vesper et les contrées que réchauffe le soleil couchant; l'horrible Borée envahit la Scythie et le septentrion; le pluvieux Auster s'empara des régions opposées qu'assiégent incessamment les humides brouillards. Par delà tous les vents fut répandu l'Éther, élément diaphane, sans pesanteur et dont aucun mélange terrestre n'altère la pureté. »

CELTES, SCANDINAVES ET GERMAINS.

C'est dans les grossières, mais poétiques conceptions mythologiques du nord de l'Europe, que brillent surtout les allégories empruntées aux météores; les grandes scènes qui agitent l'atmosphère y sont exprimées avec une mâle et entraînante énergie. Ces peuples adoraient aussi les météores comme les personnifications de leurs ancêtres, dont les âmes avaient été transportées dans les nuages. Nous trouvons ces mêmes croyances chez les Scythes, les Massagètes, les Turks et les Mongols (adorateurs du feu).

Suivant Grégoire de Tours les Francs adoraient les esprits des forêts, des eaux et des autres éléments, ainsi que certaines figures d'animaux qui indiquaient, apparemment, les puissances de la nature.

Chez les Celtes le dieu Tarann personnifiait le tonnerre; il représentait l'esprit qui règne dans les airs; c'était le Zeus des Grecs.

Toutes les divinités, dans les vieilles croyances scandinaves, étaient subordonnées à un dieu su-

Digitized by Google

prême, dont le nom variait suivant les circonstances auxquelles il présidait et qui embrassaient surtout les phénomènes atmosphériques les plus imposants. Il était appelé le *sourcilleux* ou roi des tempêtes; le *bruyant,* nom emprunté au tonnerre, au mugissement du vent ou des vagues; l'*exterminateur,* l'*incendiaire,* représentant la foudre dans ses manifestations les plus saisissantes (c'était le *Jupiter fulminant* des Romains); l'*agile,* personnifiant la marche des nuages poussés par le vent, ou la rapidité de la foudre et de l'éclair; le *magnifique,* exprimant par ce nom les splendides illuminations des nuits septentrionales.

Plus tard, ces différents noms disparurent pour être remplacés par celui d'*Odin,* que tous les peuples du nord adoraient comme l'Être suprême et qui paraît être le même que *Loda* (dieu de Lochlin). Ce dieu est représenté, dans les poésies *erses* (anciennes poésies irlandaises), comme un génie redoutable « qui ne respire que la tempête et les combats, assis au haut des airs, sur les mers de la Scandinavie, avec une épée dans sa main puissante, les cheveux enflammés et flottant au gré des vents [1]. Ses yeux brillent comme des flammes sur son visage ténébreux, sa voix est le bruit d'un tonnerre éloigné ».

Odin était époux et père de *Frigga.* De leur union naquit le dieu *Thor,* ou *Asa Thor,* la plus puissante des divinités inférieures. Sa mission spéciale était de lancer la foudre; son nom est encore celui du tonnerre dans les langues du nord. Le jour consacré

[1] Dans l'Edda, le vent est fréquemment personnifié par un tigre, qui se jette sur les maisons et sur les vaisseaux.

Digitized by Google

à Jupiter (jeudi, jovis dies), lui fut également consacré (Thorsday). Ce dieu est le Jupiter des Gaulois (Jules César) et le *Taran* des mêmes peuples [1]. C'est aussi *Thor* qui régnait dans les airs, distribuait les saisons, excitait ou apaisait les tempêtes. Il gouvernait les vents, les pluies, le beau temps, et présidait aux récoltes [2]. Il frappait de sa massue (de la foudre) la tête des géants (la cime des montagnes).

N'oublions pas ici le dieu *Fré,* qui présidait à l'air et aux tempêtes. Il avait, près d'Upsal, un temple dans lequel on lui sacrifia d'abord des animaux noirs, et plus tard des victimes humaines.

Le traducteur de l'Edda (Mallet) fait remarquer avec raison que tous les peuples ont admis la foudre comme un dieu. « C'est le plus éloquent, le plus universel, le plus persévérant de tous les missionnaires. Elle frappe à la fois les yeux, l'esprit et tout ce qu'il y a de sensible dans l'homme. Tout paraît miraculeux, surnaturel, effrayant, dans ce terrible phénomène, et la mort et les ravages qui vont à sa suite achèvent d'ôter aux peuples ignorants la liberté d'en raisonner de sang-froid. »

Le deuxième fils d'Odin, beau, resplendissant, n'était autre que le soleil ; on le nommait *Niord.* Il était le maître de la mer, soulevait ou calmait les flots, propageait ou arrêtait les ravages du feu. *Niord* faisait surtout du mal aux hommes qui refusaient de lui reconnaître une origine divine. Le dieu *Frey,* l'aîné de ses deux enfants, gouvernait les pluies et

[1] Lucain, Pharsale, lib. I, v. 444. — Taran signifie encore tonnerre dans l'idiome de la principauté de Galles.

[2] Adam de Brême. *Hist. ecclésiast.*

Digitized by Google

répandait la fécondité sur la terre. On l'invoquait pour obtenir une saison favorable, l'abondance et la paix.

Les dieux rendaient la justice sous un grand chêne (ydrosil) dont les branches, tombant jusqu'à terre, laissaient égoutter la rosée qui rafraîchit la terre.

Les premières notions sur l'origine du monde semblent, chez presque tous les peuples, avoir une source commune ; les influences du climat en modifient les détails. Le rude climat de la Scandinavie pouvait seul engendrer la géogénie de l'Edda. « L'enfer existait avant que la terre fût habitée par les hommes. Du milieu de cet enfer partent douze fleuves ; ces douze fleuves s'éloignèrent si fort de leur source que le venin qu'ils roulaient se durcit, comme les scories dans un fourneau refroidi. De là se forma de la glace, qui en arrêta le cours. Alors le venin qui se répandait par-dessus fut aussi gelé, et ainsi se formèrent plusieurs couches de vapeurs glacées l'une sur l'autre, dans le vaste sein de l'abîme. La partie de l'abîme située vers le septentrion fut ainsi remplie d'une masse de vapeurs gelées et de glace, mais dans l'intérieur ce n'étaient que tourbillons de vents et de tempêtes. La partie du midi s'élevait aussi formée par les éclairs et les étincelles qui volaient du monde de feu. Par ce moyen, un vent horrible et glacé venait des enfers et soufflait vers le nord, tandis que tout ce qui était tourné vers le monde enflammé était ardent et lumineux. Quant à l'abîme situé entr'eux, il était léger comme l'air quand il est calme ; un souffle de chaleur s'étant alors répandu sur les vapeurs gelées, elles se fondirent en gouttes et de ces gouttes du venin des enfers fut formé le géant *Ymer*, de qui descendirent de nombreuses

Digitized by Google

familles de géants, ennemis des dieux, comme nous l'apprend la Voluspa [1]. »

Tandis qu'Ymer dormait il eut une sueur, et il naquit un couple, mâle et femelle, de dessous son bras gauche, tandis qu'un de ses pieds engendra, avec l'autre, un fils dont est venue la race des géants nommés, à cause de leur origine, *géants de la gelée.*

Ymer fut tué par les fils de *Bore*, et surtout par Odin; il coula tant de sang de ses plaies que tous les géants de la gelée en furent noyés, à l'exception d'un seul, *Bergelmer,* qui se sauva dans une barque. La terre fut formée de la chair d'Ymer, les mers le furent de sa sueur, les montagnes de ses os, les végétaux de ses cheveux, le ciel de sa tête; mais les dieux favorables bâtirent avec ses sourcils la ville de *Midgard* pour les fils des hommes, et les *funestes nuées furent faites de sa cervelle.*

Cette origine des géants ne représente, évidemment, autre chose que le soulèvement des montagnes, et l'on y voit aisément quelques indices de la géologie moderne.

Le géant *Nor* eut une fille, noire comme toute sa famille, et qui fut appelée la nuit; celle-ci donna naissance à la *Terre,* qui fut unie à *Daglinger,* descendant des dieux. Ils produisirent le Jour, brillant comme la famille de son père. La nuit et le jour, montés sur des chars, reçurent du maître des dieux la mission de faire alternativement le tour du monde. Le cheval de la nuit, *Rimfaxe* (crinière de glace), arrose la terre de l'écume qui dégoutte de son frein; c'est encore de la rosée. *Skinfaxe* (crinière lumi-

[1] Voir à ce sujet la géogénie de Sanchoniaton, conservée par Eusèbe, prép. évangél., lib. II, cap 10.

Digitized by Google

neuse), le cheval du jour, éclaire de sa crinière le ciel et la terre. La fraîcheur du matin est due à deux outres placées près de ses chevaux pour les rafraîchir.

Le géant *Loke,* en guerre avec les dieux, fut lié dans une caverne avec les intestins de son fils changés en chaînes de fer; les dieux suspendirent sur sa tête un serpent dont le venin lui tombe goutte à goutte sur le visage. Sa femme *Signie* est assise à côté de lui et reçoit les gouttes dans un bassin qu'elle va vider lorsqu'il est rempli. Durant cet intervalle le venin tombe sur *Loke,* ce qui le fait hurler et frémir avec tant de force que toute la terre en est ébranlée; c'est ce qu'on appelle parmi les hommes un *tremblement de terre.*

Cette croyance, dont l'origine appartient évidemment aux phénomènes volcaniques, rappelle les mythes de Prométhée, de Typhon, d'Encelade, et se retrouve dans le prophète *Hénoc.* « Dieu ordonna à l'archange Raphaël de lier les pieds et les mains à l'un des principaux anges révoltés, Azaël, de le jeter dans un lieu obscur et désert et de l'y tenir attaché avec des pierres pointues jusqu'au dernier jour. »

La préoccupation d'un grand cataclysme qui détruira le monde et les dieux eux-mêmes est toujours présente à l'imagination des hommes du Nord et se représente dans leurs poésies, sous des formes variées, mais toujours imposantes. Ce sont les luttes incessantes des dieux et des géants qui font prévoir ces immenses calamités et, suivant les prophéties, ces derniers doivent un jour rester vainqueurs, soit par l'eau, soit par le feu. L'arc-en-ciel est un pont de trois couleurs, d'une grande solidité, jeté entre le ciel et la terre et par lequel ils tenteront plus d'une fois

Digitized by Google

d'escalader la demeure des dieux; mais le sillon de feu tracé dans le milieu est un obstacle au passage des géants. *Heimdall,* né de sept femmes, garde ce pont céleste. « Surtur (le noir), vient du nord, rempli de stratagèmes trompeurs; un soleil mobile rayonne sur son épée; les dieux se troublent, les hommes suivent en foule les sentiers de la mort; le ciel est déchiré. » Ce Surtur tient son empire dans un monde lumineux, ardent, inhabitable, situé à l'extrémité de la terre. Dans ses mains brille une épée flamboyante; il viendra, à la fin du monde, vaincre tous les dieux et livrera l'univers aux flammes. « Il arrivera un grand hiver pendant lequel la neige tombera des quatre coins du monde. La gelée sera forte, la tempête violente et dangereuse et le soleil cachera son éclat. Des prodiges s'accompliront. Le loup *Fenris* dévorera le soleil; un autre emportera la lune; les étoiles s'évanouiront dans le ciel. La terre et les montagnes seront violemment ébranlées, les arbres seront arrachés du sol. »

La mythologie finlandaise n'était pas moins étrange, moins mystérieuse que la mythologie scandinave; elle personnifiait tous les phénomènes atmosphériques, le froid et le chaud, la pluie et la neige, le vent, les saisons. Elle est contenue dans des poëmes nommés *Runes*[1].

Dans l'opinion des Groënlandais, qui s'est transmise de l'antiquité à nos jours, le monde est soutenu par des piliers tellement rongés par le temps qu'ils craquent souvent, et s'ils n'étaient soutenus par leurs magiciens ils seraient depuis longtemps écroulés[2].

[1] V. la traduction du Kalewala, par M. Leouzon-Leduc.
[2] Crantz, *Hist. des Groënlandais.*

Digitized by Google

Cette explication des tremblements de terre se remarque par sa pittoresque ingénuité.

Ces peuples reconnaissaient *Thorn-Gard-Suk* comme le roi des frimas et des tempêtes. Ils le représentaient armé d'une massue de fer et croyaient à ses transformations en ours blanc ou en baleine.

Les Lapons adoraient *Baiva* comme l'auteur de la lumière et de la chaleur. C'était donc ou le soleil ou le feu.

Gaetch, divinité des Kamschadales, présidait à tous les phénomènes naturels. C'est ce que nous apprend Béranger, dans l'hymne suivant, imité de Steller. « Gætsch, fils de Touïla, fils de Piliat-Chout-Chi, dieu du monde souterrain, où les hommes vont habiter après leur mort, s'ils se sont purifiés dans cette vie, préserve-nous des éruptions des volcans et du débordement des rivières; parle aux vents qui grondent dans tes cavernes et défends-leur d'abattre les *iourtes* (cabanes souterraines) que nous habitons. Préserve-nous de la foudre et des incendies... » Les mêmes peuples adoraient aussi *Balakitg.* Lorsqu'il fait du vent c'est lui qui secoue ses longs cheveux; lorsqu'il est absent, sa femme *Zavina* se farde de rouge pour lui plaire; de là naissent les brillants effets de l'aurore et du crépuscule; s'éloigne-t-il davantage de sa demeure, elle pleure et telle est la cause de la pluie.

Un feu follet qui se montrait d'une manière continue près de Bettvich, en Suède, était considéré comme un dragon veillant sur des trésors. Un mineur découvrit la cause toute physique de ce phénomène [1].

Chez les anciens Germains la tempête était per-

[1] Malte-Brun. Édit. Cortambert, t. II, p. 150.

Digitized by Google

sonnifiée sous les noms de *Wodan* (de Wuot, en teutonique, *mens*, esprit), *Frick, Perchtin,* divinités querelleuses et guerroyantes. On adorait *Donar,* le dieu qui brille dans l'éclair. *Freyir* gouvernait la pluie et les vents, et procurait les récoltes abondantes. *Ukko* était adoré comme dieu du tonnerre chez les Finnois. Dans les religions du Nord le culte qu'on vouait à la foudre et aux tempêtes indiquait suffisamment la terreur qu'inspiraient ces phénomènes; cependant, loin d'être toujours un indice de la colère céleste ils représentaient quelquefois, aux yeux de ces hommes grossiers, les fêtes des élus et des mariages célestes.

Les anciens Saxons personnifiaient la nature sous le nom de *Krudo,* dieu qui représente le *Pan* des Grecs, dont nous avons parlé. Le nom du tonnerre, *Perthoun,* était donné à leur principale divinité.

Les peuples slaves reconnaissaient *Stribog* pour le dieu des vents. Les Mongols vénéraient *Tangri* (le ciel), comme dieu suprême, mais ils rendaient aussi un culte aux astres principaux et aux météores [1].

Les brillantes inspirations poétiques de la vieille Calédonie, dont nous trouvons dans Ossian la plus sublime expression, n'ont aucun caractère religieux, mais elles sont riches en tableaux empruntés aux grandes scènes de la nature et surtout à l'atmosphère; les éclats de la foudre, les mugissements de la tempête, les formes variées des nuages, leur inspirent des images pleines de majesté, toujours vraies et saisissantes.

« Les nuages étaient le séjour des âmes après le

[1] Cantu, *Hist. univers.*, t. II, p. 298.

Digitized by Google

trépas. Ceux qui avaient été vaillants et vertueux étaient reçus avec joie dans le palais aérien de leurs pères, mais les méchants et les barbares étaient exclus de la demeure des héros et condamnés à errer sur les vents. Il y avait même différentes places dans le palais des nuages et on en obtenait une plus ou moins élevée en proportion de son mérite et de sa bravoure; opinion qui ne contribuait pas peu à exciter l'émulation des guerriers. L'âme conservait dans les airs les mêmes goûts, les mêmes passions qu'elle avait eus pendant la vie. L'ombre d'un guerrier, conduisant encore des armées fantastiques, les rangeait en bataille, livrait des combats dans l'espace. S'il avait aimé la chasse, il poursuivait des sangliers de nuages, monté sur un coursier de vapeurs. En un mot, le bonheur dont on jouissait dans le palais aérien, était de se livrer éternellement aux plaisirs qu'on avait goûtés pendant la vie.

» Les Calédoniens croyaient que leurs âmes commandaient aux vents et aux tempêtes, opinion qui a cours encore parmi les montagnards; ils pensent que les tourbillons et les rafales sont occasionnés par les esprits qui se transportent d'un lieu dans un autre. Les anciens Écossais comptaient parmi les plus grands plaisirs des ombres celui de disposer à leur gré des éléments, mais ils ne leur accordaient aucun pouvoir sur les hommes... Un barde chantait l'hymne funèbre aux funérailles d'un guerrier, et lui ouvrait la porte du palais des nuages; sans cette cérémonie l'âme restait enveloppée dans les brouillards du lac de Léga. Comme les vapeurs de ce lac causaient de fréquentes maladies, quelquefois mortelles, les bardes feignirent que c'était le séjour des âmes pendant l'intervalle qui s'écoulait entre le tré-

Digitized by Google

pas et l'éloge funèbre. L'ombre du plus proche parent était alors chargée de prendre la vapeur qui enveloppait son âme et de la répandre sur son tombeau.

» Quand un Calédonien était sur le point d'exécuter une grande entreprise, les ombres de ses pères descendaient de leurs nuages pour lui en prédire l'issue. Les anciens Scots ont cru, de tout temps, qu'on entendait crier une ombre, montée sur un météore, à l'endroit où devait se commettre un meurtre.

» Les Calédoniens croyaient aux esprits, auxquels ils attribuaient la plupart des effets naturels. L'écho des rochers frappait-il leurs oreilles, c'était l'esprit de la montagne qui se plaisait à répéter les sons qu'il entendait; le bruit sourd et lugubre qui précède la tempête, bien connu des habitants des montagnes, c'était le rugissement de l'esprit de la colline. Si le vent faisait résonner les harpes des bardes, ce son était produit par le tact léger des ombres[1]. »

Cette croyance au séjour des âmes dans les nuages donne à l'atmosphère une grande importance dans les poëmes d'Ossian, elle lui a fourni les plus pompeuses descriptions, les images les plus colorées.

Fingal s'adresse ainsi à un fantôme qui se dresse devant lui : « Fils de la nuit, remonte sur ton nuage et fuis loin de moi. Pourquoi me menacer de tes armes fantastiques? Crois-tu m'effrayer par ta forme gigantesque? Sombre esprit de Loda, quelle force a ton bouclier de nuages et le météore qui te sert de glaive? Vaine illusion dont les vents se jouent dans l'espace, vapeur du tombeau, remonte sur ton nuage, fuis loin de moi, faible enfant des ténèbres! »

[1] Rech. critiques sur Ossian et les Calédoniens; *passim*, en tête de la traduction d'Ossian. Lahure, 1858.

Digitized by Google

Plus loin, Ossian décrit ainsi la demeure aérienne de Fingal, son père, qui a passé dans le séjour des âmes : « Un nuage domine la montagne de Cona; ses flancs d'azur touchent au firmament; il flotte au-dessus de la région où soufflent les vents; c'est là qu'est la demeure de Fingal. Le héros est assis sur un trône de vapeurs, sa lance aérienne est dans sa main. Son bouclier, à demi couvert de nuages, ressemble à la lune quand la moitié de son globe est encore plongée dans l'onde et que l'autre luit faiblement sur la campagne. Les amis de Fingal sont assis autour de lui sur des siéges de brume; ils écoutent les chants d'Ullin; le barde touche sa harpe fantastique; on entend sa voix vénérée. La foule de guerriers décédés éclaire de mille météores le palais aérien. Secoue ton manteau de nuages, ô Fingal, que je te voie assis sur les vapeurs, dans l'éclat de ta vieille gloire. Tu n'es plus, ô mon père, la terreur des héros! Ta substance n'est qu'un nuage pluvieux dont le voile humide laisse percer les yeux brillants des étoiles. Ton bouclier ressemble à la lune à son déclin; ton glaive est une vapeur à demi enflammée. A la veille d'un combat tu montes sur les vents du désert et tu brandis les traits de la foudre. Dans ta colère tu saisis le soleil et tu le roules dans tes nuages. Les enfants des lâches tremblent et mille torrents tombent du ciel. »

« Levez-vous, vents orageux d'Érin; mugissez ouragans des bruyères! Puissé-je mourir au milieu de la tempête, enlevé dans un nuage par les fantômes irrités des morts, si jamais la chasse valut pour moi l'ivresse des batailles!..... J'aime le bruit des armes comme le bruit du tonnerre avant les douces pluies du printemps!..... Que ces guerriers s'avancent au

Digitized by Google

milieu des bruyères, brillants comme l'éclair qui précède l'orage, lorsque le vent d'Occident chasse devant lui les nuées et que les vieux chênes de Morven gémissent le long des rivages. »

« Toi, Morna, la plus belle des vierges, tu dors ton dernier sommeil dans le creux du rocher. Tu es tombée dans les ténèbres comme l'étoile qui file et s'éteint dans les déserts du ciel et dont le voyageur égaré regrette la lueur passagère..... Un sombre nuage voile les cieux; mais toi tu es blanche comme la neige de ces bruyères et ta chevelure ondule comme les vapeurs qui couronnent la cime du Cromla lorsque leurs flocons, suspendus aux rochers, se colorent des rayons du couchant. »

« Tel qu'un torrent fougueux roule en bondissant des cimes du Cromla, au fracas du tonnerre qui déchire de ses rouges lueurs les forêts bouleversées, tels et plus terribles s'élancent les nombreux fils d'Érin. »

Quoi de plus gracieux que cette image des chants de Selma?... « Elle s'éloigna, semblable à la lune qui prévoit l'orage et cache sa belle tête dans un nuage. » Quoi de plus énergique que cette invocation qu'on trouve quelques lignes plus bas?... « O Morar, tu étais léger comme le cerf de la colline, terrible comme le météore enflammé ! L'orage était moins funeste que ta colère. L'éclair brillait moins dans la plaine que ton glaive dans la mêlée. Ta voix ressemblait au bruit du torrent après la pluie, à l'écho menaçant d'un orage lointain. »

Une croyance religieuse est, cependant, exprimée dans le passage suivant, qui semble s'adresser à Odin..... « On croit voir l'esprit terrible de Loda lorsqu'il vient, escorté de la foudre et que son haleine

Digitized by Google

vomit le trépas; son nuage plane au-dessus des mers de Loclin; sa main funeste agite une lance de feu et les vents secouent dans les airs sa chevelure chargée d'éclairs [1]. »

Dans la pensée des anciens Celtes les fantômes des naufragés erraient sur les bords de la mer, demandant la sépulture. Au murmure sourd, précurseur de l'orage, ils s'écriaient : « Fermons les portes, écoutez les *Criériens,* la tempête les suit. » Dans la vieille Angleterre *Oberon* était le roi des fantômes aériens.

Il convient de rappeler, cependant, que la météorologie des anciens peuples du Nord a cessé, depuis plusieurs siècles, d'être exclusivement poétique et mythologique. Dans un manuscrit islandais du dixième siècle, *Le Miroir du roi* (Sagas), on trouve déjà quelques tendances scientifiques, basées sur l'observation; on y voit, entre autres principes généraux, la recommandation aux voyageurs d'étudier les mouvements des corps célestes, la diversité des climats, la configuration des côtes, l'époque des marées, etc. [2]

MAHOMÉTISME.

Ce chapitre est textuellement extrait d'un article publié dans la *Revue de Paris,* 1er octobre 1854. (Le

[1] Mort de Chuchullin.

[2] Einersen. — Kongs Skugg scio, *speculum regale.* Cité par d'Orbigny, *Dict. d'hist. nat.* Paris, 1841, t. I, p. 74.

Digitized by Google

Miradj ou ascension de Mahomet aux cieux. — Trad. de l'arabe par le docteur Perron.)

. . . . . Les plus grêles de ces luminaires du ciel, ô combien ils dépassent les plus grosses masses de montagnes de notre monde! Gabriel, dis-je à mon ange conducteur, est-ce que toutes ces étoiles sont celles que nous voyons de notre terre. — Oui, Mahomet. — Pourquoi donc nous paraissent-elles, de notre terre, si petites, et, d'ici, si grandes. La raison est l'illusion d'optique que produit l'air. Peu d'eau dans l'air les fait paraître grandes; beaucoup d'eau dans l'air les fait paraître petites.

. . . . . Je suis nommé Mikaïl parce que j'ai été préposé aux pluies et à la végétation des plantes; qu'en cette qualité je mesure les eaux au *Mekiâl* ou mesure, je les pèse à la balance, j'en remplis les nuées et je les envoie où il plaît à Dieu de les envoyer. Mais Mikaïl, mon frère, qu'est-ce donc que le tonnerre et l'éclair? — Mahomet, bien aimé de Dieu, voici ce que c'est: quand j'ai chargé d'eau les nuées, je les mets aux ordres d'un ange qui les pousse et les conduit où Dieu veut. L'ange les gourmande, les chasse, anime et précipite leur course ; alors elles se froissent entre elles, se heurtent, s'entre-choquent, et de ces agitations, de ces froissements, de ces chocs, il se produit bruit et fracas, la voix du tonnerre; l'ange, à coups de fouet, fouette et cingle les nues, et il en jaillit alors des éclairs et étincelles lumineuses, c'est le feu et l'éclair.....

Djébril est ainsi appelé parce qu'à lui est confiée la Djabroût ou la haute puissance, car c'est lui, abîme, qui efface, qui bouleverse, qui renverse, qui culbute, qui anéantit, qui manie les tremblements,

Digitized by Google

qui promène les tempêtes, qui lance les orages, qui jette la foudre...

Mahomet s'exprime ainsi au sujet de la parole de Dieu. « J'entends une parole plus sonore et plus forte que le tonnerre en fureur, plus rapide que le vol de l'éclair, plus grondante que les hurlements du vent des tempêtes, plus retentissante que les fracas de la foudre qui éclate, craque et claque »..... ..... « Au delà encore, dit le prophète, je rencontre soixante-dix mille voiles d'éclairs, puis autant de voiles de tonnerres, puis autant de voiles de lumière... espaces sans limites, tous inondés d'anges qui, sans cesse, glorifient le Très-Haut. »

NOTES RELATIVES A DIVERS PEUPLES.

On sait que le Soleil était une des principales divinités des Péruviens ; dans le temple de Cusco le symbole religieux dominant était un immense soleil d'or massif entouré de quatre autres figures symboliques représentant la lune, l'arc-en-ciel, le tonnerre et l'étoile de Vénus. Autour de ce temple s'élevaient plusieurs édicules ; l'un était consacré à la lune, épouse du soleil ; le second à Vénus, aux Pléiades et autres étoiles ; le troisième à la foudre, au tonnerre et aux éclairs ; le quatrième à l'arc-en-ciel [1].

Illapa était le troisième des grands dieux du Pérou ; on le représentait sous les traits d'un homme

[1] Cantu. *Hist. univ.*, XIII, 199.

Digitized by Google

tenant en sa main la pluie, la grêle et le tonnerre. On apaisait sa colère en lui sacrifiant de petits enfants. Les Péruviens expliquaient la pluie en disant que c'était une jeune fille qui jouait avec son frère dans les airs et que celui-ci, par malice, lui cassait sa cruche pour en faire tomber l'eau.

Les Mexicains avaient un temple consacré au dieu de l'air. Cette divinité, qu'ils nommaient *Mexitlo,* était représentée sous des traits hideux, tenant à la main des serpents et des foudres [1].

Les Caraïbes donnaient le nom de *Maboia* au mauvais principe, auquel ils attribuaient tous les événements fâcheux : les tempêtes, le tonnerre, les inondations, les épidémies, etc.

Certaines peuplades de l'Amérique centrale révéraient la déesse *Dabaïba,* qui manifestait sa colère par du tonnerre et des éclairs. Elles croyaient les montagnes habitées par des géants qui lancent des traits contre ces montagnes dans les tremblements de terre, pour écarter les mauvais esprits qui veulent sortir du sol et s'emparer de leur pays.

Les habitants des Pampas du Sacramento attribuaient les tremblements de terre à l'apparition de l'Être suprême au milieu d'eux.

Chez les Japonais, *Denichi* est une des trois divinités qui président à la guerre. On la représente avec trois têtes et quarante mains. Les têtes désignent le soleil, la lune et les éléments ; les quarante mains figurent les qualités célestes, les vents et autres météores. *Topan* est le dieu du tonnerre ; on le voit sur un autel d'airain représentant un nuage, le casque en tête et une massue à la main. Les mêmes

[1] Cantu. *Hist. univ.,* XIII, 179.

Digitized by Google

peuples ont encore une idole fort vénérée, qu'ils nomment *Abutto,* à laquelle les matelots demandent une mer calme et des vents favorables.

La doctrine de Confucius et des lettrés chinois admet une multitude d'esprits préposés aux différentes parties de la nature, au ciel, à la terre, aux vents, etc.

Chez les Siamois, un ange ou génie préside à chaque partie du monde, aux astres, aux montagnes, aux forêts, à la pluie, aux vents, etc.

Les nègres ont des fétiches chargés des mêmes fonctions.

APPENDICE.

CULTE DES AÉROLITHES.

On trouve, chez presque tous les peuples primitifs, l'usage de marquer, par une pierre, leurs lieux de réunion; telles étaient, par exemple, les panégyries des anciens Grecs. Ces pierres, appelées *Bœtyles* ou *Bétyles* par Sanchoniaton [1] et dressées, plus souvent encore, en mémoire de prodiges ou de grands événements, étaient des objets de vénération et de culte, images de la divinité protectrice de ces lieux. Près d'elles s'élevèrent des autels (autel de

[1] Eusèbe, prép. evang. I.

Digitized by Google

Jacob) ou bien elles servirent de centre à une agglomération d'hommes (ville de Bethulie).

Un auteur moderne, Münter [1], a cru reconnaître dans tous ces symboles des aérolithes, objets sacrés, parce que leur origine semblait indiquer des astres détachés de la voûte céleste, ou même des divinités ayant revêtu cette forme pour obtenir les hommages des hommes. On leur accordait le don de la vie (διδο υσεμφορους).

Le nom phénicien de Bétyle qui, d'après le savant Bochart, signifie *maison de Dieu,* semble consacrer cette croyance. Ce nom aurait été donné par Jacob à la pierre sur laquelle il reposa sa tête, pierre dont il est tant parlé dans l'Écriture sainte, et qui, sans doute, était une aérolithe.

D'après Münter, les *Abbadirs* (pierres magnifiques) [2], qui sont probablement les *pierres insignes* de la Bible [3], reconnaissent la même origine. Il en serait encore ainsi des pierres appelées *Brontia, Ombria, Keraunia,* dans l'antiquité et de la pierre noire de la Kaaba.

Évidemment Münter est tombé dans l'exagération commune à tous les créateurs de systèmes. On peut aisément croire que toutes les pierres tombées du ciel ont été considérées comme sacrées et sont devenues l'objet d'un culte [4]; mais il est difficile d'admettre que celles-ci aient seules joui de ce haut privilége. D'autres titres ont dû recommander encore les Bétyles à la vénération des peuples et, ce qui

[1] *Comparaison des pierres tombées du ciel avec les betyles de l'antiquité.* — [2] Priscian, V, p. 647. — [3] Lév., XXVI, I.

[4] Suivant Mone, de nombreux aérolithes sont encore suspendus dans diverses églises d'Allemagne. (V. Dalberg. *Uber meteor. Kultus der Alten,* in-12. Heidelberg, 1811.

Digitized by Google

le prouve surabondamment, c'est que ces symboles, au lieu d'être exclusivement des pierres, étaient quelquefois de vieux arbres, qu'on enduisait de graisse et qu'on ornait de fleurs et de rubans, ainsi qu'on le faisait aux pierres. Les Musulmans, de nos jours, ont des arbres bétyles, qui n'ont aucun rapport avec les météores.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les chutes de pierres étaient connues dès la plus haute antiquité; le livre de Josué mentionne un événement de cette nature que nous pouvons fixer à 1451 avant J. C., ce qui n'établit pas qu'on n'en ait observé d'autres à des époques plus reculées encore. Hercule, faisant la guerre aux fils de Neptune, obtint de Jupiter une pluie de cailloux qui écrasa ses redoutables adversaires. Dom Calmet paraît croire à l'identité de ces deux événements, malgré l'enveloppe fabuleuse dont est revêtu le dernier [1].

Dans un poëme sur les pierres, attribué à Orphée, on lit la description de l'*Ophite* (pierre sidérale ou siderite) qui a tous les caractères des aérolithes. Il en est ainsi de l'*astroïde* de Pline, dont Zoroastre se servait pour ses conjurations magiques. Il prescrit, dans les oracles qui restent de lui, d'offrir une pierre tombée du ciel, sacrée, par conséquent, chaque fois qu'un malin esprit s'approche de la terre. Ce sage, suivant Porphyre, aurait reçu l'initiation, dans l'île de Crète, du prêtre Morgas, l'un des dactyles du mont Ida, avec une *pierre fulgurale*.

La pierre adorée sous le nom d'*Élagabale* chez les Phéniciens, de *Cybèle* ou mère des dieux chez

[1] Bigot de Morogues. *Pierres tombées du ciel*, p. 23.
[2] Ibid.

Digitized by Google

les Phrygiens, peut-être de Jupiter Ammon dans la Lybie, n'est probablement autre chose qu'une pierre tombée du ciel. Le culte de cette pierre serait passé des Phéniciens en Égypte et en Grèce, puis à Rome et dans tout l'univers païen.

L'introduction de ce culte grotesque à Rome mérite d'être citée. Un ancien oracle avait annoncé qu'il tomberait, près de Pessinunte, en Phrygie, une pierre qui devait garantir Rome de tous malheurs lorsqu'elle serait dans les murs de la ville. Dès que les Romains apprirent la réalisation de l'oracle ils envoyèrent une ambassade à Attale I, dans les États duquel cette pierre était adorée sous les noms d'*Ida* et de *mère des dieux*. Le sénat confia cette importante mission au jeune Pub. Scipion Nasica, connu par sa vertu. Ayant obtenu l'objet de leurs vœux, ils lui consacrèrent un culte à Rome, l'an 204 avant J. C. [1]. Arnobe donne la description de cette étrange divinité, qui avait la forme d'une bouche ou plutôt, comme dit M. Gougenot des Mousseaux, elle représentait l'un des types par lesquels les anciens figuraient la déesse Nature ; cette forme obscène, ainsi que celle du *phallus*, constituait fréquemment la forme de la pierre bétyle..... [2]

Près d'Ephèse on trouve des collines entières formées de petites pierres noires, *rondes et pointues* par un bout; ces pierres paraissent n'être autre chose que le dieu *Baal*. Mais on aurait tort d'y voir des aérolithes; il est évident que ce sont des *Belemnites*, appelées autrefois *pierres de tonnerre* et auxquelles on attribuait une origine céleste ou météorique.

[1] Appianus, cap. 56. — Bigot de Morogues, p. 27. — Biot. *Mém. lu à la Société philomat.*, juillet 1791.

[2] *Dieu et les dieux*, 1854, in-8°.

Digitized by Google

La plupart des pierres indiquées comme l'objet d'un culte spécial étaient noires; on peut en inférer avec quelque vraisemblance, mais non avec certitude, que le plus grand nombre, au moins, d'entre elles étaient des aérolithes. On trouve dans le Liban et en Syrie, dans les contrées bibliques, par conséquent, des pierres noires dont l'origine météorique ne semble pas douteuse, et que Damascius appelle bétyles; telle était la pierre de Jacob; telle était aussi la pierre noire placée à l'entrée du temple de Diane à Loodicée. Telle est, enfin, la pierre noire de la Kaaba, que toutes les légendes arabes s'accordent à considérer comme d'origine céleste (Hhadjar el Assaoud). L'ange Gabriel l'aurait, dit-on, apportée du ciel pour contribuer à la fondation du temple. Dans le Népaul, près de Benarès, on vénère une pierre noire comme l'image du dieu *Mahadeo* (dieu de l'amour et de la progéniture). A Kachemire une pierre noire est l'objet d'un culte, sous le nom de *Lingam*.

C'est, sans doute, la chute d'un aérolithe qui a donné naissance au mythe de Saturne. Malgré sa gloutonnerie ce dieu ne put digérer la pierre que *Rhéa* lui avait donnée à dévorer au lieu de son fils Jupiter et il la rejeta. Cette pierre, que Pausanias appelait Βαιτυλος, serait tombée dans la Grèce et aurait été conservée dans le temple de Delphes.

La pierre que les Grecs nommaient Κεραυνια, *pierre de foudre,* était, en raison de cette origine supposée, considérée avec le respect dû à la majesté du maître des dieux, qui l'avait lancée. Pline la mettait au nombre des pierres précieuses.

« Mais il n'est point, dit Izarn [1], de peuples qui

[1] *Lithologie atmosph.*, p. 34.

Digitized by Google

aient fait autant de cas de ces pierres que ceux du Nord, par la superstition qu'ils y attachaient, parce qu'ils avaient autrefois adoré une idole qu'ils croyaient présider à la foudre et qu'ils représentaient la foudre à la main, sous la figure d'une de ces pierres taillées en coin; ils conservaient chez eux une de ces sortes de pierres comme un préservatif contre la foudre, qu'ils croyaient éloigner de leurs maisons, lorsqu'aux premiers bruits du tonnerre qu'ils entendaient, ils avaient frappé trois fois de ces pierres les endroits par lesquels la foudre aurait pu entrer [1]. »

Helwing, célèbre ministre d'Angerbourg, en Prusse, qui a fait un traité particulier des pierres de son pays, dit qu'il lui a fallu recourir au bras séculier pour détruire cette superstition dans le lieu où il exerçait son ministère, superstition d'autant plus enracinée qu'elle était entretenue par les découvertes continuelles de ces sortes de pierres, dont ces peuples ne pouvaient s'imaginer que la figure n'eût quelque chose de mystérieux. Il s'agit, évidemment, plutôt ici de fossiles que de pierres météoriques.

De notre temps le peuple des campagnes sacrifie encore à ces idées superstitieuses.

Les Tartares révéraient une masse de fer trouvée en Sibérie, sur la cime d'une haute montagne, comme étant tombée du ciel et envoyée par Dieu sur la terre [1].

Les anciens Mexicains adoraient aussi une pierre sainte, un bétyle, dont ils célébraient le culte sur le sommet des montagnes.

[1] Pallas.

Digitized by Google

COMMÉMORATIONS DU DÉLUGE.

Nous n'avons point à rechercher si la surface de notre globe a souffert d'un seul déluge ou de plusieurs inondations successives; nous n'examinerons pas non plus si les commémorations, traditionnelles ou écrites, de ce grand événement chez la plupart des peuples de l'antiquité, se rapportent au même cataclysme ou à différentes inondations partielles. Enfin nous ne rechercherons pas davantage quelles sont les causes du déluge, si on doit l'attribuer à un changement dans la direction de l'axe terrestre ou au soulèvement des grandes chaînes centrales de l'Amérique. Ces questions, dont nous apprécions toute l'importance, sortiraient de notre sujet, et si nous nous occupons ici du déluge, bien que son origine appartienne, soit à l'astronomie, soit à la géologie, c'est que cette énorme masse d'eaux, remuée par une action violente, a dû laisser dégager d'abondantes vapeurs, déterminer des pluies torrentielles, soulever des vents violents et d'effroyables tempêtes. Ces vapeurs et ces pluies sont suffisamment indiquées par l'arc-en-ciel qui, suivant la Bible, parut au-dessus des eaux et fut le gage de l'alliance entre Dieu et les hommes. Cet événement apporta donc une profonde perturbation dans l'atmosphère et devint, au moins par ses conséquences, un événement météorologique. C'est cette perturbation et non sa cause génératrice qui laissa des traces ineffaçables dans l'esprit des hommes survivants et dont le souvenir s'est transmis dans la suite des générations.

Digitized by Google

Dans le sens biblique c'est encore un événement météorologique, puisque Dieu annonça à Noé qu'il ferait pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits [1] et que la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits [2]. Les traditions indiennes, grecques et d'autres parlent aussi des pluies abondantes du déluge.

Boulanger fait observer [3], avec quelque apparence de raison, que le feu n'a pas moins contribué que l'eau à la ruine de notre globe; il est naturel de penser, indépendamment des preuves matérielles qui nous en restent, que dans les révolutions de la terre, l'irruption des eaux et les pluies extraordinaires ont été accompagnées de nombreux phénomènes météorologiques, tels que grêle, éclairs, tonnerre, tremblements de terre, chutes de montagnes, etc. De ces actions si multiples, qui ont dû agir différemment, suivant la diversité des contrées, ont pu naître les traditions sans nombre qui nous sont arrivées sur les ravages du déluge.

On trouve dans les rites hébraïques plusieurs indices de ce grand cataclysme. La fête de l'effusion de la fontaine de Siloë n'était, suivant le même auteur, qu'une fête commémorative du déluge. On doit considérer, au même point de vue, le psaume 28 que les Israélites chantent encore aujourd'hui : « La voix de Jéhovah domine sur les eaux; le Très-Haut a tonné sur les grandes eaux; que sa voix est puissante ! Qu'elle est terrible ! Sa voix répand les feux et les flammes, elle ébranle la terre; elle découvre les lieux sombres; Jéhovah s'est assis sur le déluge; il sera Roi à jamais; il bénira son peuple. »

[1] Gen., VII, 4. — [2] Ibid., 12. — [3] *Antiq. dévoilée*, t. I, p. 181.

Digitized by Google

Boulanger attribue une origine de même nature au mot *hozanna,* dont les Juifs ont fait, depuis, un cri d'allégresse; ce mot, dérivé d'hosrâh-na, signifie *sauvez-nous.*

Les tremblements de terre qui accompagnèrent et, en partie du moins, déterminèrent cette catastrophe, sont mentionnés dans l'Apocalypse. « La dixième partie de la ville (Babylone) tomba et sept mille hommes furent tués dans ce tremblement de terre. » [1]... « Et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres et un grand tremblement de terre et il y eut une grosse grêle [2]. »

Les Indiens avaient aussi une commémoration du déluge; *Mâne Raja* était leur *Noé.* Cette grande catastrophe était ainsi racontée dans les traditions du peuple *Zend.* De l'eau, rendue bouillante par le contact d'une comète, tomba sur les arbres et les dessécha jusqu'aux racines; alors l'astre *Tatscher* versa de l'eau, éteignit l'embrasement et couvrit la terre à la hauteur d'un homme. Faisons observer, en passant, combien il est remarquable que cet ancien peuple ait attribué le déluge au choc d'une comète.

Les Grecs avaient, comme les Hébreux, institué des fêtes en souvenir d'une grande inondation qui était, sans doute, le déluge de *Deucalion,* en Thessalie, vers 1500 avant J. C.

Cette province paraît, d'ailleurs, avoir été plusieurs fois détruite par des inondations résultant du débordement du fleuve Pénée, à la suite de pluies abondantes. Antérieurement à Deucalion, *Xizithrus,* qui régnait sur cette contrée, reçut de Saturne avis que

[1] Cap. XI, 13. — [2] Ibid, 19.

Digitized by Google

la terre serait bientôt détruite par un déluge; il construisit alors un vaisseau dans lequel il se réfugia avec toute sa famille et put échapper à l'inondation. La tradition rapporte que le Pénée, démesurément grossi près de son embouchure, avait été arrêté dans son cours par un tremblement de terre. Les *Pélories* étaient, en Thessalie, des fêtes instituées en souvenir de ces événements.

Les *Hydrophories*, fêtes commémoratives du déluge, étaient célébrées à Athènes le 1er du mois *antistérion*. Les mêmes cérémonies étaient accomplies chez les Eginètes, au commencement du printemps; ces fêtes étaient suivies d'exercices en l'honneur d'Apollon, qui avait desséché la terre et tué le serpent engendré du limon et des boues du déluge. Chez les Béotiens la célébration des noces de Jupiter et de Junon était regardée comme la fête du renouvellement du monde après le déluge [1].

Il est évident qu'on doit rapporter à la même origine l'allégorie de Neptune (la mer) et de Junon (l'air) se disputant la suprématie dans l'Argolide, du temps d'Inachus. Neptune, furieux du jugement de ce roi en faveur de Junon, inonda la contrée. Apaisé par Junon et par les sacrifices d'Inachus, il ordonna aux eaux de se retirer par une ouverture souterraine, sur laquelle la reconnaissance publique éleva un temple à *Neptune Proclystus*, c'est-à-dire qui fait écouler.

Diodore de Sicile parle de commémorations annuelles de ce grand événement à Samothrace.

Lucien décrit le temple d'*Hiérapolis* en Syrie, et parmi les fêtes qu'on y célébrait il en était deux en mémoire du déluge.

[1] Eusèbe. *Préparat. évang.*, lib. III, p. 2.

Digitized by Google

Ovide n'omet point la description du déluge dans ses Métamorphoses. « Le maître des dieux veut submerger le genre humain sous les eaux qui tomberont de toutes parts du ciel. Au même instant il renferme dans les antres d'Éolie l'aquilon et les autres vents qui dissipent les nuages et ne laisse souffler que l'autan. L'autan s'envole sur ses ailes humides. D'épaisses nuées couvrent son visage terrible; sa barbe est chargée de brouillards; l'onde coule de ses cheveux blancs; sur son front siégent les vapeurs; l'eau dégoutte de ses plumes et de son sein. A peine a-t-il pressé de sa large main les nuages suspendus que soudain éclate un horrible fracas et des torrents se précipitent du haut des cieux. La messagère de Junon, nuancée de diverses couleurs, Iris, pompe les eaux, qui vont alimenter les nuages..... Neptune prête à son frère le secours de ses ondes; il convoque les fleuves. Déployez vos forces, leur dit-il; ouvrez vos demeures souterraines, brisez vos digues et donnez l'essor à toute la rapidité de vos flots. Les fleuves rentrent dans leurs retraites, repoussent leurs barrières et, d'un cours impétueux, s'élancent dans l'Océan. Neptune lui-même frappe la terre de son trident; elle s'ébranle et, par cette secousse, ouvre les réservoirs des eaux. Les torrents débordés roulent à travers les campagnes, emportant à la fois les arbres, les moissons, les troupeaux, les maisons avec leurs habitants, les temples des dieux et les objets sacrés. Si quelque édifice est resté debout et a pu résister à cet effroyable déluge, son faîte disparaît sous les eaux; les tours chancellent et s'écroulent dans l'abîme. »

Des vents effroyables, des pluies abondantes, des inondations déterminées à la fois par ces pluies et

Digitized by Google

par des tremblements de terre, telles sont donc, dans la Genèse d'Ovide, les causes physiques du déluge.

L'histoire de la Chine est remplie de détails sur différents déluges. *Hopi* parle de grandes eaux dans l'univers.

Les Mahométans célèbrent encore aujourd'hui une fête semblable à celle des Pélories; les dix premiers jours du renouvellement de l'année y sont consacrés [1].

Nous avons déjà vu que l'Edda scandinave a consacré aussi le souvenir du déluge. « Le géant *Ymer* fut tué par les fils de *Bore* et surtout par *Odin*, et il coula tant de sang de ses plaies que tous les géants de la gelée en furent noyés, à l'exception d'un seul, *Bergelmer*, qui se sauva dans une barque. » — On retrouve ainsi la légende de Noé dans toutes les mythologies.

Plusieurs traditions, que M. Klée a rassemblées dans son livre sur le déluge, signalent les phénomènes atmosphériques qui durent accompagner le déluge. D'après les Indiens de l'Amérique du Nord, le mastodonte aurait vécu sur la terre avec des hommes d'une taille proportionnée à celle de ce colosse, mais l'Être suprême le fit périr par la foudre [2].

Suivant les Mexicains le monde avait subi quatre révolutions périodiques. Les premiers hommes ont péri par la famine; ceux de l'âge suivant par le feu; ceux du troisième âge par des orages et des tempêtes; les derniers par une grande inondation. Ces quatre âges, qui avaient eu chacun leur soleil propre,

[1] Chardin. Voyez t. V, p. 133; t. VII, p. 433; t. IX, p. 218 et 232.
[2] Page 217.

Digitized by Google

étaient appelés l'âge de l'eau, l'âge de la terre, l'âge du vent; celui-ci, après une durée de quatre mille dix ans, s'était terminé par un tourbillon qui avait détruit le soleil et tout être vivant; l'âge actuel est l'âge du feu, qui doit se terminer par un incendie général [1]. M. Klée démontre que ces quatre modes de destruction ont nécessairement coïncidé et qu'ils ont accompagné la dernière de ces catastrophes.

Les Péruviens plaçaient des guerres de géants et la destruction de ceux-ci aussitôt après le déluge; alors la terre se couvrit de serpents et ce ne fut qu'après la défaite des uns et des autres que les hommes, retirés dans les montagnes, osèrent descendre dans les plaines et les habiter [2].

[1] Cantu. *Hist. univ.*, XIII, p. 169.

[2] *Conquête du Mexique,* lib. III, ch. 4. — Voy. du Nord, t. I. — Voy. de Legentil, t. I. p. 116.

La deuxième partie de ce travail sera consacrée à l'examen des superstitions qui se rattachent à la météorologie et à celui des phénomènes atmosphériques considérés comme des prodiges.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

SÉANCE PUBLIQUE.

Pages.

Lecture faite par M. Goulier, président. — Coup d'œil sur la Topographie et sur les Formes du terrain..... 1

Compte rendu des travaux de l'année 1867-1868, par M. Jules Thilloy, secrétaire..... 25

Rapport de la Commission des concours littéraires, par M. A. Jacquet..... 45

Maître Pierre, par M. Achille Millien..... 51

La légende de Grain-de-Blé, par M. Achille Millien..... 55

Les Sirènes, par M. Achille Millien..... 61

Est-elle heureuse?... Est-il content? par Mlle Adolphine Bonnet..... 65

Rapport sur le concours d'Agriculture, par M. Henri Maguin 67

Amélioration de l'espèce bovine au point de vue de l'engraissement et de la lactation, par M. Samson..... 77

Rapport sur un mémoire intitulé : Nouvelle méthode volumétrique pour l'essai quantitatif des huiles végétales, par M. Chevrier..... 85

Programme des concours ouverts pendant l'année 1868-1869. 89

Bureau de l'Académie impériale de Metz pour l'année 1868-1869..... 95

LITTÉRATURE.

Notice sur Eugène Gandar, par M. Aug. Prost..... 97

Notice sur M. Champouillon, par M. F. Blanc..... 155

Notice sur L. I. Bardin, par M. Émile Bouchotte..... 161

Le baron Voysin de Gartempe, par M. Dommanget..... 187

Digitized by Google

L'Enseignement supérieur, par M. Dommanget 207
Claudius Cantiuncula, par M. Aug. Prost 215
Documents biographiques concernant l'ancienne Société royale des sciences et des arts de Metz, par M. Dommanget..... 241
Metz, par M. le baron Cara de Vaux..... 259

SCIENCES.

Un mot sur l'Origine de l'homme, par M. le docteur Haro... 263
Unité de l'espèce humaine, par M. Haro..... 275
Introduction à l'Histoire de la météorologie, par M. E. Grellois 291

Digitized by Google

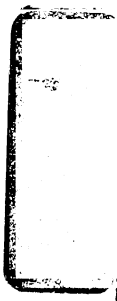
année
..... 431
..... 465

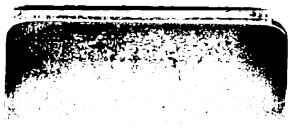
mois de
insecte

Digitized by Google

Digitized by Google

K. Luber
Buchbinderei
Keßstr. 14/0 Rgb.





Digitized by Google